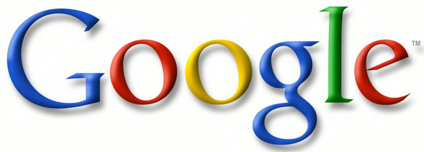



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE DOYEN
DE
KILLERINE,
HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une Illustre Famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une Lecture utile & agréable.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TROISIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE POPPY.

M. DCC. XLII.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 JUL 1950
OF OXFORD



LE DOYEN DE KILLERINE,

TROISIE'ME PARTIE.

LIVRE NEUVIE'ME.



MES craintes furent bien-tôt dissipées par la rencontre de Mylord Tenermill, qui s'agitoit dans la maison avec beaucoup d'empressement, & qui, loin de marquer de la froideur à ma vûë, s'avança vers moi d'un air qui m'annonçoit de l'amitié & de la satisfaction. Comme je m'attendois aussi peu à lui trouver une aparence de joye dans des circonstances si tristes, qu'à le voir si-tôt de retour à Paris, le mouvement de ma surprise me fixa dans le lieu où je commençai à l'apercevoir. Il ne me parut pas moins ardent à s'aprocher de moi, & m'embrassant avec tendresse, ses premieres expressions furent des remercimens de mes soins, & des témoignages du contentement qu'il ressentoit de sa situation. Son Escadre avoit été repoussée sur nos Côtes par un orage si violent, que plusieurs Vaisseaux

ayant perdu leurs Mâts, on avoit été forcé de les faire rentrer dans le Port de Dunkerque, pour les mettre en état de recommencer leur route. Il avoit profité de cet intervalle pour faire le voyage de Paris; & sans s'arrêter chez le Comte de S..... il étoit venu descendre à la maison de Fincer, qu'il avoit trouvée facilement sur les lumiéres que je lui avois communiquées dans ma derniére lettre.

Ce récit ne me faisoit comprendre encore que le sujet de son voyage; & sa joye m'aprenoit tout au plus le renouvellement de ses espérances. Mais loin de faire languir ma curiosité sur ce qui étoit capable de la rendre beaucoup plus vive, il continua de me raconter, sans me laisser le tems de l'interrompre, qu'ayant apris la mort de Fincer à sa porte, il avoit été averti en même tems de l'évasion de Patrice, & du ménagement qu'on se croyoit obligé de garder avec Sara. Il avoit été touché du malheur de Fincer; mais convenant qu'il l'avoit regardé comme un coup trop favorable à ses espérances pour en être fort affligé, il avoit récueilli de toutes les circonstances qu'il s'étoit fait raconter, que cet accident ne le délivroit pas moins de la concurrence toujours redoutable de Patrice, que de tous les autres obstacles qu'il aprehendoit d'un Pere facheux. M'aprenant ensuite que ma Sœur se trouvoit auprès de Sara, il s'étoit ménagé un entretien avec elle, pour concerter les moyens de faire agréer sa visite; & dans les préventions flatteuses où la fille de Fincer étoit encore, il avoit eu peu de peine à tourner son compliment d'une maniére propre à le lui faire goûter. Il avoit aidé lui-même à tranquiliser son imagination sur la retraite subite de Patrice; & se regardant

déja comme intéressé au bon ordre d'une maison dont il ne doutoit plus qu'il ne se vît bientôt le maître, il commençoit à prendre un air d'autorité auquel les domestiques ne marquoient point de résistance.

Il n'y avoit rien dans ce détail qui fût capable d'augmenter mes inquiétudes ; & si je n'eusse senti quelque honte de former successivement tant de désirs oposez, j'aurois souhaité au contraire que les nouvelles espérances de Tenermill eussent tout le succès qui pouvoit remplir les siens. Je m'expliquai avec lui dans ces termes ; & ne jugeant plus ma présence fort nécessaire au repos de Sara, je me dispensai de monter dans son apartement.

Le retour du Valet de chambre de Patrice fut assez prompt pour me garantir de l'impatience avec laquelle je l'aurois attendu. Le partage de sentimens qui m'avoit fait tourner mes premiers pas vers la maison de Fincer, avoit diminué quelque chose de l'ardeur naturelle que je me sentois toujours pour l'intérêt de Patrice ; mais ne retrouvant plus rien dans mon cœur de si pressant que ce soin, je me précipitai vers son Valet aussi-tôt que je le vis paroître. Il m'avoit semblé si important de sçavoir ce que Mademoiselle de L... étoit devenue, que ne lui demandant point d'autre explication, je me fis répéter deux fois celle qu'il m'aportoit sur cet article. Il avoit apris au Couvent qu'elle en étoit sortie depuis deux heures, & qu'en prenant congé de la Supérieure, elle avoit donné des marques d'inquiétude & de précipitation qui avoient causé de l'étonnement à tout le monde. Elle n'avoit pris cette résolution, qu'après avoir eu quelques momens d'entretien avec son homme d'affai-

res ; mais l'on n'avoit pû pénétrer si c'étoit de la douleur ou de la joye qui l'avoit déterminée si brusquement à partir.

Je m'arrêtai à ce seul point, qui me fit naître mille idées terribles par le pressentiment de toutes les suites qu'il pourroit entraîner. Partie avec tant d'empressement & si peu de réflexions ! Et où pouvoit-elle être allée, si ce n'étoit chez Patrice, qui avoit découvert sans doute qu'elle étoit encore à Paris, & qui l'avoit fait assurer qu'elle le retrouveroit tendre & fidéle ? Quelle aparence que dans la résolution où ils étoient de passer en Allemagne, ils eussent différé un moment à l'exécuter après leur réconciliation ? Je me les figurai déja bien éloignez, & je regrettai amérement le tems que j'avois perdu dans un entretien inutile avec Tenermill.

Cependant tout pénétré de cette crainte, je me hâtai de gagner leur maison, pour aprendre du moins les circonstances de leur départ. Le Valet, à qui j'avois communiqué ma pensée, & qu'elle avoit allarmé autant que moi pour son propre intérêt, prévint encore ma diligence, & se trouva à la porte pour me recevoir avec les éclaircissemens qu'il avoit déja tirez d'un autre domestique. Ils étoient plus funestes que tout ce que j'avois redouté, quoiqu'ils n'eussent pas fait cette impression sur lui. Assez satisfait d'aprendre que son Maître n'étoit pas parti, & comptant le reste pour rien, il me déclara d'un œil riant, que loin de s'être mis en chemin pour l'Allemagne, il étoit dans le sein des délices à Paris ; en un mot, qu'il étoit au lit avec Mademoiselle de L... & qu'ayant publié leur mariage, toute la maison se préparoit à le célébrer par des réjouissances à leur réveil.

Cette nouvelle me frapa d'un mélange si extraordinaire de surprise & de douleur, que ne me trouvant pas assez de force pour ouvrir la bouche, je demeurai quelque tems apuyé contre la porte, sans pouvoir me rendre compte à moi-même des divers mouvemens qui m'agitoient. Quoi! si près de l'infortunée Sara, & presqu'à la vûë du cadavre de Fincer, à qui il vient d'ôter la vie comme s'il l'avoit tué de ses propres mains? Eh! que ne partoit-il sur le champ pour l'Allemagne? Que ne s'éloignoient-ils des témoins dont la présence doit les couvrir de confusion, & les accabler de remords? Horrible emportement d'une imprudente passion, qui ne connoît plus ni bienséance pour les vivans, ni respect pour les morts! C'étoit intérieurement que je m'abandonnois à ces plaintes; car j'étois environné de plusieurs domestiques, qui sembloient attendre mes ordres, & devant lesquels ma propre honte ne me permettoit pas de faire éclater mes sentimens. Il me vint néanmoins à l'esprit de leur demander s'ils avoient quitté depuis long-tems leurs Maîtres? Ils me répondirent qu'ils ne faisoient que sortir de l'apartement, & que les femmes de Mademoiselle de L... y étoient encore. L'espérance me revint; je me flattai qu'en me hâtant de paroître, j'arriverois assez-tôt pour arrêter deux téméraires qui pouvoient être encore sur le bord du precipice.

Le Valet de chambre consentit à m'introduire, sans pénétrer mes vûës. Il entra le premier, & m'ayant annoncé, j'entendis mon frere qui lui répondit d'un ton libre, & sans avoir paru balancer: Qu'il entre, sans doute; il sera le premier témoin de mon bonheur. Cette facilité acheva de me persuader que je n'étois pas arrivé trop tard. La porte me fut ouverte;

mais avec quelle amertume reconnus-je aussitôt que je m'étois flatté d'une fausse espérance? Je vis les deux Amans tranquillement couchez dans un assez mauvais lit qu'ils s'étoient fait faire à la hâte. Le chagrin qui me reste encore de cette scéne, ne peut me faire déguiser l'éclat qui sembloit les environner dans leur situation. Il me conviendroit peu d'entreprendre une description de cette nature; mais je n'ai jamais vû de plus parfaite image de la joye & du bonheur.

Cependant ce qui m'auroit pû causer de la satisfaction dans d'autres circonstances, ne servit qu'à redoubler les tristes sentimens dont j'étois pénétré. Je m'aprochai du siége de leurs plaisirs; & marquant peu d'attention pour le badinage de Patrice, qui vouloit paroître persuadé que j'étois venu pour le féliciter du succès de ses désirs, & qui m'en remercioit avec affectation, je le forçai de changer de ton & de langage, en lui adressant un discours plus sérieux que le sien. Je laisse au Ciel, lui dis-je, à juger de l'innocence de votre conduite, & dans un moment où mes reproches seroient aussi inutiles que mes conseils, je ne vous fatiguerai point par une morale qui n'est plus de saison. Mais quel tems & quel lieu choisissez-vous pour vous abandonner aux plaisirs? Ah! que n'êtes-vous au fond de l'Allemagne, repris-je en donnant plus de force à ma voix & à mes regards? Que n'avez-vous pris tout autre parti que celui d'insulter à une femme infortunée dont vous connoissez le désespoir, & à la mémoire de Fincer, dont on prépare à ce moment les funérailles? Vous ne sçauriez vous déguiser que la mort du Pere est votre ouvrage; & dans l'état où vous avez laissé sa triste

fille, vous imaginez-vous qu'elle puisse être long-tems à le suivre? Partez. Que vous reste-t'il à prétendre dans un lieu que vous remplissez d'horreur? Puisque le mal est au comble, ajoûtai-je, en versant des larmes qu'une si chagrinante idée m'arrachoit, nous examinerons quelque jour si votre nouvel engagement peut être ramené aux régles de la Religion & de l'honneur; mais partez, & n'attirez pas sur vous la vengeance du Ciel & des Hommes, par tous les maux que peut encore ici causer votre présence.

Cette menace fut une espéce de prédiction. Patrice s'y arrêta peu, & j'étois fort éloigné moi-même de prévoir qu'elle dût se vérifier par des événemens qui devoient la suivre de si près. Mais paroissant frapé néanmoins de la mort de Fincer & des nouvelles douleurs de Sara, dont je lui remettois si vivement l'image devant les yeux, il me demanda l'explication d'un accident qu'il ignoroit encore. Je lui en apris toutes les circonstances. Il convint que la bienséance auroit pû lui faire choisir un autre tems pour se livrer au plaisir, & m'ayant protesté qu'il avoit bien moins pensé à satisfaire sa passion qu'à la sceller d'une maniere irrévocable, il parut disposé à quitter le Lit aussi-tôt, pour déliberer avec moi sur tout ce qu'il venoit d'entendre. Mademoiselle de L.... à qui mon discours avoit causé quelque effroi, le pressoit de ne pas perdre un moment. Je passai dans l'antichambre, pour leur donner la liberté de s'habiller. Ils n'avoient besoin, me dirent-ils, que d'un instant. Cependant à peine m'eurent-ils perdu de vûë, que retombant dans toutes leurs foiblesses, ils parurent oublier que j'étois à les attendre. Ma patience se soutint plus d'une

heure. Enfin gémissant pour eux de leur yvresse, & pour moi-même d'un excès de complaisance qui me faisoit perdre un tems nécessaire à d'autres soins, je demandai une plume dont je me servis pour leur expliquer mes dernieres pensées. Après leur avoir reproché l'emportement d'une imprudente passion, qui ne me faisoit rien attendre de plus sage & de plus modéré pour l'avenir, je répétois le conseil que je leur avois donné de partir, & je leur recommandois sur tout de s'oposer au dessein de leurs Domestiques, qui pensoient à célébrer leur joye par des réjoüissances éclatantes. Eloignez-vous, leur disois-je, pour votre propre sûreté, qui n'est pas aussi exempte de dangers à Paris que vous vous le figurez; & si dans le transport où vous êtes, il vous reste quelque sentiment d'humanité, éloignez vous par compassion pour Sara, qui n'apreudra point ce qui s'est passé si près d'elle, sans une mortelle augmentation de douleur. Et qui sçait, ajoutois-je, de quoi l'amour la rendra capable, lorsqu'elle n'aura plus que le désespoir à consulter? Je le priois de me laisser le nom des lieux où je pouvois leur adresser mes lettres, & faisant un effort pour réveiller en leur faveur quelques sentimens de mon ancienne tendresse, je leur promettois d'employer tous mes soins à confirmer leur union, aussi long-tems du moins, qu'ils ne me forceroient point par d'autres égaremens, de les abandonner à leur propre imprudence.

Je ne sortis point de leur maison sans avoir averti les Domestiques, qu'ils ne pouvoient rien faire de plus désagréable à leur Maître, & de plus contraire à ses intentions, que de publier son mariage & leur joye. Le Valet-de-chambre s'étant présenté pour recevoir mes or-

dres, je lui renouvellai celui de m'informer des résolutions de mon frere, & de le suivre avec son attachement ordinaire. On attend sans doute la raison qui m'avoit empêché d'aprendre à Patrice l'intention que le Roi m'avoit marquée de prendre soin de sa fortune; mais si l'on considere quelle différence je mettrois entre l'intérêt de son salut & celui de son établissement, on sera peu surpris que dans l'ardeur que j'avois de voir finir les difficultés de son mariage, je sacrifiasse toutes les idées de grandeur & d'opulence à la nécessité pressante de son départ. Je ne voyois plus que cette voye pour guérir Sara d'un malheureux reste d'espérance qui auroit nourri éternellement son obstination; & ma pensée étant toujours que sans son consentement nous n'avions rien d'honnête ni de légitime à prétendre, autant pour la solidité du mariage de Patrice, que pour le succès de celui de Tenermill, je ne m'attachois plus qu'à ce qui pouvoit nous conduire promptement à l'un & l'autre but.

Le moment d'après me donna de nouveaux sujets de me confirmer dans ce raisonnement, lorsqu'étant retourné chez Fincer, ses gens m'eurent remis les lettres qui étoient arrivées pour lui par la Poste. Je les ouvris de concert avec Tenermill. L'une étoit de Dilnick, qui sur les plaintes que Fincer lui avoit faites de notre famille, s'étoit déterminé à faire le voyage de France pour y soutenir les intérêts de la sienne. Il écrivoit de Calais, en sortant du Vaisseau qui l'avoit aporté; & son dessein étant de prendre la Poste, après quelques heures de repos, il pouvoit arriver à Paris presqu'aussi vite que sa lettre. Quelle allarme imprévûe pour moi, qui connoissois l'humeur bouillante de

Dilnick! Il n'avoit pas fait difficulté de tourner son épée contre Patrice, dans une occasion où la délicatesse de son honneur avoit été bien moins blessée; & quel frein pouvoit être capable de l'arrêter, lorsqu'il auroit à venger la mort de Fincer, & l'honneur de Sara?

Comme je n'espérois rien néanmoins d'un motif de cette nature pour faire impression sur Patrice par la crainte, je ne pensai point à le faire valoir, & la seule résolution que je formai sur cette lecture, fut de retourner aussi-tôt chez lui, pour le presser par les mêmes raisons que je lui avois aportées, de ne pas remettre son départ au lendemain. Mais ce jour fatal étoit marqué pour l'épreuve de toutes mes vertus. En quittant Tenermill, après un entretien fort court, je rencontre à la porte Dilnick, qui s'informoit de la demeure de Fincer. Il me reconnut trop facilement pour apréhender de s'y méprendre; & ses préventions ne l'empêchant point de penser que je pouvois avoir pris parti pour sa niéce contre les injustices de mon frere, il marqua peu d'étonnement de me voir sortir de chez elle avec un air de liberté qui ne suposoit point de querelle ni de haine.

Après m'avoir embrassé néanmoins, la chaleur de son ressentiment ne lui permit pas de porter plus loin ses plaintes; & les termes qu'il employa pour les exprimer, m'annoncerent dans quelles dispositions il avoit quitté l'Irlande. Patrice étoit un homme sans honneur & sans foi, à qui il étoit résolu d'inspirer malgré lui d'autres maximes; & je pouvois lui déclarer d'avance qu'il se trouvoit dans la maison de Fincer d'autres défenseurs que des femmes & des vieillards. C'étoit nous menacer ouvertement de toutes les violences que je redoutois.

Mais que n'avois-je point à craindre de sa fureur, aussi-tôt qu'il auroit apris la sanglante avanture de Sara, & la mort tragique de son pere? Par quel charme pouvois-je espérer d'adoucir ce cœur farouche, & de quel art n'avois-je pas besoin pour entrer dans l'explication de mille choses qu'il m'étoit impossible de justifier ? Cependant ce n'étoit point au récit d'un Domestique que je devois l'abandonner, & je devois permettre encore moins qu'il fût conduit dans l'apartement de sa niéce, sans l'avoir préparé aux ménagemens qui étoient plus nécessaires que jamais avec elle. Situation d'une difficulté accablante, & de laquelle je compris que tous les secours humains ne me feroient pas sortir heureusement.

Je lui serrai tendrement la main, pour commencer à le toucher par mes caresses; & tandis que je le conduisois dans un cabinet écarté, sans avoir eu la force de répondre encore un seul mot à ses menaces, j'adressois au Ciel, du fond du cœur, une priere enflammée, pour en obtenir le secours, que je n'attendois ni de mon éloquence, ni de mes lumieres. Enfin, plus interdit encore lorsque je fus au moment d'ouvrir la bouche, je ne crus pas m'humilier trop, en me jettant à ses pieds, pour le conjurer de se rendre maître de ses premiers mouvemens à chaque partie du discours que je le supliois d'écouter.

Ce ne fut, comme il est aisé de se l'imaginer, ni par la mort de Fincer, ni par la blessure de Sara, ni même par la confession du nouveau mariage de Patrice, que je commençai cette touchante Apologie. Ma droiture m'obligeoit de ne rien altérer à la vérité; mais il m'étoit permis de mettre dans les évenemens,

l'ordre qui pouvoit les présenter sous une couleur plus douce & plus favorable. En lui faisant l'aveu de l'infidelité ouverte de Patrice, je me hâtai de faire succeder les desirs & les intentions de Tenermill. Pour un frere foible & inconstant, dont je ne cherchai point à excuser les caprices, j'en offris un d'un caractere plus ferme, qui brûloit de réparer l'injure que l'autre faisoit à Sara. Je rapellai toutes les démarches que Tenermill avoit faites pour s'insinuer dans l'estime de Fincer & de sa fille. C'étoit elle-même qui avoit mis un obstacle continuel à son bonheur, & Fincer nous avoit si bien rendu cette justice qu'il n'avoit fait tomber d'abord son ressentiment que sur elle. Tenermill, moi, Patrice même, nous ne nous étions jamais échapés à rien qui fût capable de le blesser; & reconnoissant toujours que le mal venoit de nous dans sa source, nous n'avions cherché qu'à le réparer par nos soumissions & par nos offres. Notre famille d'ailleurs commençoit à s'établir en France d'une maniere assez brillante, pour en faire regarder l'aîné comme un parti distingué; & s'il étoit vrai que le dégoût de Patrice fût un outrage pour Sara, la satisfaction qu'elle pouvoit recevoir de Tenermill, étoit capable effectivement de le réparer avec beaucoup d'avantage. Enfin, n'ayant rien épargné pour faire valoir du moins la sincerité de nos intentions, je crus avoir amené Dilnick au point de comprendre que les malheurs qui me restoient à lui raconter, ne devoient être imputés qu'à la fortune.

Il paroissoit m'écouter en effet avec plus de tranquillité que je ne m'y étois attendu, & la proposition du mariage de Tenermill avoit fait sur lui une impression si sensible, que ses re-

gards s'en étoient adoucis ; c'étoit aussi cette espérance qui m'en avoit fait relever avec tant de soin les avantages. Mais il falloit passer à des évenemens moins favorables ; mon embarras redoubloit à chaque mot. Je me sentois le front tout humide de l'effort que je faisois pour arranger mes idées & mes expressions. Je m'engageai néanmoins dans cette relation terrible, sans autre précaution que de représenter constamment l'innocence du cœur à côté de l'imprudence ou de la foiblesse, & de faire valoir la douleur & le repentir d'un frere trop coupable, à mesure que je faisois l'aveu de ses excès. Ainsi le mariage de Patrice, la blessure de Sara & la mort de Fincer, trouverent place successivement dans mon récit. Je vis plus d'une fois le front de Dilnick couvert de ténébres, & ses yeux enflammez par les mouvemens qui s'élevoient sans doute dans son cœur. Mais c'étoit alors que je renouvellois les marques de ma propre douleur, & que je m'efforçois de rendre mon discours plus touchant par de nouvelles humiliations. Enfin pour dernier motif sur le cœur du redoutable Dilnick, j'aportai les soins & les empressemens de toute ma famille depuis le malheur de Sara, ceux de Patrice même, qui avoient été pendant trois jours jusqu'à lui faire oublier sa nouvelle épouse, & perdre le goût du sommeil & de la nourriture. Vous allez voir Mylord Tenermill, lui dis-je, attaché au lit de votre niéce avec toutes les ardeurs du respect & de l'amour. Vous y verrez ma sœur qui ne la quitte pas un moment ; votre tendresse n'ajoutera rien à tous les ménagemens qu'on a pour sa santé & pour son repos. Et moi, ajoutai-je, qui ne crains point de vous rapeller mille preuves de ma sincérité

& de mon honneur, que vous ne pouvez avoir oubliées, j'atteste le Ciel que votre famille n'a point d'amis plus zélés & plus tendres que la mienne.

Il étoit tems de m'arrêter. Quand j'aurois eu quelque chose à joindre aux raisons que j'avois tâché de réunir dans mon discours, les efforts qu'il m'avoit coutez me causoient un épuisement qui ne m'auroit pas permis de continuer. J'attendis en tremblant à quoi se porteroient les premiers mouvemens de Dilnick; & si je travaillai encore à le fléchir, ce ne fut que par la consternation de mon visage & par mon silence. Il ne se hâta point de répondre. Sans lever les yeux sur lui, je m'apercevois à son agitation qu'il se passoit de furieux combats dans son cœur. Il paroissoit se rapeller tout ce qu'il venoit d'entendre, & chercher, malgré ses transports, à régler le ton qu'il devoit prendre avec moi. Tant de lenteur dans un caractére si brusque commençoit à me causer de l'étonnement. Il prit enfin la parole, mais d'une voix plus modérée que je n'osois l'espérer.

Ainsi, me dit-il, le pere, la fille, la fortune, & peut-être l'honneur de ma maison, tout paroît un sacrifice aisé à votre frere, pour satisfaire le déréglement de ses passions. Ecoutez, reprit-il, je ne charge personne des accidens du hazard, & je veux bien distinguer ce qui ne doit être attribué qu'à notre malheur, de ce qui mérite le nom d'insulte & d'outrage. Je mets de même une juste distinction entre la conduite de Patrice & celle du reste de votre famille. Mais rien n'arrêtera mon ressentiment contre un perfide qui nous a causé tant de maux. Si Mylord Tenermill conserve quelque prétension à ma niéce, & vous quelque dessein sur

mon amitié, c'est en abandonnant Patrice à ma vengeance que vous me ferez connoître tous deux la sincérité de vos intentions.

Il se leva d'un air furieux en achevant ce terrible discours. Je l'aurois cru prêt à chercher Patrice, pour vuider sur le champ sa querelle, si j'avois pû m'imaginer qu'il connût sa demeure; mais la certitude qu'il ne faisoit que d'arriver à Paris, me soulagea de cette crainte, & le jour commençant à baisser, je me flattois bien qu'avant la fin de la nuit, je trouverois quelque moyen de faire précipiter son départ à Patrice. Cette réflexion fut d'autant plus consolante pour moi, qu'elle me fit regarder comme un bonheur extrême de voir tourner toute sa fureur contre le seul objet que j'espérois d'en mettre bien-tôt à couvert, du moins par l'éloignement. Je ne voyois rien à redouter autour de moi, lors qu'il exceptoit Tenermill de sa haine, & qu'il aprouvoit même l'inclination qu'il lui suposoit pour sa niéce. Quelques projets de vengeance qu'il pût méditer contre Patrice, il m'étoit permis d'espérer que dans le commerce que nous aurions continuellement avec lui, mettant toute notre étude à l'apaiser & à lui plaire, nous réussirions tôt ou tard à lui faire prendre d'autres sentimens. Je me trouvai si fortifié par ce raisonnement, qu'évitant tout ce qui pouvoit l'entretenir dans ses idées présentes, je lui proposai de monter dans l'apartement de sa niéce, & de lui porter par sa présence une consolation dont elle avoit besoin. Mais malgré l'air de tendresse que j'affectai de donner à cette invitation, n'ayant pû me dispenser de le prévenir sur la nécessité de s'observer auprès de Sara, pour lui cacher la mort de son pere aussi long-tems que

ſa ſanté demanderoit ce ménagement, cet avis me fit encore eſſuyer quelques traits furieux de ſon reſſentiment contre Patrice.

Mylord Tenermill & la Comteſſe de S.... qui étoient déja informez de ſon arrivée, & qui n'avoient pas douté dans quelle vûë je m'étois retiré à l'écart avec lui, jugerent ſans peine, en nous voyant paroître enſemble, que je l'avois diſpoſé à recevoir honnêtement leurs politeſſes. Ils l'embraſſerent avec des témoignages de ſatisfaction & d'amitié qui confirmerent ce que je lui avois dit de leurs ſentimens. Sara fut charmée de le voir. Elle ſçavoit que ſon pere l'avoit exhorté à le venir joindre à Paris, & ſa diligence ne parut pas la ſurprendre. Mais la joye qu'elle en reſſentoit venoit d'une cauſe que je ne pénétrai pas d'abord. Dans la douce erreur qui la portoit encore à ſe flatter du retour de Patrice, elle penſoit avec complaiſance que Dilnick, à qui ſon pere n'avoit pas donné d'autre motif pour lui faire quitter l'Irlande, que le déſir de ſe venger de notre famille, étoit agréablement trompé de nous voir réunis auprès d'elle; & ſe livrant à une penſée qui lui cauſoit tant de ſatisfaction, elle ſe plaignit que Patrice, dont on lui avoit coloré juſqu'alors aſſez heureuſement l'abſence, n'y fût pas: Hélas! où eſt-il? me demanda-t'elle languiſſamment. Dilnick frémiſſoit de la voir dans l'erreur; & je m'aperçus que s'il ſe contraignoit pour garder le ſilence, c'étoit par la ſeule crainte de nuire au rétabliſſement d'une niéce ſi chére. Je me hâtai de répondre que trois nuits paſſées à veiller auprès d'elle, avoient rendu le repos néceſſaire à mon frere; & me repentant enſuite d'un diſcours qui pouvoit être regardé comme une trahiſon, puis qu'il n'étoit propre qu'à la

confirmer dans des préventions sans fondement, je lui fis prendre le change avec moins de violence pour ma sincérité, en lui parlant du voyage que j'avois fait à Saint-Germain, & des vûës que le Roi m'avoit marquées pour la fortune de Patrice. Ce que j'ajoutai de l'empressement que ce Prince avoit de le voir, & de l'ordre même qu'il m'avoit donné de l'en avertir, étoit une préparation dont l'effet nous devint fort utile. Non-seulement elle jetta de nouvelles sémences d'espoir, & par conséquent de consolation dans le cœur de Sara, mais en lui faisant penser qu'il étoit obligé de se rendre à Saint-Germain pour obéir à l'ordre du Roi, elle prévint le renouvellement de tristesse & d'agitation qu'elle auroit bien-tôt senti de la continuation de son absence.

La modération de Dilnick me parut d'un si bon augure, qu'étant passé dans un autre apartement avec lui & Tenermill, je le comblai de félicitations & de caresses. Il eut la constance de ne laisser rien échaper qui pût réveiller mes craintes du côté de Patrice, & se livrant au contraire à l'idée du mariage de Tenermill, il fut le premier à lui demander si c'étoit une résolution qu'il eût formée sérieusement; sa tranquillité parut augmenter encore par l'ardeur qu'il vit dans Tenermill à lui répondre. Une alliance désirée si sincérement par les personnes dont elle pouvoit dépendre, me parut aussi certaine, que si les circonstances eussent permis sur le champ de la conclure; car la nécessité devenoit une loi si indispensable pour Sara, que ce n'étoit plus d'elle que j'apréhendois des obstacles. Quelle autre ressource pouvoit-il lui rester, lors qu'elle aprendroit la confirmation du mariage de Pa-

trice? Et pouvoit-elle manquer de sacrifier toutes ses répugnances à l'honneur?

Dans la satisfaction que je reçus de cette pensée, je changeai le dessein où j'étois de me servir de ma plume pour presser Patrice de partir, dans celui de le revoir moi-même. Il me parut important qu'il emportât quelque certitude du mariage de son frere, & qu'il fût disposé par mes exhortations à réparer promptement l'irrégularité du sien ; je voulois tirer cette promesse de lui, pour n'avoir pas moi-même à me reprocher le consentement que je donnois à son départ, & qui sembloit renfermer l'aprobation ouverte de sa conduite. Ce fut le premier discours avec lequel je l'abordai ; je ne lui parlai point de Dilnick ; & lorsque je me crus assuré par sa réponse, qu'il n'avoit point d'éloignement pour ma proposition, je ne pensai qu'à me retirer, pour lui laisser la liberté de partir.

Il ne paroissoit occupé lui-même que de son voyage, & je n'ai jamais conçu comment le changement qui se fit tout d'un coup dans son esprit, put arriver dans un espace si court. Je n'étois pas au bas de son escalier, qu'il me fit rapeller par un de ses gens ; & venant au-devant de moi : Je ne sçais, me dit-il, ce qui m'oblige de quitter la France, lorsque vous me donnez des assurances si formelles du mariage de mon frere. En suposant même que ma présence y soit un obstacle, qui m'empêche de me retirer pendant quelques semaines à la campagne, & de faire répandre le bruit de mon départ? Vous ne m'avez pas communiqué, reprit-il, le succès de votre voyage de Saint-Germain, & les bontés que le Roi vous a marquées. J'ai tout apris de mon Valet de chambre ;

bre; & je ne balancerois pas à sacrifier les espérances que ce Prince vous a données pour moi, si ce sacrifice étoit nécessaire à notre tranquillité commune. Mais un moment de réflexion m'a fait croire que tous nos intérêts peuvent aisément s'accorder. Tenermill deviendra le mari de Sara. Je reparoîtrai après son mariage, & je tirerai tous les avantages que je puis espérer de la faveur du Roi. Une proposition si peu attendue me surprit assez pour me faire méditer long-tems sur ma réponse. Il me prit par la main: Entrez, me dit-il, racontez-moi ce qui s'est passé entre le Roi & vous, plus fidélement que mon Valet n'a pû me l'aprendre. Je me laissai conduire, sans perdre de vûë la premiere impression que j'avois ressentie de son discours, & que j'examinois avec toute l'attention dont j'étois capable. Je trouvois qu'effectivement l'offre qu'il me faisoit de se retirer à la Campagne répondant d'avance à toutes mes craintes, il y avoit peu de risques à différer son départ. La Maison de Campagne du Comte de S.... étoit une retraite où j'étois sûr du secret. Et lors qu'il pouvoit être à couvert des menaces de Dilnick, quelle raison avois-je au fond de souhaiter son éloignement? Pour le dessein même que j'avois de réparer la forme de son mariage, n'étois-je pas plus sûr de lui faire goûter mes conseils à quelques lieuës de Paris, qu'à la distance où il alloit être de nous dans une Ville d'Allemagne? Et qu'importoit-il d'un autre côté pour Sara, qu'il fût près ou loin d'elle, lorsque sa présence ou son éloignement ne pouvoit plus rien changer à ses espérances? Ces réflexions, fortifiées peut-être par le désir trop humain de ne pas perdre l'occasion qui s'offroit

dans la faveur du Roi pour l'avancement de ma famille, firent dans mes sentimens une révolution presque aussi prompte que celle qui venoit d'arriver dans ceux de Patrice. Je m'assis près de lui, avec une tranquillité qui venoit de ma joye, & lui ayant raconté, comme il le désiroit, toutes les circonstances du voyage que j'avois fait à St. Germain, Je lui confessai, en finissant mon discours, que j'avois peu d'objections à faire contre le sien.

Cependant toujours allarmé des menaces de Dilnick, j'ajoutai diverses raisons, qui, dans le parti même auquel il consentoit de se retirer secretement à la Campagne, devoient lui faire hâter autant son départ, que s'il étoit parti pour l'Allemagne. Je fus assez heureux pour les lui faire goûter, & la joye qu'il ressentit à son tour de me trouver tant de facilité à l'aprouver, lui donna toute la diligence que je lui demandois pour entrer dans mes vûës. Sur le champ, l'ordre fut donné pour le retour des Equipages qui étoient déja sortis de Paris; & les autres dispositions furent si aisées, qu'elles se firent dans le cours de la nuit, avec autant de diligence que de secret.

Je ne trouvai dans les réflexions que je continuai de faire sur ce changement, que de nouvelles raisons pour l'aprouver; mais n'oubliant point le désir que le Roi m'avoit marqué de voir le lendemain Patrice, je résolus de me trouver moi-même à son lever, pour lui faire agréer nos excuses. Etant arrivé à Saint-Germain avant son réveil, je trouvai dans l'antichambre plusieurs personnes de connoissance, parmi lesquelles j'aperçus Anglesey, qui vint à moi aussi-tôt qu'il m'eut reconnu. Mes agitations perpétuelles m'avoient peu permis de le

voir depuis qu'il étoit à Paris ; & l'étroite liaison qu'il avoit entretenuë avec Mlle. de L... & Patrice, étoit seule une raison qui m'auroit pû donner quelqu'éloignement pour lui. Cependant n'ayant pû lui refuser les politesses dont l'usage du monde a fait un devoir, il m'étoit arrivé quelquefois de le voir aux saisons, & je ne lui avois jamais fait sentir que je me trouvasse importuné de ses visites. J'ignore si ce fut sur cet unique fondement qu'il se crut autorisé à me faire la confidence de ses desseins, ou s'il espéra de tirer quelqu'avantage de mes réponses, pour les faire réussir ; mais après les premiers complimens, il me tira à l'écart pour me tenir ce discours.

Vous sçavez, me dit-il, l'amitié que j'ai jurée à votre frere, & celle dont il veut bien m'honorer. Hier, lors qu'il se disposoit à partir la nuit suivante pour l'Allemagne, il se crut obligé par cette liaison, de me faire avertir de son départ ; & l'empressement que j'eus à me rendre chez lui, dut lui prouver combien j'étois sensible à cette tendre attention. Il y mit le comble en s'ouvrant à moi sur sa situation. Il m'aprit la conclusion de son mariage avec Mademoiselle de L... la résolution où il étoit de se retirer en Allemagne avec elle, pour s'y mettre à couvert du ressentiment de Sara Fincer, le lieu qu'il avoit choisi pour sa retraite, enfin toutes les vûës qu'il formoit pour son nouvel établissement. Mais ce que je regarde comme le plus généreux témoignage de la bonté de son cœur, au milieu des raisons qui le forcent de quitter la France pour s'éloigner de Sara, il me fit connoître qu'il prenoit assez d'intérêt à son bonheur pour s'en occuper encore. Il me fit l'éloge de toutes les perfections

qu'il a reconnues dans son caractére, pendant qu'il a porté le nom de son mari, & la voyant digne de mille sentimens qu'il n'a pû prendre pour elle, il s'efforça de me les inspirer. A l'objection que je tirai de la concurrence de Mylord Tenermill, dont il m'avoit apris depuis long-tems les vûës & les entreprises, il me répondit que malheureusement pour son frere, Sara avoit marqué peu de goût pour sa personne, & peu de complaisances pour ses soins; que Tenermill s'en étoit si bien convaincu lui-même, qu'il avoit comme renoncé à toute espérance; qu'il étoit parti brusquement, pour se délivrer d'une passion inutile; & que s'étant embarqué pour l'Irlande avec son Régiment, il y avoit beaucoup d'aparence que les occupations militaires & l'absence acheveroient de guérir son cœur, qui étoit fait pour l'ambition, beaucoup plus que pour l'amour. Enfin m'ouvrant une carriére, qu'il me garantissoit libre, il me pressa d'y entrer hardiment; & de me fier du succès de ma témérité à ma bonne fortune.

Je ne puis désavouer, continua d'Anglesey, qu'indépendamment des charmes de Sara, qui suffisoient pour me faire aspirer au bonheur de lui plaire, je regarde ses richesses & sa naissance comme deux motifs capables de m'animer. J'ai peu de bien, pourquoi négligerois-je l'occasion de me rendre heureux, par la fortune & par l'amour? En quittant votre frere, j'ai reçu de lui, pour derniere faveur, un conseil que je vais exécuter. Il m'a fait concevoir que dans le trouble & la langueur où il laissoit Sara, je n'avois qu'une voye pour obtenir de l'accès auprès d'elle, que c'étoit de m'apuyer de la récommandation du Roi. Etrangére & sans liaison à Paris, l'embarras où elle demeure par la mort

de son pere, lui fera regarder la protection du Roi comme un bienfait du Ciel, & je ne doute point que ce qui sera commencé sous de si puissans auspices, ne puisse s'achever heureusement par mon adresse & par mes soins. Je n'attens que l'heure du lever pour faire l'essai de mon crédit. Vous ayant aperçu, ajouta-t'il, je me suis flatté; non-seulement que vous recevriez bien cette ouverture, mais que secondant les intentions de votre frere, vous employeriez pour moi toute la considération que votre mérite vous a fait obtenir à la Cour.

Quelque étonnement & quelque chagrin que pussent me causer tant d'étranges propositions, elles avoient été accompagnées de tant de soumissions & de politesses, qu'il ne m'étoit pas permis de prendre un ton moins civil pour y répondre. Mais j'avois pris ma résolution dès le premier mot qui me les avoit fait pressentir. Il m'avoit été facile de comprendre que Patrice l'avoit fait avertir de se rendre chez lui dans l'intervalle des deux visites que je lui avois rendues, & que n'étant alors informé ni de l'arrivée de Mylord Tenermill, ni du renouvellement de ses desirs, il avoit pû se figurer que le projet qu'il avoit formé en faveur de son ami, pouvoit être de quelque avantage pour Sara. Cette réflexion m'assuroit aussi qu'Anglesey ignoroit les changemens qui étoient venus à la suite, & c'étoit partir du moins d'un point fixe, que de pouvoir raisonner sur ces deux fondemens. Je ne cherchai pas plus loin le moyen de me délivrer d'un contre-tems si fâcheux. Après avoir loué Patrice du sentiment qui l'avoit fait penser au bonheur de Sara, je mis devant les yeux d'Anglesey toutes les raisons qu'elle avoit elle-même de ne pas

sentir beaucoup de reconnoissance pour un service de cette nature ; & lui confessant sans détour qu'il auroit pû choisir aussi un confident plus disposé que moi à le servir, je lui apris qu'il étoit comme Patrice, dans une erreur facile à dissiper, s'il croyoit Tenermill rebuté de quelques obstacles qui ne subsistoient plus. Il est à Paris, lui dis-je. C'est la force de sa passion qui l'y ramene ; & pour ne vous rien déguiser, il est chez Sara, qui reçoit ses soins, & qui se trouve portée vraisemblablement à les récompenser. Epargnez-vous donc, ajoutai-je, une démarche dont je vous aprens l'inutilité, & ne vous arrêtez point à des espérances qui seroient détruites aussi-tôt par le récit que je viens faire moi-même au Roi.

C'en étoit assez pour ôter en effet tout espoir à un homme moins animé par le double motif dont il m'avoit fait l'aveu. Mais ne pouvant consentir si facilement à la perte de deux biens qui avoient flatté toute la nuit son imagination, il parut moins affligé du refus que je faisois de le servir, que de l'imprudence qu'il avoit euë de s'ouvrir à moi si légérement. Il me regarda d'un œil incertain, & se remettant après quelques momens de silence : N'importe, me dit-il d'un air décisif, je ne connois point d'obstacle qui soit capable de me refroidir ; & si vous me permettez de parler librement, ajouta-t'il, j'ai plus de fond à faire sur les idées de Patrice que sur les vôtres. J'allois reprendre, & lui faire concevoir que ce qu'il apelloit les idées de Patrice, suposoit l'absence & le désistement de Tenermill ; mais remarquant que la chambre du Roi s'ouvroit, il me quitta pour s'avancer légérement vers la porte ; un mot qu'il dit secretement à l'Huissier, lui fit obtenir

d'être introduit seul. Je compris tout d'un coup de quel avantage il alloit être pour lui de m'avoir prévenu, & je me reprochai de n'avoir pas fait plutôt cette réflexion.

En effet, il avoit senti lui-même que me trouvant si peu disposé à le seconder, il ne pouvoit se hâter trop de mettre le Roi dans ses intérêts, & de s'assurer de sa protection par des promesses formelles, qui deviendroient un engagement sacré pour ce Prince. Je reconnus encore combien l'usage du monde m'avoit manqué dans cette occasion. Si j'avois sçu profiter de mes avantages, mon caractére & la qualité d'Aumônier de sa Majesté m'eussent fait obtenir l'entrée de la chambre, avant celui qui l'emportoit sur moi par sa diligence. Une fausse modestie m'avoit arrêté, ou, si je puis le confesser sans honte, un motif plus ridicule encore, qui n'étoit que la crainte de blesser la gravité de ma profession, en m'avançant avec autant de vîtesse qu'Anglesey vers la porte.

Tandis que je me reprochois cette foiblesse, il profitoit de l'honneur qu'il avoit d'entretenir le Roi pour lui expliquer ses desseins, & pour intéresser la bonté de ce Prince à les favoriser de tout son pouvoir: la promesse qu'il lui fit de s'attacher à la Cour, fut un motif si puissant, qu'il lui fit beaucoup plus obtenir qu'il n'eût osé se promettre. On regardoit à la Cour de Saint Germain ces sortes de conquêtes, comme autant d'avantages sur l'Usurpateur. Le Roi fit apeller aussi-tôt un de ses principaux Gentilshommes, & le chargeant de ses volontés dans les termes les plus flatteurs pour Anglesey & pour Sara Fincer, il lui fit connoître que le succès de sa commission deviendroit pour lui-même un mérite qu'il ne laisseroit pas

ſans récompenſe. Angleſey ſortit avec cet heureux fruit de ſon empreſſement, & trop ſupérieur à mes efforts pour les craindre, il affecta de paſſer près de moi d'un air fier, ſans communiquer ce qu'il triomphoit d'avoir obtenu.

Cependant comme j'avois tiré un peu plus de hardieſſe de mes réfléxions, je profitai de ſon exemple pour demander d'être introduit ſeul après lui. La facilité qu'on eut à me l'accorder, augmenta le chagrin que je reſſentois de ne m'être pas préſenté plutôt. Le Roi ne me laiſſa point le tems de lui expliquer ce qui me ramenoit ſi vite à ſa Cour. Un inſtant plutôt, me dit-il d'abord, vous auriez été témoin de l'intérêt que je prens à tout ce qui vous apartient, car la fille de Fincer doit vous toucher encore. Et ſe donant la peine de me raconter ce qu'il avoit fait en ma faveur pour le bonheur d'Angleſey; je ſouhaite, ajoûta-t'il, qu'elle prenne plus de goût pour lui que l'un de vos freres n'en a eu pour elle, & qu'elle-même n'en a marqué pour l'autre. Je lui répondis que ſi je n'avois apréhendé de lui manquer de reſpect par des plaintes, j'aurois donné un nom tout différent à ce qu'il vouloit me faire regarder comme une faveur. Mon frere, lui dis-je, avoit des eſpérances que Votre Majeſté vient de ruiner pour faire réuſſir celle d'un autre. Si elle croit contribuer au bonheur de quelqu'un, ce n'eſt point celui de ma famille, & le bienfait n'eſt que pour Angleſey, qui doit en recueillir le fruit. Ce diſcours & l'air de triſteſſe dont je l'accompagnois, cauſerent tant de ſurpriſe au Roi, que s'étant levé à demi, il me preſſa, en demeurant aſſis ſur ſon lit, de lui expliquer un myſtére auquel il m'aſſura qu'il ne comprenoit rien. N'eſt-il pas vrai, continua-t'il, que My-

lord Tenermill a rompu avec la fille de Fincer, & n'est-il pas parti pour commander son Régiment? Je lui demandai alors la permission d'entrer dans quelque détail sur nos événemens domestiques, & reprenant tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée de Fincer, je le supliai de juger lui-même de la situation & des esperances de Tenermill. Anglesey, ajoutai-je, n'ignoroit pas son retour. Il l'a sçu de moi-même à ce moment; & notre malheur est qu'avec plus d'adresse que moi, il ait trouvé le moyen de se présenter ici le premier. Ma sincerité paroissoit jusques dans le ton que la douleur m'avoit fait prendre. Le Roi en fut si touché, qu'ayant fait rapeller Anglesey, il parut fort irrité contre lui, lorsqu'après l'avoir cherché inutilement, on vint lui aprendre qu'il avoit déja quitté St. Germain. Il fit rapeller aussi-tôt le Gentilhomme qu'il avoit chargé de ses intérêts, mais l'ardent Anglesey l'avoit engagé sur le champ à partir avec lui; & le Roi surpris de leur empressement, fut reduit à lui dépêcher un Courrier, qui leur porta l'ordre de revenir incessamment sur leurs pas.

La bonté de ce Prince auroit suffi pour me consoler, si je n'avois consideré dans le mariage de mon frere, que les avantages qu'il y trouvoit pour son établissement. Mais dans les dispositions que je connoissois à Dilnick, je prévoyois que le seul moyen que j'avois de lui en inspirer de plus modérées, venant à manquer par les nouvelles vûes qu'on lui alloit donner pour sa niéce, il me seroit peut-être impossible de lui faire perdre les desseins de vengeance qu'il méditoit contre Patrice. Je fis cet aveu au Roi, & j'en pris occasion de lui faire les excuses de ce frere chéri, qui auroit dû se trouver à Saint

Germain pour recevoir ses ordres. Les traits avantageux que l'amitié me fit choisir, pour louer en même-tems son caractére, joint à l'impression qui restoit encore à ce bon Prince du récit touchant que je lui avois fait d'une partie de ses avantures, lui inspirerent tant de bonté pour lui, qu'il se détermina sur le champ à lui en donner une marque fort extraordinaire. J'aprouve, me dit-il, la précaution que vous avez prise de lui faire éviter le rencontre de Dilnick; mais je sçais des moyens plus sûrs pour le mettre à couvert de sa violence. C'est en premier lieu de prendre sur moi le soin de les réconcilier; je les ferai avertir tous deux de se rendre ici, & je leur ferai oublier leurs démêlés en s'embrassant. Ensuite, pour leur ôter toute occasion de rallumer leur haîne, je ferai partir votre frere pour l'Espagne, où j'ai quelques affaires secretes à ménager; ainsi ce qui servira à sa sûreté, deviendra utile à mes intérêts & à sa fortune. J'embrassai les genoux d'un si excellent Roi, pour lui marquer l'ardeur de ma reconnoissance; mais en paroissant si sensible à sa bonté pour Patrice, je le supliai encore de l'étendre jusqu'à Tenermill.

L'intention du Roi étoit sincére, & peut-être auroit-elle produit sur le champ quelqu'effet, si ses ordres eussent été remplis avec plus de diligence. Mais Anglesey les prévint par la sienne. Il s'étoit rendu directement chez Dilnick. Le Gentilhomme qui l'accompagnoit, intéressé peut-être à le servir par d'autres espérances, avoit donné un tour si séduisant à sa commission, que Dilnick, à qui la nécessité seule avoit fait écouter nos propositions, fut ravi de trouver une si belle occasion de secouer le joug, & de mettre l'honneur de sa niéce à couvert,

sans être obligé de garder le moindre ménagement pour nous. Il donna sa parole à d'Anglesey, & prenant aussi-tôt droit de ce nouvel engagement pour se délivrer de Tenermill, il lui déclara que par des vûës qu'il affecta d'envelopper dans des termes obscurs, il se trouvoit forcé de lui interdire l'entrée de sa maison, & tout accès auprès de sa niéce. L'amour, en affligeant mortellement Tenermill, lui inspira assez de modération pour contenir ses plaintes; je le trouvai chez le Comte de S.... en arrivant de St. Germain. Il m'aprit ce qui le jettoit dans l'agitation où je le vis, mon récit l'augmenta; mais il me restoit tant d'espérances dans la bonté du Roi, que mes consolations eurent la force de calmer son esprit.

Pendant ce tems-là, le même Courrier qui avoit été chargé de rapeller Anglesey & son guide, porta aussi à Dilnick un ordre de se rendre à St. Germain; c'étoit l'effet des promesses du Roi, qui s'occupoit sérieusement de l'intérêt de mes freres, & qui vouloit terminer tout à la fois les deux affaires que je lui avois communiquées. Dilnick, flatté de l'attention qu'on paroissoit faire à lui, & la regardant comme la suite des sollicitations qu'il venoit de recevoir, partit avec tant d'empressement, qu'étant arrivé plus d'une heure avant les deux autres, il aprit de la bouche même du Roi, le changement que ce Prince avoit fait à ses premiers ordres. Peut-être qu'ayant fait valoir le respect avec lequel il les avoit reçûs, la même raison l'auroit forcé de contraindre ses murmures, en aprenant qu'ils étoient changés; mais le Roi passant aussi-tôt à l'affaire de Patrice, & l'exhortant à finir par l'oubli une querelle qu'il étoit inutile de reveiller, cette mention du plus vif

des chagrins lui servit comme de prétexte pour combattre ouvertement ce qu'il n'avoit d'abord osé rejetter. Il rapella avec chaleur tous les outrages qu'il avoit reçûs de mon frere dans la personne de sa niéce, & ne se bornant pas à prétendre que ses projets de vengeance étoient justes, il eut la hardiesse de demander au Roi s'il étoit digne de sa bonté de lui proposer pour le mari de sa niéce, le frere de son plus mortel ennemi. Un Roi plus facile auroit pû s'en offenser, mais Jacques II. dont la douceur relevoit toutes ses autres vertus, ne répondit à ce reproche que par des instances fondées sur les maximes de la Religion & sur la nécessité de la paix, pour l'intérêt même des deux familles. Ses instances furent si pressantes, qu'elles réduisirent Dilnick au silence; & c'étoit la plus grande victoire qu'il pût remporter sur ce cœur inflexible; car le fond de ses sentimens n'en fut pas plus adouci. Mais le Roi, porté à croire qu'il se soumettoit à ses ordres, ne pensa plus qu'à le confirmer dans cette disposition, par toutes les caresses qui étoient familieres à ce grand Prince.

En sortant des apartemens, son malheur & le notre lui fit rencontrer Anglesey qui arrivoit avec son Garde. Il le prit à l'écart pour lui communiquer les intentions du Roi, mais il eut soin de le rassurer sur les siennes, & lui ayant renouvellé toutes ses promesses, il lui fit comprendre aisément, que s'il en souhaitoit l'exécution, il ne devoit pas s'exposer à la vûë du Roi, qui le forceroit infailliblement d'y renoncer. Anglesey ne balança point à suivre ce conseil, ils prirent le parti de retourner ensemble à Paris, malgré l'ordre exprès que Dilnick avoit reçu du Roi, d'attendre l'arrivée de Pa-

trice, qu'il vouloit lui faire embrasser. Sur la connoissance que j'avois donnée à ce Prince du lieu de sa retraite, il lui avoit dépêché un Courrier, qui l'avoit déterminé à partir sur le champ. Mon frere étoit ainsi sur la route de St. Germain, tandis que Dilnick & Anglesey la reprenoient pour se rendre à Paris.

Leur rencontre se fit à peu de distance de la Ville. Si Patrice ne put reconnoître Dilnick, sans ressentir beaucoup d'émotion, la colére fut la seule passion qui s'empara de l'autre, lorsqu'il aperçut mon frere. Cependant la présence d'Anglesey arrêta ses premiers transports. Il se figura bien que ce n'étoit point à la vûë d'un ami commun qu'il devoit en venir à la violence, & cette pensée le forçant de prendre un air calme, il se contenta de s'aprocher de Patrice, & de lui expliquer en peu de mots le dessein où il étoit de se venger. Cette déclaration fut faite avec tant de mesures, qu'Anglesey ne s'en étant point défié, mon frere trouva aussi facilement le moyen de déguiser sa réponse. Il promit de se rendre à Paris en quittant St. Germain, & de faire avertir aussi-tôt Dilnick de son arrivée. Ce qu'ils ajoûterent à ce court entretien ne regarda que le changement du voyage d'Allemagne, qu'Anglesey se plaignit de n'avoir pas sçû plutôt; & s'étant séparés avec les aparences ordinaires de l'amitié, ils continuerent leur route.

Le Roi parut extrêmement irrité contre Dilnick, lorsqu'ayant vû paroître mon frere, il eût fait chercher inutilement son ennemi. Le Gentilhomme qui avoit servi de guide à Anglesey, rendit témoignage, non-seulement de la précipitation de son départ, mais du conseil qu'il avoit donné à Anglesey de le suivre. Cette

témérité ne pouvoit tourner qu'à l'avantage de Patrice, aussi la bonté du Roi en parut-elle plus ardente en sa faveur. Après lui avoir fait l'honneur de l'entretenir long-tems, il lui expliqua le besoin qu'il avoit de ses services en Espagne ; & quoique la naissance, lui dit-il obligeamment, se distingue plus que toutes les dignités, il le revêtit du titre de Lord-Chambellan, pour faire connoître quelle part il vouloit lui donner désormais à sa confiance. Par raport à Dilnick, il lui recommanda d'éviter la rencontre de ce furieux, en lui promettant de prendre d'autres mesures, pour lui inspirer plus de modération. Patrice, lié par les maximes ordinaires de l'honneur, évita de répondre à cette exhortation, dans la crainte de s'attirer une défense absolue ; mais conservant au fond du cœur l'impression des menaces de Dilnick, il n'en étoit pas moins pressé du desir de se rendre à Paris, pour connoître promptement ce qu'elles pouvoient avoir de si terrible ; & son impatience fut si visible aux yeux du Roi, que ce Prince s'étant enfin défié de ce qui la causoit, prit le parti de lui donner un Garde, qu'il chargea de le suivre incessamment jusqu'à son départ pour l'Espagne.

Cet obstacle ne l'empêcha point de prendre aussi-tôt le chemin de Paris, & ruinant ainsi toutes mes précautions, il se fit conduire directement chez Dilnick, avec lequel il eut un entretien fort animé ; ils tromperent la vigilance du Garde, en se servant de notre langue. Le résultat de cette chaleur fut que Dilnick se rendroit secretement sur la frontiére d'Espagne, & qu'il y attendroit mon frere. Outre la nécessité que le Garde lui imposoit de se contraindre, Patrice n'oublioit pas ce qui lui ref-

toit à craindre en France de son premier duel, & dans quel embarras il ne pouvoit manquer de se jetter par un nouveau démêlé avec la Justice. Mais si ce fut la prudence qui le fit penser lui-même à remettre la satisfaction de Dilnick en Espagne, la même raison portoit celui-ci à souhaiter de se battre en France. L'état où sa niéce étoit encore ne lui permettoit pas de s'éloigner d'elle. Il s'étoit proposé de la faire partir dans une Littiere sous la conduite d'Anglesey, & de finir son différend le même jour avec mon frere. Si le sort des armes se déclaroit pour lui, il comptoit de gagner aussi-tôt la mer. Quoi qu'il fût revenu de St. Germain avec ce projet, il s'étoit laissé engager par la présence du Garde, & par le désir même de Patrice, à changer de sentiment.

Cependant lors qu'étant demeuré seul, il eut fait de nouvelles réflexions sur le péril où il abandonnoit sa niéce, & sur tous les retardemens ausquels il s'exposoit, son premier dessein lui revint si fortement à l'esprit, qu'il résolut de passer sur les considérations qui l'avoient arrêté. Ce furieux projet ne pouvoit se présenter qu'à lui; car le Garde ne quittant pas un moment mon frere, un autre auroit craint d'avoir un ennemi de plus à combattre, ou du moins de se voir pris & arrêté lors qu'il entreprendroit d'attaquer Patrice. Rien ne fut capable de l'effrayer. S'étant ouvert seulement à l'infidéle Anglesey, il ne refusa pas l'offre qu'il lui fit d'entrer dans sa querelle; c'est-à-dire, qu'Anglesey sacrifiant à l'amour tous les droits de la reconnoissance & de l'amitié, se chargea d'attaquer le Garde, pour le mettre dans la nécessité de songer à sa propre défense. Ainsi, par la plus téméraire résolution du

monde, ils résolurent ensemble de chercher sur le champ leurs ennemis, & de les joindre, s'il étoit possible, à la sortie de Paris, sur le chemin de la Terre du Comte de S.... où ils ne douterent pas que Patrice ne se hâtât de retourner.

Il leur fut facile en effet de s'assurer qu'il étoit chez le Comte de S.... & de faire observer son départ. Ils le suivirent avec tant de précipitation, qu'ayant choisi sur la route le lieu qui leur parut le plus propre à leur dessein, ils eurent toute la facilité qu'ils désiroient pour aborder sa chaise. Le Garde étant à cheval, Anglesey le prit à part, tandis que Dilnick pressa mon frere de descendre. La surprise qu'il eut de se voir attaqué contre la foi d'une convention si récente, ne l'empêcha pas de penser de bonne grace à se défendre. Le combat fut long & animé. Enfin le téméraire Dilnick y trouva son châtiment. Il fut percé d'un coup mortel, après en avoir reçu un plus léger, qui n'avoit fait qu'irriter sa fureur. Anglesey l'ayant vû tomber sans vie, abandonna le Garde avec lequel il s'étoit moins battu qu'amusé. Il fit quelques excuses à mon frere, qui l'écouta peu, & qui lui conseilla de se mettre à couvert aussi-tôt par la fuite.

Il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour Patrice & pour son Garde, que de retourner directement à Saint-Germain, pour rendre compte au Roi d'un malheur qu'ils n'avoient pas été libres d'éviter. Patrice fit mettre le corps de Dilnick dans sa chaise, & prit le cheval d'un de ses gens, à qui il donna ordre de retourner à Paris derriére la chaise, & de se rendre chez le Comte de S.... où il m'avoit laissé. La commission dont il le chargea pour moi, fut

de m'aprendre sa triste avanture, & de me laisser le soin de délibérer sur la sépulture du cadavre qu'il m'envoyoit. J'étois avec le Comte & Mylord Tenermill, lorsque ce lugubre présent m'arriva. L'attention qu'on avoit euë de fermer les rideaux de la chaise éloigna les soupçons des domestiques du Comte, & le Laquais de Patrice eut assez de discrétion pour ne s'ouvrir qu'à moi des ordres de son Maître. J'adorai les dispositions de la Providence, qui ne me laissoit pas un moment pour respirer après tant d'agitations; & ne croyant point qu'il y eût d'autre parti à choisir, que de faire enterrer secrétement Dilnick, je le fis conduire aux Saisons, où je me proposois d'aller prendre bientôt ce soin moi-même.

Mais étant retourné vers le Comte & Tenermill, je ne remis pas plus loin à leur expliquer ce que je venois d'aprendre. Si le cœur d'un honnête homme pouvoit ressentir quelque joye de l'infortune d'autrui, lors qu'elle peut tourner à son avantage, j'aurois soupçonné Tenermill de ne pas m'entendre sans quelque retour de complaisance sur ses propres intérêts. Aussi prévint-il ce soupçon par sa réponse. Je plains le malheureux Dilnick, me dit-il, & j'écarte même tous les souvenirs qui pourroient me faire aprendre sa mort avec d'autres sentimens. Cependant, ajouta-t'il, vous ne serez pas surpris que n'ayant plus à redouter que la concurrence d'Anglesey, je reprenne toutes mes espérances, & que je retourne dès ce moment chez Sara: Je l'arrêtai. Vous ne faites point attention, lui dis-je, à mille difficultés qui doivent vous rendre moins ardent. Celle que je crains du malheur même de son oncle, qui peut devenir un nouvel obstacle à vos vûës, n'est pas peut-

être la plus forte. Mais qu'allez-vous dire à Sara, & comment espérez-vous lui déguiser un nouvel accident, qu'elle ne peut aprendre sans plus d'une sorte de dangers? Nous ignorons, continuai-je, si elle est informée de la mort de son pere, & des derniéres résolutions de Patrice; ou, s'il est vraisemblable que Dilnick n'aura pû lui cacher long-tems ses malheurs, nous sommes encore plus incertains de l'effet qu'ils ont produit sur elle. Irez-vous lui porter au hazard une nouvelle capable de l'accabler, & lui parler de mariage ou d'amour, lors qu'elle n'est peut-être occupée que de l'horreur de son sort? Après l'avoir prévenu par ses réflexions, je lui proposai de m'abandonner la conduite d'une entreprise qui demandoit un esprit moins agité que le sien, & je le fis consentir à demeurer avec le Comte, tandis que j'irois m'informer de l'état, & pressentir les dispositions de la malheureuse Sara.

Ce n'étoit ni de la hardiesse ni du courage qui m'étoient nécessaires dans cette entreprise, mais je sentois le besoin que j'avois de beaucoup de précaution & d'adresse. Jacin, qui me suivoit, ne me parut pas propre aux découvertes par lesquelles je voulois commencer. Il me falloit un espion qui ne fût pas connu des domestiques, & qui pût me servir sans faire soupçonner mon dessein. Je pris conseil du Comte, qui m'offrit les services d'un ami discret & fidéle, dont il avoit employé les talens dans son intrigue avec ma sœur. L'ayant fait avertir sur le champ de nous joindre chez lui, nous l'instruisîmes des circonstances qu'il ne devoit pas ignorer, & nous lui déclarames tout ce que nous désirions d'aprendre par ses soins. Il prit le même déguisement sous le lequel il

m'étoit venu chercher autrefois de la part du Comte, pour me conduire aux Chartreux, & ne l'ayant point reconnu d'abord, je me remis avec étonnement son air & sa figure aussitôt qu'il eut changé d'habits.

Je le suivis jusqu'à quelque distance de la maison de Sara, & le tems que je passai à l'attendre fut occupé par mes tristes réflexions. Elles ne m'empêchoient point d'avoir les yeux sur la porte de Sara. J'y vis entrer une chaise à Porteurs, qui ne fut pas long-tems sans en sortir. Comme j'avois remarqué qu'elle étoit vuide en entrant, j'observai aussi facilement qu'elle ne l'étoit pas en sortant. Mais ma curiosité n'auroit pas été plus loin, si je n'eusse pas aperçu l'ami du Comte qui sortoit aussi pour la suivre. Ses yeux me découvrirent dans la retraite que j'avois choisie, & je conçus au signe empressé qu'il me fit de la main, que malgré l'impatience qu'il avoit de me parler, il étoit obligé, par un motif encore plus pressant, de ne pas abandonner la chaise. Je ne balançai point à le joindre. Ah! me dit-il en continuant de marcher avec moi, vous imagineriez-vous jamais qui je conduis & où je vais? C'est Sara qui est dans cette chaise; c'est elle-même, qui sur les explications que j'ai euës avec elle, a souhaité d'être menée chez le Comte, & refuse de retourner en Irlande avec Anglesey, pour vous demander un azile dans le sein de votre famille.

S'il ne pouvoit rien m'arriver de plus agréable, rien n'étoit capable aussi de me causer tant de surprise. Je priai cet heureux Négociateur de m'aprendre, en marchant, par quel art il avoit sçu faire en un instant ce que je n'aurois

osé me promettre de tous mes efforts & de tous mes soins : Il me dit que s'étant présenté à la porte de Sara, sous prétexte de lui offrir ses services pour l'Irlande, il y avoit été reçu d'autant plus facilement, qu'on y disposoit tout pour entreprendre le même voyage. Cet éclaircissement qu'il avoit reçu des domestiques l'avoit d'abord embarrassé ; mais n'en étant devenu que plus ardent à faire réussir sa commission, il avoit feint à tout hazard que c'étoit de la part d'Anglesey qu'il étoit venu, & que devant partir avant Sara, les services qu'il pouvoit lui rendre regardoient l'embarquement, sur lequel Anglesey l'avoit chargé de la consulter. Il s'exposoit à passer pour un imposteur, si Anglesey s'étoit malheureusement trouvé chez elle ; mais avec les raisons qu'il avoit de se croire éloigné, & n'osant employer le nom de Dilnick, parce qu'il étoit encore incertain si l'on étoit informé de son malheur, il ne lui étoit rien venu de plus spécieux à faire valoir, que l'autorité d'un homme dont il suposoit avec raison que les influences avoient beaucoup de part au mouvement qu'il voyoit dans la maison. Quoi qu'il en soit, il se trouva, par un bonheur extrême, qu'Anglesey n'avoit point eu effectivement la hardiesse de reparoître. En rentrant à Paris, il avoit pris le parti d'écrire à Sara, & de lui faire le récit d'une avanture imaginaire, qui avoit forcé Dilnick de prendre sur le champ la Poste, & qui l'obligeoit lui-même de gagner promptement la mer. Mais comme ils avoient déclaré tous deux, avant que d'aller combattre, qu'il falloit retourner en Irlande, & que les préparatifs du départ n'étoient pas difficiles pour des Etrangers qui avoient fait si peu de séjour à Paris ; Anglesey

avoit grossi plus que jamais dans sa lettre la nécessité dont il étoit pour Sara & pour ses gens, de ne pas demeurer plus long-tems à Paris. Il lui avoit fait craindre la moitié du péril dont il supposoit que son oncle étoit menacé ; & lui ayant envoyé un homme de confiance qu'il avoit chargé de la disposer au voyage, suivant les premieres mesures de Dilnick, il avoit compté qu'elle se détermineroit sur sa parole à suivre un conseil si pressant. On pénétre aisément d'ailleurs le principal motif qui le faisoit agir. Cédant avec raison aux vives allarmes qui lui restoient de son attentat, il se voyoit forcé pour l'intérêt de sa vie à ne pas perdre un moment pour s'éloigner ; & plein d'une espérance à laquelle il lui étoit fort dur de renoncer, il vouloit entraîner Sara après lui, pour tirer tout l'avantage qu'il pourroit de ce que Dilnick avoit fait en sa faveur, avant qu'elle pût aprendre sa mort.

L'ami du Comte ayant obtenu la liberté de la voir, la trouva dans l'agitation où cette nouvelle venoit de la jetter. Elle y avoit été préparée par les mesures que Dilnick avoit prises pour son départ, & par l'ordre qu'il lui avoit donné de recevoir Anglesey comme un homme qui devoit être son époux. Mais ces deux propositions n'ayant pû lui causer d'abord qu'un mortel chagrin, tout ce qui pouvoit en précipiter l'effet, n'étoit propre qu'à augmenter son trouble. Cependant, avec la soumission d'une malheureuse victime qui ne connoît aucun moyen de se tirer de la dépendance, elle avoit communiqué la lettre d'Anglesey à ses domestiques, & n'ayant point la force de déclarer ses désirs, elle leur voyoit faire les préparatifs du départ, la larme à l'œil, & le déses-

poir dans le cœur. La mort de son pere, la séparation absolue de Patrice, tout ce que nous avions cherché à lui déguiser avec tant de soin, n'étoient plus des coups qu'elle fût encore à recevoir. Le bouillant Dilnick s'étoit servi de toutes ces connoissances pour lui faire goûter plus facilement ses nouvelles propositions; & comptant pour rien de lui percer le cœur par les traits les plus douloureux, il avoit expliqué la consternation qui avoit arrêté jusqu'au cours de ses larmes, comme une marque du changement qu'il désiroit d'elle. Ainsi voyant entrer l'ami du Comte, qui lui fut annoncé pour un Messager d'Anglesey & de Dilnick; elle s'attendoit qu'aux premiers mots il alloit lui déclarer qu'il falloit partir, & qu'il étoit envoyé pour lui servir de guide. J'ignore si elle eût pris le parti de la soumission; mais à peine eut-elle entendu qu'il étoit chez elle de ma part, & de celle du Comte & de la Comtesse de S.... qu'ouvrant son cœur à l'espérance, elle se leva sur son lit avec autant de légereté que s'il ne lui fût resté aucun sentiment de sa blessure; & s'apercevant par les détours qu'il prenoit pour s'expliquer, qu'il croyoit risquer quelque chose à parler ouvertement, elle l'interrompit avec ardeur, pour le conjurer de lui aprendre en deux mots, s'il lui restoit quelque fond à faire sur mon amitié & sur celle du Comte & de la Comtesse. L'assurance qu'elle en reçut aussi-tôt, parut lui rendre autant de vigueur que de joye. Elle ne lui permit point d'achever. Je suis au moment, lui dit-elle, de me voir forcée de quitter Paris, & peut-être d'accepter pour mari un homme que je déteste. L'unique voye qui me soit ouverte pour me sauver de la tyrannie de mon oncle, est de

chercher un azile dans la générosité & l'amitié de Mme. la Comtesse de S... Allez sur le champ lui demander pour moi cette faveur. Lui, qui jugea sur nos propres désirs, que nous n'avions rien à espérer de plus heureux, prit hardiment sur soi de se rendre garant de nos dispositions; & flatté peut-être de l'opinion qu'il alloit nous donner de son adresse en reparoissant si-tôt avec de si bons témoignages du succès de sa commission, il avoit fait apeller des Porteurs, dont il avoit pressé Sara de se servir au même moment. Les ordres qu'elle laissa chez elle ne furent pas moins de continuer les préparatifs de son départ; mais comme ils ne consistoient qu'à plier bagage & à remplir ses malles, ce soin pouvoit servir également au dessein qu'elle prenoit de les faire transporter chez le Comte.

Ainsi sans avoir exécuté sa principale commission, notre ami venoit de rendre en effet à Tenermill & à Sara un service beaucoup plus important que je n'aurois osé le souhaiter. Mais il nous restoit la difficulté toute entiére d'aprendre d'elle ce qu'elle pensoit de la démarche irréparable de Patrice, & comment elle étoit disposée pour Tenermill. Je m'aplaudis de la sçavoir déja informée de ce qui m'auroit été le plus difficile à lui communiquer; car avec les sujets de plainte qu'elle avoit contre Dilnick, je ne regardois point la nouvelle de sa mort comme une ouverture dangereuse pour elle, ou du moins je n'en craignois pas un renouvellement de douleur qui pût ajoûter quelque chose à celle qu'elle avoit ressentie de la mort de son pere & de la derniére résolution de Patrice. Nous arrivâmes chez le Comte de S.... au milieu de ces réfléxions. Sa surprise fut extrême de m'apercevoir si près de sa Chaise; mais

celle de Tenermill fut encore plus grande de se la voir comme aporter jusqu'à lui dans l'apartement. Quoiqu'il eût sa maison particuliére à Paris, s'y trouvant sans Domestiques & sans Equipage, parce qu'il avoit laissé tous ses gens à Dunkerque, il n'avoit pas pris d'autre logement que celle du Comte.

Sara étoit trop foible encore pour se soutenir long-tems hors du lit, elle accepta celui qui lui fut offert aussi-tôt par la Comtesse. Nous eûmes la discrétion, dans ce premier moment, de ne laisser rien échaper qui pût lui rapeller ses douleurs, & pénétrant elle-même nos vûës, elle ne pensa qu'à nous marquer de la reconnoissance pour le service qu'elle nous trouvoit si portés à lui rendre. Mais aussi-tôt qu'elle se fut retirée dans l'apartement que ma sœur fit disposer pour la recevoir, elle me fit prier d'y passer seul. Les larmes que je lui vis répandre, & qui lui ôterent pendant quelques momens la force de parler, me marquoient la violence qu'elle s'étoit faite pour les retenir. Hélas! me dit-elle, après s'être soulagée par quelques soupirs, connoissez-vous quelqu'un dont le sort ressemble au mien? Je me trouve étrangére dans une famille où je devrois tenir le même rang, que celui qui a la générosité de m'y accorder un azile. Je ne dois qu'à l'amitié, & peut-être à la compassion, ce que j'obtiendrois par mes propres droits, s'ils n'étoient cruellement usurpés. Il ne me reste plus d'autre prétention à la vie & au repos que celle qu'on voudra me laisser par faveur, & quand la haine du sort & la dureté des hommes cesseroient de m'accabler par des nouveaux coups, ce qui me restera toujours de douleur & d'amertume au fond du cœur, suffira pour me

rendre

rendre la plus infortunée de toutes les personnes de mon sexe.

Elle s'arrêta, comme noyée dans ses pleurs, & plus étouffée encore par la multitude de ses tristes réfléxions, que par l'abondance de ses soupirs. Un spectacle si touchant m'attendrissoit moi-même jusqu'aux larmes, & je me servis plus d'une fois de mon mouchoir pour les essuyer. Enfin, reprenant la parole d'une voix foible & tremblante; j'ai perdu mon pere, continua-t'elle; j'ai perdu mon mari; le ressentiment de me trouver si peu d'obéïssance, va me faire perdre l'estime & l'affection de mon oncle; j'ai tout perdu: il ne me reste plus, mon cher Doyen, qu'à vous demander votre secours pour m'aider à mourir. Hélas! attendez, reprit-elle, en me voyant ouvrir la bouche pour adoucir ces noires idées par quelques mots de consolation; souffrez que j'acheve, remettez vos exhortations & vos conseils, après que je vous aurai fait connoître tous mes sentimens. Vous ne devez pas douter, recommença-t'elle, qu'en me retirant chez vous pour éviter les persécutions de mon oncle en faveur d'Anglesey, je n'aye fait réfléxion que c'étoit m'exposer de même à celle de Mylord Tenermill: & combien vont-elles peut-être augmenter, lorsqu'elles lui paroîtront justifiées par la perte absolue de mes espérances? Mais je vous déclare ici ce qu'il lui sera plus doux d'aprendre de vous que de moi. J'annonce ma haine à qui m'osera prononcer le mot d'amour, & cette disposition sera infailliblement celle de toute ma vie. Cependant comme je n'ai que le sentiment de mes douleurs à lui oposer, & qu'après avoir perdu le seul bien qui pouvoit me rendre heureuse, je ne refuserois pas mon bonheur de lui,

si j'étois capable d'en désirer un autre; je ne pense ni à le fuir ni à rejetter ses soins. Je pense même à lui donner une marque de reconnoissance à laquelle il s'attend peu. Je sçais qu'il n'est pas riche. Mon bien m'est inutile; aussi long-tems que le Comte & son épouse conserveront les sentimens qu'ils ont pour moi: Qu'il en jouisse, jusqu'à ce que la mort m'ait délivré de mes peines, ou qu'un changement que je ne prévois point, m'ait donné du goût pour d'autres plaisirs que la tristesse & les larmes. La seule condition que je lui impose est de ne me parler jamais ni de mariage ni d'amour.

Une déclaration si formelle m'ôta jusqu'à l'envie de combattre ses sentimens. Mais rejettant, au nom de Tenermill, l'offre qu'elle lui faisoit d'user de son bien, je la priai de nous croire aussi capables qu'elle-même, d'un sentiment généreux, & de ne soupçonner aucune vûë d'intérêt dans nos services. Mon frere, lui dis-je, aspire au bonheur de vous plaire. Il sçaura retrancher de ses soins, mêmes tout ce qui pourroit l'éloigner de ce but, & je trouve assez heureux que vous consentiez à le souffrir. Il me paroissoit au fond que cette préférence qu'elle lui donnoit sur Anglesey étoit flatteuse pour lui, & loin d'en juger autrement, il me confessa, en aprenant de moi ce que je viens de raconter, qu'il en tiroit une augure fort doux pour le succès de sa tendresse. Cependant, sur quelques avis qu'il reçut de Dunkerque, il fut obligé de partir le lendemain pour rejoindre l'Escadre. La douleur qu'il eut de s'éloigner de Sara, & les instances avec lesquelles il me recommanda de cultiver les sémences de bontés qu'elle avoit marquées pour lui, furent

peut-être les plus tendres ſentimens qui euſſent jamais agité ſon cœur.

Angleſey impatient de la lenteur qu'il attribuoit à la fille de Dilnick, lui écrivit plus d'une fois pour la preſſer de ſe rendre à Calais. Il continuoit d'employer le nom & de faire valoir les volontés de ſon oncle, qu'il ſupoſoit au-delà de la Mer, & demeuré à Douvres pour l'attendre. Enfin n'ayant pû manquer d'aprendre par les lettres de l'Agent qu'il avoit laiſſé à Paris, la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe retirer dans ma famille, & concluant tout à la fois qu'elle n'ignoroit plus la mort de Dilnick, & qu'elle ſe rendoit à la paſſion de Tenermill, il prit le parti de rapeller ſes ſœurs, & de s'embarquer pour l'Irlande avec elles. J'avois ouvert toutes ſes lettres, par l'ordre de Sara même, qui avoit voulu s'épargner cette fatigue: J'avois trouvé dans la derniére, qu'il lui parloit ouvertement de l'infortune de Dilnick, dans la ſupoſition que cette connoiſſance qu'elle pouvoit avoir reçuë d'un autre que lui, étoit la cauſe qui l'empêchoit de partir & de ſuivre les volontés de ſon oncle; cette occaſion me parut ſi naturelle pour l'informer en effet de ſa perte, que je me fis un devoir de la ſaiſir, ſans autre précaution que de joindre à mon récit les conſolations ordinaires de la Religion. J'avois à faire à un cœur ſi exercé par la douleur, qu'une nouvelle diſgrace n'y pouvoit guéres ajoûter d'amertume. Mais le fruit que je tirai du parti que j'avois pris, fut de ſerrer les liens qui l'attachoient à ma famille, en lui donnant lieu de penſer qu'il ne reſtoit preſque rien dans le monde qui lui apartînt de ſi près. Elle me tendit la main, en me communiquant cette réflexion, & elle me conjura de lui tenir lieu

du pere & de l'oncle qu'elle avoit perdus.

J'avois rendu dès le premier jour les devoirs de la sépulture à Dilnick, & dans l'impatience d'aprendre des nouvelles de Patrice, j'avois dépêché mon Valet à la Terre du Comte de S... pour l'attendre à son retour. Il m'avoit raporté le lendemain un détail qui m'avoit flatté par diverses raisons. Le Roi avoit aprouvé la vigoureuse défense de mon frere, & s'étoit chargé d'en arrêter toutes les suites. Cependant ayant conçu qu'une rencontre de cette nature pouvoit attirer sur lui l'attention de la Justice, & faire rapeller d'anciens souvenirs qui l'exposeroient toujours à quelque danger, il lui avoit donné ordre de partir deux jours après pour l'Espagne, & ses instructions avoient été dressées sur le champ. Ainsi rien ne le rapellant plus à Saint-Germain, il avoit pris le dernier congé du Roi. Tout ce qui pouvoit l'arrêter étoit la bienséance, qui l'obligeoit de nous venir faire ses adieux à Paris; mais il avoit senti lui-même que d'autres raisons devoient l'empêcher d'y paroître, & il s'étoit servi de l'occasion de Jacin, pour nous faire agréer ses excuses. Sa commission devoit durer si peu, qu'il comptoit de revenir en France dans l'espace de quatre mois, & son dessein n'étoit pas même de se faire accompagner de sa femme.

Il auroit été si fâcheux qu'il fût venu chez le Comte, sans sçavoir ce qu'il y devoit trouver, que je ne pus trop m'aplaudir d'un récit qui me délivroit de cette inquiétude. D'ailleurs il me sembla que dans les scrupules qui me restoient toujours sur son mariage, si les circonstances de son départ ne me permettoient pas de lui proposer les réparations que je croyois nécessaires pour le mettre à couvert de repro-

che, son absence diminueroit du moins ce qu'il y avoit de criminel à mes yeux dans un commerce que je ne pouvois m'accoutumer à traiter de légitime. Je me flattois encore que cet intervalle me donneroit le tems de tirer de Sara Fincer un consentement aussi formel que je le désirois. Quoiqu'il dût lui coûter peu après la maniére dont elle s'étoit expliquée avec moi sur la perte de ses espérances, il m'avoit semblé néanmoins que ses regrets étoient encore trop vifs pour lui permettre de consentir ouvertement au bonheur de sa Rivale, & j'espérois du tems ce que la crainte d'irriter ses peines m'avoit forcé de retarder.

Ayant communiqué le raport de Jacin au Comte de S... & à Tenermill, qui se disposoit lui-même à partir pour Dunkerque, j'eus la satisfaction de les voir entrer dans mes vûës. Nous nous bornâmes à faire retourner mon Valet vers Patrice, pour lui marquer le regret que nous avions de ne pouvoir l'embrasser avant son départ, & les raisons qui nous retenoient à Paris. C'étoit l'avertir en même-tems que sa femme devoit renoncer, pendant son absence, à venir chez le Comte. Il partit en effet le jour suivant, & la derniére lettre d'Anglesey étant arrivée peu de jours après, je me crus de toutes parts assez libre pour espérer un peu de tranquillitité après tant d'orages & d'agitations.

Je me figurai du moins que tous mes devoirs alloient être bornés au soin de consoler Sara-Fincer, & à quelques voyages de Saint-Germain, dont je ne pouvois me dispenser par intervalles, pour me rendre aux devoirs de ma nouvelle condition. Il n'en falloit pas oublier un autre, qui étoit d'écrire en Irlande pour la résignation de mon Bénéfice. Mon Vicaire

avoit si bien mérité cette faveur par la constance & l'ardeur de ses services, que je ne cherchai pas plus loin mon successeur. Je fus excité néanmoins par le conseil de diverses personnes à ne me pas hâter de faire cette démarche, & les raisons qu'ils m'en aportoient, auroient fait quelque impression sur moi, si je les eusse trouvées plus conformes à mes principes. Ils me représentoient que dans l'incertitude des affaires du Roi, la prudence ne devoit pas me faire regarder le titre & la pension qu'il m'avoit accordés comme un établissement fort solide, & que s'il venoit à manquer, je regreterois peut-être amérement de m'être privé de la seule retraite, où je pusse m'attribuer de véritables droits. Je sentois la sagesse de cette réfléxion, mais après avoir accepté les bienfaits du Roi, je ne me croyois plus libre de partager mes soins. La Religion & la charité ont des régles si étroites, que je tremblois de m'en être écarté par une si longue absence de Killerine. Ce que je devois à mon Troupeau ne pouvoit plus s'accorder avec les engagemens que j'avois pris à la Cour. Enfin de quelque maniére que les affaires du Roi pussent tourner, n'étois-je pas assez sûr de l'amitié du Comte & de la Comtesse de S... pour regarder leur maison comme un asile agréable, dont je ne devois pas craindre qu'ils me fermassent jamais l'entrée? Si je fus combattu par quelque désir, ce fut par celui de faire le voyage d'Irlande, pour remettre moi-même à mon Vicaire le précieux fardeau dont je pensois à me décharger. Je prévoyois que le Roi m'engageroit tôt ou tard à passer la mer, pour faire transporter en France le Trésor de Linch: ses discours m'avoient fait juger qu'il en auroit reçu volontiers la

proposition, & deux motifs de cette importance avoient sans doute assez de force pour m'ébranler. Mais lorsque mon affection pour ma famille étoit la principale raison qui m'arrêtoit en France, je la regardai comme un autre devoir qui demandoit mes soins tout entiers. Sara ne pouvoit se passer de ma présence, & le mariage de Patrice me laissoit tant de scrupules, qu'il ne me permettoit pas de m'éloigner volontairement avant que de m'en être délivré. Ainsi je pris le parti de resigner mon Bénéfice par la voie des Lettres, & d'attendre les ordres du Roi pour le Trésor de Mylord Linch.

Ma vie n'auroit rien eu de désagréable pendant l'absence de Patrice, si elle eût ressemblé long-tems à celle que je menai l'espace d'environ huit jours. Tout le tems que je ne passai point à Saint-Germain fut employé avec une douceur extrême, ou à consoler Sara Fincer, ou à jouir d'une société pleine de charmes dans l'entretien du Comte & de la Comtesse, ou à l'étude du Cabinet; occupations dont je ne me serois jamais lassé. Mais lorsque je pensois le moins à l'épouse de Patrice, qui avoit pris le nom de Mylady ... je reçus avis de Jacin qu'il l'avoit rencontrée à Paris dans un équipage brillant, & qu'ayant eu la curiosité de la suivre, il avoit sçu de ses domestiques qu'elle y avoit loué une fort belle maison. J'admirai qu'elle se fût lassée si-tôt de la solitude. Cependant n'osant croire encore qu'elle eût pris le parti de la quitter sans la participation de mon frere, je chargeai mon valet d'aprofondir mieux sa situation & sa conduite.

Jacin m'assura, deux jours après, que si elle étoit sensible à quelque chose, il paroissoit peu que ce fût à l'absence de son mari; ou que sa

cette pensée, ajouta-t'il malicieusement, faisoit le tourment de son cœur, elle n'épargnoit rien pour l'adoucir par toutes les consolations qu'elle pouvoit se procurer à Paris. Elle se livroit à tous les plaisirs dont on lui offroit l'occasion. Le Jeu, les Fêtes, les Assemblées brillantes, partageoient pour elle toutes les heures du jour. Celles de la nuit étoient occupées ou à donner chez elle des soupers qui duroient jusqu'au jour, ou à faire l'ornement de la Table des autres, & à recevoir les flatteries qu'on lui adressoit sur son enjoument & sa beauté. Je découvris aisément par ce détail que Jacin étoit mal disposé pour elle, & qu'il prenoit plaisir à me représenter sous d'odieuses couleurs, des circonstances qui pouvoient être plus simples & plus innocentes. Son inclination avoit toujours panché pour Sara. Il la voyoit gémissante, & comme accablée sous le poids de ses malheurs, tandis que sa Rivale étoit triomphante & adorée. C'en étoit assez pour me rendre le tour de son récit suspect. Cependant je ne pouvois m'imaginer qu'il eût la hardiesse d'altérer la vérité, pour satisfaire ses préventions, & je résolus du moins d'aprofondir des faits dont je ne dissimulerai point que je fus vivement blessé.

Je n'avois jamais étudié avec assez de soin le caractére de Mademoiselle de L... pour me flatter de l'avoir pénétré. L'occasion que j'avois eu de la voir familiérement en Irlande, ne m'avoit conduit qu'à juger de la vivacité de son esprit, & de la tendresse de son cœur, par la sensibilité que je lui avois vûë pour tout ce qui étoit capable de l'affliger. Mais cette disposition est si commune aux femmes, que je n'en étois pas plus sûr de ses principes. Je sçavois qu'el-

le avoit été élevée avec beaucoup de contrainte. Ses louanges, que j'avois entendu répéter si souvent à mon frere, ne m'avoient point surpris dans la bouche d'un amant. Il pouvoit être vrai qu'avec les deux qualités que je viens de lui attribuer, elle avoit tiré de son éducation de la sagesse & de la modestie. Elle pouvoit même avoir reçu de la nature autant de droiture & de bonté que de charmes; mais Patrice même ne l'avoit jamais vûë dans aucune de ces circonstances où la conduite décide du fond des sentimens.

Seroit-il possible, disois-je dans mes premiéres réflexions, qu'elle eût regardé deux mois de solitude comme une situation dure, qui lui rend les amusemens de Paris nécessaires, si elle avoit le cœur aussi rempli d'amour qu'elle l'a persuadé à mon frere? Ou s'il est vrai que sa tendresse ait été sincére, a-t'elle l'esprit si léger & l'imagination si foible, qu'elle ne trouve point de ressource dans elle-même, ni dans le souvenir de ce qu'elle aime, pour se défendre contre l'ennui? Je ne la soupçonnois de rien qui blessât le devoir, & connoissant Patrice, je m'affligeois seulement de ne pas trouver dans la Compagne de sa vie, ce que je connoissois de plus propre à lui plaire.

Je communiquai au Comte & à la Comtesse de S... le chagrin que je ressentois de cette conduite. Ils écarterent mes soupçons par divers raisonnemens, & je trouvai même dans ceux du Comte plus d'étude & de soins que mes plaintes ne m'en avoient paru mériter. Il me remit devant les yeux toutes les raisons qui sembloient me devoir garantir de la tendresse & de la fidélité de Mademoiselle de L... pour mon frere; & ne la croyant pas capable, me

dit-il, de perdre si-tôt le souvenir d'un homme qui l'adoroit, il m'exhortoit à me rassurer sur le fond de ses sentimens. Il me resta une vive impression de cette maniére de la défendre; j'attendis que je fusse seul avec lui.

Vous ne m'avez pas parlé, lui dis-je, avec toute l'ouverture que j'attendois de votre amitié. Ce reproche le fit convenir qu'il m'avoit déguisé une partie de ses réflexions; & s'excusant sur la crainte qu'il avoit euë de s'emporter à quelque jugement téméraire, il me confessa que les doutes que j'avois sur le caractére de Mademoiselle de L... n'étoient pas un sentiment nouveau pour lui. Ce n'est pas la curiosité, continua-t'il, qui m'a fait observer ses inclinations. Je l'ai vûë passionnée pour notre cher Patrice, & j'étois charmé des témoignages mutuels de leur tendresse. Mais l'occasion que j'ai euë de la voir familiérement dans le long séjour qu'elle a fait aux Saisons, m'a fait apercevoir ce que je ne cherchois pas à découvrir. Elle est imprudente & voluptueuse. Ces deux défauts sont heureusement déguisez par l'air de modestie qu'elle doit à l'éducation; cependant la force du naturel m'a paru l'emporter dans mille circonstances, & je ne vous le dirois pas si librement, si je n'en jugeois que sur la premiere. Je lui connois des goûts de mollesse, qui m'ont surpris dans une fille à qui je n'ai supposé aucune connoissance des plaisirs de l'amour. La Comtesse, qui vous a parue si réservée en vous parlant d'elle, a fait les mêmes observations; & nous avons quelquefois admiré ensemble la prévention de Patrice, qui lui a toujours fermé les yeux sur mille choses qui ne pouvoient flatter même un amant.

A la vérité, reprit le Comte, soit qu'il n'y

eût que de l'innocence dans les idées de Mademoiselle de L... soit que ma présence continuelle & celle de la Comtesse ait eu la force de lui servir de frein, elle s'est soutenue constamment dans les bornes de la sagesse ; & lors qu'après son mariage elle a pris le parti de se retirer aux Anglaises, j'ai loué une résolution qui sembloit prouver l'injustice & la témérité de mes remarques. Mais ce que j'aprens de vous aujourd'hui me paroît si fort opposé à toutes sortes de loix, qu'il m'a fait rappeller des souvenirs presqu'effacez, & mes réflexions m'ont jetté, comme malgré moi, dans toutes les défiances dont vous vous êtes apperçu.

Cet aveu ne suffisoit pas pour me satisfaire. Je représentai au Comte qu'avec plus de lumiéres que moi sur le mal qu'il paroissoit craindre, il me devoit des conseils, & peut-être quelques avis à Mademoiselle de L... dont nous pouvions encore espérer qu'elle ne seroit pas offensée. Il me répondit que la seconde de mes deux demandes l'embarrassoit ; qu'une commission si délicate convenoit aussi peu à son caractére qu'à son âge ; mais que ma qualité d'Ecclésiastique & d'aîné de ma famille m'autorisant à prendre un ton libre avec la femme de mon frere, il étoit persuadé que les avis ne pouvoient avoir plus de force que dans ma bouche.

Cependant autant qu'il les croyoit justes, autant me recommanda t'il d'en écarter la dureté & l'aigreur. Ce n'est jamais la force de sa raison, me dit-il, qui portera une femme à se condamner elle-même & à changer d'idées ou de conduite. La vanité & l'amour propre, qui veillent sans cesse à l'entrée de son

esprit, repoussent toutes les lumiéres qui les blessent. Mais avec un peu d'adresse pour gagner ces deux Gardes, on parvient à s'en faire écouter, & l'on ne manque guéres de les gagner tout-à-fait par les voyes tendres de la douceur & de la complaisance. Ce conseil, dont je sentois toute la sagesse, devint une régle qui me tint lieu d'expérience.

Dès le jour suivant je me déterminai à rendre une visite à ma Belle-sœur ; car je dois passer enfin sur la répugnance que je conserve encore à lui donner le nom qu'elle avoit fait perdre à Sara. Elle parut surprise de me voir. La retraite que nous avions donnée à sa Rivale, étoit pour elle une offense qu'elle n'étoit pas disposée à nous pardonner aisément ; & sa résolution en venant à Paris, avoit été de n'entretenir aucun commerce avec nous. Je la trouvai dans l'état que mon valet m'avoit dépeint, parée de tout ce qui pouvoit servir à relever ses charmes, & moins brillante encore de sa parure que de l'air de joye qui animoit ses yeux. Comme elle se disposoit à sortir avec un Cavalier qui lui donnoit la main, le souvenir de la maxime du Comte me fit craindre qu'elle ne prît ma visite pour un contre-tems qui pouvoit la prévenir contre mes remontrances. Mais elle me pressa elle-même d'accepter un fauteuil, & sans paroître gênée de la présence du Cavalier, elle me demanda d'un air si libre ce qui pouvoit lui attirer un honneur auquel elle s'attendoit si peu, que plein des idées qui m'occupoient uniquement, je me trouvai dans quelqu'embarras pour lui répondre. Elle s'en apperçut, & s'imaginant que j'avois quelque chose de secret à lui communiquer, elle me prit par la main, avec le même air de liberté, pour me conduire dans un cabinet.

J'avoue que cette affectation d'enjoûment, si différente de la contenance douce & modeste que je lui avois toujours remarquée, & dans des circonstances où je m'attendois que mes seuls regards lui paroîtroient un reproche, me déconcerta jusqu'à m'ôter la présence d'esprit qui m'étoit nécessaire pour m'expliquer avec elle. D'ailleurs, quel moyen d'entrer sans préparation dans une matiere aussi odieuse que celqui m'amenoit? C'étoit perdre de vûë les conseils que le Comte m'avoit fait goûter, & qui ne m'eussent pas même été nécessaires pour sentir que le moment où elle alloit peut-être se livrer au plaisir, n'étoit pas celui que je devois choisir pour lui faire des reproches & des leçons de morale. Je demeurai ainsi dans l'incertitude la plus pénible & je ne m'en délivrai qu'en lui confessant que j'avois à l'entretenir d'une affaire importante, pour laquelle je lui demandois un tems plus favorable. Elle me répondit qu'elle me l'accorderoit volontiers, mais avec un air de dissipation & d'indifférence qui me persuada que c'étoit de ma demande qu'elle étoit le moins occupée.

En effet, au moment que je me disposois à la quitter, on vint l'avertir que deux personnes qu'elle attendoit, étoient dans leur Carrosse à la porte. Elle sauta d'aise à cette nouvelle, & tendant la main au Cavalier, sans faire plus long-tems la moindre attention à mes discours, elle descendit l'escalier pour gagner le Carosse qui l'attendoit, & elle s'éloigna aussi-tôt de sa maison.

Dans l'étonnement d'un départ si brusque, ayant demandé à quelques Domestiques qui demeurerent autour de moi, ce que leur maîtresse étoit devenuë, ils me répondirent qu'ils

l'ignoroient. Les deux personnes qui l'étoient venuës prendre étoient néanmoins de leur connoissance. L'une étoit sa compagne ordinaire, une femme de qualité, qui étoit répanduë dans le grand monde, & qui s'étoit fait une réputation extraordinaire de magnificence & de galanterie. Elle se nommoit Madame de S.... Depuis moins de huit jours l'amitié étoit devenuë si étroite entr'elle & Mylady, qu'elles ne pouvoient vivre deux heures sans se voir, & c'étoit l'une ou l'autre qui prenoit tous les jours son amie dans son Carosse. On ne put m'instruire davantage. Les deux Laquais qui suivoient Mylady pouvoient être mieux informés; mais ils avoient ordre de garder le silence; & celui de qui je recevois ces lumiéres, ajouta malicieusement qu'ils étoient sans doute bien payés pour se taire.

Il ne put m'aprendre le nom des deux Cavaliers qui accompagnoient les Dames. Je retournai chez le Comte avec ce seul éclaircissement, dont j'avois beaucoup d'empressement de lui rendre compte. Mais à peine eut-il entendu le nom de Madame de S..... que levant les yeux au Ciel: Bon Dieu! me dit-il, que m'aprenez-vous? Etes-vous sûr d'avoir bien entendu? Ma mémoire n'ayant pû me tromper, je lui demandai à mon tour la cause d'une exclamation si vive. Vous allez l'entendre, reprit-il; & sans autre préparation, il continua de me faire ce récit.

Madame de S... étoit une des femmes de France, qui, avec beaucoup de bien, d'esprit & de beauté, devoit s'attendre à la plus haute fortune & à la vie la plus heureuse, par quelque mariage qui répondît à tant de faveurs du Ciel. Elle avoit été élevée dans cette espéran-

ce, & elle n'entra dans le monde que pour être comme proposée à tout ce qu'il y avoit de riche & d'illustre dans la jeunesse de Paris. Mais un excès de liberté dont ses parens la laisserent joüir trop tôt, l'exposa de même aux désirs de mille jeunes gens qui n'avoient pas les mêmes avantages, & son goût particulier se déclara pour un Mousquetaire qui n'avoit point d'autre recommandation que sa naissance & sa figure. Heureux l'un & l'autre, si en se livrant à l'amour avec si peu de sagesse que la nécessité les força bientôt au mariage, ils eussent trouvé leur bonheur dans la constance de leur passion; mais l'habitude de se voir les ayant enfin conduits au dégoût, Madame de S... naturellement haute & fiére, sentit le tort qu'elle s'étoit fait par son imprudence, & poussa le ressentiment pour son séducteur, jusqu'au mépris & à la haine.

La premiére marque qu'elle lui en donna, fut une réparation plaisante pour tous les Rivaux ausquels elle se reprochoit de l'avoir préféré. Elle se souvenoit de leurs noms, & la plûpart étant d'une naissance connuë, il n'étoit pas difficile de les retrouver à Paris. Elle trouva le moyen de les rejoindre tous successivement, & leur prodiguant ses faveurs, elle eut soin de leur faire connoître à quelle passion ils en étoient redevables. Un aveu de cette nature, qu'elle remettoit à leur faire après avoir rassasié sa vengeance, leur ôta presqu'à tous l'envie de soutenir l'intrigue; & la multitude de ceux qu'elle avoit favorisés, empêcha que cette avanture pût être long-tems secrete à Paris. Je fus du nombre de ces Amans d'un jour, ajoûta le Comte, & plus discret que les autres, je n'ai jamais fait cette confidence qu'à vous.

Cependant il s'en trouva quelques-uns qui surmonterent le dégoût d'une déclaration si capable de les refroidir, & qui reprirent pour elle un attachement sérieux. Elle en distingua un par un nouveau caprice. Cette nouvelle passion devint si forte, que n'ayant pas été plus heureuse que la premiére fois pour le choix du plus riche, il lui prit envie de satisfaire du moins pleinement son cœur, en mangeant la meilleure partie de son bien avec un homme qu'elle croyoit aimer uniquement. C'étoit d'ailleurs une vengeance de plus qu'elle vouloit tirer de son mari. Elle trouva de si heureuses dispositions dans celui qu'elle associoit ainsi à son entreprise, que dans l'espace de peu d'années, elle s'abîma par ses dépenses & par ses dettes. Son mari, à qui il étoit impossible que le bruit de sa premiére avanture eût été tout-à-fait caché, consterné de honte & de douleur, prit le parti de passer au service de l'Empereur dans l'Armée de Hongrie.

Ce fut vers ce tems-là, continua le Comte, que j'épousai ma premiére femme, avec tous les avantages qui m'ont conduit à l'heureuse situation dont je joüis. Madame de S... souvent réduite aux derniers embarras par le dérangement absolu de ses affaires, entendit parler de ma fortune, & ne désespera point d'en tirer quelque parti. Elle se figura qu'étant condamnée à vivre avec une femme vieille & infirme, je m'estimerois trop heureux de recevoir de nouvelles avances d'une ancienne maîtresse dont je connoissois les charmes, & qu'en me promettant de mener notre intrigue avec beaucoup de bienséance & de secret, elle me feroit accepter la consolation qu'elle m'offroit dans mon sort. Ce ne fut pas néanmoins par des

propositions ouvertes qu'elle tenta mon goût. Elle avoit dans le voisinage de ma Terre, une maison dont la jouissance lui demeure encore, quoique le revenu en soit abandonné depuis long-tems à ses créanciers. Elle prit le parti de s'y retirer seule, & tout ce qu'elle put inventer d'artifices pendant six semaines que je passai dans ma Terre, elle l'employa pour me persuader que c'étoit son ancien penchant pour moi qui l'attachoit à la solitude. Je n'ouvris point l'oreille à ses flatteries ; mais je dois m'aplaudir de cette victoire. L'art suprême de Madame de S... & celui dont elle s'est fait une ressource à force de l'exceder dans sa misére, est de s'emparer de l'esprit & du cœur par ses maniéres douces & insinuantes. Je ne lui en ferois point un reproche, si elle n'en faisoit usage que pour elle-même, ou pour m'expliquer plus clairement, si elle n'en avoit jamais abusé, pour inspirer à quelques personnes connuës, des goûts qu'elle leur a fait payer plus cher encore de leur réputation que de leur bourse, quoiqu'elle soit parvenuë plusieurs fois à ruiner par de folles dépenses ceux qui lui ont laissé prendre sur eux trop d'ascendant. Jamais on ne pénétra plus habilement le fond d'un caractére, pour en échauffer toutes les passions & pour en découvrir tous les foibles. Elle conduit ainsi ses dupes & ses victimes par des routes si pleines de charmes, qu'en se ruinant de fortune où d'honneur, ils se croyent encore redevables à son zéle. J'en aporterois cent exemples, s'il vous falloit d'autres preuves que mon témoignage.

Mais ce qui me fait ici trembler, ajouta le Comte, c'est que ne connoissant point d'autre foible à Mylady que les goûts sensuels que j'ai remarqué aux Saisons, je comptens déja

que c'eſt par cette voye que Madame de S....
aura gagné ſa confiance. Quand ma conjecture ſeroit fauſſe, une liaiſon ſi dangéreuſe ſeroit toujours un mal redoutable, & vous ne ſçauriez prendre trop de meſures pour le rompre; mais ſi mes réflexions ſont juſtes, hâtez-vous, comme dans le péril le plus preſſant, & craignez que vos ſoins ne viennent trop tard.

Dans les allarmes où ce récit me jetta pour Patrice, je ne m'arrêtai point à demander d'autres explications au Comte que celles qui pouvoient abréger mes démarches pour l'exécution du conſeil qu'il me donnoit. Il me propoſa de rendre une ſeconde viſite à Mylady, & de lui aprendre, ſans diſſimulation, à quoi elle s'expoſoit, en ſe liant avec Madame de S.... Le caractére de cette femme étant trop connu pour demander des ménagemens, il eſpéroit que la ſeule connoiſſance du péril feroit ouvrir les yeux à une jeune perſonne qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir contre ſon devoir. Tenez cette voye, me dit-il, c'eſt la plus douce, & remettons à l'extrêmité du beſoin, des remédes auſquels nous pourrions être forcez par l'intérêt commun de notre honneur.

Ce parti eut ſans doute été le plus ſage, ſi j'euſſe pû trouver l'occaſion de m'expliquer ouvertement avec Mylady. Mais elle avoit trouvé dès le premier moment ma viſite importune; & lors qu'elle m'avoit offert ſi facilement de paſſer dans ſon cabinet pour m'écouter, elle n'avoit penſé qu'à ſe délivrer plus promptement de ma préſence. Elle s'étoit accoûtumée depuis long-tems à me regarder comme un cenſeur importun, dont l'air & les maximes convenoient peu ſans doute à ſes inclinations. Dans les nouvelles idées dont elle

étoit remplie, je devenois encore plus terrible pour elle; & peut-être se reprochoit-elle déja quelque foiblesse, dont mes seuls regards lui sembloient porter la condamnation. D'ailleurs, il étoit impossible que m'ayant vû long-tems déclaré pour Sara Fincer, il ne lui restât point quelque ressentiment, que mes derniers services n'avoient pas tout-à-fait éteint; & celui de son mari même, qui s'étoit assez annoncé en le portant à partir sans nous voir, étoit un prétexte qu'elle pouvoit toujours faire valoir pour couvrir le sien. Quoiqu'il en soit, le jour même que je l'avois vûë & qu'elle avoit paru disposée à me recevoir chez elle avec joye, elle n'étoit sortie qu'après avoir donné ordre à son Portier de la délivrer de mes visites, & d'avoir toujours quelqu'excuse honnête en reserve pour me refuser sa porte.

J'essuyai mille fois ce refus, sans m'en imaginer la cause. Mais l'impatience de mon zéle ne faisant qu'augmenter, j'en fis mes plaintes au Comte, qui vit plus clair que moi dans une conduite si affectée. La résolution que je pris par son conseil, fut de me servir de ma plume. J'écrivis à Mylady dans les termes les plus mesurez qu'il me fut possible d'employer; & ménageant avec autant de soin Madame de S.... je lui parlai de l'étroite liaison qu'elle avoit avec elle, comme d'une imprudence dont je faisois moins tomber le blâme sur la conduite de son amie que sur la malignité du Public, qui se souleve quelquefois sans raison contre l'innocence; & sans aprofondir la matiére de mes conseils, je l'exhortai à prendre quelques informations sur le caractére de cette Dame, avant que de pousser plus loin l'amitié & la confiance. Mes motifs, lui disois-je, en pre-

nant une liberté que je la priois d'aprouver, étoient non-seulement mon zéle & ma tendresse, qui n'étoient pas capables de s'endormir pour elle, mais encore le vif intérêt que je devois prendre à la satisfaction de mon frere, dont je ne pouvois douter que l'amour ne fût sujet à tous les inconvéniens de l'absence, c'est-à-dire, à mille inquiétudes passionnées pour une épouse qu'il chérissoit uniquement. Cette réflexion étant la seule dont j'apréhendois qu'elle ne fût blessée, j'ajoutai, pour l'adoucir, tout ce que l'amitié & la politesse ont de plus flatteur, & je la supliois en finissant, de m'accorder un entretien où je lui promettois plus d'explication.

Je ne reçus point de réponse à cette lettre, & ce fut inutilement que je la fis demander plusieurs fois. Enfin n'angurant rien d'heureux de tant d'obstination, & cédant à mes craintes, qui augmentoient continuellement, je résolus, avec la participation du Comte, de voir Madame de S.... moins pour m'ouvrir avec elle, que pour tirer quelqu'éclaircissement de ses discours, & pour lui faire comprendre par les miens, que ma famille avoit l'œil ouvert sur la conduite de ma belle-sœur, & que si elle se laissoit engager dans quelque fausse démarche, nous sçavions de quel côté notre ressentiment devoit tomber.

Il n'y avoit point d'heure à choisir pour une visite que je me proposois de rendre fort courte. Je pris le tems du matin, dans l'unique vûë de trouver plus surement Madame de S.... Elle étoit chez elle, & la promptitude avec laquelle je fus introduit, me fit juger que mon nom, sous lequel je m'étois fait annoncer, ne lui étoit pas inconnu. Mais je devois peu de

remercîmens à Mylady, qui l'en avoit informée, & qui avoit joint à cette connoissance le portrait de ma figure & de mon caractére. Elle m'avoit peint sous des traits qui devoient avoir fait une vive impression sur Madame de S.... puisque son premier mouvement, après avoir apris qui j'étois, avoit été de se lever de sa chaise, & de gagner son cabinet, dans le doute où elle étoit si elle auroit assez de force pour suporter ma difformité. Je jugeai de son idée par sa situation. Elle tenoit la porte de son cabinet entr'ouverte, & n'avançant que la tête, avec un air de curiosité & de frayeur, elle paroissoit attendre le sentiment qui lui naîtroit au premier coup d'œil, pour se déterminer à rentrer dans la chambre, ou à se dérober tout-à-fait. Au moment qu'elle m'aperçut, je vis ses yeux qui s'ouvrirent avec un nouvel effort. Enfin m'ayant consideré un moment, elle me trouva sans doute moins effrayant que ridicule, car éclatant de rire sans ménagement, elle accourut au-devant de moi avec les plus folles marques d'admiration, & pendant un quart d'heure elle ne cessa point de battre des mains, & de demander à ceux qui étoient autour d'elle, s'ils avoient jamais vû une représentation si bizarre.

Je ne désavouerai point que ma figure ne pût faire cette impression sur une femme galante & enjouée qui me voyoit pour la premiere fois. C'étoit l'idée que j'en avois moi-même. Ainsi loin de me trouver déconcerté de l'accueil qu'on me faisoit, je ne fis que sourire par un excès de plaisanterie, & priant Madame de S.... de m'accorder un moment d'entretien, je fis signe de la main à ses gens que je souhaitois d'être seul avec elle. Ma fermeté fit tourner

la scéne à mon avantage. Ce n'étoit pas l'impression présente qui avoit porté Madame de S.... à me recevoir avec si peu d'égard pour mon caractére; le plan en avoit été formé par elle & Mylady, quoi qu'elles n'eussent point prévû l'occasion qu'elles auroient de l'exécuter. Ma lettre les avoit choquées presqu'également. Elles avoient jugé de concert, que ne pouvant me répondre avec politesse sans trahir leur ressentiment, ni d'un ton dur & chagrinant sans m'ôter peut-être la hardiesse de les revoir, elles devoient se dispenser absolument de me faire réponse, dans l'espérance que je me présenterois moi-même pour la demander; & l'ordre de me refuser l'entrée de la maison avoit été levé à la porte de Mylady. Entre plusieurs projets de vengeance, elles s'étoient arrêtées à celui de me tourner en ridicule par une raillerie outrée de ma figure. Madame de S.... avoit passé trois jours chez son amie pour m'attendre; & s'étant préparée à l'outrage qu'elle me vouloit faire, la visite imprévûe que je lui rendois chez elle, lui avoit fait renaître l'envie d'exécuter une partie du rolle qu'elle avoit médité.

Cependant lorsque je l'eus invitée d'un ton grave & pressant à s'asseoir pour m'écouter, je vis changer son visage, & je remarquai assez d'embarras dans ses yeux, pour me flatter que je prendrois bien-tôt quelqu'ascendant sur elle. Une femme sans esprit m'auroit parue plus difficile à réduire, parce que j'aurois désespéré de lui faire sentir la force d'un raisonnement. mais le Comte m'ayant prévenu sur le caractére de Madame de S.... je ne doutai point que malgré le déréglement de ses mœurs, elle ne pût être engagée dans une conversation solide,

dont j'espérois tirer autant d'avantage pour elle-même que pour ma belle-sœur. En un mot, je m'étois proposé d'employer toutes mes lumiéres & tout mon zéle pour lui faire honte du désordre de sa conduite, & ne m'étant point rebuté de son accueil, j'espérai encore plus de me la soumettre, lorsque je me vis parvenu si facilement à m'en faire respecter.

Cet espoir étoit assez naturel, à ne consulter que les régles ordinaires par lesquelles le cœur & l'esprit se conduisent ; mais je suposois mal-à-propos qu'une coquête, exercée dans l'art de masquer ses idées & ses sentimens par des impostures pepétuelles, eût assez de bonne foi pour se rendre à la vérité, lors même qu'elle auroit assez de lumiéres pour l'apercevoir & pour la sentir. Madame de S.... m'écouta. Peut-être fut elle entraînée d'abord par l'air imposant que j'affectai de soutenir, & je crus le remarquer pendant quelques momens à la continuation de son embarras, dont elle n'avoit point encore eu le tems de se remettre. Mais rapellant bientôt sa hardiesse, elle reprit en même-tems l'air de liberté & d'enjouement qui lui étoit familier. Je m'aperçus de ce changement. Mon discours s'échauffant déja, j'en aurois attendu un effet tout oposé. Cependant je suivis le mouvement de mon zéle, & dans toutes les plaintes que je fis de ma belle-sœur, non-seulement je nommai sans balancer la cause qui m'allarmoit sur sa conduite, mais prenant occasion de mes reproches, pour y joindre ce que je connoissois de plus puissant dans les principes de la Religion & de la morale, je me flattois, après une longue harangue, qui fut écoutée avec la même affectation de douceur & de complaisance, qu'on avoit pris du

moins quelque goût à m'entendre, & j'eus la crédulité de l'interpréter comme la premiére marque du succès que j'avois désiré.

On s'étoit réjoui effectivement à m'écouter, & peut-être avoit-on trouvé assez de justesse & d'ordre dans mes expressions, pour se pouvoir faire un spectacle agréable de la chaleur avec laquelle je m'étois expliqué. Mais l'aprobation qu'on avoit paru donner à mon discours, venoit d'une source bien éloignée de mes idées. On auroit peine à se le persuader, si l'expérience que j'en fis n'étoit une preuve sans réplique. En m'écoutant, Madame de S... m'avoit trouvé fort comique d'entreprendre sa conversion, & frapée de cette idée, elle avoit bien moins prêté son attention à mes raisonnemens & à mes preuves, qu'à un projet fort bizarre qui lui étoit tombé dans l'esprit. Les récits de ma belle-sœur, & l'ardeur même de mon zéle dont elle recevoit un témoignage assûré, lui ayant fait juger aisément que l'amour de l'honnêteté & de la Religion étoit ma passion dominante, elle se crut capable de prendre quelque empire sur moi par ces deux foibles; & poussant beaucoup plus loin ses vûës, elle s'imagina qu'avec un homme de ma figure, rien ne pouvoit être plus glorieux pour elle, ni servir mieux à confirmer l'opinion qu'elle avoit de ses propres artifices, que d'employer la connoissance qu'elle prenoit de mon caractére à m'inspirer pour elle des sentimens d'amour. Cette pensée prit tant de force dans son esprit en naissant, qu'y raportant aussi-tôt tous ses soins, elle eut assez de pouvoir sur elle-même, non-seulement pour m'écouter avec l'aparence d'une vive satisfaction, mais pour aplaudir ensuite à toutes les parties de mon discours. Le piége ne fut pas grossier.

ser. Ses premieres expressions furent aussi modérées, que ses regards & le ton de sa voix parurent dépouillez d'artifice. Elle attacha pendant quelques momens les yeux sur moi; comme si dans la nouveauté des mouvemens qu'elle éprouvoit, elle eût cherché la cause d'une impression qui la remplissoit d'étonnement. Enfin paroissant se rendre à la force des vérités qu'elle venoit d'entendre, elle baissa la tête vers moi : Mon cher, me dit-elle d'un air affectueux, comme il est impossible à la vérité d'employer des termes plus forts pour se faire entendre, je vous confesse aussi qu'elle n'a jamais fait tant d'impression sur moi. Serois-je au moment que le Ciel a marqué pour ma conversion, reprit-elle en paroissant admirer ce qui se passoit dans son cœur ? Vous aurez du moins la gloire de m'avoir fort ébranlée, & je commence, ajouta-t'elle, par vous promettre que je rendrai un compte fidéle à Mylady de cette conversation. Elle pensoit ainsi à se ménager la liberté de la revoir avec mon aveu ; & j'avoue que dans la joye que je ressentis de la voir entrer si volontairement dans mes vûës, je n'eus pas la moindre défiance de sa sincérité.

Cependant faisant peu de fond sur l'ouvrage que j'avois commencé, si je ne tirois d'elle une promesse absolue de se conduire par mes conseils, je lui prêtai contre moi des armes encore plus sures, en lui proposant deux choses qu'elle souhaitoit plus ardemment que moi; l'une, de recevoir mes visites, pour assurer le fruit que j'attribuois à ma premiere exhortation; l'autre, de disposer Mylady à m'accorder un entretien, où j'espérois déja de prendre les mêmes avantages sur elle, & de la faire ren-

trer aussi facilement dans les bornes dont elle s'étoit écartée. Madame de S.... quoiqu'assez sure de la faire consentir à tout ce qu'elle lui proposeroit, me fit valoir les efforts dont elle feignoit d'avoir besoin pour l'engager à me recevoir chez elle; & la raison qu'elle m'aporta de cette répugnance n'étant que le ressentiment qu'elle lui suposoit contre ma famille, elle acheva de me persuader qu'il y avoit autant de bonne foi dans ses sentimens, que je trouvois de vraisemblance dans ses discours.

Je communiquai dès le même jour au Comte les espérances que j'avois conçu si légérement. Elles lui parurent suspectes, & l'amitié ne lui permettant point de me déguiser ses soupçons, il m'inspira une méfiance, que j'eus encore la simplicité de me reprocher. Le fond m'en demeura néanmoins, malgré les efforts avec lesquels je me crus obligé de la combattre; & la charité, qui me faisoit craindre de juger témérairement, ne pouvant effacer les traces qui m'en resterent du moins dans la mémoire, ce secours, que la Providence m'avoit ménagé, servit à me garantir du piége le plus redoutable où le penchant de la nature ait jamais exposé ma vertu. Je tirerois le rideau sur cette scéne profane, si elle ne se trouvoit liée nécessairement à l'histoire de mes freres, & si je ne me flattois d'ailleurs que les réflexions qu'elle me fit naître seront de quelque utilité pour mes Lecteurs.

Dès le jour suivant, je reçus avis de Madame de S.... que Mylady recevroit ma visite à sa priere, & l'heure étant marquée pour l'après midi du même jour, je ne manquai point de suivre tout ce qui m'étoit prescrit dans son billet. Je la trouvai chez ma belle-sœur. Elles

avoient deux Cavaliers avec elles, dont je reconnus l'un pour celui que j'y avois vû la premiere fois. Quoi qu'ils fussent mis tous deux avec beaucoup de propreté, & que leur figure eût quelqu'air de distinction, il affecterent de prendre avec moi des maniéres si soumises & si respectueuses, que je ne pus les croire longtems d'une condition égale à la mienne. Aussi Mylady finît-elle bien-tôt mes doutes, en me déclarant que l'un étoit son Maître de Musique, & l'autre un Maître de Langue, de qui elle aprenoit l'Anglais; & soutenant du même air le rôle qu'elle avoit étudié sans doute avec Madame de S.... Je pense, Monsieur, me dit-elle, à vous mettre tout d'un coup à votre aise. J'ai sçu de Madame, que certains reproches que vous m'avez faits par écrit n'étoient point un badinage, & qu'il vous est entré dans l'esprit d'assez noirs soupçons sur ma conduite. Je veux les lever, en vous aprenant que c'est l'envie d'acquérir de nouvelles connoissances, ou de perfectionner les miennes, qui m'a fait prendre le parti de quitter la campagne; & qu'il m'a semblé que l'absence de mon mari ne pouvoit être mieux employée. A l'égard de vos pieuses maximes, dont Madame de S.... m'a fait aussi fidélement le récit, je ne m'imagine point qu'à mon âge vous pensiez à me les faire suivre dans toute leur rigueur; & si Madame, ajouta-t'elle, en est assez frapée pour les pratiquer, & pour s'être déja déterminée à se mettre sous votre direction, je vous prie l'un & l'autre de ne me pas troubler l'esprit par des idées de perfection qui surpassent encore mes forces.

Ce discours prononcé de l'air le plus naturel, eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Il

me fit trouver autant d'innocence dans la conduite de ma belle-sœur, que de sincérité dans le changement de Madame de S.... Je leur fis des excuses à l'une & à l'autre d'en avoir trop cru le mouvement d'un zéle indiscret ; & craignant même de m'expliquer trop ouvertement devant le Maître de Langue & le Musicien, je me réduisis à des offres de service & d'amitié, qui furent acceptées sans affectation. Je veux bien oublier, me dit ma belle-sœur, de justes plaintes qui ne devroient pas sortir si-tôt de ma mémoire. Vous serez libre de venir ici aussi souvent que vous y trouverez de satisfaction ; & si votre zéle ou la piété naissante de Mme. de S.... ne se borne point aux exhortations que vous vous êtes engagé à lui faire chez elle, vous pourrez les continuer ici quand elle s'y trouvera avec vous. Mais n'exigez jamais, ajouta-t'elle, que je sois témoin de ces misticités, qui me rendent l'esprit sombre, & qui me glacent le sang.

La liberté qu'elles souhaitoient toutes deux pour le succès particulier de leurs vûës, ne pouvoit être mieux établie. Il ne se présenta rien à mon esprit qui pût réveiller la défiance que le Comte m'avoit inspirée. Ainsi dans le tems que ma belle-sœur s'aplaudissoit de m'avoir disposé à lui servir comme de voile aux yeux du Public, & même à ceux de son mari, je regardois de mon côté comme un avantage pour elle & pour l'honneur de notre famille, cette liberté qu'elle m'accordoit d'être chez elle à toutes les heures du jour, & je ne doutois point que ce ne fût assez pour la mettre à couvert de toutes sortes de soupçons. Le Comte se rendit lui-même à ce raisonnement. L'opinion qu'il avoit toujours de Madame de S...,

lui avoit fait souhaiter que ce commerce pût être absolument rompu ; mais je lui parlai avec tant de force d'une conversion dont je me félicitois d'être le Ministre, que cédant enfin à mes esperances, il convint qu'une femme de ce mérite pouvoit devenir aussi chére aux honnêtes gens lors qu'elle auroit changé de principes & de mœurs, qu'elle devoit leur paroître odieuse & méprisable avec la conduite qu'elle avoit tenuë jusqu'alors.

On entreroit mal dans les circonstances de cette malheureuse avanture, si je remettois trop loin quelques éclaircissemens qui sont nécessaires ici pour les entendre. Madame de S.... qui avoit une petite Terre dans le voisinage du Comte, ne se rebutant point des efforts qu'elle avoit fait inutilement pour s'insinuer dans son estime, avoit espéré de réussir mieux auprès de Patrice, lors qu'il s'y étoit retiré avec son épouse. Il ne lui avoit pas été difficile de lier connoissance avec un homme qui cherchoit à s'amuser dans sa solitude ; mais son départ pour l'Espagne interrompant ses projets, & lui faisant remettre ses espérances à d'autres tems, elle s'étoit figuré que pour sa principale fin, qui étoit de réparer le désordre de sa fortune par un peu de participation à celle d'autrui, il n'y avoit pas moins d'avantage à se promettre de son absence. Une femme jeune & aimable, telle que son épouse, lui parut une conquête facile, sur tout lorsque peu de jours de familiarité & d'haditude lui eurent fait démêler le fond d'un caractére qu'on n'avoit point l'art de déguiser. Elle se crut sure du succès aussi-tôt qu'elle y eut découvert un goût vif pour les plaisirs. Tous ses entretiens ne se raportant qu'à ce but, elle eut bientôt fait naî-

tre dans le cœur de Mylady une passion d'autant plus ardente de prendre quelque part aux divertissemens de Paris, que dans l'absence de mon frere, elle ne trouvoit rien à la Campagne qui pût lui servir de reméde contre l'ennui.

Cependant elle ne s'étoit proposée d'abord que de passer quelques jours à la Ville; & Madame de S.... qui formoit des desseins beaucoup plus étendus, s'étoit bien gardée de combattre cette résolution. N'ayant plus de maison qui fût à elle depuis qu'elle avoit abandonné la sienne pour le voyage d'Allemagne, elle s'étoit logée dans un Hôtel garni; ce qui s'accordoit fort bien avec le désir qu'elle avoit d'y faire peu de séjour; mais la prévoyance de sa Compagne avoit si bien pourvû à tout ce qui pouvoit l'y arrêter, que deux jours après son arrivée, il s'étoit trouvé dans le voisinage une maison à louer meublée, & le prix en avoit paru si modique à Mylady, que cette raison, jointe à la commodité d'être absolument libre chez soi, l'avoit déterminée à s'en accommoder pour quelques mois. La vérité étoit que cette maison & ces meubles se trouvoient prêts par les artifices de Madame de S.... Mais ce n'étoit pas le plus empoisonné de ses services. Elle avoit conçu que pour retenir long-tems sa proye, & pour l'engager dans cette espéce de désordre dont il est rare qu'une femme revienne jamais, il falloit quelque chose de plus vif & de plus piquant que les Bals, les Spectacles, & tous les divertissemens ordinaires de la Ville. Il falloit de l'amour. Elle avoit connu par une longue expérience tous les déréglemens de cette fatale passion; & sans le secours de ses raisonnemens, elle n'avoit

pas besoin d'autres leçons que son propre exemple. C'étoit sur ses Amans mêmes qu'elle avoit jetté les yeux pour tenter son entreprise. Avec la connoissance qu'elle avoit des hommes, & sa passion toujours dominante pour les mêmes plaisirs qui avoient commencé sa perte, elle ne pouvoit avoir sous ses enseignes qu'une Milice bien choisie. Elle en détacha deux, à qui elle trouvoit aparemment, avec toutes les qualités qui peuvent plaire à son sexe, tout l'esprit & toute l'adresse qui pouvoient la conduire à ses vûës. Elle les y associa par des espérances communes; & faisant naître d'heureuses occasions de les présenter successivement à ma belle-sœur, elle ne douta point que l'un n'emportât son cœur, s'il échapoit à l'autre.

Il étoit vrai que Mylady aimoit tendrement Patrice. Une passion si longue & fortifiée par tant d'événemens & d'obstacles, devoit même avoir pénétré jusqu'au fond de son cœur. Mais elle étoit telle que le Comte l'avoit observé; trop sensible & trop voluptueuse, la force même de ses sentimens étoit un danger continuel pour sa vertu, par le besoin qu'elle avoit de les exercer; & sur un cœur de cette nature, l'objet présent a toujours des droits dont il lui est bien difficile de se défendre. Le premier des deux Amans que Madame de S.... lui suscita, parut amené par l'Amour même. Un hazard feint le fit trouver dans une partie de Bal, où ma belle-sœur étoit flattée de recevoir les éloges qu'elle méritoit par sa beauté. Elle le vit arriver dans le moment peut-être où son amour propre étoit le plus satisfait, orné de tout ce qui pouvoit relever sa figure; & si elle souhaita sans doute de le voir au nombre de ses admirateurs, il affecta si bien de la surprise & de l'ad-

miration aux premiers regards qu'il fit tomber sur elle, qu'elle lui sçut plus de gré qu'à tout autre, du tribut qu'il rendoit à ses charmes. La liaison d'estime fut formée à l'instant. Elle devint beaucoup plus forte aussi-tôt qu'on se fut fait connoître pour un des meilleurs amis de Madame de S.... & dès le lendemain on eut le droit acquis de rendre des visites régulières à Mylady.

Je ne répéte que ce que j'ai apris d'elle-même, dans des circonstances trop vives pour sortir jamais de ma mémoire. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins qu'elle lui laissa prendre quelque empire sur son cœur ; & l'artificieuse de S.... qui étoit un Juge si éclairé de la puissance & des progrès de l'amour désespéra tellement pendant quelques jours du succès de cette premiere attaque, qu'elle se hâta de former la seconde. Elle avoit eu soin de choisir deux hommes d'encolure & de constitution différentes, pour donner sous l'une ou l'autre forme toute leur certitude aux traits de l'amour. L'un étoit blond, l'autre brun. La force & la vivacité paroissoient être le caractére de l'un, & l'autre sembloit avoir toute la délicatesse & toutes les graces en partage. Ce fut encore avec des préparations extraordinaires que le second fut produit : le merveilleux frape aparemment l'imagination des femmes. On feignit un combat proche de la porte de Mylady, au moment qu'elle se retiroit le soir. Madame de S.... reconnut le combattant blessé, qui étoit demeuré étendu à deux pas de la porte, & qui avoit eu soin de se faire une légére égratignure, après avoir ensanglanté exprès sa chemise & ses habits. On parut douter s'il n'étoit pas mort. La générosité &

la compassion ne permettoient pas de refuser un azile à un homme de qualité, qui couroit un risque égal pour sa vie, du côté de la Justice & du côté de sa blessure. Il fut reçu chez ma belle-sœur. Le récit de sa querelle devint bientôt la partie la plus touchante de son avanture. Son caractére étoit la tendresse & la douceur même. Il ne s'étoit attiré son malheur que pour avoir pris trop ardemment l'intérêt d'une femme infortunée. Il avoit eu à faire au plus grand brutal & à la plus redoutable épée de Paris. Enfin, le Chirurgien qu'on avoit gagné, n'ayant pas cru qu'il pût être transporté sans danger, Mylady se trouva forcée, par la bonté de son naturel, à lui donner un appartement dans sa maison; & dans l'état où il étoit, Madame de S.... avoit décidé que cette faveur pouvoit être accordée sans scandale.

Tels furent les ennemis qu'elle déchaîna contre la vertu de ma belle-sœur. Les noms de Maîtres de Langues & de Musique qu'on leur fit prendre pour me les déguiser, imposerent en effet à ma crédulité, & les manieres soumises qu'ils eurent toujours avec moi, me confirmerent long-tems dans cette erreur. Cependant je n'en fus que plus surpris, dès le premier moment, de les voir dans une familiarité extraordinaire avec les deux Dames; & si je n'y soupçonnai rien qui fût capable de m'allarmer, je ne la condamnai pas moins comme un de ces excès de prévention & de goût pour les talens, qui fait accorder quelquefois trop de considération & de faveur à ceux qui les possédent.

J'ai toujours ignoré jusqu'où ils avoient poussé leurs progrès dans le cœur de Mylady, & la conclusion même de cette triste avantu-

re ne m'inſpira point aſſez de curioſité pour me faire déſirer plus de lumiéres. Mais je remarquai qu'ils régloient continuellement ſes occupations, & que ſous prétexte de concerts ou d'autres aſſemblées, auſquels ils attribuoient quelque raport avec ſes études, ils l'engageoient aparemment dans des parties de plaiſir qui convenoient à leurs vûës ou à leur propre goût. Des couleurs plus adroites encore, que Madame de S.... donnoit à un déſordre ſi continuel, m'ôtoient juſqu'aux ſoupçons qui auroient pû me faire n'aître l'envie de les obſerver; & gagné (car je dois cet aveu à la vérité) par l'eſpérance de ſa converſion, dans laquelle elle me ſoutenoit merveilleuſement, je me reprochois quelquefois d'avoir eu ſi mauvaiſe opinion de ſa conduite, ſur des récits & des témoignages que j'accuſois de témérité. Il falloit, pour m'ouvrir les yeux, un événement auſſi affreux que celui que j'ai à raconter.

J'étois ſouvent chez elle, ou chez ma belle-ſœur; & pour éloigner plus ſurement mes défiances, on étoit convenu avec moi qu'on m'avertiroit de tous les momens où l'on pourroit m'entretenir avec liberté. Ainſi, ſous prétexte de ſe ménager la tranquillité néceſſaire pour des converſations auſſi ſérieuſes que devoient être les nôtres, on avoit trouvé le moyen de m'écarter dans tous les tems où ma préſence auroit été importune; & chaque jour néanmoins l'on m'avertiſſoit ſi naturellement de l'heure à laquelle on m'attendoit le lendemain, & l'on paroiſſoit ſi ſatisfait de me voir lorſque j'arrivois, qu'il ne m'entra jamais dans l'eſprit que cet ordre de viſites pût être un jeu concerté. Je paſſois des heures entieres avec Madame de S.... & ſi mon zéle me les faiſoit

trouver courtes, le désir qu'elle avoit de finir heureusement son avanture, ou la satisfaction peut être que sa vanité lui faisoit trouver à raisonner avec moi sur les points les plus importans de la Réligion & de la Morale, & à recevoir les éloges que je ne pouvois souvent refuser à son esprit, l'empêchoient de les trouver ennuyeuses. Il m'étoit aisé de remarquer dans ses manieres & jusques dans ses regards, un air de complaisance & de tendresse, que je trouvois quelquefois poussé trop loin; mais dans une femme qui avoit été livrée toute sa vie aux vains amusemens du monde, je le regardois comme un reste de ses anciennes habitudes. Si je me trompois si dangereusement sur son extérieur, qui n'étoit composé au contraire avec tant d'affectation, que pour essayer de prendre quelqu'empire sur mes sens, elle tomba dans une erreur beaucoup plus ridicule sur le mien, dans lequel elle n'auroit dû voir que de l'ardeur pour son salut. Le feu que la chaleur d'une longue conversation faisoit briller dans mes yeux, & l'affection chrétienne dont il m'échapoit peut-être quelqu'expression moins mesurée que mes sentimens, lui parurent autant de marques du progrès qu'elle faisoit sur mon cœur. Elle ne douta point que je n'eusse pénétré le dessein qu'elle avoit de me plaire, & que m'arrêtant à ce qu'il y avoit de flatteur pour moi dans cette pensée, je n'eusse la foiblesse d'y être sensible; de sorte qu'ayant commencé de part & d'autre à prendre nos discours & nos mouvemens mutuels dans le sens qui répondoit à nos désirs, nous parvîmmes bien-tôt au point de nous croire également sûrs de notre victoire. Peut-être Madame de S.... ne s'étoit-elle pas proposé d'a-

bord de pousser si loin son entreprise. Ses idées se corrompirent sans doute par dégrès; & dans l'esprit d'une conquête artificieuse, la seule envie de s'amuser d'une avanture ridicule, fut un motif capable de lui faire oublier toutes les bienséances. Quoiqu'il en soit, m'ayant un jour présenté sa main, sur laquelle je baissai imprudemment la tête, sans aucune intention de la toucher de mes lévres, & pour me dispenser au contraire de la recevoir dans la mienne, elle prit cette inclination précipitée pour le mouvement d'un cœur qui trembloit à s'expliquer ouvertement; & dans le dessein aparemment de me faire comprendre qu'elle m'entendoit, elle acheva ce qui restoit de chemin à faire jusqu'à mon visage, en faisant toucher ses doigts à ma bouche, & en les serrant un moment contre mes lévres. Si cette familiarité me causa quelque surprise, je l'expliquai néanmoins comme un léger transport, qui venoit de la satisfaction d'un cœur où le goût de la vertu commençoit à renaître par mes conseils. Cette réflexion, qui ne fut mêlée d'aucun doute, se trouva confirmée aussi-tôt par une proposition que Madame de S... me fit avec quelqu'air d'embarras. Comme je l'avois pressée plusieurs fois d'en venir à la revûë générale de tous les déréglemens de sa vie, & qu'elle m'avoit toujours aporté quelque prétexte pour retarder cette entreprise humiliante, le sens de son discours ne me parut point équivoque: Trouvez-vous chez moi ce soir à dix heures, me dit-elle en baissant la voix; je veux vous ouvrir mon cœur, & vous ne vous plaindrez point de ma franchise. Je me persuadai aussi-tôt qu'elle avoit enfin vaincu toutes les diffi-

cultés qu'elle avoit eues à combattre, & que si elle prenoit le tems de la nuit pour décharger sa conscience du fardeau de ses péchés, c'étoit par un reste de confusion, dont la piété naissante n'a pas toujours la force de secouer le joug.

On auroit bien mal pris son caractére, si l'on s'imaginoit que sa disposition fût de la tendresse, & son dessein, de me conduire de foiblesse en foiblesse, jusqu'au point de m'inspirer des désirs dont elle prétendît récueillir le fruit. En se flattant de m'avoir amolli le cœur, elle ne se proposoit point d'autre plaisir que d'avoir triomphé de la sagesse d'un homme austére, qui avoit entrepris lui-même de triompher d'elle. Elle vouloit humilier celui qui s'étoit cru capable de l'instruire, & qui après avoir tenté de l'effraïer par des menaces, avoit espéré de pouvoir la toucher ou la convaincre par ses exhortations & ses raisonnemens. En se figurant qu'elle m'avoit séduit l'esprit & le cœur, elle ne pensoit pas à profiter elle-même de sa victoire; mais une malignité cruelle lui avoit fait tomber dans l'esprit de faire servir ma foiblesse à la réjouir autant qu'à la venger. Elle avoit communiqué ce projet à ma belle-sœur, & l'empire qu'elle avoit déja pris sur elle, la fit réussir à s'assurer de son consentement, & même de son secours. Elles étoient convenuës qu'aussi-tôt que ma vertu m'auroit abandonné, Madame de S.... me proposeroit le rendez-vous qu'elle m'avoit effectivement donné chez elle, & qu'au lieu de s'y trouver elle-même, elle y mettroit à sa place une femme extrêmement difforme; qu'on auroit soin, pour me tromper plus aisément, que le lieu fût obscur; & que lors qu'on me croiroit livré à tout

le déreglement des désirs qu'on me supofoit, les deux Dames paroîtroient avec de la lumiére, & m'accableroient des reproches que j'aurois mérités. On conçoit que cette scéne pouvoit avoir de la douceur pour des femmes sans conduite, à qui j'avois voulu faire des leçons de sagesse; & suivant ce plan, j'avois même des remercimens à leur faire, de garder ençore assez de mésures pour vouloir sauver du moins ma réputation. Cependant Madame de S.... ne se crut pas plûtôt sure de ma défaite, qu'elle changea d'idée, & rien n'étoit plus digne de la corruption de son cœur, que le nouveau dessein qu'elle forma. Elle résolut, sans s'ouvrir à ma belle-sœur, de pousser elle-même l'avanture à bout, autant pour faire l'essai de ma conduite dans une épreuve où elle avoit raison de me croire fort novice, que pour jouir plus parfaitement de son triomphe, & faire servir ensuite à d'autres vûës l'avantage qu'elle auroit acquis sur moi.

La droiture de mon cœur en ayant écarté toute ombre de soupçon, je ne manquai point de me trouver fidélement au rendez-vous. Tout mon zéle se renouvellant même à l'approche de l'heure, je m'étois préparé au ministére que je me croyois prêt d'exercer, par un redoublement de priéres. Je me présentai à la porte de Madame de S.... J'y trouvai une femme qui paroissoit m'attendre, & qui m'introduisit avec beaucoup de précautions par un dégré dérobé qui conduisoit à l'apartement. Elle ne me recommanda que le silence, & je ne fus point surpris qu'une cérémonie qui n'étoit pas ordinaire dans une telle maison, fût accompagnée de quelque air de mystére. La porte de l'apartement m'ayant été ouverte, on

me fit passer jusqu'au cabinet avec les mêmes mésures. Enfin j'aperçus Madame de S.... qui étoit assise négligemment, mais parée avec plus de soin & moins de décence que je ne devois m'y attendre. La seule pensée que cette affectation me fit naître, fut une réflexion sur l'ascendant de la vanité, qui n'abandonne point une femme jusques dans les plus saints exercices de la Réligion. Enfin la porte du cabinet ayant ayant été fermée sur moi par la femme de chambre qui m'avoit conduit, je me trouvai seul avec Madame de S....

Je rejettai le mouvement qui me portoit à lui faire un reproche de sa parure, & croyant devoir quelqu'indulgence à ce reste de foiblesse, je m'aprochai d'elle en lui demandant si les dispositions de son cœur répondoient à celles qu'elle avoit prises pour nous ménager la solitude & la tranquillité où nous étions. Ce discours étoit peut-être équivoque, quoique les circonstances me l'eussent inspiré naturellement. Il pouvoit être pris sans doute dans le sens le plus contraire à mes idées, puis qu'achevant de confirmer Madame de S.... dans les siennes, il donna lieu pendant quelques momens à la conversation la plus bisarre. Sa réponse fut telle qu'on peut se l'imaginer dans la prévention où elle étoit. Elle me parla des dispositions de son cœur, comme des sentimens les plus vifs & les plus impantiens. Que ne lui en avoit-il pas coûté pour différer l'heureux instant où nous touchions, & si mon ardeur étoit égale à la sienne, que manquoit-il à la perfection de son bonheur? En s'expliquant avec ce feu, elle me prit par la main, & me pressant de m'asseoir près d'elle, peut-être m'auroit-elle déssillé les yeux tout d'un

coup par la vivacité de son action, si dans la pensée où elle étoit que je brûlois d'une ardente passion pour elle, elle n'eût voulu se faire un spectacle agréable du développement de mes propres transports. Ainsi paroissant se modérer tout d'un coup, elle se plaignit seulement de ne pas voir mon empressement répondre mieux au sien ; elle retira même sa main, dont elle tenoit encore la mienne, & me regardant d'un air tendre sur le fauteuil où j'étois assis, elle passa sur le champ à me demander pourquoi, dans les vûës qui m'amenoient, j'étois venu avec une robbe longue, qui convenoit si mal aux circonstances ? Je justifiai mon habillement par les raisons de décence qui m'auroient même obligé de le prendre dans cette occasion, si je n'avois pas eu l'habitude de le porter. Nos discours sur cette matiére devinrent un tissu d'obscurités, où je ne puis me figurer qu'elle vît beaucoup plus clair que moi. Cependant elle avoit cet avantage sur moi pour se persuader qu'elle comprenoit quelque chose aux miens, que me croyant retenu par un reste de modestie & de timidité, elle pouvoit prendre mes termes les plus obscurs pour un voile dont j'envelopois mes véritables sentimens ; au lieu que ne lui soupçonnant point d'autres vûës que celles de soulager promptement sa mémoire du fardeau de ses fautes, il m'arrivoit presqu'à chaque mot qu'elle prononçoit, d'être arrêté par des difficultés ausquelles je ne comprenois rien.

Je les avois attribuées d'abord à l'impatience & au trouble même dont l'ame est quelquefois capable dans un commencement de ferveur ; mais je commençai à craindre à la fin que dans une imagination échauffée par les

grands objets dont je la croyois remplie, il ne se fût fait quelque révolution dont la raison avoit pû se ressentir.

Elle tenoit pendant ce tems-là le bout de ma ceinture, qu'elle rouloit entre ses doigts, tantôt feignant seulement de s'en amuser, tantôt la pressant & l'attirant à elle, avec des regards dont l'ardeur sembloit redoubler. Lasse enfin d'un excès de retenuë dont elle accusoit toujours ma timidité, elle se léve, en me disant que les hommes étoient bien étranges d'employer tous leurs artifices pour séduire le cœur d'une femme, & de se prévaloir ensuite de leur gravité & de leur force d'esprit pour abuser de leur victoire. C'étoit une ironie maligne, qu'elle crut soutenir par mille caresses passionnées dont elle m'accabla tout d'un coup.

Les premiers efforts que je fis pour m'en défendre pouvant être pris pour l'effet du même embarras auquel elle avoit attribué ma froideur, & le silence que mon saisissement m'empêchoit de rompre servant encore à la soutenir dans cette idée, elle en fit assez dans peu d'instans, pour soulever mes sens en sa faveur; & ce fut sans doute un secours plus puissant que celui de ma foible vertu, qui me sauva d'un si affreux péril. Je recueillis toutes mes forces pour m'arracher de ses bras, & tout essouflé comme je l'étois, retrouvant à peine la liberté de parler, je la plaçai sur un fauteuil, où sa propre confusion la retint peut-être autant que le discours que je lui adressai. Madame, lui dis-je d'une voix troublée, si c'est un égarement d'esprit, une illusion de l'ennemi du salut, ou quelqu'autre oubli de vous-même, qui vous emporte malgré vous à des excès si indignes de vos premieres résolutions, rapel-

lez vos esprits, armez-vous des grands principes dont je me suis efforcé de vous remplir, & soyez persuadée que le secours du Ciel est toujours supérieur à la tentation. Je sens, ajoutai-je, le tort que j'ai eu de m'écarter de l'usage ordinaire pour entendre votre confession. Je devois craindre autant pour moi que pour vous, le péril de la solitude. Mais si notre corruption naturelle rend quelquefois nos chûtes si promptes, on se reléve aussi promptement par le repentir; & d'un simple mouvement de cœur, dépendent souvent le crime & l'innocence.

En lui tenant ce discours, j'avois la main apuyée sur son bras, par un reste de défiance qui me faisoit craindre qu'elle ne tombât dans un nouvel accès; & j'observois même ses yeux pour y démêler de quelle espéce de transport j'avois à me garantir. Je ne sçais si cette patience avec laquelle je continuois d'être auprès d'elle, lui fit croire que je pouvois encore être vaincu, ou si elle ne prit peut-être la douceur de mes reproches que pour le déguisement d'un hypocrite, qui craignoit de s'ouvrir trop légérement: mais profitant de la situation où j'étois pour m'attaquer avec plus d'avantage, elle donna plus de force que jamais à la tentation, par ses caresses & par ses regards. Quelques reproches tendres & animés qu'elle y joignoit par intervalles, des soupirs qui sembloient partir du fond du cœur, un air de langueur répandu sur son visage & dans toute son attitude, enfin tout l'apareil de la mollesse & de la volupté, qu'elle sembloit réunir autour d'elle, m'auroient peut-être fait sentir que l'homme est toujours trop foible quand il s'expose volontairement au danger; si cette pensée

même, qui me vint à l'esprit dans les termes de l'Ecriture, ne m'eût fait prendre la résolution de me retirer brusquement. Une courte apostrophe que j'adressai à mon ennemie, en lui tournant le dos, lui fit entendre combien elle étoit éloignée de son triomphe. Cependant j'observai d'y faire entrer moins de colére & de dureté que de compassion. Je vous plains, lui dis-je, de quelque source que vienne cet excés de corruption; & si vous ignorez les Sentences du Ciel, je vous aprens qu'elles sont terribles contre l'endurcissement de cœur qui va jusqu'au mépris de ses lumiéres & de ses graces.

Je me hâtai de sortir de ce lieu infecté, en remerciant l'Auteur des forces qui soutiennent le Chrétien fidéle dans l'amour de la vertu, & si peu sensible à la honte d'avoir été trompé, que ne craignant point d'abandonner au Ciel le jugement de mes intentions, je le priai de me tenir compte, dans ses miséricordes infinies, de l'ardeur & de la pureté de mon zéle. Mais après avoir déploré le triste succès de tant d'espérances, je ne manquai point de faire tomber mes réflexions sur Mylady, & je recommençai à voir d'un autre œil tout ce que mon illusion m'avoit comme accoutumé à regarder sans défiance & sans allarmes. Mes premiers soupçons néanmoins ne se tournerent point vers ses deux Amans. Je ne cessai point au contraire de les prendre pour ce qu'ils s'étoient annoncez, & j'étois ravi, au milieu de mes craintes de trouver encore la même vraisemblance dans les raisons qui avoient amené ma belle-sœur à Paris. En suposant, disois-je pour me rassurer, que sa liaison avec Madame de S.... aye pû déranger ses principes & sa

conduite, le mal n'est pas si ancien que j'en doive craindre déja les progrès. Son dessein en quittant la Campagne n'étoit pas une résolution formée de se livrer au désordre. Elle en avoit un qu'elle exécute; & quand son indigne amie le lui auroit fait naître, pour en prendre occasion de l'engager insensiblement dans la même corruption, la nécessité même où elle s'est crue d'employer ce prétexte, marque assez qu'elle avoit besoin de tems & d'efforts pour réussir dans un si horrible projet. Je m'animois ainsi à l'espérance par des motifs qui n'étoient pas absolument sans vraisemblance & sans force; mais j'aurois fait une réflexion bien plus juste, si j'eusse pensé que le vice n'a pas dans ses progrès la lenteur de la vertu, & que le penchant de la nature, qui suffit si souvent pour nous entraîner seul, devient un torrent par sa rapidité, lors qu'il reçoit la malheureuse impression du conseil & de l'exemple.

L'amour propre ne me dominoit point assez pour me faire regarder comme un grand sacrifice, l'aveu que je fis au Comte du succès humiliant de mon entreprise. Il en avoit toujours eu des défiances qu'il s'étoit efforcé inutilement de me communiquer. Je lui confessai que ses yeux avoient été plus pénétrans que les miens, & que cette avanture étoit pour moi une nouvelle leçon, dont je reconnoissois humblement l'utilité. Ma franchise alla jusqu'à lui découvrir les raisonnemens par lesquels je m'étois rassuré sur la conduite de ma belle-sœur, sans quoi je lui avouai encore que je me serois cru le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes, d'avoir différé, par mon erreur, des remédes qu'il nous auroit été facile d'y aporter plutôt. Il ne laissa

rien échaper dans sa réponse qui pût augmenter la douleur que j'avois d'avoir été trompé; mais rapellant une partie des conseils qu'il m'avoit donnez, lorsque je lui avois déclare mes premieres craintes, il ajouta que si la bienséance lui eût permis dès ce tems-là d'entrer plus avant dans la conduite de cette affaire, il eût commencé par tout ce qui auroit pû forcer Milady de rompre absolument avec Madame de S.... Quoique le lien qui m'attache à vous soit fort étroit, il ne m'auroit pas convenu, me dit-il, de prendre un ton de reformateur dans votre famille, sur tout à l'égard d'une femme qui n'y est entrée, comme moi, que par alliance. Mais à quelque dégré que le mal soit parvenu, comptez, ajouta-t'il, que s'il reste quelqu'espérance de le réparer, ce n'est que par l'éloignement de la cause qui l'a produit. Il s'arrêta un moment, comme pour se livrer à ses seules réflexions. Si je dois m'expliquer avec franchise, reprit-il, vous n'êtes pas désormais plus propre que moi à l'entreprise dont vous paroissez vous occuper. A moi, il faut un droit qui me manque. A vous, comme vous devez être revenu, après votre malheureuse expérience, de l'espoir que les exhortations du zéle & les maximes de la Réligion puissent suffire pour ramener des esprits qui n'y sont guére sensibles; à vous, dis-je, il faudroit un air de hauteur & de fermeté, qui ne peût se trouver tel que l'occasion le demande dans un homme de votre robbe & de votre caractére. Considérez, reprit-il encore, que de deux moyens qui s'offrent uniquement pour réparer le désordre dont vous vous plaignez, il n'y en a pas un qui vous convienne. A la vérité, le premier ne conviendroit à personne,

& je le croirois presqu'aussi dangereux que le mal que nous pensons à guérir ; ce seroit d'employer l'autorité de la Cour ou celle de la Justice, pour faire entrer Mylady dans un Couvent jusqu'au retour de son mari ; ce qui ne peut être entrepris sans un éclat qui nous causeroit plus de confusion & de douleur que nous n'espérons d'en éviter. Mais la seconde voye, la seule par conséquent qui reste à prendre, & qui consiste non-seulement à s'expliquer d'un ton ferme avec Mylady, mais à ne rejetter aucun moyen vigoureux pour écarter de sa maison toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe qu'on ne jugera point à propos d'y souffrir, demande un homme d'épée, qui joigne au droit que vous avez, des expressions, & peut-être des effets que votre profession vous interdit. Ainsi, ajouta le Comte, aussi long-tems que nous voudrons éviter assez l'éclat pour ménager notre honneur, je ne vois que Mylord Tenermill qui pût être chargé d'une affaire si délicate avec quelqu'espérance de réussir.

Je trouvai de la sagesse & de la vérité dans ce conseil ; mais où nous réduisoit-il ? A demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de Tenermill, dont le tems étoit absolument incertain. Il y avoit même aparence que Patrice reviendroit avant lui, & l'une de mes vûës avoit toujours été d'épargner à ce cher frere le chagrin qu'il ressentiroit infailliblement de trouver tant d'altération dans le caractére & la conduite de sa femme. Je ne me rebutai pas de l'objection que le Comte m'avoit fait contre lui-même, quoi qu'elle semblât renfermer un refus formel de se charger de l'intérêt de Patrice. Je le crus plus propre qu'il ne paroiss-

ſoit ſe l'imaginer à cette entrepriſe. En convenant qu'elle ne demandoit plus un homme de ma profeſſion, ſongez, lui dis-je, que ſi vous n'apartenez que par alliance à ma famille, vous êtes néanmoins, dans l'abſence de Tenermill, ce qu'elle a de plus proche. Vous ſuccedez par conſéquent à tous les droits de mon frere, & dans le cas où nous ſommes, ſes devoirs deviennent les vôtres. Je joignis à ce raiſonnement des inſtances ſi vives & ſi preſſantes qu'elles le déterminerent enfin à ſe rendre.

Il me demanda un délai de quelques jours, pour ſe donner le tems de prendre plus de connoiſſance des habitudes & de la conduite de Mylady. Sans avoir jamais ſçu quelles voyes il avoit employées, j'apris de lui, peu de jours après, ce que j'ai raconté de ces deux Amans. La ſurpriſe & la douleur cauſerent une cruelle révolution dans tous mes ſens. Mais ce n'étoit pas tout ce qu'il avoit à m'aprendre. De quelque part qu'il fût informé, il ſçavoit que Mylady avoit déja conſumé, depuis moins de deux mois, tout l'argent comptant qu'elle avoit au départ de ſon mari; & ce ne pouvoit être des ſommes médiocres, puiſqu'outre ſon revenu de l'année courante, nous nous ſouvenions qu'elle s'étoit trouvé cinquante mille francs dans ſes coffres, lorſque les affaires du Comte avoient fait croire à ſes amis qu'il avoit beſoin d'un ſecours pecuniaire pour la concluſion de ſon Procès. Cet épuiſement ne la faiſant point penſer à diminuer ſa dépenſe, elle s'étoit déja vûë forcée d'avoir recours aux expédiens ordinaires, tels que l'emprunt ſous de gros intérêts & l'engagement de pluſieurs bijoux précieux.

Comme elle étoit ſans paſſion pour le jeu, & que ſa table n'étoit point aſſez réguliére pour la jetter dans des frais ſi conſidérables, il parut manifeſte au Comte que toutes ces ſommes avoient été prodiguées à l'amour; c'eſt-à-dire, ou à Madame de S... qui faiſoit les aprêts du plaiſir, ou à des Galans fortunés dont on récompenſoit aparemment les aſſiduités & les ſoins. Et pour donner plus de credit à cette odieuſe imputation, l'on avoit aſſuré le Comte que d'un grand nombre d'Amans qui groſſiſſoient continuellement la cour de Mylady, il y en avoit pluſieurs qui avoient la réputation d'être bien avec elle, & qui en avoient pris occaſion de paroître avec un train plus brillant. Je me garderai bien, me dit le Comte, en s'apercevant de l'impreſſion que cet affreux récit faiſoit ſur moi, d'en croire aveuglement la médiſance. Elle groſſit tous les objets, ſur tout lorſqu'elle ſe joint à la vanité & à l'indiſcrétion dans la bouche des jeunes gens. Mais en réüniſſant toutes mes lumiéres préſentes à mes anciennes conjectures, je ne puis douter qu'il n'y ait une altération étrange dans les mœurs de Mylady, & que cette corruption n'augmente tous les jours.

Il reſtoit à m'aprendre comment il ſe propoſoit de s'expliquer avec elle. Je reçus hier, me dit-il, une lettre de Patrice, qui la ſupoſant toujours dans ma Terre, me prie de veiller à ſa ſanté, & de la voir même, indépendamment de nos froideurs domeſtiques. Il ſe plaint de n'avoir pas reçu aſſez ſouvent de ſes lettres; cet oubli lui paroîtroit bien ſurprenant, s'il avoit le malheur d'en connoître la cauſe. Mais c'eſt une occaſion ſi naturelle de la voir, que je rejette tous les autres plans

que j'avois formés. Comptez, ajoûta-t'il, qu'ayant consenti une fois à lui rendre le service que vous désiriez, il ne restera rien à faire auprès d'elle, lors que je me serai acquitté de ma commission. Il me confessa néanmoins que pour inspirer quelque terreur aux coupables, il avoit déja fait avertir Madame de S.... qu'elle étoit menacée de quelque disgrace, qui seroit l'effet de ses liaisons avec une Dame qu'on l'accusoit d'avoir entraînée dans le désordre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que cet avis n'eût passé aussi-tôt jusqu'à ma belle-sœur, & que la trouvant peut-être déja fort allarmée, il n'en eût plus de facilité à l'ébranler dès la premiere visite. Il se flattoit même que s'il la mettoit dans cette disposition, il ne lui seroit pas impossible, en grossissant un peu les motifs de terreur, de l'engager sur le champ à quitter Paris, pour aller attendre le retour de Patrice à la Campagne.

Il choisit le jour suivant pour sa visite. Jour funeste! Après tant de circonstances qu'il m'avoit racontées, il ne m'avoit pas dit qu'il connoissoit l'amant favorisé de ma belle-sœur, & qu'il avoit eu déja une explication fort vive avec lui. Ce fut le premier objet qu'il rencontra dans l'apartement. La colére est sans frein dans une occasion si violente. Le voyant sortir seul du cabinet de Mylady, il l'arrêta fiérement, & sans ménager ses termes, il lui défendit, avec les plus fortes ménaces, de remettre le pied dans une maison qu'il déshonoroit. Ce misérable, qui connoissoit peu les sentimens d'honneur, feignit de sortir sans répliquer. Une scéne si peu prévûë avoit échauffé le Comte. Il entra dans le cabinet avec un reste de la même chaleur, & gardant moins

de mesures qu'il ne se l'étoit proposé, il reprocha ouvertement à Mylady une conduite dont il ne paroissoit pas même qu'elle craignît le scandale. Le nom de son mari, celui de ses beaux-freres, tout fut employé pour augmenter sa frayeur & sa confusion. Enfin, lui ayant remis devant les yeux ce qu'il jugeoit de plus certain dans les informations qu'il s'étoit procurées sur le désordre de ses mœurs, il lui déclara que par le droit qu'il avoit sur elle dans l'absence de Patrice & de Mylord Tenermill, il lui laissoit le choix de deux partis; celui de retourner sur le champ à sa Terre, pour y reprendre un ordre de vie plus réglé jusqu'au retour de son mari; ou de se retirer dans un Convent, qu'il vouloit bien lui laisser la liberté de choisir.

Le mal qu'il prétendoit guérir étoit assez grand, pour demander un reméde de cette violence; mais l'habitude du désordre n'étant point encore assez forte dans Mylady pour avoir endurci son front contre des reproches si durs, la premiere impression qu'elle en ressentit fut plus vive peut-être que le Comte ne l'avoit apréhendé. Elle n'avoit, dans un embarras si terrible, ni la présence ni les instigations de Madame de S.... pour la soutenir. Le Comte n'avoit jamais eu assez de familiarité avec elle, pour l'avoir accoûtumée au ton noble & fier, qu'il sçavoit donner mieux que personne à ses reprimandes & à ses menaces. Elle crut voir tous les maux ensemble prêts à fondre sur elle; & soit qu'elle fût effectivement aussi coupable que nous nous le figurions, soit que le remord & la crainte grossissent à ses yeux ses propres fautes, elle demeura dans un silence qui sembloit être la confes-

sion de tout ce qu'elle s'étoit entendu reprocher. Cependant le Comte la pressant de se déterminer, elle ouvrit la bouche avec un air de timidité & de confusion, pour lui demander le tems de se reconnoître. Il ne voulut point pousser la dureté jusqu'à lui refuser une faveur si légére ; mais se défiant qu'elle pensoit à consulter Madame de S.... il lui déclara qu'elle devoit renoncer à cettte espérance, & que pendant deux heures qu'il lui laissoit pour délibérer entre ces deux propositions, il alloit chez cette Dame, à qui il ne lui déguisa point qu'il attibuoit tout le désordre. S'il ajouta quelques mots ce ne fut que pour lui faire honte de s'être livrée à une femme si décriée, dans l'espérance de précipiter son repentir en augmentant sa confusion.

Il sortit en effet pour se rendre chez Madame de S.... à qui il vouloit renouveller ouvertement les avis qu'il lui avoit fait donner en secret. L'impatience que j'avois d'aprendre de quel air on auroit reçu sa visite, me l'avoit fait attendre à quelque distance de la maison de Mylady. Je montai dans son Carosse. Il m'embrassa, en se félicitant d'avoir trouvé moins de résistance qu'il n'en avoit prévû, & d'être presqu'au moment d'exécuter sa commission sans violence & sans bruit. Une nouvelle si agréable me causa toute la joye que j'en devois ressentir. J'aprouvai le dessein qui le conduisoit chez Madame de S.... & je le quittai pour en attendre le succès avec les mêmes espérances.

Etant convenu de retourner ensemble chez Mylady, & de lui offrir de concert nos soins & nos services pour l'un ou l'autre des deux partis entre lesquels elle avoit à choisir ; il me

reprit dans le lieu où il m'avoit laissé. Ce qu'il me raconta de Madame de S.... me causa peu d'étonnement après l'expérience que j'avois faite de son caractére. Elle avoit reçu ses menaces & ses reproches en femme supérieure à de si petits évenemens ; & confessant même avec une raillerie maligne, que Mylady avoit fait en peu de tems un progrès extraordinaire dans la galanterie, elle s'étoit excusé d'avoir eû la moindre part à ce qui avoit l'air de désordre ou d'excès. Des faits de cette nature étant difficiles à vérifier par des preuves, le Comte avoit été forcé de s'en tenir à ses premieres déclarations, & le principal fruit qu'il croyoit avoir tiré de cette visite, étoit d'empêcher qu'une femme si dangereuse n'empoisonnât l'esprit de Mylady par de nouveaux conseils.

Il ne s'étoit pas écoulé plus d'une heure pendant l'intervalle de ces deux expéditions. Nous gagnames la maison de ma belle-sœur. La porte nous en fut librement ouverte, & nous montames dans l'apartement sans trouver plus d'obstacles. Le Comte, trouvant la porte du cabinet fermée, ne permit point qu'un Laquais s'avançât pour nous annoncer. Il faut dérober, autant qu'il est possible, me dit-il avec beaucoup de sagesse, cette fâcheuse scéne à des Domestiques. C'est une précaution, ajouta-t'il, que je devois recommander à Mylady même, & que je serois fâché qu'elle n'eût point observée. Nous frapames doucement à la porte. On ne se hâta point d'ouvrir. Le Comte ayant levé la voix pour faire entendre qui nous étions, nous entendimes celle de ma belle-sœur, qui après quelques discours obscurs, dont une partie même nous échapa,

donna ordre à sa femme de Chambre de nous introduire.

Elle étoit seule avec cette femme, assise contre une table, & tenant une plume dont elle se servoit pour écrire. S'étant à peine levée pour nous recevoir, nous eumes bientôt remarqué qu'elle ne se trouvoit point assez de force pour se donner plus de mouvement. Son visage étoit d'une pâleur que je ne puis comparer qu'à celle de la mort. L'altération de tous ses traits, le désordre de ses yeux, enfin l'air étonnant qui étoit répandu dans toute sa figure, nous fit connoître sensiblement qu'elle étoit agitée par quelque chose de plus terrible que la confusion & la douleur. Le Comte, à qui l'office d'expliquer nos idées sembloit apartenir, commença par quelques marques de l'inquiétude où nous étions pour sa santé, & demanda à la femme de Chambre comment elle avoit pû laisser sa Maîtresse dans cet état, sans lui proposer quelque secours. Hélas! répondit cette femme, elle s'obstine à le refuser, & depuis une heure elle me retient ici malgré moi. A ce que le Comte lui dit à elle-même pour tirer d'elle l'aveu de son mal, elle ne répondit qu'en étendant le bras devant lui, avec un signe d'aversion pour nos soins, qui sembloit lui faire craindre de nous voir trop près d'elle. Enfin, comme c'étoit volontairement qu'elle s'étoit déterminée à nous faire ouvrir sa porte, elle nous pria d'écouter ce qu'elle s'étoit proposée de nous dire, sans autre précaution que de faire sortir sa femme de chambre, avec ordre d'attendre à deux pas de la porte.

Si vous n'avez amené M. le Doyen, dit-elle au Comte, en tenant les yeux baissez, que

pour redoubler ma confusion par sa présence, vous perdez le fruit de votre dessein; je suis dans un état qui doit me rendre insensible à de si petites considérations, & ma honte ni vos reproches ne peuvent être un mal fort insuportable pour moi, avec la certitude que j'ai de le voir finir fort vite. Je me réjouis au contraire de vous avoir tous deux pour témoins de mes derniers sentimens. Vous aprendrez mieux par ma bouche que par la lettre que j'étois à vous écrire, ce qui se passe à ce moment dans mon cœur; & si vous condamnez l'excès où le désespoir vient de m'entraîner, vous serez les maîtres de faire l'usage que vous voudrez de mon sécret.

Comme l'étonnement où nous étions le Comte & moi, nous portoit presqu'à chaque mot que nous entendions, à jetter les yeux l'un sur l'autre: Je ne sçais, reprit-elle, ce que signifient tant de regards; mais s'ils viennent de l'obscurité de mon discours, qui vous cause peut-être de l'embarras, je n'ai besoin que d'un moment pour l'éclaircir, & je vous laisserai encore à décider lequel je mérite de votre horreur ou de votre compassion. Il est vrai, continua-t'elle, que l'attrait du plaisir & les misérables conseils de Madame de S.... m'ont écartée de mon devoir. Donnez si vous voulez à mes désordres le nom d'yvresse ou d'aveuglement, mais ne croyez point que l'oubli de moi-même où je suis tombée par dégrés, ait jamais été volontaire. Les circonstances ont contribué chaque jour à cette dépravation, & j'ai moi-même été surprise de me trouver au milieu de l'abîme, sans avoir ouvert un fois les yeux pour reconnoître la voie qui m'y conduisoit. Comment, par exem-

ple, la tendresse & le respect dont j'étois remplie pour mon mari ne m'ont-elles pas mieux défendue contre les premiers mouvemens d'un amour déréglé ? Et si j'étois capable de quelque foiblesse, devoit-ce être aux dépens d'un goût si cher, que le tems & mon propre choix avoient si parfaitement confirmé ? Sans me reconnoître aussi criminelle que vous l'avez supposé dans vos reproches, je confesse, ajouta-t'elle, qu'on ne vous a point trompé sur une partie des excès qu'on m'impute. La vérité me condamne à cet aveu dans le redoutable moment où je suis, mais elle me dispense d'un détail qui feroit sans doute le tourment de mon mari.

Nous l'interrompimes avec de vifs témoignages de pitié, pour éloigner la défiance qu'elle sembloit marquer de notre discrétion. Si vous nous connoissez de l'honneur, lui dit le Comte, n'apréhendez point que votre mari aprenne jamais de nous ce que vous allez nous faire oublier à nous-mêmes par de si fortes marques de repentir. Ah ! reprit-elle, en l'interrompant à son tour, vous ignorez ma situation lorsque vous attribuez quelque chose à ma crainte. Il n'en reste plus lors qu'on n'a plus rien à prétendre à la vie. Et nous priant d'entendre ce qu'elle pouvoit nous expliquer en deux mots, elle nous aprit, qu'éloignée comme elle étoit de nous croire informez de ses intrigues, elle avoit été si effrayée des reproches du Comte, que ses forces, qui s'étoient soutenues pendant son discours, l'avoient abandonnée au moment qu'il étoit sorti. Etant demeurée quelque tems sans connoissance, le Misérable à qui le Comte avoit interdit l'entrée de sa maison, & qui n'avoit fait néan-

moins que se retirer dans une chambre voisine, étoit retourné au cabinet, après en avoir vû sortir celui dont il n'avoit osé soutenir la vûe. Il n'avoit pû douter, en voyant Mylady dans un profond évanouissement, qu'il ne se fût passé entr'elle & le Comte quelque scéne qui étoit la suite de celle qu'il venoit lui-même d'essuyer, & dont l'effet seroit infailliblement de lui faire perdre les ressources qu'il avoit trouvées jusqu'alors dans la crédulité de ma belle-sœur. Le même fond d'artifice & de friponerie qui l'avoit attaché à elle, lui inspira la détestable pensée de profiter de l'état où elle étoit, pour lui enlever tout d'un coup ce qu'il avoit déja fort altéré avec le secours de Madame de S...: & ce qu'ils s'étoient bien promis d'emporter successivement. Il connoissoit par une longue familiarité la cassette où Mylady tenoit renfermé, avec ses Bijoux, tous les Actes & les Contrats qui faisoient le fond de son bien. Il s'en saisit, & n'ayant rencontré, en gagnant la rue, que la femme de chambre, qui se rendoit sans dessein auprès de sa Maîtresse, il feignit, en riant, d'avoir été chargé par ma belle-sœur de mettre ce précieux fardeau à couvert, dans la crainte que le Comte de S... avec qui il lui attribua quelque démêlé, ne portât l'ascendant qu'il vouloit prendre sur elle jusqu'à s'emparer de ses Papiers.

La femme de chambre trouva Mylady, qui revenoit à elle-même, à l'instant qu'elle entra dans le cabinet; & ne lui apercevant que le reste de pâleur, qui est la suite de ces accidens, elle se défia d'autant moins de la cause, que sa Maîtresse se contint assez pour ne lui en laisser rien découvrir. Cependant en lui

rendant ses services, elle ne put s'empêcher de mêler dans ses discours ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Mylady, comme frapée de la foudre en vérifiant aussi-tôt le vol par ses yeux, trouva néanmoins assez de force, dans l'excès même de son trouble, pour se rendre maîtresse de ses premiers transports ; mais elle n'en ressentit que plus vivement son malheur. Tout ce qui est capable de jetter le désespoir & la consternation dans une ame, se réunissoit pour l'accabler. Avec les suites terribles dont elle se croyoit menacée de la part de son mari, elle se trouvoit réduite en un moment à l'indigence, par l'homme du monde à qui elle avoit prodigué le plus follement son bien & sa confiance. Sans expérience & sans lumiéres dans la pratique des affaires, il ne lui vint à l'esprit aucune ressource pour réparer la perte de sa cassette & pour arrêter les suites du vol. Enfin, ne voyant nul jour à l'espérance, & préférant la mort à mille extrémités funestes qu'elle croyoit inévitables, la seule pensée dont elle tira quelque consolation, fut de se souvenir qu'entre plusieurs Elixirs qu'elle avoit hérité de son pere, & qu'elle avoit conservé précieusement, elle avoit un Poison dont il lui avoit vanté souvent la vertu. Elle ne balança point un moment à l'avaller, sans en donner la moindre connoissance à sa femme de chambre, qui s'imagina, au contraire, que ce qu'elle lui voyoit prendre étoit un remède pour sa santé. Elle demanda ensuite une plume, pour nous aprendre les raisons qu'elle avoit eues de renoncer à la vie, & pour nous intéresser par l'honneur même de notre famille à ne pas réveler une si tragique avanture.

Ce qu'elle pouvoit ajouter à ce recit nous paroiſſant bien moins important que la néceſſité de la ſecourir, nous lui coupames la parole pour rapeller la femme de chambre, à qui nous ordonnames dans les termes les plus preſſans de faire venir le premier Médecin qui pourroit ſe rencontrer. Et pour ne rien négliger dans l'intervalle, le Comte viſitant la caſſette des Elixirs, y trouva heureuſement divers Contre-Poiſons, avec leurs noms & leurs marques qui lui ſervirent à les diſtinguer; il força Mylady de recevoir ce ſecours. Sa réſiſtance fut longue & opiniâtre, mais elle ſe rendit enfin à deux eſpérances qu'il lui fit concevoir; l'une, que ſi elle étoit réſolue de reprendre le goût du devoir, ſon mari ne ſeroit jamais informé du malheur qu'elle avoit eue de le perdre dans ſon abſence; l'autre, que le vol même de ſes Papiers n'étoit pas encore un mal irréparable, parce que le double de la plûpart des actes ſe conſerve dans les dépôts publics; & que pour ceux qu'il n'étoit pas poſſible de garantir par cette voye, on avoit du moins celle des avis publics & particuliers, qui en ſauveroit infailliblement la meilleure partie. En acceptant par ces deux motifs les ſecours qui pouvoient la rapeller à la vie, elle ſe jetta à nos genoux, & ſes promeſſes nous parurent auſſi ſincéres que ſes remercimens.

Il étoit ſi peu à craindre, dans la diſpoſition où je la voyois, qu'elle fit difficulté de ſuivre mes conſeils ou mes ordres, que ſuffiſant ſeul pour lui faire goûter ceux des Médecins, & pour l'engager même à quitter ſur le champ Paris, ſi ſa ſituation le permettoit, je preſſai le Comte de ne pas différer un moment à pren-

dre les mesures qu'il jugeroit nécessaires pour arrêter les suites du vol. Il partit dans ce dessein. Les Médecins, qui arriverent aussi-tôt, trouverent l'effet du Poison moins avancé que je ne me le figurois sur les aparences. Soit que l'Elixir en eût déja diminué la force, soit qu'il eût besoin d'un espace plus long pour agir, ils m'assurerent qu'il ne s'étoit point encore communiqué aux parties vitales, & qu'ils s'en rendroient facilement les maîtres. En effet, Mylady se trouva si soulagée par leurs soins, qu'elle fut en état dans l'espace de moins d'une heure, de monter en carosse avec moi pour se rendre à la terre du Comte. Ce changement se fit avec tant de précautions & de décence, que ses Domestiques mêmes n'ayant pas eu plus de soupçon des causes de son départ que de celles de sa maladie, je la consolai encore, en lui faisant valoir ce bonheur comme une augure des plus favorables pour l'avenir; & je lui persuadai enfin qu'elle n'avoit rien à craindre pour des secrets qui étoient dans les mains du Comte & dans les miennes.

Rien ne pouvoit me dispenser de passer quelque tems avec elle, autant pour éloigner Madame de S.... dont je craignois que l'impudence n'allât encore jusqu'à lui faire chercher les moyens de la revoir, que pour la confirmer dans des résolutions ausquelles je n'étois pas sûr que la nécessité n'eût point eu plus de part que le penchant du cœur. Ainsi le séjour que je fis auprès d'elle fut un exercice continuel de charité & de zéle, par le soin que je pris constamment de lui exposer devant les yeux tout ce qui pouvoit la rapeller à elle-même, & lui faire oublier ce qui l'avoit perdue. Elle me fit des ouvertures qui ne me laiss-

ſerent aucun doute de ſon repentir, & qui m'auroient perſuadé qu'il y avoit à compter ſur ſes irréſolutions, ſi ſa franchiſe même n'eût ſervi d'un autre côté à m'inſpirer une nouvelle défiance de l'avenir, en me faiſant pénétrer de plus en plus le fond naturel de ſon caractére. Avec les premieres lumiéres du Comte, & celles d'une expérience funeſte qui ne les avoit que trop vérifiées, je ne pouvois prendre le change, ni elle me le donner ſur ſes moindres inclinations. Son cœur m'étoit auſſi connu que le mien. J'y voyois à la vérité une détermination ſincére à vaincre des penchans pour leſquels on s'accuſoit d'avoir eu trop d'indulgence; mais c'étoit voir qu'on les avoit encore, & qu'on ſeroit peut-être toujours obligée de les combattre. L'état dans lequel on avoit l'ingénuité de ſe montrer étoit un état violent, qui ſupoſoit par conſéquent qu'on n'étoit rien moins que ce qu'on vouloit être, & qui devoit faire douter, auſſi long-tems que ce combat ſubſiſteroit, de quel côté la balance pourroit pancher un jour. Et ſi cette obſervation étoit certaine, il ne l'étoit pas moins que je ne devois rien attendre ni de ſes propres efforts, ni de l'ardeur de mon zele, pour guérir le mal dans ſa ſource. C'eût été tenter de changer la nature; entrepriſe qui ſurpaſſe les forces humaines, & que le Ciel ne s'eſt pas même engagé à mettre jamais parmi les miracles de ſa grace.

Cependant il importe ſi peu pour l'honneur & le repos d'un mari, que ſa femme ſoit portée à la vertu par goût naturel ou par effort de raiſon, & je doutois ſi peu que Mylady ne ſçût triompher d'elle-même, lors qu'elle auroit pour frein, non-ſeulement la préſence & les

regards, mais encore l'amour & les complaisances de mon frere, que s'il me vint quelque scrupule sur le renouvellement de leur union, ce ne fut point le doute de la tendresse de l'un, ni de la fidélité de l'autre qui me le fit naître. Je m'attachai seulement à considérer quel alloit être le sort de Patrice, qui retrouvant sa femme telle en aparence qu'il l'avoit laissée à son départ, alloit lui prodiguer toutes les caresses qu'un mari doit à la constance du devoir & de l'amour; tandis qu'elle l'avoit outragé si cruellement, que ce qu'il lui devoit, dans les préjugés ordinaires de l'honneur, étoit peut-être une mort cruelle, ou un suplice qui lui rendit la vie plus insuportable que la mort. Cette réflexion ne venoit point du penchant qui me portoit quelquefois à forger des difficultés, ou à les grossir. C'est la maniere commune de penser sur les événemens de cette nature. Le plus vil & le plus simple de tous les hommes consulté sur la situation de Patrice à son retour, auroit jugé qu'il n'y a point d'état si cruel; & l'y réduire par conséquent avec autant de liberté que de connoissance, n'étoit-ce pas le trahir avec la derniere cruauté? Je n'examinai point cette question par les régles humaines. Elles m'auroient causé trop d'embarras; & je n'avois d'ailleurs aucun besoin de les consulter, lorsque le malheur de Patrice étant ignoré, ce n'étoit point l'impression qu'il pouvoit faire sur autrui que je devois prendre pour fondement de mes réfléxions. Je me tournai vers le Ciel, dont les loix ne sont jamais équivoques, lors même qu'elles ne s'accordent point avec l'opinion des hommes. Il me sembla que les fautes d'une femme ne diminuant ni les droits, ni la pro-

priété, ni les goûts d'un mari, elles tirent moins leur griéveté du tort qu'elles lui font, que de la corruption du cœur qui les fait commettre. Ainsi lorsque l'ignorance met d'une part l'imagination à couvert, & que de l'autre on ne remarque aucun changement qui puisse faire douter qu'une femme ait été fidéle à son devoir, il n'y a rien dans la situation d'un homme trahi qui puisse la rendre aussi cruelle qu'on se le figure. Le crime & sa honte ne tombent aux yeux de Dieu que sur celle qui l'a commis, & l'un & l'autre disparoissent également s'ils sont effacez par le repentir.

Mais je m'arrêtois à des discussions inutiles; & l'ordre que le Ciel avoit mis dans les événemens m'en auroit dispensé, si j'eusse été capable de le pénétrer. De quelqu'espérance que je m'efforçasse de flatter l'esprit de ma belle-sœur, le remord de ses foiblesses & la crainte de son mari agissoient sur elle avec plus de force que toutes mes consolations. Si la diligence du Comte de S... avoit sauvé une partie de son bien, il n'avoit pû empêcher néanmoins que plusieurs billets considérables n'eussent passé sur le champ dans les Pays étrangers avec celui qui les avoit enlevez, & qui avoit eu soin lui-même de s'assurer toute l'utilité qu'il pouvoit tirer de son crime. Les sommes qu'il ne restoit aucune espérance de recueillir, montoient à plus de deux cens mille francs. Il étoit impossible que Patrice, en s'apercevant d'une perte si considérable, ne marquât pas beaucoup de curiosité pour les circonstances du vol, & qu'elle ne le conduisît tôt ou tard à d'autres connoissances. Cette pensée, jointe à mille inquiétudes, qui augmentoient à mesure que le retour de mon frere s'aprochoit, jointe au re-

mord continuel d'avoir manqué d'amour & de fidélité pour un mari si digne de ces deux sentimens, jointe peut-être à l'effet du poison, dont il étoit difficile que quelque partie n'eût pas trompé les soins & l'habileté des Médecins, la fit tomber dans une maladie de langueur, qui me fit croire dès les premiers jours que sa mort n'étoit pas éloignée. Rien ne fut négligé pour le rétablissement de sa santé. Je ne la quittai pas un moment, & mes services furent aussi empressez, que si je n'avois point eu de vie plus précieuse à conserver. Le Comte & son épouse lui rendirent les mêmes soins, avec toute l'ardeur qu'ils auroient eues pour Patrice même. Elle parut souffrir beaucoup de sa propre confusion dans la premiere visite qu'elle reçut de la Comtesse, & je compris aisément que la présence d'une femme vertueuse étoit pour elle un spectacle redoutable. Cependant je déchargeai son imagination d'une partie de ce fardeau, en l'assurant que ma sœur ignoroit entiérement son avanture. Cette assurance, qui sembloit lui répondre de la même discrétion à l'égard de son mari, parut rendre ses derniers soupirs assez tranquilles. Elle me conjura de ne pas m'éloigner de son lit. Tous les intervalles de force & de liberté d'esprit que sa maladie lui laissa, furent employez à regretter ses fautes. Elle me prioit de les nommer ses infortunes, pour en adoucir l'horreur à ses propres yeux ; & ne se connoissant pas, me disoit-elle, assez de force pour soutenir les regards de son mari sans expirer de honte & de douleur, elle regardoit comme une faveur du Ciel de lui épargner ce suplice, en lui ôtant la vie pendant son absence.

Nous la plaignimes sincérement le Comte

& moi. Une femme si aimable méritoit un autre sort ; & c'est encore un mistére impénétrable pour moi, que les plus parfaites qualités de la nature se trouvent quelquefois assorties avec de lâches passions qui les corrompent, ou confondues avec des vices odieux qui les défigurent. Le Comte poussa plus loin cette réflexion. Dans un corps matériel, me dit-il, où tout dépend d'un méchanisme qui n'a point de régles absolument certaines, & dont les différens mouvemens forment néanmoins ce qu'on nomme les passions, il ne me paroît pas si surprenant qu'à vous que l'inclination au vice ou à la vertu puisse être sujette à beaucoup de variété & d'altération : mais ce que j'admire, ajouta-t'il, c'est que les femmes ayent trouvé l'art d'enveloper leurs inclinations les plus oposées sous des aparences qui se ressemblent toujours ; de sorte que rien ne puisse nous aider à percer ce voile imposant qui donne à leurs penchans les plus déréglés le même dehors qu'à leurs vertus. Patrice, reprit-il, auroit-il été trompé par sa femme, si la longueur du tems & des observations pouvoient faire pénétrer l'œil le plus clairvoyant au travers de ces épaisses ténébres ? Sans combattre la pensée du Comte, je le priai seulement de remarquer que la différence qu'il mettoit entre ce qu'il nommoit inclination au vice ou à la vertu, venoit peut-être moins de la nature que de mille circonstances qui sont la source de nos habitudes. L'amour & la haine, ces deux inclinations naturelles ausquelles toutes les autres peuvent être raportées, ne méritent jamais en elles-mêmes le nom d'inclinations vicieuses. Elles ne le deviennent que par la mauvaise qualité des objets vers lesquels nous

nous portons ; ce qui est si vrai, que de quelque nature que ces objets puissent être, le sentiment du cœur est toujours le même. Pourquoi voudriez-vous donc, ajoutai-je, que la nature eût donné des aparences différentes à une chose qui n'est point capable de changer ? Le changement du moins, si l'on doit en reconnoître un, ne venant que des causes extérieures, qui excitent justement ou sans raison les désirs & les affections naturelles, il n'est pas plus raisonnable de souhaiter qu'il se manifeste au dehors, & par différences sensibles, qu'il ne le seroit de vouloir que le feu prît la couleur des objets qu'on lui présente, & sur lesquels son action est toujours semblable, quoique la différence soit quelquefois extrême dans les effets.

Nous passâmes bien-tôt de ces idées abstraites à des considérations plus intéressantes. Quoique la maladie de ma belle-sœur eût été assez longue pour nous laisser le tems d'en donner avis à Patrice, l'embarras qui nous restoit de son avanture, & si je l'ose dire ; l'espérance même que nous avions d'en sortir par sa mort, nous avoit fait prendre le parti de ne pas lui en marquer un seul mot dans nos Lettres. Mais si tout changeoit de face par cet événement, nous ne sentimes pas moins de quels ménagemens nous aurions besoin pour lui communiquer une si triste nouvelle. Son voyage, qui ne devoit durer que quatre mois, venoit d'être prolongé par de nouvelles négociations dont le Roi l'avoit chargé à la Cour d'Espagne. L'impatience de se retirer à Paris étoit néanmoins le seul sentiment qui regnoit dans ses Lettres. Quel moyen de lui aprendre par les nôtres un accident d'autant plus terrible pour lui, qu'une

prudence encore plus nécessaire ne nous permettoit pas d'y joindre d'autres éclaircissemens?. Les douleurs communes ont des bornes, nous le sçavions par nos expériences domestiques ; mais dans le cœur de ce tendre frere, le Comte, aussi incertain que moi, me demandoit si je n'apréhendois pas qu'elle ne fût capable de bien des excès ; & tremblans tous deux pour les suites qu'elle nous faisoit envisager, nous fumes long-tems à prendre une résolution qui ne se présentoit point d'abord à notre esprit.

Enfin, ne craignant point qu'il y eût d'excès à me reprocher, lors qu'il étoit question de prouver ma tendresse & mon zéle à mes freres, je pensai à faire moi-même le voyage de Madrid. Les prétextes ne manquoient point à un homme aussi curieux que moi de s'instruire. Ce fut le seul motif que je résolus d'aporter au Roi, car je voulois éviter tout ce qui auroit pû diminuer l'opinion qu'il avoit de la fermeté de mon frere. Ma belle-sœur n'étoit point assez connuë pour avoir excité l'attention du Public par sa maladie & par sa mort ; cette nouvelle n'avoit point été jusqu'à Saint-Germain, & je ne doutai point que nous ne pussions la tenir cachée de même, aussi long-tems que nous le croirions convenable à nos intérêts. Dès le jour suivant je me rendis à la Cour, & j'obtins du Roi, sans explication, la liberté de faire le voyage d'Espagne. Il mit néanmoins des bornes à mon absence ; mais le motif en étoit obligeant. Dans l'espérance où il étoit de voir réussir heureusement ses armes en Irlande, il me demanda si je ne me presserois pas assez pour grossir sa Cour, lorsque le succès de ses affaires lui permettroit

de retourner dans ses Etats. Il fixa mon retour au commencement de l'hyver, c'est-à-dire, dans un tems où la fin de la Campagne lui aprendroit quel jugement il devoit porter de sa fortune. Frivole attente, qui fut démentie par une suite d'événemens fort oposez ! Mais par la même raison, il avoit perdu, quelques semaines auparavant, le dessein de me faire passer en Irlande, pour enlever le Trésor de Mylord Linch. Quelque facilité qu'il y eût trouvé dans ses premieres vûës, lors qu'il s'imaginoit que je pourrois être secondé par ses Troupes, il avoit jugé ensuite si avantageusement de son Expédition, que se croyant tous les jours à la veille d'une victoire signalée, il comptoit d'aller récueillir le Trésor de ses propres mains.





LIVRE DIXIE'ME.

JE ne me croyois pas moins sûr de partir pour Madrid, & mes préparatifs ne demandant jamais beaucoup de tems ni de soins, je ne remettois pas plus loin mon départ qu'au jour suivant. Un incident qui ne m'étoit pas même venu à l'esprit, retarda mon voyage, & me força presqu'à l'abandonner tout-à-fait. S'imagineroit-on qu'il y eût des obstacles capables de m'arrêter, si je ne déclarois d'avance que ce fût le seul qui pût me faire renoncer à quelque chose de plus pressant encore, ou former, dans la même vûe, des entreprises mille fois plus pénibles & plus difficiles?

Rien ne paroissant nous mettre dans l'obligation de communiquer la mort de ma belle-sœur ni le dessein de mon voyage à Sara-Fincer, je me proposois de prendre congé d'elle, avec les marques ordinaires de mon estime & de mon attachement, sans lui parler autrement de mon départ, que pour lui recommander le soin de sa santé pendant mon absence. Cependant j'apris en arrivant de Saint-Sermain, qu'elle m'avoit fait demander plusieurs fois avec un vif empressement; & m'étant rendu chez elle, mon étonnement fut extrême de l'entendre parler, non-seulement de la mort de ma belle-sœur, mais du projet de mon voyage, comme si elle en eût apris de moi-même ou du Comte jusqu'aux plus légeres circonstances. Quelques mots, qui lui échaperent dans la chaleur de divers mouvemens dont je ne démêlai pas tout-d'un coup la nature, me firent

connoître aussi qu'elle n'avoit point ignoré les avantures de sa Rivale, ou qu'elle en sçavoit du moins tout ce qui n'avoit pas été confié uniquement à la discrétion du Comte & à la mienne. Je la regardois avec surprise, en attendant où ce prélude devoit aboutir. Enfin se levant de sa chaise, avec une action si vive, que je n'en pus méconnoître plus long-tems la cause; Ah! mon cher Doyen, me dit-elle, croyez-vous que je vous laisse partir seul pour l'Espagne; & lorsque le Ciel me rend la vie par de si heureux événemens, est-il quelqu'un au monde à qui je puisse me fier du succès de mes espérances? Je connois votre amitié par les plus généreuses preuves; & si j'avois à me reposer de mes intérêts sur un autre que moi, je n'irois pas plus loin pour choisir un Protecteur & un Ministre. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'être mon guide. Conduisez-moi, reprit-elle avec une ardeur plus déclarée: je n'ai plus d'obstacles à vaincre qui demandent les ménagemens de votre prudence; je ne souhaite que d'arriver à Madrid, & j'ose désormais tout espérer des seules forces de l'honnêteté & de l'amour.

Ayant eu le tems de me remettre pendant ce discours, je conçus ce que j'avoue, que la multitude de mes idées & de mes occupations ne m'avoit pas permis d'envisager jusqu'alors; c'est-à-dire, que la mort de ma belle-sœur rendoit de justes espérances à Sara, & que n'ayant plus en effet que la douleur à combattre dans le cœur de mon frere, il n'étoit pas impossible qu'il prît pour elle des sentimens ausquels j'ai remarqué mille fois qu'il avoit eu regret de ne pouvoir se rendre. Pourquoi se seroit-il obstiné à lui refuser son cœur? N'y re-

trouvoit-il pas toutes les vertus, & tous les charmes qu'il n'avoit pû s'empêcher d'admirer ? Il me sembloit même que sa patience, au milieu de tant de disgraces, leur donnoit un nouveau lustre; & soit que mon attachement pour elle eût grossi à mes yeux ses avantages, soit qu'elle eut tirée effectivement ce fruit de l'adversité, j'avois remarqué mille fois depuis qu'elle étoit chez le Comte, que son esprit, sa douceur, sa politesse, s'étoient perfectionnés par des accroissemens continuels. Dans le moment même où je faisois remonter ainsi mes réfléxions sur le passé, je ne laissois pas échaper une remarque présente, qui frapoit d'elle-même mon attention. Informée, comme je m'étois aperçû qu'elle l'étoit, du déreglement de ma belle-sœur, j'admirai qu'il ne lui échapât point de réflexion maligne, ni la moindre marque de cette joye insultante qu'on ressent si volontiers des infortunes d'une rivale. A peine avoit-elle prononcé son nom, & cet effort qu'elle faisoit sur elle-même redoubla l'opinion que j'avois toujours euë de sa douceur & de sa modestie.

Cependant des propositions ausquelles je m'attendois si peu, me jetterent dans un embarras dont je ne sortis point aisément. J'avois besoin de quelque délibération pour examiner si elles ne blessoient aucun droit. Un mariage rompu avec éclat pouvoit-il être renouvellé ? & si la séparation avoit été légitime, permettoit-elle de se rejoindre par un nouveau lien ? D'ailleurs quelle aparence de disposer Patrice à recevoir une nouvelle Epouse au moment qu'il aprendroit la perte de celle qu'il avoit uniquement aimé ? Cette derniére pensée suffisant seule pour m'inspirer ma réponse, je

remis la discussion des autres à des tems plus libres, & sans faire d'autre objection à Sara que celle qui se présentoit si naturellement, je lui demandai si les premiers momens de la douleur étoient un tems propre à faire réussir ses espérances. Elle convint de la force de cét obstacle; mais n'en demeurant pas moins ferme dans sa résolution, elle me proposa mille expédiens qu'elle croyoit capables de concilier toutes les difficultés. Je me garderai bien, me dit-elle, de paroître d'abord avec vous. Vous le verrez seul, pour lui apprendre sa perte. Votre zéle & votre prudence s'employeront à modérer les premiers mouvemens de sa douleur; & quand vous le croirez disposé à recevoir ma visite, je m'efforcerai à mon tour de lui faire goûter mes consolations. Si c'est le plaisir d'être aimé qu'il regrette, helas ! il reconnoîtra bientôt que ce qui lui reste surpasse tout ce qu'il a perdu.

Cet excès d'amour & de bonté m'arracha des larmes & des éloges; mais toûjours effrayé d'un projet où je croyois voir mille difficultés insurmontables, si je ne m'obstinai point à le condamner, j'exigeai du moins qu'il fût communiqué au Comte & à la Comtesse de S... & je fis dépendre mon consentement de leur réponse. Quelle fut la douleur de Sara, lorsqu'elle leur trouva la même opposition à ses désirs ! Dans ses prémiers mouvemens elle me protesta que rien n'étoit capable de l'arrêter, & que si je refusois de lui servir de guide, elle sauroit prendre sans moi la route d'Espagne, & se rendre à Madrid aussi promptement que moi. Je balançai alors si son intérêt même & celui de Patrice ne m'obligeoient pas d'abandonner le dessein de mon voyage. Mes

Lettres pouvoient amener mon frere par dégrés à la connoissance de sa perte, & lui ménager de même insensiblement les consolations qui pouvoient rendre la paix à son esprit. Je croyois prévoir qu'après avoir comme épuisé dans l'éloignement la premiere impétuosité de sa douleur, il seroit assez satisfait d'y trouver un reméde plus doux dans la tendresse d'une femme qu'il n'avoit jamais haïe, & dont il étoit sûr d'avoir été constamment aimé. Je me serois peut-être fixé à cette résolution, si la Comtesse n'eût réussi par d'autres motifs à faire changer celle de Sara. Elle lui représenta que devant se regarder comme une femme qui n'apartenoit plus à mon frere que par les désirs de l'amour, la bienséance lui imposoit des loix qu'elle paroissoit oublier. Cet avis, sans avoir peut-être toute la solidité que la Comtesse se persuadoit elle-même, fit tant d'impression sur un caractére aussi vertueux que celui de Sara, qu'il lui fit étouffer ses plus impétueux désirs. Mais avec quelle ardeur ne me conjura-t-elle pas d'embrasser donc ses intérêts, puisqu'elle perdoit l'espérance de les solliciter elle-même ! Elle me répéta vingt fois jusqu'aux termes dont elle auroit désiré que je me fusse servi. Elle vouloit les écrire & me charger de sa lettre. Ce fut après mille raisonnemens & mille efforts, que je l'obligeai de reconnoître la force de mes premiéres objections, & de confesser que la précipitation ne convenoit point à ses espérances.

Enfin j'eus la liberté de partir, & ma diligence répondant à mon zéle, je pris à peine le repos nécessaire dans le cours d'un si long voyage. Patrice me reçut avec une ouverture de cœur qui me fit juger tout d'un coup que

je retrouverois dans cet aimable frere toutes les qualités qui me rendoient son amitié si précieuse. Il ne restoit dans sa mémoire aucune trace de nos démêlés. Mais l'empressement avec lequel il me demanda des nouvelles de son épouse, m'annonça presqu'aussi promptement toutes les difficultés de mon entreprise. Il me renouvella les plaintes qu'il nous avoit faites plusieurs fois par ses Lettres, du trop long intervalle qu'elle mettoit entre les siennes ; & me faisant tout à la fois cent questions sur sa santé, sur ses occupations & sur la tendresse qu'elle conservoit pour lui, il ne soulagea mon embarras que par le droit qu'il me donnoit de lui répondre avec la même confusion. J'eus moins de peine à donner de la vraisemblance aux prétextes de mon voyage. Le désir de le voir, & l'occasion que son séjour à Madrid me donnoit de connoître l'Espagne, étoient des raisons si naturelles, qu'en le persuadant de mes vûës, elles lui inspirerent toute la chaleur que je souhaitois de lui pour me satisfaire. C'étoit dans la dissipation que cet exercice pouvoit lui causer, que j'espérois trouver des momens favorables à mon dessein ; & n'étant point pressé par le tems, qui me laissoit autant de jours à choisir qu'il y en auroit jusqu'à son retour en France. je n'avois pas le moindre doute qu'une entreprise conduite par tant de dégrés n'eût enfin tout le succès que j'avois osé m'en promettre.

Cette facilité à me flatter s'accrut encore par une découverte que je fis dès les premiers jours & qu'une aparence de vérité me fit prendre dans un sens qui étoit propre en effet à l'augmenter ; j'apris par le soin que j'eus de m'informer des Domestiques de mon frere, quelles

étoient ses habitudes à Madrid, qu'il voyoit familiérement une jeune Dame, dont le mérite avoit fait impression sur lui. Elle étoit veuve, & cette qualité lui donnant la liberté de recevoir les Etrangers, il passoit chez elle presque tout le tems qu'il n'employoit point à ses affaires. Peut-être me relâchai-je un peu de mes principes, en désirant qu'il eût pris quelqu'inclination pour elle, & l'intérêt même de Sara-Fincer ne m'empêcha point de lui souhaiter cet obstacle. Outre que je ne pouvois me le figurer assez fort pour me faire craindre beaucoup de peine à le vaincre, c'étoit en surmonter un si puissant que de me rendre maître de sa douleur, que tout le reste me parut un badinage. Si je ne m'assurai pas tout d'un coup, par lui-même, de ses dispositions pour une femme dont on m'avoit tant relevé les charmes, ce ne fut que pour en tirer plus d'utilité, en faisant servir à mon dessein, sans qu'il en eût la moindre défiance, les lumiéres que je voulois me procurer par une autre voye.

M'étant fait nommer plusieurs personnes de qui je pouvois les recevoir, je m'attachai à lier connoissance avec un Gentilhomme Espagnol qui voyoit souvent la même Dame, & qui, parlant la langue Françaife, étoit d'un accès facile pour ceux qui pouvoient l'entretenir dans cette Langue. Sur la seule qualité d'ami de cette Dame, je l'aurois crû lié avec elle par les mêmes motifs que je désirois à Patrice, si dès la premiere occasion que j'eus de lui parler d'elle, il ne m'en eût fait un portrait qui ne me parut pas venir du pinceau d'un Amant. Il me la représenta comme une coquette aguérie, qui, sous un faux semblant de modestie & de douceur, cachoit tout l'artifice dont une

femme qui ne cherche qu'à plaire est capable, & qui ne se bornant pas même à tenir un seul amant dans ses chaînes, s'efforçoit continuellement d'étendre ses conquêtes, avec la seule attention de se déguiser si habilement, que chacun de ses favoris se croyoit sûr d'être sans Rival. Il s'étoit guéri d'une malheureuse passion qu'il avoit long-tems nourri pour elle, par l'expérience qu'il avoit eu de ses trahisons; ce qui n'empêchoit point que l'estime qu'il faisoit de son esprit, & de cent qualités rares qu'il lui reconnoissoit encore, ne lui eût fait conserver pour elle une espéce d'attachement qu'il nommoit plutôt goût qu'amitié. Lors qu'il eut apris dans la suite de notre entretien que Patrice étoit mon frere, il me déclara naturellement que le voyant fort assidu chez cette belle veuve, il doutoit peu que l'amour n'eût beaucoup de part à ses visites, & il me conseilla de lui donner là-dessus les avis que je croirois propres à le sauver du danger. Du moins suis-je sûr, ajouta-t'il, qu'on se fait une étude de lui plaire; & il m'offrit de m'en faire juger par mes propres yeux.

Loin de m'effrayer de cette peinture, c'étoit précisément une inclination de cette espéce que j'aurois crû capable d'amuser assez Patrice pour le rendre moins sensible au coup que j'avois à lui porter, sans l'exposer néanmoins à s'amollir assez le cœur pour ne pas recevoir aisément un reméde qui seroit toujours beaucoup plus fort que le mal. J'acceptai avec joye l'offre du Gentilhomme Espagnol, & prévenant mon frere dès le même jour sur l'occasion que j'avois de me lier avec une Dame de sa connoissance, je ne remis pas ma visite plus loin qu'au lendemain. Vous verrez, me dit-il

froidement, une Dame d'un mérite diſtingué, & vous n'avez pas beſoin d'un autre que moi pour vous introduire chez elle. Je trouvai dans ce diſcours un air de confiance, qui confirma toutes mes idées. Il me reſta même ſi peu de doute, que je ne pus me défendre de quelques réflexions ſur l'inconſtance du cœur, qu'une ſeule paſſion ne ſuffit pas pour occuper tout entier; & ſi cette penſée me donna plus d'eſpoir que jamais de compoſer aiſément avec Patrice, elle ſervit peut-être à m'inſpirer pour le ſort de ma belle-ſœur une compaſſion plus vive que je ne l'avois ſenti.

Patrice me fit ſouvenir lui-même de l'engagement qu'il avoit pris avec moi. M'ayant préſenté à Dona Figuerrez avec une recommandation telle que la bienſéance la permettoit dans la bouche d'un frere, il me donna lieu de m'apercevoir bientôt de la conſidération qu'elle avoit pour lui. J'aurois commencé dès le premier moment mes obſervations, ſi le Gentilhomme Eſpagnol, qui étoit déja dans l'aſſemblée, ne ſe fût aſſez aproché de moi pour m'engager dans une converſation que je ne pus éviter. Un reſte de dépit, qu'il conſervoit encore de ſon avanture, le porta ſans doute à me faire connoître le caractére de ſes Rivaux. L'un, dont la figure étoit fort prévenante, avoit été le premier amant de Dona Figuerrez, après la mort, & peut-être, ajouta-t'il malicieuſement, vers les derniers tems de la vie de ſon mari. Peut-être encore eſt-il le ſeul qu'elle ait jamais aimé de bonne foi. Mais étant ſans biens, il lui ſeroit devenu fort à charge dans la fortune médiocre qu'elle poſſede, ſi elle s'étoit piquée d'une fidélité qui ne l'eût fait penſer qu'à lui. Il ne ſeroit pas

impoffible de juftifier ainfi fa coquéterie dans fa fource. Quoi qu'il en foit, une difgrace, pire encore que la pauvreté, força cet amant de s'éloigner de Madrid, au moment qu'elle avoit foumis à fes charmes un riche vieillard que vous voyez ici, dont le bien pouvoit lui faire trouver plus de douceurs que dans fon premier engagement. Elle perdit par conféquent du côté de l'amour autant qu'elle gagnoit du côté de la fortune; mais pour réparer cette perte, elle fe fit bientôt un nouvel efclâve de cet Officier, continua-t'il en me le montrant vis-à-vis de moi, qu'elle deftinoit à remplir les fonctions de l'abfent. Ce fut vers ce tems-là que je pris pour elle la funefte paffion qui m'a long-tems aveuglé. Je fuis riche, & d'un âge qui n'a rien de rebutant, non plus que ma figure. On parut charmé de mes foins, & tout l'art du monde fut employé pour affurer ma défaite. Ignorant ce que la fuite m'a fait heureufement découvrir, je me crus feul maître d'un cœur que je croyois d'un prix ineftimable; ou du moins je n'eus que de légers ombrages de la part du vieillard, qui n'a plus affez de fermeté d'efprit pour déguifer une bonne fortune, dont il fe croit feul en poffeffion. Je remarquai quelques allarmes qui furent tournées en plaifanterie. En un mot, l'Officier plus réfervé, jouiffant en fecret des droits qu'il s'étoit acquis, & le vieillard paffant à mes yeux pour un Rival peu dangereux par fes défirs, que je croyois réduits à quelques regards favorables, nous nous fommes trouvez tous trois affociez au même bonheur; & peut-être mon illufion dureroit-elle encore, fi le premier amant ne m'en fût venu tirer fans le vouloir. Ayant obtenu la liberté

de rentrer à Madrid, il reprit aussi-tôt la place qu'il avoit abandonnée; & s'il s'aperçut qu'il avoit des concurrens, la présence du vieillard & la mienne, qui étoit toujours accompagnée de bien des liberalités qu'il partageoit, ne blessa point sa délicatesse. Mais ne se croyant point obligé à la même contrainte qu'on avoit l'art d'exiger des autres, il se trahit par tant d'indiscrétions, qu'elles me firent ouvrir les yeux; & sans rompre trop durement avec la Dame, je me suis retranché insensiblement au commerce de l'amitié, dans lequel j'ai la foiblesse de trouver encore de la douceur. La tranquilité de ce sentiment me fait goûter sans amertume toutes les qualités que je ne sçaurois m'empêcher de lui reconnoître. Je joins à cette satisfaction un plaisir que vous trouverez peut-être moins innocent; c'est celui d'observer sa conduite, & de voir avec quelle adresse elle grossit tous les jours le nombre de ses amans. Le recueil de mes découvertes composeroit une Histoire intéressante par la variété & l'agrément. Mais ce que je ne pénétre pas encore, ajouta-t'il, ce sont les vûës qu'elle a sur Mylord votre frere, & la maniére dont il y répond. Je sçais l'origine de leur liaison. Elle est niéce & héritiere de notre Ambassadeur en France; l'occasion du voisinage lui a fait chercher le moyen de se lier avec un homme aimable, sous prétexte de s'informer de la santé de son oncle. Voyez le soin qu'elle prend de lui plaire, l'attention qu'elle marque pour tout ce qui sort de sa bouche, & l'air flatteur dont elle accompagne toutes ses réponses. Il tombera dans le piége, s'il n'a pas déja le malheur d'y être, & vous lui rendrez un office fraternel de l'en avertir.

Je m'aperçus en effet que Dona Figuerrez étoit uniquement occupée de ses attentions pour Patrice. Au moment que je tournai les yeux sur elle en cessant d'écouter le Gentilhomme, j'entendis le ton qu'elle prenoit pour marquer sa joye ou son admiration. Prévenu par le récit que je venois d'entendre, & plein encore de mon avanture avec Madame de S... je crus pénétrer ce voile trompeur, & je ne le trouvai point aussi imposant qu'on me l'avoit représenté. Cependant l'attitude & les discours de Patrice continuoient de me faire juger qu'il en étoit plus ébloui que moi, & je ne doutai point en lui voyant soûtenir le même air de prévention, qu'il ne fût plus engagé qu'il ne se l'imaginoit peut-être lui-même.

Le soir m'ayant rendu la liberté de l'entretenir seul, il n'attendit point que je le misse, par mes questions, dans la nécessité de s'expliquer. Vous avez vû Dona Figuerrez, me dit-il d'un air sérieux, & vous lui avez trouvé sans doute un mérite supérieur à son sexe. J'ai voulu vous laisser le tems de la connoître avant que de vous aprendre les raisons que j'ai de la voir. Il continua de me raconter qu'ayant lié connoissance avec elle à l'occasion de quelques lettres qu'il avoit reçûës de l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, il avoit pris tant de goût pour son esprit, que dans les communications qu'ils avoient ensemble, il lui avoit fait l'ouverture d'une partie des événemens de sa vie. L'histoire de son mariage n'avoit pas été oubliée, & n'ayant pû lui dissimuler dans la suite le chagrin qu'il avoit de recevoir si peu de nouvelles de son épouse, cette confidence avoit engagé Dona Figuerrez à lui offrir une entremise de l'Ambassadeur pour en aprendre. Quoi-

qu'il fût peu naturel d'employer une voïe si étrangere lorſqu'il avoit toute ſa famille à Paris, la crainte qu'il ne nous reſtât contre ſon épouſe quelque reſſentiment qui nous rendît trop froids à la ſervir, lui avoit fait accepter des offres qui n'étoient incommodes pour perſonne. Les premiéres lettres de l'Ambaſſadeur l'avoient rempli de mille idées, qui n'avoient encore pû s'éclaircir. Elles répréſentoient ma belle-ſœur dans un état ſi brillant, qu'il n'y avoit point reconnu la ſituation où il l'avoit laiſſée. L'Ambaſſadeur, en louant ſes charmes, dont il aſſuroit qu'il s'étoit inſtruit par ſes propres yeux, parloit de la vie agréable qu'elle menoit à Paris, & la donnoit pour un modéle des agrémens réunis de la fortune & de la beauté. Cette lettre dont on n'avoit lû que des articles de cette nature à Patrice, lui avoit cauſé des inquiétudes que Dona Figuerrez avoit obſervées. Elle en avoit profité pour pénétrer plus avant dans les ſecrets de mon frere, & ſe faiſant expliquer mieux ce qui paroiſſoit le chagriner, elle avoit employé toute ſon adreſſe pour réparer le mal qu'elle lui avoit imprudemment cauſé. Les lettres qui étoient venues à la ſuite n'avoient jamais apporté de nouvelles qui n'euſſent été conformes aux déſirs & aux idées de Patrice; & comme nous évitions avec ſoin dans les nôtres de lui aprendre ce qui n'étoit propre qu'à troubler inutilement ſon repos, il étoit parvenu à ſe perſuader que l'Ambaſſadeur s'étoit trompé dans ſes premiéres relations.

Vous concevez, me dit-il, qu'avec les tendres allarmes que j'ai continuellement pour mon épouſe, j'ai dû ménager une connoiſſance qui me procure chaque ſemaine des nouvelles ſi ſûres de ſa ſanté & de ſa ſituation. J'ai

eu l'injustice de les croire moins certaines de votre main & de celle de ma sœur, & j'ai continuellement le chagrin d'en recevoir trop rarement de mon épouse même, qui ne trouve point, aparemment, les mêmes douceurs que moi dans un commerce de lettres. Cependant le soin que M. l'Ambassadeur a pris constamment de m'informer de tout ce qui la touche, m'a servi de remède contre les tourmens de l'absence, & me console des nouveaux ordres du Roi, qui me retiennent encore ici pour son service. Je vois Dona Figuerrez, ajoûta-t-il, comme une ressource que la faveur de l'amour m'a ménagée à Madrid. Je lui parle moins d'elle-même que de mon épouse, & l'agrément de son commerce me tient lieu du bonheur que je ne puis trouver qu'en France.

On s'imaginera aisément combien ce discours, qui suposoit ma belle-sœur vivante, & sa conduite toujours aussi réglée que ses sentimens, dut me causer d'admiration. La bonne foi de mon frere m'effrayoit; & dans l'indignation que j'eus de le voir trompé si cruellement par des Etrangers, à qui je ne pouvois suposer les mêmes motifs que les miens pour suspenpendre l'éclaircissement de son sort, je fus prêt de dissiper à ses yeux de si dangereuses ténébres, qui me sembloient cacher nécessairement quelque mystére odieux. Cependant un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de le pénétrer, me fit modérer aussi-tôt cette chaleur. J'affectai même d'entrer dans les idées de Patrice, & sans lui communiquer ce que j'avois apris du caractére de Dona Figuerrez, j'éloignai tout ce qui pouvoit nous ramener à cette conversation, pour m'assurer la liberté d'aprofondir le lendemain des artifices que je ne voulois pas ignorer.

Il ne se présentoit point d'autre voie pour me procurer ces lumiéres, que celle du Gentilhomme Espagnol, à qui j'avois les obligations que j'ai raportées. Malgré l'attachement qu'il conservoit pour son ancienne Maîtresse ; je lui avois reçonnu un fond de ressentiment qui le disposoit toûjours à suivre les nouvelles preuves qu'il pouvoit découvrir de sa perfidie, & à les relever même des plus fortes couleurs, pour se confirmer aparemment dans la résolution qu'il avoit prise de ne plus lui apartenir par l'amour. Je pressentis néanmoins par d'autres épreuves si je ne m'étois pas trompé dans cette conjecture, & croyant pouvoir m'ouvrir à lui sans rien donner au hazard, je lui racontai tout ce que j'avois apris de mon frere, sans lui cacher que plusieurs faits constans qui détruisoient absolument toutes les supositions de Patrice, me faisoient soupçonner Dona Figuerrez de quelque noire imposture. Une scéne, si nouvelle pour lui, excita toute son ardeur pour en découvrir les ressorts. Comme ce n'étoit pas d'elle-même qu'il devoit attendre des éclaircissemens, il conclut, après quantité de réflexions, qu'il n'en pouvoit esperer de plus certains que de ses lettres. Il connoissoit le lieu où elle les resserroit, & le plaisir qu'il se faisoit déja de la trouver coupable de quelque nouvelle trahison, fut un motif si puissant pour lui, qu'il résolut de risquer tout pour se rendre maître de son secret par ce vol. J'admirai que dès le même jour il eût pu réussir dans une entreprise dont il avoit senti la difficulté lui-même. Il me fit avertir de me rendre chez lui, & triomphant de ce qu'il avoit déja découvert, il me montra d'aussi loin qu'il m'apeçut, un paquet de lettres qu'il avoit enlevées avec la cassette où elles étoient contenues.

Il ne m'avoit pas communiqué la voie qu'il devoit employer pour me servir, & quelque satisfaction que je ressentisse de lui voir de si sûrs éclaircissemens entre les mains, je n'osai louer une témérité qui avoit quelque chose de choquant dans mes principes. Je commençai même par lui faire quelque reproche d'une action si peu mesurée, & j'exigeai du moins que les lettres qui ne paroîtroient point avoir de raport à nos vûes, demeurassent inviolablement fermées. Il n'en avoit pas fallu lire un grand nombre pour pénétrer le fond d'un horrible complot. L'Ambassadeur avoit conçu une vive passion pour ma belle-sœur dans le même tems que Dona Figuerrez prennoit les mêmes sentimens pour Patrice. Les premiéres nouvelles qu'il avoit marquées à Madrid avoient été accompagnées de l'aveu de ses sentimens, que celle-ci s'étoit bien gardée de lire à mon frere. S'apercevant, au contraire, que le simple récit des divertissemens de ma belle-sœur faisoit sur lui une impression trop vive, & que l'inquiétude qu'il en paroissoit ressentir pouvoit devenir assez forte pour lui faire abandonner promptement l'Espagne, elle avoit profité des lumiéres quelle avoit tirées de lui pour engager l'Ambassadeur à ne plus rien écrire qui ne s'accordât avec l'idée que mon frere avoit de son épouse. Son espérance étoit d'attendrir insensiblement son cœur, tandis que l'Ambassadeur auroit la même liberté de former ses attaques sur celui de ma belle-sœur; & lorsqu'après divers événemens dont je n'ai raporté que ceux qui étoient venus jusqu'alors à ma connoissance, elle eût apris la mort infortunée de Mylady, elle n'en conçut qu'une espérance plus vive de vaincre le cœur de Patrice; & de l'amener

peut-être à lui offrir sa main avec son cœur.

L'Ambassadeur étoit donc du nombre de ceux qui avoient conspiré contre la vertu de ma belle-sœur, & ses lettres faisoient foi qu'il ne s'étoit pas cru des plus malheureux. Il se plaignoit souvent néanmoins, dans les réponses qu'il paroissoit faire aux questions de sa Niéce, que l'objet de sa passion ne prenoit pas pour lui des sentimens aussi sérieux qu'il l'auroit désiré pour son bonheur. Il la traitoit de volage & de capricieuse, qui ne paroissoit chercher que de l'amusement dans les plaisirs, & qui faisoit son moindre embarras du repos & de la satisfaction d'un Amant. Ces plaintes étoient capables de la rétablir un peu dans mon opinion. Je croyois voir par un témoignage qui ne m'étoit pas suspect, que s'il y avoit eu du déréglement dans sa conduite, il étoit moins venu d'un goût pour la débauche grossiére que de la légereté de son humeur, ou comme l'avoit pensé le Comte de S.... de la mollesse de ses sentimens. Quelqu'idée qu'on ait dû s'en former sur mon récit, je lui dois cette justice, que l'Ambassadeur, en confessant le dégré de faveur où il croyoit être auprès d'elle, s'aplaudissoit de son goût pour une femme si charmante, comme de la plus glorieuse fortune que l'amour pût lui offrir en France. Quel moyen néanmoins de concevoir qu'elle eût pû lui dérober le commerce qu'elle avoit avec un autre Amant, sans la croire assez artificieuse pour l'avoir trompé par de faux dehors ? Et dans cette supposition ne faudroit-il pas la regarder comme une coquette d'autant plus rafinée, que ne pouvant devoir dans un âge si tendre tant d'adresse à l'expérience, on ne pourroit l'attribuer qu'à la corruption de son esprit & à la perversité naturelle de son caractére ?

A moins qu'on ne veuille faire honneur de tant d'art à l'habileté de Madame de S ...., qui n'avoit pas besoin, peut-être, d'un espace bien long pour former ses éleves.

Mais quel étoit le sort de Patrice, d'être retombé en Espagne dans les mains d'une femme du même caractére? Il n'avoit que la droiture de son cœur pour s'en défendre, car étant attaqué si méthodiquement par une femme aussi habile que Dona Figuerrez, je n'ai jamais conçu qu'il eût pû se sauver autrement d'un péril qui se renouvelloit tous les jours. Plein de l'idée de son épouse, il ne lui tomboit pas même dans l'esprit qu'une autre femme pût penser à lui plaire. Ainsi les coquetteries & les avances de l'Espagnole étoient des soins perdus pour elle. Il n'attribuoit ses maniéres & ses expressions les plus flatteuses qu'à l'agrément naturel de son esprit, & au tour galant d'imagination qui régne assez communément en Espagne. Cette raison, jointe au plaisir qu'il avoit de recevoir par ses mains des nouvelles de son épouse, lui faisoit trouver plus de satisfaction auprès d'elle que dans toutes les assemblées de Madrid, où son mérite & sa naissance l'auroient fait recevoir avec distinction. Il n'avoit pas eu le même soin que moi de prendre des informations qui lui auroient fait regarder le commerce d'une femme si déréglée d'un autre œil. Il étoit donc sincérement son ami, & toutes les ressources de la coquetterie ne lui avoient pas fait naître un sentiment plus tendre.

Après avoir lû avec beaucoup de soin toutes les lettres de l'Ambassadeur, j'engageai le Gentilhomme à remettre en ordre dans la cassette celles qui n'appartenoient point à notre dessein, & l'ayant fait consentir à me laisser les

autres, je le remerciai d'un ſervice, par lequel j'étois bien perſuadé qu'il avoit cherché à ſatisfaire ſa curioſité plus que la mienne. Il me reſtoit à faire uſage de tant de piéces importantes. Je me repréſentai quel avoit dû être l'embarras de Dona Figuerrez, en aprenant de mon frere que j'arrivois de Paris, & que n'ayant pû ignorer la mort de ma belle-ſœur, c'étoit la premiére nouvelle que j'avois dû lui communiquer à mon arrivée. Elle avoit cru en effet tous ſes deſſeins renverſés, mais un coup d'œil lui ayant fait remarquer la tranquillité de Patrice, elle avoit jugé auſſi-tôt que par quelques raiſons que j'euſſe pû lui cacher ſa perte, il étoit impoſſible qu'il en fût informé; & s'attachant à cette penſée, elle n'avoit rien changé à ſon enjouement ordinaire. Cependant elle n'avoit pas cru mon ſilence ſans myſtére, & l'impatience de le pénétrer ne lui laiſſoit point de repos. Ainſi dans le temps que je penſois moi-même à la voir ſecrettement, pour la faire ſervir, peut-être malgré elle, à ma principale entrepriſe, elle avoit la même paſſion de m'entretenir, & je trouvai à mon retour chez Patrice un billet, par lequel elle me preſſoit de me rendre chez elle.

Je m'y rendis ſur le champ. L'utilité dont elle me pouvoit être ſe réduiſoit à ménager avec adreſſe les triſtes ouvertures qu'il falloit faire à Patrice. Je laiſſois à part ſes intentions, qui ne me paroiſſoient pas fort à craindre pour lui, & connoiſſant néanmoins le pouvoir qu'elle avoit ſur ſon eſprit, je ne doutois pas qu'elle n'eût la même habileté pour le conſoler que pour lui plaire. Il m'importoit peu à qui je puſſe avoir cette obligation, & ce qui étoit capable de m'inſpirer de la reconnoiſſance ne

m'imposoit aucune nécessité d'accorder mon estime. Elle me reçut avec un air de douceur & d'insinuation, qui m'obligea de me tenir en garde contre ses vûes. L'exemple de Madame de S.... me revenoit sans cesse à l'esprit. C'étoit néanmoins me donner beaucoup d'avantage sur elle, que de me confesser dès l'entrée de son discours, qu'elle fondoit de grandes espérances sur ma bonté; & continuant du même ton, elle me dit qu'elle estimoit assez mon frere pour souhaiter qu'il prît de l'inclination pour elle; qu'ayant apris la mort de son épouse, elle n'avoit pas jugé à propos de l'en instruire, & que j'avois aparemment quelque raison de lui en faire le même mystere, puisqu'il ne paroissoit pas que je l'en eusse informé: que la sienne pour se taire étoit la crainte d'affliger trop un homme pour qui elle avoit les sentimens les plus tendres, quoiqu'elle n'eût point encore été assez heureuse pour toucher son cœur; qu'elle sçavoit, par ses aveux continuels, la vive passion dont il étoit prévenu, & que prévoyant l'excès de douleur auquel il s'abandonneroit en aprenant sa perte, elle auroit souhaité de lui inspirer un peu d'amour avant que de lui faire cette ouverture, dans la vûe de le fortifier contre des atteintes si imprévûes; que si je voulois me prêter à son dessein, en différant, de concert avec elle, des éclaircissemens qui pouvoient être aisément suspendus, elle ne désespéroit pas de triompher à la fin de son cœur, & qu'en prenant quelques informations sur sa naissance & sa considération dans le monde, je trouverois peut-être qu'elle n'étoit point indigne de porter quelque jour le nom de ma belle-sœur.

De ce discours, & de mille instances qu'el-

le y ajouta dans le doute où je la laissai quelque tems par mon silence, je ne m'arrêtai qu'à la proposition de différer l'éclaircissement que j'aportois à mon frere, aussi long-tems qu'elle le souhaiteroit pour le succès de ses propres vûes. Laissant tout le reste à part, je lui répondis après quelques momens de méditation, que mon frere croyant son épouse vivante, son erreur l'obligeoit à la même fidélité pour les engagemens du mariage, & que je ne pouvois entrer par conséquent dans un complot qui l'exposeroit à s'écarter de son devoir. Mais pourquoi prendre, lui dis-je, un terme si long & si incertain? N'est-il pas plus naturel & plus conforme à vos désirs de profiter pour l'ouverture qui nous arrête, du goût présent que mon frere a pour votre mérite, & de remettre à lui inspirer des sentimens plus tendres, après le service que vous lui aurez rendu, en faisant servir votre esprit & le pouvoir de vos charmes à sa consolation? La reconnoissance vous fera peut-être accorder ce que vous vous plaignez de n'avoir point obtenu de l'amour. La fin de ce discours n'avoit pas toute ma sincérité ordinaire; mais c'étoit assez qu'elle n'en fût pas blessée, avec une femme dont je ne devois attendre que de l'artifice. Elle parut goûter mon conseil, & sans me dire quels moyens elle avoit dessein d'employer, elle se chargea d'aprendre à mon frere sa perte & le sujet de mon voyage.

Les jours suivans j'évitai de paroître chez elle. De quelque méthode qu'elle eût commencé à se servir, je m'aperçus que Patrice n'avoit pas sa tranquilité ordinaire, & ne pouvant douter de ce qui l'agitoit, j'étois surpris qu'il ne s'ouvrît point à moi par des témoi-

gnages plus déclarés de son inquiétude. Enfin quatre jours n'étoient pas écoulez, que rentrant le soir chez lui, d'où j'observois de ne pas m'écarter, il monta d'un air furieux dans mon apartement; & la voix comme étouffée par la violence de ses agitations, il se jetta dans un fauteuil, où il demeura quelque tems sans pouvoir prononcer une parole. Il la retrouva néanmoins, mais ce fut pour adresser au Ciel mille plaintes de son sort, avant que de tourner une fois les yeux sur moi. Je le prévins: Quel transport! lui dis-je, & qu'auriez-vous apris d'assez terrible pour vous troubler à cet excès? Ah! toutes vos conjectures n'en aprocheront jamais, me répondit-il avec un redoublement de furie, & si vous sçaviez de quelles horreurs on vient de m'empoisonner l'esprit, vous détesteriez la malignité des hommes, qui semble n'en vouloir qu'à l'innocence & à la vertu. Ecoutez, écoutez, reprit-il d'un air qui ne me promit point une narration fort suivie; & vous qui faites profession de vertu & d'honneur, aprenez par l'exemple d'autrui quelle récompense vous en devez attendre. Tout ce qu'il y a de gens d'honneur & de femmes vertueuses au monde n'y sont-ils pas intéressez? Et mêlant ainsi son récit de quantité d'exclamations, il me raconta que Dona Figuerrez, après lui avoir fait pressentir depuis plusieurs jours un secret d'importance, qu'elle paroissoit embarrassée à lui communiquer, venoit de lui faire enfin une horrible rélation de la conduite de sa femme; qu'il n'avoit pû être un moment troublé par de si noires impostures, puis qu'elles n'étoient pas même revêtues du moindre air de vraisemblance; qu'il vouloit m'en faire juge moi-même,

moi qui l'avois connue par une si longue familiarité, & qui avois toujours eu tant de lumiéres pour pénétrer le fond d'un caractére; qu'au lieu de cette modestie que je lui connoissois, & dont on pouvoit dire qu'elle étoit un modéle achevé pour son sexe, on lui attribuoit la conduite la plus libre & la plus dissolue; qu'on la représentoit à Paris dans le goût de toutes sortes de débauches, elle qu'il avoit laissée, comme je le sçavois fort bien, dans la Terre du Comte, & qui avoit toujours préféré la solitude de la Campagne au séjour de Paris. Mais, ce qu'il ne pouvoit repeter sans indignation & sans fureur, on parloit d'elle comme d'une femme galante, qui s'étoit fait connoître par plus d'une intrigue, & qui ne se piquoit pas de traiter ses amans avec trop de rigueur. C'étoit Dona Figuerrez qui lui avoit vômi toutes ces horreurs, & qui n'avoit pas eu honte de les lui faire valoir comme un service d'imporance, elle qu'il avoit prise jusqu'alors pour son amie, & à qui il avoit crû autant de bonté & de candeur, que d'esprit & d'agrémens. Il ne l'auroit pas accusé néanmoins d'un si noir excès de calomnie, & sçachant qu'elle entretenoit quelque relation de Lettres en France, il auroit mieux aimé se persuader qu'elle avoit été trompée par d'infâmes correspondans; mais sur la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre tant d'infernales accusations, elle avoit protesté qu'elle n'avançoit rien dont elle n'eût la preuve & le détail dans une multitude de Lettres. Elle s'est imaginée, continua Patrice, que j'aurois la crédulité de m'en raporter à sa parole. J'ai demandé la preuve qu'elle m'offroit dans ses Lettres; & j'aurois voulu connoître en effet quel

eût été le perfide qui eût osé faire passer si hardiment la malignité de son cœur sur le papier. Mais qu'est-il arrivé ? Dona Figuerrez, après s'être défendue long-tems, sous prétexte de ne commettre personne, a feint de m'aller chercher les Lettres prétendues, & revenant au même instant avec des exclamations contrefaites, elle s'est plaint de la perte d'une cassette où tous ses papiers étoient renfermez. Jugez, ajouta Patrice, quelle impression peut faire sur moi un artifice si grossier. Je l'ai quittée sur le champ, en croyant lui faire grace de ne pas l'accabler d'injures ; & j'ai juré de ne la revoir jamais.

Cependant, reprit-il en me regardant d'un œil douloureux, n'est-il pas vrai que je suis le plus malheureux de tous les hommes ? Que me veut cette Figuerrez ? Quelle raison la porte à détruire la réputation de ma femme, & à me remplir l'imagination de ces affreuses chiméres ? Est-ce elle qui les invente ? Les a-t'elle reçues effectivement de l'Ambassadeur d'Espagne ou de quelqu'autre correspondant ? Ah ! si j'osois penser que Sara Fincer eût été capable d'une si lâche vengeance....

Je l'interrompis, & ce nom respectable me parut mêlé si mal-à-propos parmi tant d'invectives, que je lui fis honte d'un soupçon indigne de lui. Je l'avois écouté tranquillement jusqu'alors, & réfléchissant sur chaque mot que j'entendois, je n'avois pas eu peine à comprendre tout ce qu'il m'avoit raconté. Il étoit clair pour moi que Dona Figuerrez avoit cru prendre la meilleure voye pour la préparer à sa perte, en lui aprenant que sa femme méritoit peu d'être regrettée. Les lettres qu'elle avoit voulu produire étoient celles que j'avois

entre les mains. Auſſi Patrice, qui ne me vit donner aucun ſigne d'étonnement, ni d'autre marque de chagrin & d'ardeur qu'au nom de Sara Fincer, parut-il me regarder avec quelqu'air d'embarras. Il ſembloit que malgré toute ſa prévention en faveur de ſon épouſe, mon ſilence fit naître des doutes dans ſon cœur, & qu'il attendît mes explications pour ſortir de cette incertitude. La mienne n'étoit guéres moins génante. Que pouvois-je lui répondre ſans m'engager trop, & ſans me mettre dans la néceſſité de venir tout d'un coup au point où je ne voulois arriver que par de nouveaux ménagemens? Loín de penſer, comme Dona Figuerrez, qu'il fallût commencer par l'infidélité de ſa femme, j'avois cru le devoir laiſſer dans une ignorance éternelle ſur cet odieux article; & ſans connoître l'amour par expérience, je jugeois que de toutes ſes pertes, celles qu'il éprouve par la perfidie, ſont les plus humiliantes & les plus cruelles. Mais étoit-il poſſible de réparer une indiſcrétion que je n'avois pas prévûe? Le pouvois-je du moins ſans altérer la vérité, qui méritoit encore plus d'être ménagée? Et puis qu'il en falloit venir tôt ou tard à des éclairciſſemens inévitables, pourquoi négliger une occaſion que Patrice m'offroit lui-même, & où je lui épargnois en quelque ſorte toute l'émotion qu'il avoit déja reſſentie?

Cependant les raiſons qui m'en avoient empêché juſqu'alors, furent encore les plus fortes. J'en trouvai même une nouvelle dans le doute injurieux qu'il avoit marqué à l'égard de Sara Fincer. Facile à ſe prévenir contre ceux qu'il croyoit mal diſpoſez pour ſa femme, qui me répondoit qu'il n'auroit pas pour

moi la même injuſtice, & que je ne lui deviendrois pas odieux tout d'un coup par la ſeule raiſon que je ne pouvois paroître auſſi affligé que lui de ſon malheur? Il me ſembloit d'ailleurs que Dona Figuerrez méritoit, par la docilité qu'elle avoit eue pour mon conſeil, de ne pas demeurer dans l'embarras où je l'avois jettée, en conſervant ſes lettres; & ſi ſa coquetterie devoit être punie par quelqu'humiliation, je n'avois aucune raiſon de vouloir contribuer à ſon châtiment. Il dépendoit de moi, en lui faiſant reſtituer ſecretement ſes lettres, de la mettre en état, non-ſeulement de juſtifier la vérité de ſon récit, mais d'achever tout-à-la-fois ce qu'elle avoit entrepris; & s'il étoit à craindre que Patrice ne conçût trop de haine pour la ſource d'où lui viendroient tant d'affreuſes lumiéres, c'étoit encore une raiſon de ſouhaiter qu'elle tombât ſur une coquette, qui cherchoit bien moins à le ſervir, qu'à ſatisfaire ſa vanité ou ſon ambition, en travaillant à ſéduire ſon cœur.

Ma réponſe fut donc tournée d'une maniere ſi équivoque, que Patrice ardent à ſaiſir tout ce qui flattoit ſes idées, n'y vit que la réfutation des injurieuſes confidences de Dona Figuerrez. Un mari moins aveuglé par l'amour auroit eu quelque défiance de l'air & du ton que j'affectai; car, non-ſeulement mes expreſſions, mais tous les mouvemens extérieurs qui accompagnent la voix, furent meſurez avec aſſez de ſoin, pour ne pas m'expoſer au reproche de l'avoir trompé par de fauſſes aparences, & je comptois moins ſur ce que je lui diſois de favorable que ſur la diſpoſition où il étoit en m'écoutant. Auſſi ſes réflexions me mirent elles en danger de me trahir. Je ne pus

l'entendre parler de ſon bonheur avec tranſport, & ſe prétendre d'autant plus heureux qu'il excitoit aſſez d'envie pour irriter la calomnie & la haine, ſans le plaindre de ſon aveuglement, & ſans l'exhorter même ouvertement à modérer des félicitations que l'inconſtance des choſes humaines rendoit ſujettes à de grands revers. Rien n'étoit capable de lui rendre ſes préventions ſuſpectes Il me prit vingt fois à témoin de la modeſtie & de la vertu de ſon épouſe, & ne faiſant point attention ſi je lui répondois, il continuoit de s'aplaudir d'avoir en partage une femme dont la ſageſſe étoit du moins égale à ſes charmes.

J'abandonnai au Ciel le ſoin de guérir ſans violence de ſi puiſſans préjugés, & le jour ſuivant j'employai toute mon adreſſe à faire remettre à Dona Figuerrez les lettres de ſon Ambaſſadeur, ſans qu'elle pût ſoupçonner à qui elle devoit cette reſtitution. J'avois prévû fort juſte qu'elle ne ſe reverroit pas plutôt ce tréſor entre les mains, qu'elle en feroit avertir mon frere. Il balança s'il devoit retourner chez elle, & m'avertiſſant des motifs qu'elle avoit de l'en prier, il me fit des railleries de ſon obſtination, qu'il commençoit à ſoupçonner de quelque mélange de tendreſſe. Sa viſite fut courte. Je le vis revenir, penſif à la vérité, & le viſage aſſez abattu, pour me perſuader qu'il n'avoit pas l'eſprit tranquille; mais ſi déterminé néanmoins à rejetter toutes ſortes de lumiéres, qu'affectant de ſourire auſſitôt qu'il me vit, il me dit d'un ton ironique, qu'il venoit de voir le chef-d'œuvre de la malignité. J'ai lû pluſieurs lettres, ajouta-t'il, qui contiennent en effet une partie de ce qu'on m'avoit raconté; mais vous ne douterez pas

un moment que Dona Figuerrez ne les ait composées depuis hier, pour réparer l'imprudence qu'elle avoit eue de s'être un peu trop avancé.

J'avoue que cette confiance fit monter mon embarras au comble; je ne repliquai que par un mouvement de tête, qui ne l'empêcha point de continuer: Mais ce que vous aurez peine à comprendre, tant il est rare, ajouta-t'il, qu'on porte si loin la hardiesse, c'est que piquée du refus que j'ai fait de la croire, & pour confirmer aparemment ses calomnies, elle m'a soutenu que ma femme est morte. Frapé malgré moi d'une si ridicule nouvelle, je n'ai pû m'empêcher de lui répondre plus sérieusement, que vous étiez arrivé tout récemment de France, & qu'elle oublioit, sans doute, de vous avoir vû chez elle il y a deux jours. Elle m'a dit que vous n'ignoriez pas plus qu'elle la mort de ma femme, & que j'en recevrois de vous les mêmes assurances. Cette folle effronterie m'a fait sortir de son apartement sans répliquer.

Malgré l'air tranquille & riant auquel il se forçoit encore, il me regardoit si attentivement pendant son discours, que j'eus besoin de toute ma fermeté pour ne pas changer de contenance. Je méditois en l'écoutant quel ton je prendrois pour lui répondre, & lors qu'il eût fini, je n'eus rien de plus prompt à lui dire qu'une simple réflexion sur l'ardeur de Dona Figuerrez, à qui j'attribuai pour motif les sentimens de tendresse dont il s'étoit déja défié, ma froideur, joint à l'adresse avec laquelle j'avois évité de lui répondre directement, le persuaderent si bien que tous les discours qu'il venoit d'entendre étoient autant de chiméres, que s'il ajouta quelques mots, ce fut pour

plaindre Dona Figuerrez, dont il s'imagina que la tête étoit encore plus dérangée par un accès de folie que son cœur ne l'étoit par l'amour.

Si quelqu'un étoit surpris qu'après avoir souhaité qu'il reçût d'elle l'éclaircissement que j'avois tant de répugnance à lui donner moi-même, je n'aye pas profité d'un commencement qu'elle avoit porté si loin, sur tout lors qu'il n'étoit question que d'un mot pour achever son ouvrage, je ne me justifierai que par l'étonnement où je fus de le voir aussi éloigné d'ouvrir les yeux à son retour, qu'il l'étoit en allant chez elle. Il ne falloit, à la vérité, qu'un mot pour lui donner les funestes clartés contre lesquelles il se défendoit si constamment; mais à ce mot étoient attachez tous les effets que je craignois de produire. Ainsi revenant aux premieres idées qui m'avoient conduit en Espagne, je résolus d'attendre que la maturité du tems & l'éloignement de sa perte eussent rendu mon entreprise plus aisée. Ce n'étoit pas avoir gagné peu que de lui avoir fait penser du moins, que les malheurs qu'on lui avoit annoncez étoient possibles; & je ne doutai point que de les avoir envisagez avec quelqu'incertitude, ne fût une raison de s'en consoler plus aisément, lors qu'il aprendroit, sans aucun doute, qu'ils n'étoient que trop réels.

Il rompit toute liaison avec Dona Figuerrez, & pendant quelques semaines de repos que lui laissa le soin de ses affaires, il me proposa de visiter avec lui les environs de Madrid. Je consentis volontiers à le suivre; mais ne pouvant me dispenser de revoir la Dame Espagnole, je dérobai quelques momens avant

notre

notre départ pour m'acquitter de cette visite. Elle étoit dans une extrême impatience d'apprendre le succés de ses ouvertures, & je la rendis muette d'étonnement, en l'assurant qu'elles n'avoient fait aucune impression sur l'esprit de mon frere. Mais vous n'avez donc rien ajouté, me dit-elle, pour confirmer mon témoignage? Elle fut choquée de ma sincérité à lui répondre que de fortes raisons, dont je la priai même de m'épargner le détail, m'avoient fait suspendre mes résolutions; & me protestant qu'elle sçauroit prendre d'autres moyens pour faire connoître à mon frere que c'étoit moins elle que moi qui la trompoit, elle me jetta dans une nouvelle inquiétude, qui m'accompagna pendant tout le cours de notre voyage. Je remarquai dans ce dernier entretien, que Patrice avoit plus de part à sa tendresse que je n'avois pû me l'imaginer d'une coquette aussi rafinée que le Cavalier Espagnol me l'avoit dépeinte. Elle me parla de lui avec un air d'intérêt si vif, elle releva ses bonnes qualités avec tant d'éloges, elle parut si affligée de l'opinion qu'il avoit dû prendre d'elle depuis qu'il l'avoit crue capable de lui en imposer par des calomnies, & si piquée contre moi, qu'elle accusoit avec raison de l'avoir laissée dans le précipice où je l'avois engagée, que je ne pus douter que le mérite de mon frere n'eût fait une véritable impression sur son cœur.

Les ordres du Roi, dont l'exécution retenoit Patrice en Espagne, avoient été remplis par son zéle, & la seule cause de son retardement étoit le délai des Ministres, qui lui avoient fixé, pour la réponse de leur Maître, un tems assez éloigné. Je me trouvai porté par la crainte qui me restoit des menaces de Dona Figuerrez

à faire durer notre promenade jusqu'au tems où je prévoyois que notre retour en France pourroit être reculé. Mon frere, à qui je fis cette proposition, la goûta sans en pénétrer le motif. Nous laissames à Madrid un de nos gens, avec ordre de tenir prêts nos Equipages pour le jour où nous avions réglé d'y rentrer, & la réponse de la Cour étant une affaire d'un moment, nous comptions de reprendre dès le lendemain la route de France. Rien ne pouvoit flatter davantage l'impatience que Patrice avoit de se revoir à Paris.

Pendant notre voyage, mille circonstances me présentérent l'occasion de m'ouvrir à lui; mais après avoir différé si long-tems, je ne me crus obligé, par aucune raison, de me hâter; & le reméde que j'espérois de l'ancienneté de ses malheurs se fortifiant de jour en jour, je me persuadai à la fin qu'il ne seroit pas trop tard d'en venir aux dernieres ouvertures sur la route de Madrid à Paris. Nos entretiens, dans celle que nous fimes pour satisfaire notre curiosité aux environs de la Capitale d'Espagne, roulerent sur des sujets fort oposez au principal objet dont j'étois rempli. Les propriétés du Pays, la Politique, la Réligion, les Lettres, fournissoient toujours une matiére fort abondante à deux Voyageurs qui s'étoient efforcez d'acquérir quelques lumiéres par leurs études. Nous n'éprouvames point un moment la langueur de l'ennui. Cependant je ne pouvois être continuellement près de Patrice, & le voir dans cette tranquillité, sans gémir de sa situation. La tristesse, la mort, toutes les passions violentes, me sembloient voltiger sans cesse autour de lui, avec une avidité cruelle de trouver l'entrée de son cœur.

J'avois perpetuellement ce triste spectacle devant les yeux ; & dans l'amertume que j'en ressentois, la tendresse & le zéle me faisoient souvent adresser au Ciel des priéres ardentes, qui me coûtoient un double effort pour les dérober à mon malheureux frere.

Notre projet s'étant éxécuté sans obstacles, nous quittames Madrid presqu'en y arrivant, & notre diligence à nous éloigner fut proportionnée à l'ardeur de Patrice pour revoir ce qu'il avoit de plus cher. Il étoit tems de penser que les délais, la dissimulation, les adoucissemens mêmes, ne pouvoient plus m'être d'aucun usage. Ce ne fut pas néanmoins dès le premier jour que je commençai le triste office qui faisoit depuis si long-tems le suplice de mon cœur. J'en laissai passer huit, que j'employai autant à combattre mes répugnances qu'à préparer mes termes. Il me sembloit que c'étoit gagner quelque chose que de différer. Enfin, un petit Village, où le mauvais tems nous obligea de passer la nuit, me fit renaître une occasion à laquelle j'avois renoncé mille fois, par le tour philosophique qu'y prit notre conversation. J'interrompis Patrice au milieu d'une réfléxion excellente, & prévoyant à quoi ce qu'il m'avoit déja dit pouvoit le conduire ; arrêtez, cher frere, lui dis-je avec un profond soupir, & ne faites pas difficulté de me parler sincérement. Vous sentez-vous toute la fermeté qui paroît dans vos principes, & croyez-vous que l'usage d'une si haute Philosophie ne surpasse point vos forces ? Il parut surpris de cette question. Cependant sans balancer sur sa réponse ; peut-être ne vous promettrois-je pas, me dit-il, la même vigueur d'esprit à tous les momens du jour, & je me souviens

de mille occasions fatales où je me suis trouvé plus foible que mes maximes. Mais dans un instant tel que celui-ci, plein comme je le suis de toutes les idées que nous venons d'agiter, & dans le degré de chaleur dont elles ont enflammé ma raison, il y a peu d'épreuves ausquelles je ne me crusse assez fort pour résister. Eh bien! cher Patrice, repris-je, faites donc usage de ce moment de force. Je vous l'ai caché à regret, & le Ciel m'est témoin que tous mes déguisemens & mes délais n'ont point eu d'autre source que la tendre amitié que j'ai pour vous. Mais nous touchons au moment où vous serez éclairci malgré moi. Votre femme est morte, vous l'avez perdue depuis plusieurs mois; & si c'est une consolation pour vous d'aprendre que sa conduite ne l'a pas rendue digne de vos regrets, je confirme du moins une partie des accusations de Dona Figuerrez. J'aurois continué, si le mouvement que je lui vis faire n'eût été capable de m'inspirer de l'effroi. Un air furieux de trouble & de désespoir avoit chassé d'abord la douceur qui étoit la parure naturelle de son visage; ce qui n'avoit pas empêché néanmoins qu'il ne m'eût prêté toute son attention jusqu'au dernier mot; mais après avoir combiné aparemment les faits & les témoignages, ne voyant aucun prétexte pour se défier de moi, & rapellant toutes les relations de Dona Figuerrez, dont j'avois confirmé si nettement la meilleure partie, il perdit pendant un moment tout empire sur lui-même, jusqu'à porter brusquement la main sur la garde de son épée, comme s'il n'eût plus songé qu'à se percer le sein. Je n'attribuerai qu'au secours du Ciel ou à la force réelle de son ame, le second mouvement par lequel il se défendit

du premier, car j'étois trop éloigné de lui, pour arrêter un transport si brusque. S'il avoit porté furieusement la main sur son épée, il la retira du même air, après une réfléxion d'un moment; & s'étant jetté sur la premiere chaise, en levant les yeux au Ciel & en y étendant les bras, il fut long-tems sans me faire entendre un mot ni un soupir. Je m'aprochai de lui; il m'écarta d'une main, tandis qu'il se couvroit les yeux de l'autre. On l'auroit pris pour un criminel qui étoit effrayé par ses remords, & le crime d'autrui lui causoit autant d'horreur qu'auroient dû faire les siens, s'il eût été coupable.

Le mouvement de sa main ne m'étoit point échapé, & sûr, par celui qui avoit succedé aussi-tôt, que le premier transport de son cœur avoit été rétracté, je ne me hâtai point de vouloir dissiper la douleur & la confusion où je le voyois abîmé. C'étoient des sentimens dont je n'apréhendois plus la même violence. J'affectai même de garder long-tems un morne silence, pour lui laisser le tems de s'apercevoir que je partageois sincérement ses peines; & que si j'avois eu la cruauté de les lui causer, j'avois commencé bien plûtôt que lui à les ressentir. Je m'attendois qu'après s'être livré intérieurement à toute l'impression d'un coup si terrible, il alloit m'adresser ou de justes imprécations contre la perfidie, ou des plaintes plus tristes & plus tendres, que je me serois bien gardé de combattre ou de condamner; mais se levant après un quart d'heure de silence, & continuant de se couvrir les yeux de la main, il fit signe à son Valet de chambre, que j'avois déja fait apeller pour le servir, de le conduire dans le lieu où il devoit passer la nuit. En pas-

ſant devant moi, il me fit une inclination reſpectueuſe, qui m'excita à lui dire quelques mots pour l'arrêter. Le même ſigne de main qu'il m'avoit déjai fait pour m'éloigner de lui, me fit comprendre que j'entreprendrois inutilement de le ſuivre. J'ordonnai à ſes gens d'écarter de lui ſes armes, & tout ce qui ne ſert quelquefois que trop utilement de ſecours à la douleur.

En me retirant moi-même dans ma chambre, à quel excès d'amertume ne pris-je pas plaiſir à me livrer? Quelles furent mes exclamations! Quels cris tendres & douloureux n'adreſſai-je point au Ciel! O Patrice! O frere digne d'un meilleur ſort! Quelles douceurs n'auriez-vous pas trouvé dans ma compaſſion, ſi vous en aviez vû tout l'excès, ou ſi c'étoit une conſolation dans l'extrême infortune, de connoître un cœur tendre qui la partage!

J'ajoûtai à l'ordre que j'avois donné aux Domeſtiques, celui de veiller à la porte de ſa chambre, & d'y entrer ſans affectation au moindre mouvement qu'ils entendroient. Pendant toute une nuit que je paſſai à genoux devant le Ciel, le cœur gros de gémiſſemens, qui ne s'exhaloient que par l'ardeur de mes priéres, il me vint mille fois à l'eſprit d'aller le ſurprendre, & de lui faire recevoir, malgré lui, les ſecours de mon zéle. Mais je connoiſſois ſon caractére: incapable de ſe livrer au dehors, lorſqu'il avoit l'ame occupée de quelque ſentiment; jaloux de la ſolitude juſques dans les plus légers intérêts qui étoient capables de toucher ſon cœur, combien mon importunité n'auroit-elle pas redoublé ſes peines? Je m'attendois néanmoins qu'il m'accorderoit le jour ſuivant la liberté de le voir, & j'avois déja pré-

paré les discours qui convenoient à mes sentimens & à sa situation. Mes espérances furent vaines. En me présentant le matin à sa porte, j'apris de son Valet de chambre qu'il vouloit absolument être seul, & que je n'étois pas excepté de ces ordre. Je n'insistai point, trop content de la modération dans laquelle on me rendoit témoignage qu'il avoit passé la nuit; ses soupirs avoient été le seul bruit qui s'étoit fait entendre. Tout ce jour fut pour moi un nouvel exercice de compassion & de douleur. Ma peine redoubla le soir, en aprenant du Valet de chambre qu'il étoit atteint d'une fiévre dangéreuse, & qu'en touchant les mains sans affectation, on les avoit trouvées si brûlantes, qu'à peine en avoit-on suporté l'ardeur. Je fis une nouvelle tentative pour le voir, & s'il ne rejetta point trop durement ma proposition, il me fit faire une réponse qui fut encore une loi plus forte pour la tendresse de mon cœur. Il se figuroit, me fit-il dire, à quel point j'étois touché de sa douleur, & il étoit sensible à ma compassion; mais dans les transports violens qu'il avoit à combattre, il étoit résolu de ne sortir de sa chambre que mort ou tranquille. Toute la pitié dont j'étois pénétré ne m'empêcha point de sourire tendrement de cette réponse. Je pris le parti de l'abandonner à l'excellence de son caractére; aussi sûr qu'il se rendroit digne de la protection du Ciel, que je l'étois qu'elle n'abandonneroit point tant de droiture & de bonté.

Nous avions déja passé un jour & deux nuits dans un misérable lieu où nous trouvions à peine les commodités les plus nécessaires à la vie. Le matin du second jour, étant sorti de l'Hôtellerie pour prendre l'air, je vis de loin

une Chaise qui s'avançoit avec toute la diligence de la Poste, précedée & suivie de plusieurs Domestiques à cheval, qui donnoient un air d'importance au Maître de l'Equipage. Un mouvement de curiosité m'ayant fait attendre que ce Cortége passât devant moi pour l'observer, je fus surpris de m'entendre apeller par mon nom, & beaucoup plus encore de voir paroître à la portiére de la Chaise Dona Figuerrez, qui joignoit divers signes de joye & d'amitié aux cris par lesquels elle s'efforçoit tout ensemble, & de se faire reconnoître de moi, & d'arrêter son Postillon.

Quoique ma premiere pensée fût de regarder cette aparition comme un contre-tems, je ne pus lui refuser les politesses que je devois autant à notre liaison qu'à son sexe. Elle n'eut rien de si pressant que de me demander si j'étois avec mon frere. Il auroit fallu faire trop de violence à la vérité pour le déguiser. Je lui répondis que j'étois arrivé avec lui dans le même Village, & qu'une maladie subite qui le retenoit au lit, nous forçoit de nous y arrêter. Ensuite m'étant rapellé immédiatement le chagrin qu'elle avoit eu de passer à ses yeux pour auteur ou complice d'une multitude de calomnies, je pensai que le hazard l'amenant ainsi sur nos traces, je devois profiter de l'occasion qu'il m'offroit pour réparer la part que j'avois eue à sa peine. Il entra même dans mes premieres réflexions, qu'après m'avoir marqué tant d'estime & de goût pour mon frere, elle pourroit s'employer avec quelque zéle à sa consolation ; & de toutes ces idées, je conclus, que sans blesser la bienséance, je pouvois l'inviter à descendre, pour se reposer un moment dans le même lieu. O Ciel! douteu-

vous, s'écria-t'elle aussi-tôt, que mon voyage ne soit fini, lorsque je rencontre ce qui me l'a fait entreprendre? Ce Village est mon terme, puisque je vous y retrouve. Et se faisant aider à descendre, elle m'embrassa avec autant de tendresse & d'ardeur que si elle m'eût pris pour l'objet de son voyage & de ses caresses.

Elle commençoit à se plaindre de mes injustices, autant pour avoir laissé mon frere dans une erreur dont elle s'étoit ressentie par la perte de son estime, que pour l'avoir porté à quitter si brusquement Madrid, qu'il avoit négligé en partant un grand nombre de ses meilleurs amis. J'interrompis ses plaintes par les excuses que je croyois lui devoir sur la premiere, & je lui confessai, sans détour, que si je m'étois rendu coupable de quelque chose à Madrid, ma faute étoit réparée depuis deux jours, par l'ouverture que j'avois faite à mon frere. Vous jugerez, lui dis-je, par l'état où vous l'allez voir, des raisons que j'avois de la retarder. Son impatience augmentant, elle ne parloit que de se faire conduire directement à sa chambre; mais je modérai cette chaleur, en lui aprenant qu'il ne pouvoit être vû qu'avec précaution, & que moi-même qui me flattois d'en être aimé, j'étois depuis deux jours à solliciter la permission de le voir. Elle me promit d'entrer dans les mêmes mesures, & m'accompagnant à pied jusqu'à l'Hôtellerie, elle eut le tems de me raconter les motifs qui l'amenoient en France. J'en ai trois, me dit-elle avec les graces qui ne l'abandonnoient jamais, & je vous avoue que j'avois besoin du premier pour servir de voile aux deux autres. L'Ambassadeur étant mon plus proche parent, on est prévenu du dessein où j'étois depuis long-

tems, de prendre l'occasion de son Ambassade pour faire le voyage de Paris. Mais pourquoi le dissimuler? J'ai l'image de votre frere dans le cœur. Je ne puis me consoler de l'opinion qu'il s'est formée de moi. J'irois au bout du monde pour le suivre, & le forcer de rendre justice à mes intentions. Vous, qui m'avez attiré sa haine, n'êtes-vous pas obligé, ajouta-t'elle, de lui faire connoître mon innocence? Je ne désavouai point que ce ne fût un devoir pour moi, & c'étoit l'avoir déja rempli que de m'être enfin expliqué avec mon frere. Nous arrivames à l'Hôtellerie. Je fis proposer à Patrice de recevoir notre visite. Le nom de Dona Figuerrez & son arrivée imprévûe, le réveillerent de son mortel assoupissement. Non-seulement il se reprocha de l'avoir traitée avec mépris, mais se rapellant toutes les mesures qu'elle avoit gardées pour lui donner les premieres nouvelles de son malheur, il reprit avec la reconnoissance qu'il crut devoir à son amitié, tous les sentimens d'estime qu'il avoit eu pour son mérite. Cependant il se contenta de lui faire donner ces assurances par son Valet de chambre, & s'excusant sur le désordre où elle ne pouvoit douter qu'il ne fût, il la fit prier de trouver bon qu'il se dispensât de la recevoir.

Elle ne parut point choquée de ce refus. Plaignant au contraire sa situation, dont on lui faisoit une triste peinture, elle me dit, de ce ton qui supose déja une familiarité bien établie: Hé bien, mon cher Doyen, nous attendrons qu'il consente à nous voir, & nous aurons le plaisir de penser qu'il nous sçait bien aproche de lui. Je ne m'oposai point à la résolution qu'elle marquoit ainsi de s'arrêter. La

solitude de Patrice ne pouvoit être aussi longue qu'il paroissoit se le proposer. Les affaires du Roi l'apelloient nécessairement à Saint Germain, & si sa fiévre ne devenoit pas une maladie assez sérieuse pour justifier son retardement, je sçavois qu'ayant marqué au Roi mon départ de Madrid, il devoit être persuadé que ce Prince comptoit les jours de notre marche. Je chargeai son Valet de lui en rappeller le souvenir, & je regardai même cet avis comme une épreuve qui me feroit juger de la profondeur & du danger de ses playes. Il ne répondit rien au discours de son Valet de chambre, comme s'il eût été également insensible au soin de ses devoirs & à celui de sa vie.

Cette obstination me parut un si dangereux effet de sa douleur, que je commençai à méditer plus sérieusement sur les moyens de le tirer de sa léthargie; mais le jour n'étoit pas fini, que Dona Figuerrez, plus adroite ou moins reservée que moi, avoit trouvé le moyen de s'introduire dans sa chambre, & comptant sur la familiarité dans laquelle elle avoit vécu longtems avec lui, elle avoit gagné, par ses maniéres insinuantes, autant que par la surprise que sa présence lui avoit causée, de se faire souffrir & de se faire écouter. J'apris d'elle-même, à son retour, ce qui s'étoit passé dans cet entretien. Il lui avoit fait des satisfactions fort soumises de la difficulté qu'il avoit eue de s'en raporter à son témoignage; & parlant de son malheur en homme qui n'espéroit pas d'y survivre; il l'avoit prié de se charger auprès de moi d'une commission dont il n'avoit pas, me dit-elle, la force de s'acquitter lui-même. La vûe du Doyen, lui avoit-il dit,

eſt un ſuplice plus inſuportable pour moi que la mort. Il triomphe ſans doute du ſujet de mes peines. Je l'ai trouvé conſtamment opoſé à mon mariage. Il a dû ſouhaiter par la même raiſon de le voir tourner malheureuſement. Et comment me perſuadera-t'il jamais qu'ayant ma femme devant les yeux, & ſe trouvant témoin de ſa conduite, il n'ait pû s'opoſer à tout ce que vous m'avez raconté de ſon déréglement, lui, à qui le ton de Cenſeur eſt ſi naturel, & qui s'eſt fait, pendant toute ſa vie, une étude de chagriner ſa famille par des excès de morale? Comptez qu'il a pris un plaiſir malin à voir tomber ma femme par dégrès, & qu'il s'aplaudit d'un effet qui ſemble prouver la ſupériorité de ſes vûes ſur les miennes. Ce n'eſt point une confidence que je vous fais, continua-t'il; dites-lui de ma part ce que je ne me ſens point le courage de reprocher à un frere, mais ce que je ſuis ſûr de ne lui pardonner jamais. Et comme je ſuis chargé des affaires du Roi, qui ne conſiſtent plus qu'à lui remettre le Traité que je viens de faire en ſon nom avec la Cour d'Eſpagne, propoſez à mon frere d'achever ma commiſſion en le portant à Saint Germain. Je lui aurai la double obligation de me délivrer de ſa préſence, & de me procurer la liberté de fuir également le reſte des hommes, avec qui je ne veux plus avoir le moindre commerce.

Dona Figuerrez, flattée de la confiance qu'il lui avoit marquée par ce diſcours, & prévoyant, ſans doute, que pour le guérir de ſa triſteſſe, autant que pour le deſſein qu'elle avoit de gagner ſon cœur, il lui deviendroit aiſé d'employer dans mon abſence tout ce qu'elle avoit d'eſprit & d'artifice, n'avoit répondu que pour

aprouver son dessein, & pour l'exhorter même à n'en pas changer. En me faisant ce récit, dont elle affecta de n'adoucir par aucune politesse tout ce qu'il avoit d'humiliant pour moi, elle entreprit de me persuader aussi, que le repos & la solitude étant ce qui convenoit le plus à sa situation, je devois lui accorder la satisfaction qu'il me demandoit, & me reposer sur elle du soin de calmer son esprit. Ensuite s'imaginant donner plus de vraisemblance à cette promesse par l'aveu formel de ses sentimens, elle me déclara que ne se croyant point indigne de l'affection d'un honnête homme, son espérance étoit de mériter celle de mon frere, par toutes les marques qu'elle pourroit lui donner d'une honnête passion, pour le conduire, s'il étoit possible, à lui accorder quelque jour le nom de son épouse. Vous me voyez engagée par cette vûe, me dit-elle, non-seulement à ne rien épargner pour rétablir sa santé & son repos, mais à le faire changer de dispositions pour vous, & à me faire un mérite de conserver la paix & l'amitié dans votre famille. Partez, mon cher Doyen, chargez-vous de la commission qu'il vous abandonne, & ne doutez pas que mes soins ne vous le fassent retrouver tel qu'il doit être pour vous, lorsque nous vous réjoindrons à Paris, car vous jugez bien, ajouta-t-elle en souriant, que je lui ferai perdre bientôt sa haine pour le monde, & la résolution où il est de le fuir.

Avec quelque chagrin que j'eusse entendu ce long discours, je me sentis moins affligé de l'injustice de mon frere, que l'amitié me fit regarder aussi-tôt comme le délire d'un cœur & d'un esprit malade, que je ne fus piqué de la hardiesse & de la présomption d'une femme

que je n'avois pas vûe quatre fois dans ma vie. Comment s'attribuoit-elle le droit de régler ma conduite & les intérêts de ma famille? Patrice avoit été son ami, & je comprenois bien que pendant plus de quatre mois qu'il avoit passés à Madrid, ayant été peu de jours sans la voir familiérement, il pouvoit avoir eu pour elle une confiance & des ouvertures sur lesquelles elle établissoit une partie de ses espérances. Mais étoit-elle déja si sûre de sa tendresse, qu'elle se crût autorisée à prendre de l'empire sur ce qui dépendoit de lui; & d'un autre côté se figuroit-elle que j'eusse d'autre dépendance de mon frere, que celle de la tendresse du sang & du zéle de la Religion? Il entroit peut-être dans ce ressentiment un peu de jalousie; mais je la croyois juste, en considérant que Patrice accordoit à une Etrangere des marques de confiance & d'amitié qu'il m'avoit réfusées. Le soupçon qu'il avoit de mes sentimens me paroissoit pardonnable dans les premiéres agitations de sa douleur, mais je ne pouvois lui passer de se livrer à son injustice, jusqu'à la faire éclater par une conduite aussi dure que ses discours. Enfin, loin de me rendre à la proposition qu'on me faisoit de sa part, je protestai à Dona Figuerrez que rien ne me feroit consentir à l'abandonner un moment, & que je ne lui ferois pas non plus le tort d'achever une commission dont le Roi ne pouvoit demander compte qu'à celui qu'il en avoit chargé.

Dona Figuerrez se fit sans doute un mérite auprès de lui de l'exactitude offençante avec laquelle elle m'avoit raporté ses termes; & je n'ose garantir qu'elle n'ajoûta point quelque chose aux miens pour empoisonner ma répon-

se. Le reste du jour se passa sans aucun incident, & je ne l'employai qu'à réfléchir sur le malheureux prix de mon zéle, qui ne m'avoit jamais attiré de mes freres que des chagrins & des humiliations. Vers le milieu de la nuit, dans le tems que l'amertume de mes idées tenoit le sommeil fort éloigné de mes yeux, j'entendis un bruit de Chevaux & de Voitures, que je pris pour l'Equipage de quelque Voyageur. L'espéce de repos dont je jouissois, par la liberté que j'avois du moins de m'abandonner à mes tristes réfléxions, n'en fut pas troublé, parce que je n'avois pas le moindre pressentiment des nouvelles douleurs qui me menaçoient. Mais à mon réveil, qui fut un peu retardé par l'insomnie où j'avois passé toute la nuit, Jacin, mon ancien Valet, m'aprit que Patrice étoit parti avec ses gens, & qu'il avoit laissé pour moi une lettre qu'on n'avoit remise à Jacin même, que lorsqu'il étoit sorti du lit. Je l'ouvris avec tout le trouble que cet avis devoit me causer. Elle contenoit en peu de lignes, que ne pouvant suporter le monde, ni moi, ni lui-même, il alloit se retirer dans quelque solitude, où il ne vouloit plus de communication qu'avec des Etres muets & insensibles, qui ne seroient capables ni de le persécuter, ni de le trahir. Il laissoit, ajoûtoit-il, dans la chambre qu'il avoit occupée, une cassette dans laquelle je trouverois les Piéces qu'il devoit remettre au Roi, avec quelques instructions qu'il y avoit jointes pour moi, & qui me suffiroient pour répondre aussi parfaitement que lui-même à l'attente de ce Prince. Il me supplioit de lui faire goûter ses excuses, faisant assez de fond sur sa bonté pour ne pas douter qu'il ne les trouvât justes.

Il ne me vint pas le moindre doute que Dona Figuerrez ne fût partie avec lui, & cette pensée augmentant ma douleur, je laissai échaper devant Jacin mille plaintes qui lui firent pénétrer une partie de mes agitations. A l'égard de Dona Figuerrez, il se hâta de m'apprendre qu'elle étoit encore ensevelie dans le sommeil, & qu'il étoit fort trompé si elle avoit été mieux informée que moi du départ de mon frere. Je sentis mon courage renaître sur cette assurance, & formant aussi-tôt un dessein qui me satisfaisoit autant du côté de Dona Figuerrez, dont il me faisoit tirer une vengeance innocente, que de celui de mon frere, à qui il me donnoit encore l'espérance de me rendre utile malgré lui-même, je donnai ordre à Jacin de faire mettre promptement les Chevaux à ma Chaise. J'étois résolu de partir sur le champ, c'est-à-dire, avant que la Dame Espagnole fût réveillée, & de suivre Patrice avec tant de diligence, que n'ayant point d'autre route que celle de la Poste, il ne pût m'échaper avant la fin du jour.

Mes ordres furent exécutés. Je m'éloignai de l'Hôtellerie avant que Dona Figuerrez eût appellé ses gens ; & poussant la vengeance aussi loin que je crus le pouvoir, sans blesser la charité, je chargeai un homme de sa suite, en montant dans ma Chaise, de lui dire qu'elle me devoit quelque reconnoissance pour le soin que j'avois pris de ne pas troubler son sommeil. Quand j'aurois suposé que le même motif qui lui avoit fait quitter l'Espagne, l'eût porté à vouloir marcher aussi-tôt sur nos traces, j'étois sûr qu'il ne restoit point assez de Chevaux à la Poste, pour lui permettre de partir avant le retour des nôtres, & je comptois par conséquent que nous prendrions tant d'avance, qu'il lui seroit difficile de nous rejoindre.

Ce raisonnement supposoit néanmoins que Patrice continueroit de suivre la route de Paris, hors de laquelle on ne trouve pas toujours de Postes réglées pour la communication des autres Villes. Je poussai jusqu'à Orléans dans cette pensée, en m'informant sans cesse à quelle distance il étoit devant moi, & s'il n'avoit pas marqué quelque dessein de changer de route. Ce fut à Orléans que je perdis sa trace. On m'apprit à la Poste qu'il y étoit arrivé trois ou quatre heures avant moi, & qu'ayant confié sa Chaise, & quelques autres parties de son Equipage au Maître de la maison, il étoit sorti à pied avec trois Domestiques qu'il avoit à sa suite. J'abandonnai le dessein de continuer mon voyage, & ne pensant plus qu'à le découvrir, je me flattai que ce soin ne demanderoit pas de longues recherches dans une Ville de Province. Cependant, après avoir employé inutilement une partie du jour, je n'apris que vers le soir qu'il avoit loué un Batteau, dans lequel il s'étoit mis avec un de ses gens, après avoir congédié les deux autres ; & que ne s'étant ouvert ni sur le lieu où il alloit, ni même sur le tems dont il avoit besoin pour son voyage, on ne pouvoit en être informé qu'au retour de ses Batteliers.

Quel nouveau sujet d'embarras ! La prudence ne me permettoit pas de marcher au hazard. Il fallut attendre pendant deux jours un éclaircissement que je ne pouvois recevoir que par la voie qu'on me proposoit. Je les passai dans mille allarmes, que l'incertitude de leur durée rendoit encore plus cruelles. Enfin, l'arrivée des Batteliers vint les finir heureusement. Ils avoient conduit Patrice dans une Abbaye de Bénédictins, située à quelques lieues d'Orléans,

ſur le bord de la Loire, & ils revenoient fort ſatisfaits de ſa douceur & de ſes libéralités. N'ayant pu me donner d'autres lumiéres, ils ne firent qu'enflammer le déſir que j'avois de le réjoindre. Son déſeſpoir, diſois-je, l'auroit-il fait penſer à rompre abſolument avec le monde, & ſeroit-il capable de s'enſevelir dans la ſolitude avec le deſſein de n'en ſortir jamais? J'augurerois mal d'une réſolution formée dans le trouble, & j'en apréhenderois les ſuites. Ces grands ſacrifices doivent être le fruit d'une méditation tranquille. La raiſon & la grace n'aident guéres à ſoutenir un parti violent, quand elles ne l'ont point inſpiré. Je me hâtai de partir avec les mêmes Batteliers qui l'avoient conduit.

Fin de la dixiéme Partie.





LIVRE ONZIE'ME.

EN arrivant à l'Abbaye, j'apris par les informations que je me procurai à la porte, que Patrice s'étoit présenté au Supérieur sous un nom différent du sien. Il n'avoit pas déguisé sa patrie ni sa naissance, mais confessant que des chagrins extraordinaires lui faisoient chercher la solitude, il avoit demandé en grace qu'on ne cherchât point à les aprofondir, & de son côté il avoit promis de n'aporter aucun trouble dans la maison, par le genre de vie qu'il se proposoit. Après avoir réglé le prix de sa pension, il s'étoit fait donner l'apartement le plus écarté. La proximité d'un bois fort épais avoit flatté sa mélancolie. Il s'y étoit fait aporter quelques livres qu'il avoit désignés par leurs titres, & convenant avec le Supérieur qu'on ne lui proposeroit de voir personne dans cette retraite, s'il ne demandoit quelque-fois cet amusement lui-même, il s'y étoit renfermé de bonne grace avec son Valet de chambre, une heure après son arrivée.

Comme un événement si extraordinaire avoit fait beaucoup de bruit dans la maison, on n'aprit point que je m'en informois à la porte avec beaucoup de curiosité, sans marquer autant d'empressement de me voir & de m'entendre. Mon dessein n'en eût pas moins été de faire apeller le Supérieur, & de me faire répéter par lui-même ce que je craignois de n'avoir apris qu'imparfaitement; mais le Portier, que j'entretenois encore, me le fit connoître dans le nombre de ceux que la curiosité amenoit vers

moi. Je le pris à l'écart avec beaucoup de précautions, pour ne me laisser pas voir des autres, dans la crainte que l'impression qui leur resteroit d'une figure aussi remarquable que la mienne, ne fit connoître tôt ou tard à Patrice que j'avois découvert le lieu de sa retraite, & que j'y étois venu deux jours après lui. Dès la premiére idée que j'avois conçuë de son projet sur la rélation du Portier, loin de le trouver opposé à la raison, je m'étois persuadé qu'il en pouvoit tirer beaucoup d'avantage pour le rétablissement de son repos, & j'avois pris la résolution non-seulement de ne pas le troubler par ma visite dans le premier essai qu'il faisoit de la solitude, mais de lui laisser même ignorer que j'eusse marché de si près sur ses traces. Cependant j'étois bien aise de former quelque liaison avec le Supérieur, autant pour m'assurer le moyen de recevoir réguliérement de ses nouvelles, que pour l'engager par mes civilités à contribuer de tout son pouvoir à la guérison de mon frere. Sans m'ouvrir plus que lui sur notre nom & sans faire même connoître à quel degré je lui appartenois par le sang, je n'omis rien de ce qui pouvoit le rendre cher & respectable à la Communauté, & j'eus la satisfaction d'aprendre du Supérieur qu'il avoit pris dès la premiére vûe tous ces sentimens pour lui.

Mon cœur se trouva si soulagé par cette heureuse découverte, qu'osant déja m'en promettre les plus agréables fruits, je ne pensai qu'à me rendre promptement à Paris pour les hâter. Connoissant la bonté naturelle & la pieté du Roi, je cessai de craindre qu'il ne fût offensé du parti que mon frere avoit pris, & je comptai qu'effectivement, avec les instructions

que Patrice m'avoit laissées, je suppléerois facilement à son absence. Mais je trouvois plus de douceur encore à prévoir que la solitude lui rendant peu à peu la tranquillité d'esprit & de cœur qu'il avoit perdue depuis si longtems, sa raison prendroit tôt ou tard assez de force pour lui faire sentir ce qu'il devoit à Sara Fincer, & pour le disposer enfin à la rétablir dans tous les droits que sa rivale avoit usurpés. Dona Figuerrez cessoit de m'être redoutable. Je ne pouvois douter qu'elle ne continuât son voyage, & depuis que je l'avois quittée, je n'avois pu me défendre d'une crainte qui m'avoit troublé continuellement sur la route. Si j'avois peu redouté en Espagne les sentimens qu'elle pouvoit inspirer à mon frere, parce qu'étant comme au Théatre de ses désordres il dépendoit de moi à tous momens de lever le voile aux yeux de Patrice, pour lui faire connoître par mon récit ou par celui de quantité d'autres, que sa conduite la rendoit indigne de la main d'un homme d'honneur, je n'avois pas la même ressource en France, j'appréhendois au contraire que la distinction avec laquelle son mérite personnel & la qualité de Parente de l'Ambassadeur alloit la faire paroître à Paris, ne fût aussi capable d'éblouir les yeux de Patrice, que l'éloignement de Madrid le feroit sans doute de les fermer sur des reproches & des accusations dont il me feroit difficile de vérifier les preuves. Le parti qu'il avoit pris dissipoit toutes mes défiances. Il avoit peu de tendresse pour elle, puisque la honte & la douleur l'avoient rendu capable de la quitter sans regret; & quand elle auroit joint à tous les charmes que je lui connoissois, toute la sagesse qu'elle n'avoit pas, pour atta-

quer le cœur de Patrice avec de si fortes armes, je me proposois d'agir si puissamment en faveur de l'infortunée Sara, & par des voyes ausquelles il étoit naturellement si sensible, que je me croyois déja presqu'assuré de ma victoire.

Je m'entretenois de ces idées en retournant à Orléans, où j'avois laissé ma chaise, lorsqu'en touchant au rivage de la Loire pour sortir du batteau qui m'avoit conduit, je vis sortir d'une maison voisine Dona Figuerrez, suivie de ses gens, qui s'aprocherent aussi-tôt de moi, avec autant de joie de me revoir que je ressentois de chagrin de cette rencontre. Je compris aussi-tôt ce qui les amenoit. Ayant suivi les pas de mon frere & les miens, ils avoient apris comme moi, à la Poste d'Orleans, que Patrice y avoit quitté sa chaise, & l'ardeur de le découvrir avoit saisi Dona Figuerrez. Après bien des recherches empressées elle étoit parvenue comme moi à trouver des éclaircissemens imparfaits sur le bord de la Loire. Les Batteliers qui l'avoient conduit à l'Abbaye n'ayant point eu le tems, à leur retour, de raconter les circonstances de leur voyage, parce que mon empressement à les faire retourner sur leurs traces ne leur avoit pas laissé un moment pour se reposer, Dona Figuerrez n'avoit pû recueillir rien de clair & de certain sur le terme de notre route. Elle attendoit, comme j'avois fait avant elle, qu'ils fussent arrivés pour les interroger ; & quoi qu'elle dût se défier de ma présence, il ne lui tomba point dans l'esprit que j'eusse le moindre intérêt à lui cacher la route de mon frere.

Cependant autant que je voyois de joie sur son visage, autant j'étois affligé de cette ren-

contre ; & dans le premier embarras, n'imaginant rien d'aſſez prompt pour me ſauver, je me tournai vers mes deux Batteliers, à qui je promis le double de la ſomme dont j'étois convenu avec eux pour mon voyage, s'ils vouloient le tenir ſecret pendant deux jours. Cette précaution même ne me paroiſſant pas ſuffire, je les priai de me ſuivre, ſous prétexte de les payer dans le lieu où j'avois ma chaiſe, & je donnai ordre à mon valet de les y mener, tandis que je m'arrêterois un moment avec Dona Figuerrez, qu'il m'étoit impoſſible d'éviter. En effet elle étoit déja ſi proche de moi, que m'ayant fait rapidement quelques reproches ſur mon départ, & continuant avec la même légéreté de langue de me demander où j'avois laiſſé mon frere, je ne pus trouver d'autre temperamment entre la néceſſité de trahir mon ſecret, ou de la tromper par un menſonge, que de lui déclarer aſſez bruſquement qu'elle me faiſoit une queſtion inutile. Elle s'offenſa de ma réponſe ; mais comme ſi ma premiére dureté m'eût encore plus diſpoſé à ne la pas ménager, je lui reprochai ſi vivement l'indécence du motif qui lui faiſoit chercher Patrice, que dans la confuſion qu'elle reſſentit de quelques-uns de mes termes, elle demeura ſans réplique, en verſant des larmes qu'elle eſſuya de ſon mouchoir. J'étois ſeul, par le départ de Jacin & des Batteliers. Un de ſes Gens, ſenſible à l'inſulte que je faiſois à ſa Maîtreſſe, s'avança fiérement, & me traitant avec une hauteur qui me ſurprit dans un domeſtique, il ne paroiſſoit attendre qu'un mot de ſa bouche ou un ſigne de ſes yeux pour joindre les coups aux injures. Sa violence m'effraya. Mais Dona Figuerrez lui impoſa ſilence avec

un air d'autorité qui l'y força tout d'un coup, & le menaça même de punir la hardiesse qui le faisoit manquer de respect pour un Ecclésiastique.

J'aurois passé sur cet incident s'il n'étoit devenu pour moi une leçon si utile, que le fruit s'en est communiqué à toute la suite de ma vie. Quoique le chagrin que je ressentis de me voir maltraité, joint à l'espérance de réussir, par la voye que j'avois prise à cacher la retraite de mon frere, me fit prendre sur le champ le parti de m'éloigner, je ne pus me rapeller l'impression que mon discours avoit fait sur Dona Figuerrez, & la bonté avec laquelle elle n'avoit pas laissé de prendre parti pour moi contre son domestique, sans me reconnoître plus coupable que ce fier valet, dont l'insolence m'avoit choqué. L'usage du monde & la politesse humaine inspirent donc plus de douceur dans les manieres, & plus d'égard pour les bienséances, que les principes dont j'avois fait toute ma vie mon étude ? Telle fut ma premiére réfléxion. Mais n'est-ce pas moi, continuai-je aussi-tôt, qui n'ai pas assez pénétré toute l'étendue de mes principes ? Et passant à cette discussion avec la même méthode que j'avois plus d'une fois employée, je trouvai effectivement que dans le principe de la charité chrétienne sont renfermés tous les devoirs de la politesse qui fait le principal lien des sociétés civiles. Poussant même plus loin cette observation, je conclus du motif de la charité, qui est toujours le bien d'autrui, avec la proportion de ce qu'on doit au plus foible, que les femmes, par une infinité de raisons qui sont propres à leur sexe, ont un droit particulier à cette espéce d'égards qu'on nomme politesse, & que par conséquent

c'est

c'est manquer en quelque sorte doublement au précepte que de négliger de les leur rendre.

Dans la ferveur de cette réfléxion je serois retourné volontiers vers Dona Figuerrez, pour lui faire des excuses de l'air & du ton que j'avois pris avec elle, si je ne m'étois cru dispensé de cette réparation par le sentiment de mon cœur, dont je promis au Ciel de me faire désormais une regle invariable, & par l'importance dont il étoit de ne pas m'exposer de nouveau à me faire presser sur la retraite de Patrice. Plus je reconnoissois de perfections dans cette Dame, plus son mérite même me paroissant dangereux, je recommençai plus que jamais à la craindre si fort pour mon frere, que ne me croyant point assez sûr des Batteliers par leur parole, & par le prix dont je leur avois offert de payer leur fidélité, il me vint à l'esprit de les éloigner d'Orleans pendant quelques jours, pour les mettre dans la nécessité de me tenir aussi long-tems leurs promesses. La seule voye étoit de les engager sous quelque prétexte à me suivre jusqu'à Paris. L'intérêt étant tout puissant sur des gens qui ne gagnoient leur vie que par leur travail, je leur proposai pour m'accompagner, une somme qui les y détermina facilement.

Les événemens & la nécessité de pourvoir à toutes les circonstances, me formoient ainsi de jour en jour à une sorte de prudence dont je n'avois pas puisé les régles dans mes études. Ce fut par des raisonnemens de la même nature que je me préparai au rôle dont mon frere m'avoit chargé pour la Cour de St. Germain. La Politique n'avoit jamais fait mon occupation; mais considérant que pour l'honneur même de Patrice, qui s'étoit remis sur moi de

sa commission, je ne devois pas paroître absolument sans expérience & sans lumiére aux yeux du Roi, j'étudiai avec tant de soin l'instruction que mon frere m'avoit laissée, & par le soin qu'il avoit eu d'y renfermer quantité d'observations intéressantes, je me mis si parfaitement en état de les faire valoir, que le Roi, après m'avoir fait l'honneur de m'entretenir long-tems dans son cabinet, marqua hautement la satisfaction qu'il avoit des services de mon frere & des miens. Il ne parut pas moins touché de la nécessité où ses malheurs l'avoient réduit de se retirer pendant quelque tems dans la solitude. Je ne donnai point d'autre couleur au parti qu'il avoit pris; & la curiosité du Roi s'étant bornée à sçavoir qu'il avoit perdu son épouse, j'évitai heureusement un détail auquel j'avois craint de me trouver forcé par ses ordres.

Quoique je n'eusse pas oublié, en quittant Madrid, de marquer notre départ au Comte de S... & à Sara Fincer, l'envie de me conserver toujours, non-seulement la liberté de régler la durée de notre marche, mais celle de ménager les circonstances de notre arrivée, & sur tout de ne pas exposer Patrice à rencontrer peut-être Sara Fincer au moment que nous nous y attendrions le moins, m'avoit fait parler de notre route & du jour où nous pouvions être rendus à Paris, comme de deux choses également incertaines. Sans cette précaution, je ne pouvois douter que Sara n'eût pensé à venir peut-être assez loin au-devant de nous. Mais étant forcée de modérer son impatience, je la trouvai chez le Comte, occupée de ses exercices ordinaires, qui étoient la lecture & le travail. Mylord Tenermill étoit revenu

d'Irlande depuis quelques semaines. Le bruit de mon arrivée s'étant répandu tout d'un coup dans toute la maison, je vis au même moment tout le monde assemblé autour de moi. On ne fut pas surpris de me voir sans Patrice. Il étoit parti avec tant de froideur pour la maison du Comte, que six mois d'absence pouvoient ne l'avoir pas dissipée : & l'on se figuroit bien que les nouvelles que je lui avois portées en Espagne lui avoient fait sentir, avec la douleur de sa perte, une honte fort vive de s'être attiré volontairement ses disgraces par des excès de prévention dont tous les conseils de ses amis n'avoient pû le guérir. Ce ne fut pas dès le premier moment, que je pénétrai les dispositions de toutes les personnes chéres qui m'environnoient. Mais il m'étoit aisé de juger que Sara brûloit d'envie de me tirer à l'écart, pour me découvrir les siennes.

J'eus cette complaisance pour ses désirs aussi-tôt que je pus me procurer un moment de liberté. Toute mon ardeur à lui raconter ce que j'avois vû ou ce que d'autres circonstances m'avoient fait entendre, ne répondit point assez à son empressement. Elle auroit souhaité de tout aprendre à la fois, & pesant moins sur chaque partie de mon discours, elle vouloit des détails où rien ne fût ômis ni raconté légérement. Je ne pus éviter de mêler Dona Figuerrez dans ma narration. Les liaisons familiéres de Patrice avec cette Dame la firent trembler ; elle me fit cent questions sur son caractére, même après la peinture que je lui en avois tracée fidélement ; & lorsque je fus arrivé sur tout aux événemens de notre retour, elle me demandoit à chaque mot, s'il étoit possible que Patrice n'eût point été touché de

cette constance à le suivre, & si j'étois bien persuadé que dans les complaisances qu'il avoit eues pour elle il ne fût point entré quelque sentiment d'amour. Mais lui ayant expliqué enfin avec la même exactitude le parti qu'il avoit pris à Orléans, en lui faisant observer seulement que cette partie de mon récit étoit une confidence que j'étois résolu de ne faire qu'à elle, il me sembla que de la satisfaction qu'elle avoit marqué jusqu'alors à m'entendre, elle passoit tout d'un coup à quelques sentimens d'inquiétude & de tristesse. Pendant une longue narration à laquelle je ne lui avois donné aucune part, elle avoit toujours espéré qu'il arriveroit quelque circonstance où elle m'entendroit raconter ce que j'avois fait pour elle; mais la séparation de Patrice & le récit du voyage que j'avois fait dans la solitude où il s'étoit retiré, lui faisant clairement entendre que je n'avois plus eu d'occasion de le revoir, elle m'accusoit intérieurement d'avoir négligé ses intérêts, & peut-être alla-t'elle jusqu'à me soupçonner d'avoir favorisé les prétentions de Dona Figuerrez. Cependant elle continua quelque tems de me regarder en silence, lors même que j'eus achevé mon récit, comme si elle se fût encore flattée que j'allois ajouter quelque chose qui avoit raport à elle, ou qu'ayant oublié ce qui la regardoit, l'attention que je ferois à ses regards serviroit à me le faire rapeller. Et perdant enfin toute espérance: Ah! cher Doyen, me dit-elle en versant quelques larmes, vous ne vous êtes souvenu ni de mes priéres ni de vos promesses; ou si elles vous ont porté à tenter quelque chose pour une malheureuse amie, votre silence m'aprend trop que rien ne vous a réussi. Cette plainte me tou-

cha sensiblement. J'aurois dû prévoir, lui répondis-je, que vous me feriez ce reproche, & je n'aurois pas manqué de justes raisons pour les prévenir. Rien ne m'eût été si facile en effet, que de lui faire observer dans le cours de ma narration, qu'ayant remis presqu'à la fin de ma route les éclaircissemens que j'avois donnez à mon frere, il n'y avoit point d'aparence que j'eusse pû trouver dans un espace si court le moyen de lui faire d'autres propositions. Je ne l'avois pas vû une seule fois depuis l'explication de son malheur. Mais pouvant comme répondre qu'il n'avoit dans le cœur que de la tristesse, & me rapellant les sentimens que je lui avois toujours connus pour elle, je n'aurois pas balancé à la flatter par les plus douces conjectures. C'est à quoi je m'attachai, en voyant le besoin qu'elle avoit de ce secours; & je n'eus pas de peine à faire entrer l'espérance dans un cœur si enflammé par ses désirs. J'allois lui proposer de nous unir ensemble, pour délibérer sur les ménagemens que la bienséance lui imposoit; mais ayant elle-même plus d'une ouverture à me faire, elle me demanda ce que je pensois de Mylord Tenermill, qui, sans s'imaginer qu'elle pût conserver la moindre inclination pour Patrice, la pressoit constamment depuis son retour d'abréger ses peines amoureuses, qu'il la croyoit déterminée apparemment à finir quelque jour. Il affectoit ouvertement de se faire honneur de ses espérances, & déclarant qu'il avoit oublié les conditions ausquelles il s'étoit soumis avant son départ, il avoit employé plusieurs fois le Comte & la Comtesse de S... à solliciter Sara de les oublier comme lui. Elle, qui se figuroit d'être obligée à mille ménagemens, dans une

maison qu'elle avoit plus d'intérêt que jamais à ne pas quitter, & qui n'osant rien se promettre du côté de Patrice, avoit encore moins la hardiesse de s'ouvrir sur les désirs de son cœur, vivoit dans une perpétuelle contrainte, & n'avoit pas même la consolation de se soulager par la confidence de ses peines. Je ne vous raconte point, me dit-elle, la moitié des persécutions que j'ai à souffrir de Mylord Tenermill, & j'aprêhende qu'elles n'augmentent lors qu'il aprendra les sentimens que j'ai toujours conservez pour son frere.

L'expérience de tant de désordres que j'avois vûs causez par l'amour ne me permettoit point de regarder les craintes de Sara comme de vaines terreurs. Cependant l'opinion que j'avois du caractére de Tenermill, s'accordoit peu avec cet excès de tendresse par lequel il se rendoit incommode & même redoutable à la personne qu'il aimoit. Je communiquai cette pensée à Sara. Elle convint que dans ses regards & dans ses soins elle n'avoit jamais remarqué cet air de passion qui est propre aux cœurs tendres, & dont elle me confessa en souriant qu'elle avoit apris à juger par une longue expérience. Mais son langage, ajouta-t'elle, n'en est pas moins pressant, & si ce n'étoit pas l'amour qui le porte à m'importuner par de si vives instances, je redouterois encore plus une autre passion qui seroit assez forte pour agir si puissamment sous le masque d'une fausse tendresse. Sans croire sa tendresse fausse, répondis-je, on pourroit attribuer les effets dont vous vous plaignez à quelque passion plus forte dont elle emprunte une partie de son ardeur. Mylord Tenermill nous interrompit dans ce moment, en nous faisant demander la permis-

sion de venir se mêler à notre entretien. Le ton qu'il prit en ma présence me parut justifier les plaintes de Sara. Il lui fit des reproches de la résistance qu'elle aportoit à son bonheur, & me prenant à témoin de l'ancienne vivacité de ses sentimens, il me protesta, avec quelques sermens militaires, que son dernier voyage d'Irlande n'avoit fait que l'augmenter. J'avoue qu'accoutumé aux tendres langueurs & aux empressemens respectueux, soit de Patrice & du Comte de S... soit de Sara & de la Comtesse, je ne reconnus point dans cet air cavalier le caractére de l'amour dont je m'étois formé l'idée par d'autres exemples.

Ce mystére se dévelopa bientôt pour moi. Etant sorti avec lui de l'apartement de Sara, il me parla du dessein de son mariage avec la même ardeur, mais d'un air moins affecté. Après quelques expressions honnêtes sur l'idée qu'il avoit de mon amitié, il me dit que j'étois arrivé heureusement pour prendre part à ce qu'il avoit pû souhaiter de plus avantageux pour lui-même & de plus glorieux pour notre famille. C'étoit un secret qui n'étoit encore connu que du Roi & de lui. Pendant qu'il étoit en Irlande, la fortune l'avoit assez favorisé pour le rendre utile au service du Roi dans une occasion fort importante. Ce Prince, qui ne se croyoit point dispensé de la reconnoissance par l'obligation où ses Sujets étoient de le servir, l'avoit comblé de caresses à son retour, & lui permettant de tout espérer de sa faveur, il lui avoit déclaré, en l'obligeant au secret, que s'il pouvoit augmenter sa fortune par un mariage avantageux, son dessein étoit de le faire Duc. Jugez, me dit-il, si avec les sentimens tendres que vous me connoissez de-

puis long-tems pour Sara, je ne suis pas fortement intéressé à la presser de recevoir ma main. Je n'ose, ajouta-t'il, lui faire valoir un motif qui diminueroit peut-être quelque chose de l'opinion qu'elle a de ma tendresse, & l'ordre du Roi m'oblige d'ailleurs au silence. Mais à vous, dont la discrétion égale la sagesse, je ne fais pas difficulté de m'ouvrir, dans l'espérance que vous m'aiderez à tirer de Sara un consentement qui doit mettre le sceau à ma fortune & à mon bonheur.

Un langage si clair auroit levé tous les doutes de Sara, si j'eusse été libre de lui communiquer ce que j'avois reçu de mon frere comme un secret. Mais sa réflexion sur la force d'une passion qui étoit capable de prêter de l'ardeur à l'amour, n'en devint que plus certaine pour moi-même. Il me parut infaillible que Tenermill regardant son mariage avec elle comme le fondement de sa fortune, prendroit pour des marques de haine tout ce qu'on pourroit entreprendre contre une espérance si flatteuse pour son ambition. Fier & impérieux comme il étoit, je doutai qu'il pardonnât même à son frere de lui disputer un cœur, sur lequel il croiroit que ses longs services lui avoient acquis des droits. Ainsi rien ne devenoit si délicat que ma situation, dans la nécessité où j'étois de m'expliquer avec lui, en ménageant les intérêts de Sara que rien n'étoit capable de me faire abandonner. Je me tirai néanmoins d'un embarras si pressant, par une réponse équivoque, dont j'étois persuadé qu'il prendroit le sens le plus favorable à son amour propre. Après l'avoir félicité sur la faveur du Roi: Si Sara, lui dis-je, a du goût pour la

grandeur, elle se hâtera sans doute de répondre à votre empressement, & sans manquer au secret qui vous est imposé, je vous promets de lui faire pressentir à quoi vous la destinez. Il parut satisfait de cette promesse. Mon dessein étoit en effet de ne pas cacher à Sara que c'étoit de l'ambition de Tenermill qu'elle devoit se défier, & lui ayant donné cet avis dès le même jour, je ne m'aperçus point que les grandes espérances que je lui expliquai d'une maniére vague, fissent assez d'impression sur son cœur, pour y combattre un moment l'amour.

Au contraire, si je m'étois rendu à ses propositions, elle seroit partie peu de jours après pour aller vivre dans la solitude de Patrice. Il lui vint à l'esprit que sans lui faire connoître qu'elle fût proche de lui, elle trouveroit facilement à louer une maison dans le même Village. La seule pensée qu'elle y respireroit le même air, & qu'en s'y procurant tous les jours des nouvelles de sa situation, elle régleroit sa joye & ses peines sur ce qu'elle aprendroit de sa santé & de son repos, formoit dans son imagination un plan de vie douce & heureuse. J'eus beaucoup de peine à lui faire abandonner ce projet, & ce ne fut qu'en lui promettant d'entreprendre incessamment le voyage de l'Abbaye, pour le voir, lui parler, & pressentir s'il lui restoit quelque penchant pour elle.

Ce voyage auroit été peu différé, indépendamment de la promesse que j'en faisois à Sara. Outre l'inquiétude dont j'étois rempli continuellement pour la santé d'un frere si cher, j'avois eu besoin d'excuser son retardement par des prétextes d'infirmité que j'aurois mal sou-

tenus, si j'avois laissé passer un trop long intervalle sans feindre du moins de retourner vers lui. Le Comte de S... & Mylord Tenermill avoient souhaité plusieurs fois de l'aller voir eux-mêmes dans le voisinage d'Orléans, où je leur avois dit qu'il avoit été forcé de s'arrêter. Ne m'étant néanmoins jamais expliqué sur le genre de sa maladie, ou n'en ayant parlé d'une maniére capable de les allarmer, ils s'étoient reposé de sa situation sur la tranquillité que j'affectois, & dont ils ne m'auroient pas cru capable, s'il eût été dans le moindre danger. Je pris le jour qu'ils s'attendoient le moins à mon départ, pour prévenir le désir que l'un ou l'autre auroit eu de m'accompagner. J'étois d'intelligence avec Sara. Que ne me dit-elle point! Avec quelle ardeur & quelle tendresse ne me recommanda-t'elle pas le soin de son bonheur & l'intérêt de sa vie! Je passai une nuit entiére à recevoir les sentimens de son cœur, & à répéter les expressions dont elle vouloit que je me servisse pour les rendre à mon frere.

Je n'avois avec moi que Jacin. Avant que de me présenter à l'Abbaye, je jugeai à propos de lui faire prendre quelques informations sur les changemens qui pouvoient être arrivez depuis le voyage que j'y avois fait. Il me raporta effectivement deux nouvelles, qui me causerent plus de surprise que je ne m'y serois jamais attendu; l'une, que Patrice, dont on ignoroit encore le nom, avoit proposé au Supérieur de le recevoir au nombre de ses Réligieux; l'autre, que cet honnête homme en faisoit difficulté, par la seule raison qu'ayant pris une haute idée de mon frere sur diverses raisons qui avoient servi de fondement à ses conjectu-

tes, il craignoit de s'attirer quelque reproche en cédant à des instances qui ne lui paroissoient pas l'effet d'un cœur & d'un esprit tranquille.

A quel excès de trouble ne me figurai-je pas que le triste Patrice étoit parvenu, pour être capable de se porter à des extrémités si violentes! Avec beaucoup de respect pour la Réligion, je lui avois toujours connu tant d'éloignement pour les méthodes singuliéres de piété, que j'avois été obligé mille fois de combattre son aversion & ses préjugez contre la plûpart des Sociétés Réligieuses. Dans le désordre où je suposois sa raison, étoit-ce à la grace que je devois attribuer le changement de ses idées, & ne paroissoit-il pas plutôt que se laissant vaincre par son désespoir, il en cherchoit la fin dans un reméde encore plus terrible que ses peines, comme un furieux se précipite dans un abîmé, ou s'enfonce volontairement un poignard dans le sein? Il étoit donc tems de le forcer dans sa retraite, & de lui faire entendre, malgré lui, tout ce que mon zéle m'avoit fait méditer pour rendre le calme à son cœur. Mais que les espérances de Sara me parurent reculées, & que je vis peu d'apparence de pouvoir faire usage de toutes les instructions dont elle m'avoit chargé à mon départ!

Je me rendis aussi-tôt à l'Abbaye, & demandant aux Réligieux la liberté d'entretenir leur Solitaire, je me vis exposé à ne pas l'obtenir, par la crainte qu'on avoit de le chagriner en violant ses ordres. Cependant mes instances, & le prétexte de plusieurs affaires importantes, firent consentir le Supérieur à se charger lui-même du soin de faire agréer ma

visite. Il me conduisit jusqu'à la porte de l'appartement, & prenant le devant pour m'annoncer, sous le simple titre d'Ecclésiastique, qui marquoit beaucoup d'empressement pour le voir, il revint avec la permission de m'introduire. Patrice n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi, que détournant encore le visage: Ah! c'est lui-même, s'écria-t'il, je m'en suis défié au premier mot du Supérieur. Eh! quel intérêt vous oblige à me suivre, reprit-il, en fixant enfin sur moi des regards altérés par ses longues agitations? Qui vous a fait découvrir une retraite où je me croyois oublié de tous les hommes? Mais vous n'arrivez point mal-à-propos, reprit-il encore, & vous me trouvez dans des dispositions qui s'accorderont avec vos principes.

Je le regardois de mon côté d'un œil plus attentif que le sien, & le reconnoissant à peine dans l'abattement où je le voyois plongé, j'admirois le changement qu'un espace si court avoit fait sur son visage. Tout ce qui étoit autour de lui sembloit avoir été disposé pour favoriser sa tristesse; une tenture d'un violet sombre, qui n'étoit pas capable de réflêchir les rayons du jour, quelques chaises sans ordre, sur lesquelles ses habits & ses livres étoient confusément dispersez, des fenêtres à demi fermées, qui interdisoient l'entrée de la chambre au soleil, comme si l'on n'eût craint qu'il n'en eût dissipé l'obscurité naturelle; & dans les lieux voisins, un silence si profond, qu'on n'y entendoit pas même le bruit des oyseaux ni du vent. Des apartemens si mélancoliques m'inspirérent une partie de la tristesse qui me paroissoit répandue autour de moi. La réponse que je fis à Patrice se ressentit de cette impression;

elle fut courte & douloureuse : surpris moi-même que les sens eussent tant d'empire sur la raison, je m'assis en soupirant, pour attendre qu'il ouvrît un entretien que je n'avois pas la force de commencer.

Il garda le silence pendant quelques momens, comme s'il eût été frapé du mien, ou qu'il eût cherché des termes pour s'exprimer. Enfin le rompant d'un air où la tendresse me sembloit prendre le dessus sur la douleur : Par quelque voye, me dit-il, que vous ayez découvert ma retraite, je dois de la reconnoissance au motif qui vous amene. Ce ne peut être que le sentiment de votre ancienne amitié, & je vois d'ailleurs dans vos yeux toute la pitié que ma situation vous inspire. Ne croyez pas, continua-t'il, que ce soit l'amour qui me tourmente avec cette violence. La force de l'honneur & celle d'un juste ressentiment en ont effacé dans mon cœur jusqu'à la derniere trace. Je ne pense plus à une perfide que pour détester sa mémoire ; & quand vous m'avez vû dans le premier moment une aparence de trouble, qui étoit peut-être capable de me porter à des extrémités funestes, j'étois déchiré bien plus cruellement par la honte que par mes regrets. Je vous avoue même qu'en me retirant dans la solitude, je n'ai pensé qu'à vous éviter, & tous ceux dont les regards auroient fait mon suplice. Je n'aurois pû soutenir la présence de tant d'amis vertueux & sensez qui avoient peut-être prévû mon infamie, en s'oposant à mon fatal mariage, & qui n'avoient aparemment que cette raison pour le condamner. Hélas ! convenez néanmoins, ajouta-t'il en interrompant sa pensée, que si j'ai été trompé avec la plus noire perfidie, c'est par des de-

hors qui auroient jetté le plus sage des hommes dans la même erreur.

Ce qui m'a donc conduit dans ce lieu, reprit-il, n'est que la crainte de l'infamie & du ridicule ; sentiment si affreux & si insupportable pour le cœur d'un honnête homme, qu'il m'auroit fait prendre toutes sortes de voyes pour m'en délivrer, aussi long-tems du moins que je l'ai cru nécessairement attaché à mon malheur. Cependant après en avoir eu le cœur rongé pendant quelques semaines, des idées moins confuses m'ont conduit à d'autres réflexions ; je me suis persuadé, en secouant le joug des préjugés, qu'il n'y a qu'une opinion fausse & insensée qui puisse faire dépendre l'honneur des hommes de la conduite d'une femme, & du succès d'un mariage. Les raisons m'en ont paru si claires, au poids même de la raison & du sanctuaire, que m'élevant au-dessus de mes premieres terreurs, je n'aurois pas balancé à quitter ma retraite, si je n'eusse plus eu d'autre motif pour m'y arrêter. Mais c'est ici que vous m'allez connoître de véritables foiblesses, que vous n'avez jamais pû pénétrer. Je vous les découvre avec d'autant plus de confiance, que votre arrivée me paroît une faveur du Ciel, dans le besoin que j'avois d'un guide.

J'étois si charmé de lui entendre tenir ce langage, que sans prévoir où son discours m'alloit conduire, également touché de l'assurance qu'il me donnoit de sa guérison, & de l'espoir qui me renaissoit de servir utilement Sara-Fincer, je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui marquer autant de surprise que de joye. Je l'embrassai même avec un soulagement de cœur, qui s'expliqua par les plus vi-

ves & les plus tendres félicitations. Mais comme s'il se fût préparé à me faire éprouver successivement tous les genres de surprises, il se retira assez brusquement d'entre mes bras, & me regardant du même air dont il avoit commencé son discours : De quoi me félicitez-vous, me dit-il, & quel sujet de joye pouvez-vous donc trouver dans les chagrins qui me dévorent ? Cette question & l'air sombre & sérieux qui continuoit de regner sur son visage, me firent retourner sur ma chaise, où je retombai dans un silence qui lui laissa toute la liberté de reprendre son discours.

S'il m'est échapé, me dit-il, quelque terme qui apartienne à la joye, il est bien démenti par la tristesse de mes sentimens. En me retrouvant le cœur dans son état naturel, par la victoire que j'ai remportée sur les passions que je vous ai dépeintes, je me sens plus malheureux mille fois que je ne l'étois dans une situation si violente. J'ignore comment est fait le commun des hommes ; mais s'il s'en trouve quelques-uns à qui les occupations ordinaires de la vie, & les biens même qui dépendent de la fortune puissent causer une tranquillité parfaite, je les félicite de leur bonheur. Mon caractére est de sentir un ennui insurmontable au milieu de tout ce qui porte le nom de plaisir & d'amusement. J'ai pensé long-tems que c'étoit un défaut dont je devois accuser la nature ; mais les douceurs que j'ai trouvées dans l'amour m'ont apris où elle a mis pour moi les véritables biens ; & j'ai pris le reste des hommes en pitié, lorsque je me suis connu si supérieur à eux par des goûts ausquels personne n'a jamais été si sensible que moi. Cependant après un essai plein de charmes, je me suis

vû privé tout d'un coup de ma félicité ; & ma perte est d'autant plus terrible, que si l'unique objet auquel je croyois mon bonheur attaché, a pû me trahir avec une lâche perfidie, je n'espére plus d'en retrouver jamais à qui mon cœur puisse se livrer avec la même confiance. Ainsi tandis que non-seulement tous mes sentimens me restent, mais que j'ai même acquis la certitude que ce n'est qu'en les exerçant que je puis être heureux, je me trouve condamné à manquer toute ma vie d'un bien si nécessaire, par la cruelle défiance qui m'empêchera toujours de faire le moindre fond sur les dehors d'une femme, après avoir été si barbarement trompé par la mienne. Peut-être ce langage vous paroît-il étranger, continua Patrice; mais donnez-moi un cœur aussi sensible que le mien, il ne manquera point de m'entendre. Mon dégoût pour le monde, lorsque je désespére ainsi d'y trouver le seul bonheur auquel j'attache un prix réel, est monté jusqu'à me faire penser à le quitter, en me liant pour jamais à cette Abbaye. Je n'y trouverai point ce que le monde a de plus doux ; mais je conçois que j'y puis espérer d'autres biens qu'il ne connoît pas ; & je serai délivré du moins de la nécessité que m'impose ma naissance de me procurer des richesses que je méprise, des honneurs dont je sens la vanité, & de m'assujettir à mille devoirs que je regarde comme le plus puérille & le plus infructueux de tous les esclavages. On a rejetté ici ma proposition, ajouta-t'il, par des difficultés que vous pouvez lever ; & j'espére que votre zéle vous fera favoriser un dessein que je crois conforme à vos maximes.

En finissant ce discours, il se leva légére-

ment, comme s'il s'étoit trouvé plus libre, après s'être déchargé de son fardeau ; & se promenant à grands pas dans sa chambre, il paroissoit attendre impatiemment quelle alloit être ma réponse. Quoique l'avis que j'avois reçu de Jacin m'eût préparé à ce que je venois d'entendre, j'arrangeois mes idées, pour m'expliquer avec plus de clarté & de force. Il revint à moi, de l'air d'un homme à qui il tombe quelques réflexions dans l'esprit. Je ne veux point vous cacher, me dit-il, ce qui m'est arrivé depuis quelques jours. Dona Figuerrez, qui a découvert, comme vous, le lieu de ma retraite, m'a offert son cœur par une lettre fort tendre, & veut me faire envisager un sort heureux en m'attachant à elle. Mais si la connoissance que j'ai de ses charmes a réveillé ma tendresse naturelle, je suis bien éloigné de lui trouver toutes les qualités que mon cœur demande pour se tourner vers elle. Celles que je lui connois, ne me la feront jamais choisir que pour une agréable amie ; & de toutes les femmes, c'est elle qui m'inspireroit le plus de défiance & de frayeur en amour. Je lui ai marqué par ma réponse, ajouta-t'il, que la disposition où je suis ne me permet pour elle que de la reconnoissance & de l'estime.

Cette nouvelle me fit faire quelque changement à la réponse que je méditois ; car dans le dessein de pressentir ses dispositions pour Sara, j'avois pensé à nommer Dona Figuerrez avec elle, pour juger mieux de ses sentimens par cette épreuve. Mais je n'en fus que plus satisfait d'avoir un obstacle de moins à surmonter, ayant toujours eu quelque penchant à le croire mieux disposé qu'il ne vouloit le paroître pour cette Dame Espagnole. L'expo-

sition qu'il m'avoit faite de ses combats intérieurs, l'idée qu'il m'avoit voulu donner de ses peines, & la résolution même qu'il avoit formée de quitter le monde, me causoient si peu d'embarras, que sans m'arrêter à lui faire là-dessus des remontrances superflues, j'étois résolu de venir tout d'un coup à des propositions plus capables de flatter son cœur. Il me suffisoit de penser qu'avec le caractére même qu'il m'avoit dépeint, & que j'avois pénétré depuis long-tems, la solitude réligieuse étoit ce qui lui convenoit le moins, pour me croire autorisé part toutes sortes de droits à lui inspirer, sans autre explication, les sentimens qui convenoient à son âge, à ses qualités naturelles, & à la situation où il étoit déja dans le monde. Mon zéle pour la Réligion ne m'aveugloit pas jusqu'à me faire prendre pour des mouvemens du Ciel, les agitations d'un cœur inquiet; & malgré la haute opinion que j'avois de la vie réligieuse, je n'avois jamais pensé que ce fût un parti auquel tout le monde fût apellé sans distinction. En un mot, la piété que je demandois de mes freres étoit celle qui s'accorde avec les devoirs de la vie civile, dans les conditions différentes où l'Auteur même de la Réligion nous a placés, & je croyois leur vocation marquée par leur naissance, & par les qualités personnelles qui pouvoient les rendre utiles à la société.

Dans ces principes, sur lesquels Patrice ne me rendoit point assez de justice, j'écartai de ma réponse tout ce qui étoit différent du motif qui m'avoit amené; & ne cherchant qu'à rendre à Sara-Fincer un service dont l'utilité me paroissoit égale pour lui-même, je m'arrêtai à cette disposition de cœur qu'il m'avoit

confessée, & que je connoissois déja si bien. Je n'aurois pas cru, lui dis-je, qu'avec le caractére que vous vous attribuez, un malheureux choix, qui n'a jamais été fait, si vous souffrez que je le rapelle, avec les soins & les précautions que la sagesse demande, & qui n'étoient, pour m'expliquer encore plus librement, qu'un emportement inconsidéré de votre premiere jeunesse, dût vous ôter tout espoir de réussir plus heureusement à satisfaire votre cœur. Il se trouve des femmes d'un mérite & d'une vertu éprouvée. Il s'en trouve qui joignent aux charmes de la beauté & de l'esprit, toutes les qualités que vous ne trouvez pas dans Dona Figuerrez; celles que vous auriez trouvées dans Sara-Fincer, si votre malheureuse passion ne vous eût fait rompre les liens qui devoient vous attacher éternellement à une femme si aimable. J'observois pendant ce tems-là sa contenance, & ne laissant échaper aucun de ses mouvemens, j'espérois pénétrer, malgré lui, ses inclinations. Jamais la finesse & la ruse ne se présentoient d'eux-mêmes à mon esprit; mais lorsque j'avois conçu que sans blesser la probité ou la Religion, elles pouvoient assurer le succès de quelque vûe honnête & vertueuse, l'ancienne habitude que j'avois de régler mes dehors, me rendoit assez propre à composer l'air de mon visage & le ton de mon discours, suivant le but que je me proposois. Patrice, qui n'étoit pas même capable de cette espéce de dissimulation, poussa un soupir au nom de Sara; & sans se défier de mon intention, me faisant même une excuse de m'interrompre: Je ne suis pas à regretter le cœur de la vertueuse Sara, me dit-il, & je ne rougis pas d'avouer que je lui ai fait

une injuſtice. Mais elle en eſt vengée par mon humiliation. Il ſe tut pour attendre la ſuite de mon diſcours. Je ne laiſſai point échaper l'occaſion que je déſirois. S'il étoit vrai, lui dis-je en affectant d'être frapé de ſa réflexion, que vous euſſiez cette opinion de Sara, vous l'auriez exceptée des ſujets de défiance que vous prétendez avoir contre ſon Sexe, & je ne vois pas d'où vous viendroit le déſeſpoir qui vous fait renoncer à vos idées de bonheur. Ici ſon attention parut ſe récueillir, pour examiner ce qu'il entendoit, & ſortant bientôt de cette méditation : Non, non, me dit-il, je n'aurois déſeſpéré de rien, s'il m'avoit été permis de penſer..... & s'arrêtant à ce mot, au-delà duquel il ſembloit qu'il n'oſât étendre ſes idées: Mais l'ennemi de ſon honneur & de ſon repos, reprit-il, ſon tiran, ſon bourreau, le meurtrier de ſon pere & de ſon oncle, enfin l'homme qu'elle a le plus de raiſon de mépriſer & de haïr, n'eſt pas fait pour être bien reçu d'elle, ſur tout lors qu'il n'y auroit qu'un répentir forcé qui parût l'y ramener.

Ce regret, quoi qu'imparfaitement exprimé, me parut ſi naturel, que je n'eus beſoin d'efforts que pour déguiſer ma joye. Je me flattai tout d'un coup d'en ſçavoir aſſez pour ſaiſir l'endroit ſenſible de ſon cœur, & pour l'amener inſenſiblement à mes vûes par l'uſage que je ferois de cette connoiſſance. Il m'avoit toujours paru humiliant pour Sara, & dur pour moi-même, d'être réduits tous deux à ſolliciter le retour de Patrice comme une faveur ; je reprenois l'eſpérance de lui faire valoir au contraire mes ſervices & les complaiſances de Sara comme une eſpéce d'indulgence, dont la certitude & l'étendue ne ſeroient réglées que

sur son repentir. Dans cette résolution, je me fis un nouvel effort pour mettre de la froideur dans ma réponse. Vous avez causé à Sara, lui dis-je sans le regarder, tous les maux que peut inventer la haine, & je ne sçais s'il y eut jamais d'exemple de tant de duretés, pour une femme à qui vous n'avez eu qu'un excès d'amour à reprocher. Cependant je lui connois tant de douceur & de bonté, qu'à peine lui est-il échapé d'autres marques d'impatience que ses soupirs & ses larmes. Elle a consenti néanmoins à notre séparation, interrompit-il avec chaleur, & ma perte a bientôt cessé de l'affliger. J'admirai cet excès d'injustice. Quoi! ne pus-je m'empêcher de lui répondre, vous lui faites un crime de la mortelle violence qu'elle s'est faite pour respecter jusqu'à votre mépris? Vous lui reprochez d'avoir consenti pour votre satisfaction, à sa honte & à son malheur? Aprenez-moi donc ce que je dois penser de votre caractére, où je ne vois de plus en plus que des contradictions monstrueuses. Ce reproche le rendit encore rêveur. Enfin changeant de place, avec un transport marqué par la vitesse de son mouvement : Si j'osois croire, me dit-il, la moindre partie de ce que je désire, ah! loin d'écouter mon désespoir, je remercierois le Ciel de mon bonheur.

Je le crus gagné. L'adresse ne me manqua point pour échauffer ces premiers sentimens; je lui fis tout espérer de mes soins, & j'ajoutai mille raisonnemens qui tendoient à lui faire entendre que ce qu'il regardoit peut-être comme un retour libre & volontaire, me paroissoit un devoir de Réligion & d'honneur. Vous parlez, lui dis-je, de prendre ici des engagemens irrévocables; mais vous croyez-vous

tellement dégagé de vos premiers liens, que vous puissiez disposer de vous-même avec cet oubli de tout ce qui a peut-être cessé de vous toucher ? Si vous regardez aujourd'hui votre second mariage comme le fruit d'une passion déréglée, comment vous persuaderez-vous qu'il ait pû servir de raison légitime pour rompre le premier ? Sans vous répondre, ajoutai-je, des dispositions de Sara, toutes mes lumiéres me trompent si vous êtes dispensé par la Réligion même, à qui vous voulez faire tant de sacrifices, de réparer du moins par des satisfactions & des offres, l'outrage que vous avez fait à une femme vertueuse, dont toutes vos injustices n'ont pas diminué les droits.

Un motif si spécieux, secondé par le mouvement de son cœur, le disposa presqu'au même moment à m'offrir plus que je n'aurois osé lui demander. Je tenterai, me dit-il, si le Ciel me tient quelque faveur en reserve. Devenez mon guide, comme je me le suis promis en vous voyant arriver ; mais que ce soit pour chercher une voye de bonheur à laquelle vous m'inspirez la hardiesse de courir. Il me laissa le maître de régler notre départ, & les mesures qu'il avoit à garder en arrivant à Paris. Je jugeai à propos qu'il passât quelques jours encore à l'Abbaye, pour ne pas donner un air d'inconstance à sa résolution ; & je pris soin, dans cet intervalle, de justifier par diverses raisons le motif qui l'obligeoit à partir. Les Réligieux, qui l'avoient vû plongé si long-tems dans une profonde tristesse, admiroient le changement qui avoit suivi notre premier entretien. La curiosité, qui est un des premiers vices du Cloître, en porta plusieurs à vouloir aprofondir son avanture, ou con-

noître du moins par quel charme j'avois pris tout d'un coup tant d'ascendant sur son esprit. Mais j'éludai avec tant de soin leurs questions importunes, que je leur laissai même ignorer que j'étois son frere. Quelqu'idée qu'ils ayent pû se former de nous, ils n'ont pas dû se plaindre de notre reconnoissance. Elle nous fit joindre au quartier de la pension dont ils étoient convenus avec Patrice, des présens qui surpassérent leur attente.

Chaque pas que nous fimes vers Paris fut comme un nouveau dégré d'espérance pour mon frere, par le soin que j'eus de lui ménager les lumiéres que je croyois propres à l'augmenter. Je lui laissai néanmoins assez d'incertitude pour entretenir ses désirs ; & le mystére me promettant plus de facilité à le conduire qu'une déclaration ouverte de ses sentimens, je lui conseillai de se retirer aux Saisons, tandis que j'irois m'assurer à Paris des dispositions de Sara. Il ne me quitta point sans me conjurer d'aporter tout mon zéle au succès d'une entreprise dont les difficultés l'effrayoient encore. En écoutant ses tendres instances, je me rapellois celles de Sara, qui avoit presqu'employé les mêmes termes pour me recommander ses intérêts ; & dans plus d'un moment il en coûta beaucoup à mon cœur pour retarder à l'un & à l'autre un bonheur qui sembloit dépendre de moi. Cependant, avec le désir que j'avois de ménager la modestie de Sara, je fus retenu par la crainte d'offenser Tenermill, dont les prétentions avoient trop éclaté pour m'attendre qu'il y renonçât facilement en faveur même de son frere. J'entrai dans la maison du Comte, aussi ému de cette pensée, que je l'avois été de ma commission auprès de Pa-

trice en arrivant à son Abbaye. Tenermill n'ayant point repris son propre Hôtel, parce qu'il devoit retourner à la fin de l'hyver en Irlande, j'aprêhendois qu'étant logé chez le Comte, il ne se présentât à mes yeux avant que j'eusse rendu compte de mon voyage à Sara; ou que me suivant dans son apartement, il ne me jettât dans un embarras plus redoutable encore, par la difficulté de satisfaire à des questions qui partiroient d'un motif si différent.

Sa rencontre, que je prenois ainsi pour le plus fâcheux contre-tems que j'eusse à redouter, cessa bientôt de me le paroître, lors qu'en montant l'escalier, j'en vis descendre Dona Figuerrez, conduite par le Comte & la Comtesse de S... qui s'empressoient de la combler de politesses. Elle jetta un cri de joye en m'appercevant; & priant la Comtesse de trouver bon qu'elle rentrât dans l'apartement pour écouter le récit de mon voyage, elle me fit craindre de me tirer mal d'une occasion que je regardai comme un des plus pénibles momens de ma vie. Je compris par ses premiers discours, qu'étant arrivée depuis quelques jours à Paris, elle n'avoit pû résister à l'impatience de connoître la famille de Patrice. Elle avoit fait demander à ma sœur la permission de la voir; & le titre d'amie de mon frere, & de niéce de l'Ambassadeur d'Espagne, sous lequel elle s'étoit fait annoncer tout à la fois, avoit obligé le Comte & la Comtesse de la recevoir avec autant de caresses que de distinction. Nul intérêt ne les portant à lui cacher mon voyage, ils lui avoient repeté ce qu'ils avoient appris de moi avant mon départ; & sa curiosité beaucoup plus vive & plus étendue que la leur,

leur, lui fit attendre mon discours avec un empressement qu'elle ne cherchoit point à déguiser.

Quelle feinte pouvoit être assez heureuse pour lui cacher l'arrivée de Patrice! car c'étoit le point où toutes mes craintes se réunissoient. Elle put expliquer à son gré les marques de mon embarras, mais peu attentif à les lui dérober, je commençai un récit que j'aurois mal conduit jusqu'à sa fin, si mes idées ne s'étoient ouvertes à mesure que j'avançois. Après une relation assez exacte des circonstances qu'elle ne pouvoit ignorer depuis qu'elle avoit trouvé le moyen d'écrire à Patrice, je parlai de la résolution que mon frere avoit prise d'abandonner sa retraite, comme d'un événement qui m'avoit causé beaucoup de surprise à moi-même; & m'envelopant dans quelques expressions équivoques, j'ajoutai qu'il m'avoit quitté sur la route, en me faisant croire que son dessein n'étoit pas de revenir directement à Paris. Comme sa santé, repris-je, est parfaitement rétablie, je suis sans allarmes, & je compte d'ailleurs sur la promesse qu'il m'a faite de me donner de ses nouvelles.

Mon seul dessein étoit de faire perdre ses traces à Donna Figuerrez, & la maniére dont je l'exécutai me réussit si bien, qu'ayant mis le Comte & la Comtesse dans la même erreur, je résolus, non-seulement de les y entretenir, mais de la leur laisser communiquer à Tenermill & à toute leur maison. Mon excuse étoit facile, s'il arrivoit à quelqu'un de le surprendre aux Saisons; & je croyois avoir beaucoup d'utilité à tirer du secret, quand je n'aurois pu le faire durer que deux jours. Donna Figuerrez, consternée de ce qu'elle aprenoit,

me fit cent questions dont je me délivrai avec la même présence d'esprit, & Tenermill étant survenu pendant notre entretien, j'eus à me louer de la politesse du Comte, qui lui répéta mon récit pour m'épargner la peine de le recommencer.

Tandis que je m'aplaudissois de me faire un mérite auprès de Sara, Tenermill lia connoissance avec Donna Figuerrez, & joignit des offres de service à ses politesses, lorsqu'il aprit d'elle-même les motifs qui lui avoient fait souhaiter de connoître la Comtesse & toute notre famille. Elle parut fort satisfaite de l'engagement qu'il prit de lui servir de guide, pour visiter les curiosités de Paris. Ils convinrent du jour. Je vis sans peine ce commencement de liaison, & si j'eusse connu Tenermill plus capable de se laisser surprendre aux agrémens d'une femme, je me serois flaté que prenant du goût pour cette belle Etrangere, dont l'humeur me paroissoit bien plus convenable à la sienne que celle de Sara, il m'eût soulagé d'une partie des obstacles que j'apréhendois de lui dans mon entreprise. Mais l'ambition lui auroit servi de frein quand il auroit été plus sensible à l'amour. Je ne gagnai, à l'estime qu'il prit pour Donna Figuerrez, que la liberté d'entretenir Sara; sans craindre d'être interrompu par sa présence, pendant quelques jours qu'il mit à courir Paris pour satisfaire à sa promesse.

S'il me tardoit de voir la fille de Fincer, à peine avoit-elle pu modérer l'ardeur qui l'avoit presque fait voler au-devant de moi, en recevant la premiére nouvelle de mon arrivée. J'observai néanmoins avec beaucoup de précaution de ne pas m'exposer dans ma visite au trouble que Tenermill y auroit aporté; je pris

un moment où je le sçavois occupé. Sara me tendit les bras en me voyant paroître. Venez, me dit-elle, & ne craignez point d'embrasser votre sœur. Mais c'est de vous, ajouta-t'elle en se reprenant, que je vais aprendre si je dois me fier à ce transport. M'aportez-vous la confirmation de vos heureux présages ; où suis-je condamnée à passer le reste de ma vie dans l'humiliation & dans les larmes ?

La foiblesse de sa santé demandoit des ménagemens. Accoutumée comme elle étoit à la tristesse, je ne voulus point l'accabler d'un excès de joye qu'elle auroit eu peine à soutenir. Je lui parlai des sentimens de mon frere, comme d'un tribut sur lequel elle avoit toujours dû compter, & qu'il ne lui avoit jamais réfusé dans le tems même qu'il l'abandonnoit pour une autre. Ensuite m'apercevant, que loin de l'exposer à souffrir quelque chose de l'excès de sa joye, des expressions si mesurées lui laissoient une secrette amertume, je l'assurai qu'il s'étoit attendri néanmoins en m'entendant parler d'elle. Ainsi m'étudiant moins à la faire monter par dégrés à la joye, qu'à la délivrer insensiblement de ce qui étoit capable de l'affliger, je la conduisis sans impression violente à la connoissance de ce que j'avois de plus heureux à lui raconter. Toute la force du sentiment n'en étoit pas moins dans son cœur, quoiqu'il y fût entré avec ces ménagemens. Aussi demeura-t'elle comme enyvrée de cette plénitude. Cette douce yvresse se répandit dans tous ses sens. Sa langue fut quelque tems sans pouvoir la remuer. Ses yeux, quoiqu'animés du feu qui s'étoit rallumé dans son cœur, avoient moins de vivacité que de tendresse & de langueur. Mais lorsqu'ayant ajoûté dans

quelle incertitude j'avois laissé Patrice, je l'eus assurée qu'il dépendoit d'elle de hâter ou de retarder la décision qu'il attendoit, elle sortit de cette espéce de songe : Ah ! pourquoi laisser durer un moment ses doutes, me dit-elle ; pourquoi l'abandonner à des inquiétudes dont personne ne connoît mieux que moi le tourment ? Eh ! qui sçait d'ailleurs, ajouta-t'elle, si des sentimens que je ne dois peut-être qu'au récit que vous lui avez fait des miens, se soutiendront long-tems dans l'abscence ! Je veux le voir. Je ne veux point qu'il ait le tems de m'oublier. Hélas ! son cœur n'est que trop accoutumé à ne s'occuper ni de moi ni de la tendresse qu'il me doit. Elle vouloit partir sur le champ pour les Saisons, & j'eus besoin d'employer les plus fortes raisons pour la retenir. Outre celle de la bienséance, que je voulois observer pour son propre intérêt, je lui réprésentai que n'étant point sortie depuis si longtems de la maison du Comte, elle ne pouvoit faire un pas sans exciter la curiosité de toute ma famille, & sur-tout celle de Tenermill ; qui s'obstineroit peut-être à vouloir l'accompagner malgré elle.

Cependant comme il falloit accorder quelque chose à son impatience, & que je prévoyois la même difficulté à modérer celle de Patrice, je me rendis plus facilement à la proposition qu'elle me fit de l'amener le soir chez le Comte. J'y avois mon apartement, dans lequel il m'étoit aisé de l'introduire, & je ne craignois pas qu'il me fût plus difficile de le conduire secrettement dans le sien. Je m'engageai à lui rendre ce service, en y mettant pour seule condition qu'au lieu de se livrer au plaisir de revoir son infidelle, & de lui faire une com-

position trop aisée, elle affecteroit, si-non de la froideur & de l'indifference, du moins cette éspéce de ressentiment qui augmente la douleur & le repentir d'un coupable, & qui l'empêche même de croire sa grace si prompte, & l'oubli de ses fautes si certain. Elle me promit tout ce que je crus devoir exiger; mais l'ardeur même de ses promesses me fit douter qu'elles fussent sincéres, ou qu'elle fût capable de les remplir.

J'éspérois tant néanmoins de cette entrevûe, qu'abandonnant tout autre soin, je me rendis sur le champ aux Saisons, pour annoncer à Patrice un bonheur qu'il n'éspéroit pas sitôt. Il en reçut la nouvelle avec transport. Je lui parlai de Donna Figuerrez & de la liaison qu'elle avoit formée avec la Comtesse. Cet incident qui m'avoit chagriné moi-même, ne lui causa pas moins d'inquiétude. Après les propositions qu'elle lui avoit faites ouvertement dans sa Lettre, il se voyoit exposé par l'ardeur qu'elle marquoit pour se lier avec notre famille, non seulement à la voir, dans des circonstances où il n'en pouvoit attendre que de l'importunité, mais à craindre qu'avec tant d'esprit & d'adresse elle ne fit naître quelque obstacle à ses plus cheres espérances. Sa liaison avec Teuermill ne fit que rédoubler ses frayeurs. N'espérant point de pouvoir lui cacher longtems le renouvellement de sa tendresse pour Sara, il se trouvoit en tête deux Adversaires qui auroient le même intérêt à le traverser, & qui n'en deviendroient que plus redoutables par l'union de leur ressentiment. Cette idée nous fit délibérer davantage sur le parti qu'il y auroit à prendre pour Sara & pour Patrice après leur réconciliation. Dans l'ardeur de mille nou-

veaux sentimens, qui faisoient déja croire à ce tendre frere que son bonheur dépendoit moins des lieux que de la satisfaction de ses désirs, il parloit de repasser en Irlande, & de s'aller ensevelir dans le Comté d'Antrim. Mais j'augurois trop bien des commencemens de sa fortune, pour souffrir qu'il s'éloignât de Saint Germain. Je lui proposai au contraire d'aller se jetter aux pieds du Roi, avec celle que je lui croyois encore quelque droit de nommer son épouse, & de demander à ce Prince, avec sa protection, la permission de renouveller sur le champ son mariage. Vous demeurerez à Saint Germain, lui dis-je, sous les yeux d'un Protecteur assez puissant pour vous défendre; & s'il a dessein, comme il me l'a déclaré plusieurs fois, de vous attacher à sa personne, vous n'aurez pas à chercher d'autre azile.

Il goûta ce conseil. Je lui avois apris dans sa retraite, que des avantages que Mademoiselle L... lui avoit faits en l'épousant, il lui restoit à peine de quoi satisfaire aux dettes qu'elle lui avoit laissées. Les Titres sur lesquels étoient fondées ses prétentions, se trouvoient du nombre de ceux qui avoient disparu. Il ne lui restoit par conséquent pour tout bien, que sa part à la somme que nous avions aportée d'Irlande. Voyez, lui dis-je encore, s'il vous convient de négliger les espérances que vous avez du côté de la fortune.

Ses résolutions m'ayant paru fixées, nous reglâmes l'heure à laquelle il se rendroit à Paris, & les précautions qu'il devoit observer pour s'introduire dans mon apartement. Je me reposois sur l'adresse de Jacin, que je m'engageai à lui envoyer. Une entreprise si légitime n'ayant rien qui dût m'allarmer, j'étois sans

embarras pour le succès, & je ne la considerois que du côté qui flattoit mes désirs. Je ne pensai pas même au plaisir badin que j'aurois pû me procurer, en laissant ignorer à Sara la visite que je lui ménageois. Un bonheur imprévû lui auroit causé trop de trouble, & je souhaitois que sa sagesse présidât à toutes nos résolutions. Je l'avertis du dessein de Patrice, & je la priai de contribuer par ses soins à cacher notre secret.

L'heure que j'avois marquée à mon frere étoit celle ou la Compagnie qui soupoit chez le Comte, étoit accoutumée à se séparer. Il arrivoit souvent à Tenermill de sortir de la maison, lorsque tout le monde se retiroit, & j'avois observé aussi qu'il se renfermoit quelquefois dans sa chambre. L'une ou l'autre suposition me paroissant égale, je n'avois à m'assurer que du tems où toute la maison seroit tranquille. J'étois convenu avec Jacin de l'en avertir par ma fenêtre, qui donnoit sur la rue. Il se trouva en état de m'entendre vers minuit. Je descendis moi-même, pour ouvrir la porte à mon frere.

Entre mille réfléxions qui m'étoient inspirées par un ministére si bizarre, j'en fis une sur le sort de Patrice, qui étoit réduit à venir à la dérobée, & comme en bonne fortune, chez une femme dont il avoit négligé si long-tems la tendresse & les faveurs. L'expérience d'autrui me faisoit aussi remarquer tous les caprices des passions. Sara, qui nous attendoit, favorisa notre marche par le soin qu'elle eut de placer sa femme de chambre sur notre chemin. Nous gagnâmes enfin son apartement, agités tous deux de différens mouvemens, lui du doute de la disposition où il alloit trouver Sara, moi d'une certaine confusion que me causoit malgré moi la nouveauté du service auquel je m'étois

engagé. La joie & la confiance prirent néanmoins le dessus dans mon cœur, lorsqu'étant entrés fort heureusement, je me vis presque sûr du succès de mon entreprise; mais l'agitation de Patrice dura plus long-tems. Quoiqu'il affectât une contenance ferme, & que n'osant se fier à ses espérances, il parut attendre à regler ses premieres expressions sur les marques de plaisir ou de peine qu'on feroit éclater à sa vûe, je remarquai que son trouble ne lui laissoit point assez de liberté pour faire ce discernement. Etonné de son silence, j'allois ouvrir la bouche pour lui servir d'Interprete, lorsque paroissant se remettre, par un effort naturel de courage plutôt que par la guérison de ses défiances, il fléchit un genouil devant Sara, qui s'étoit levée en nous voyant paroître. Il alloit accompagner ce mouvement de quelque discours; mais la foible Sara ne lui donna point le tems de le prononcer. Aussi confuse qu'il paroissoit humilié lui-même, ou plutôt emportée par le penchant de son cœur qui n'éxigeoit pas tant de réparation pour se croire satisfait, elle laissa tomber ses bras sur son cou, & lui coupant la voix, en lui serrant la tête contre son sein, ah! Mylord, s'écria-t-elle avec autant de soupirs que de mots, m'est-il permis d'en croire mes yeux? Ce jour, qui doit être le plus heureux de ma vie, s'il me rend maîtresse de votre cœur, répondra-t'il à mes desirs & aux espérances que Monsieur le Doyen m'a données? Qu'il s'est fait attendre long-tems! Qu'il m'a couté d'impatience & de larmes! Mais pourquoi cette posture devant moi, reprit-elle en le serrant encore? N'êtes-vous pas le maître de mon cœur & de mon repos, comme le maître de ma fortune & de ma vie? Laissez-moi prendre une situa-

tion qui me convient mieux qu'à vous ; car vous n'avez jamais perdu un ſeul moment l'empire que je vous ai donné ſur moi. Elle ſe ſeroit jettée à genoux, ſi Patrice ne l'eût aſſez ſoutenue pour l'en empêcher. Il la conduiſit ſur un fauteuil, où il la preſſa de s'aſſeoir, & il s'y plaça près d'elle. Faché de l'avoir vû céder ſi facilement à ſon tranſport, & donner tant d'avantage ſur elle à mon frere, je lui avois fait ſigne dès le commencement de ſon diſcours, de ſe ſouvenir mieux de mes conſeils ; & ne voyant point que cet avertiſſement fit impreſſion ſur elle, je l'avois même pouſſée rudement pour m'attirer plus d'attention. Mais inſenſible à l'une & à l'autre maniére de l'avertir, elle avoit fermé les yeux ſur tout ce qui pouvoit la diſtraire un moment de ſon objet.

J'abandonnai donc cette penſée & je ne m'aſſis auprès d'eux que pour prendre part à leur joie. Patrice revenu de toutes les craintes qui avoient lié la langue, commençoit à s'exprimer avec tant de marques de repentir & d'amour, qu'il auroit bien-tôt paru mériter aux yeux de Sara même la grace qu'il ne devoit qu'à ſon indulgence. Mais dans le tems qu'il s'abandonnoit à ſes plus doux tranſports, & qu'il jouiſſoit du plaiſir de les voir écoutés avec autant de tendreſſe que de joie, un bruit que nous entendîmes nous-mêmes à la porte de l'apartement, obligea la femme de chambre, que nous y avions laiſſée en garde, à nous venir interrompre bruſquement. Elle nous avertit qu'ayant reconnu la voix de Mylord Tenermill, elle avoit refuſé d'ouvrir, en lui répondant au travers de la porte que ſa maîtreſſe étoit au lit. Mais cette réponſe n'avoit parue ſervir qu'à l'irriter ; En rentrant au logis, il avoit malheureuſement remar-

qué, non seulement que ses fenêtres étoient éclairées, mais qu'elle avoit un homme avec elle. Il n'avoit pu s'y tromper, puisque Patrice étant alors débout, il l'avoit aperçû sans le reconnoître. La jalousie l'avoit jetté dans un transport furieux. Elle l'avoit porté d'abord à s'en prendre au Portier, à qui il avoit demandé avec autant de menaces que de paroles, s'il avoit ouvert à quelqu'un. Quoique je n'eusse point employé d'autres mains que les miennes pour ouvrir la porte, & que je me fusse même flatté de n'avoir été entendu de personne, le Portier qui ne faisoit que sommeiller dans sa loge, avoit cru entendre quelque bruit, & ne s'étoit rassuré que par le bonheur que nous avions eu d'en faire beaucoup moins en entrant dans la cour. Mais n'osant cacher à Tenermill ce qu'il croyoit avoir démêlé dans l'appesantissement du sommeil, cette découverte avoit augmenté sa fureur jalouse. Il étoit monté droit à l'apartement de Sara; & les noirs soupçons qui l'agitoient se couvrant d'un pretexte assez plausible, après avoir reçû la reponse de la femme de chambre, il insistoit à demander que la porte lui fût ouverte, pour la sûreté de Sara même, qu'il prétendoit être en danger d'être volée ou insultée par un inconnu qu'il avoit vû de ses propres yeux dans l'apartement.

De quatre que nous étions, il n'y eut que Patrice à qui ce cruel contretems n'inspira point de frayeur. Outre son courage qui ne lui permettoit de craindre l'insulte ni les hauteurs de personne; il ne pouvoit se persuader que son frere conservât un moment ses prétentions sur Sara, lorsqu'il aprendroit que loin d'être disposée à les aprouver, elle pensoit à renouveller son premier engagement. Je

me suis rendu à vos raisons, nous dit-il, sans les examiner, & j'ai consenti à prendre le tems de la nuit par déférence pour vos conseils ; mais sûr comme je le suis de mon bonheur, par la généreuse bonté de ma chere Sara, j'apréhende si peu la présence de Tenermill, que je suis charmé au contraire de l'avoir pour témoin de ma joie. Sara, qui sçavoit mieux que personne jusqu'où Tenermill portoit la présomption, la femme de chambre, qu'il avoit tâché mille fois de mettre dans ses intérêts, & moi-même qui me souvenois de ses confidences, nous prîmes une autre idée de cet incident, & son obstination à demeurer à la porte nous jetta dans une mortelle allarme.

Il continuoit d'y frapper, & quoiqu'il le fit avec quelque ménagement, il y avoit peu d'aparence qu'il abandonnât son entreprise. L'apartement n'avoit point d'autre porte que celle qu'il assiégeoit. De la maniere dont je concevois les choses, le péril me parut si pressant, que sans consulter, ni Patrice, qui ne seroit point entré dans mes craintes, ni Sara, qui n'étoit prodre qu'à les augmenter par les siennes, je les priai de demeurer l'un & l'autre dans la chambre où nous étions, & je me déterminai à me présenter seul à la porte. J'avois un flambeau à la main. Tenermill marqua une surprise extrême de me voir. Je remarquai son étonnement, & je crus en devoir profiter pour lui faire quelques reproches, par lesquels j'espérois lui causer de l'embarras. Est-ce aux fumées du vin, lui dis-je, qu'il faut attribuer l'insulte que vous faites à une femme respectable, & pour laquelle je vous croyois d'autres sentimens ? Il ne prit point le change. Laissons les injures, me répondit-il d'un ton

ferme ; & si vous ne voulez pas que j'entre ici malgrè vous, aprenez-moi qui l'on y reçoit si tard. Est-il possible, repris-je, en suivant ma premiere idée, que le vin vous ait troublée la vûe jusqu'à vous empêcher de me reconnoître? Par quel droit me demandez-vous compte de ce que je fais ici? Vous ne me tromperez pas, répliqua-t'il, par de vains détours ; ce n'est pas vous que je cherche, & saisissant la porte de maniere qu'il me devenoit impossible de la fermer, il paroissoit résolu d'entrer effectivement malgré moi. Cette violence ayant redoublé mes allarmes, je pris le parti de lui confesser que j'étois avec Patrice, en donnant un tour simple & naturel au motif qui l'avoit amené. Eh! bien, lui dis-je, puisque votre humeur impérieuse m'impose des loix ausquelles la considération du tems & du lieu me forcent de me soumettre, aprenez que j'ai ici avec moi votre frere, qui s'est cru obligé en revenant à Paris, de faire des excuses de sa conduite passée à une femme dont il a causé tous les malheurs. Mon frere! interrompit-il : ah! je veux être témoin du tour qu'il donne à ses excuses, & da la maniere dont elles sont reçues. En vain résistai-je à l'effort qu'il fit pour s'introduire. Le voyant passer malgré moi dans l'anti-chambre, au risque de me renverser par son choc, il ne me resta qu'à le suivre.

Sara, qui le vit paroître à la porte de sa chambre, vint à lui d'un air effrayé, tandis que Patrice piqué de cette hardiesse demeuroit réveur sur sa chaise. Je me hâtai de parler : Madame, dis-je à Sara, c'est sans doute l'empressement d'embrasser Patrice, qui donne à

Mylord la vivacité que vous lui voyez. Mais ſans faire attention à mon diſcours, il adreſſa le ſien à Sara. Je ne vous demande point, Madame, lui dit-il, ce qui vous engage à recevoir mon frere ſi tard. Votre embarras & l'air familier avec lequel je le vois aſſis, m'aprennent, autant que l'heure, ce qu'il faut que je penſe de ce rendez-vous. Vous m'avez cru propre à devenir votre jouet. Mais êtes-vous bien sûr que ma patience aille auſſi loin que cet outrage? La menace qui paroiſſoit renfermée dans ces derniers mots irrita Patrice à ſon tour. Il ſe leva peut-être un peu trop bruſquement, & s'aprochant de nous: Je n'ai pas cru, dit-il à Tenermill, que perſonne eut droit de condamner les ſoins que je rends à Myledy, à quelque heure qu'il lui plaiſe de les recevoir; & je m'attendois moins à des obſtacles de votre part que de celle d'un autre. Ce diſcours n'avoit rien de choquant, quoiqu'il y eût un peu de fierté dans le ton. Mais l'imagination échauffée de Tenermill ne donnant à rien ſon juſte prix, je vis briller dans ſes yeux une chaleur dont j'apréhendai mortellement les effets. Il regarda quelque tems Patrice en ſilence, & ſe tournant vers Sara: Votre goût, Madame, lui dit-il d'un air contraint, décidera ſans doute de nos prétentions, & les circonſtances me font bien craindre que cette déciſion ne ſoit déja portée. Mais j'aprendrai à mon frere les égards qu'il me doit, puiſqu'il paroît les ignorer. Il tourna le dos pour ſe retirer. Patrice ouvroit la bouche, & je ne ſçais quelle réponſe ſon reſſentiment auroit été capable de lui dicter; mais d'un mouchoir que j'avois à la main & dont je ne fis pas difficulté de lui couvrir le

visage, je reüssis si heureusement à lui couper la voix, qu'il ne put prononcer la moindre parole. Tenermill eut le tems de sortir en nous donnant une nouvelle marque de fureur par la violence avec laquelle il tira la porte après lui.

Une scéne si fâcheuse m'inspira tant d'inquiétude, que sans permettre à Patrice de continuer l'entretien qu'il vouloit reprendre avec Sara, j'exigeai de lui avec toute la force que je pus mettre dans mes instances qu'il sortît aussi-tôt de l'apartement. Vos cœurs, leur dis-je à l'un & à l'autre, ont commencé à s'ouvrir, & je regarde votre réconciliation comme un ouvrage achevé : mais je suis moins sûr que Tenermill dans le feu d'un premier ressentiment ne nous menace point à ce moment de quelque vengeance. Vos desirs & mes soins vous procureront bientôt l'occasion de vous rejoindre. Vous me suivrez de ce pas, dis-je à Patrice en le saisissant par la main, & je ne vous laisse qu'un instant pour embrasser votre épouse. Ce tendre nom qu'ils furent charmés d'entendre l'un & l'autre, & la liberté de s'embrasser à laquelle ils n'auroient osé si-tôt prétendre si je n'avois abregé leurs difficultez par cette espéce de permission, leur fit trouver moins de peine à m'obéir. Patrice embrassa mille fois son épouse au lieu d'une ; & sans avoir la force, ou plutôt sans croire qu'il fût besoin de confirmer par des paroles une réconciliation dont ils se donnoient des preuves si tendres, ils consentirent à se séparer.

Ma chambre n'étant pas éloignée de l'apartement de Sara, j'y conduisis mon frere pour délibérer ensemble sur un incident qui ne

m'obligeoit pas moins que lui à garder des mesures. Sans m'occuper beaucoup de ce que Tenermill pouvoit entreprendre après le péril dont j'étois sorti, je ne pensai qu'à mettre la justice & la bienséance de notre côté, par une conduite qui ne nous laissât point de reproches à craindre. Il ne falloit pas douter que dès le lendemain toute la maison ne fût informée de ce qui venoit d'arriver, & cette pensée me fit balancer si je devois conseiller à Patrice de retourner aux Saisons avant la fin de la nuit. Sa retraite pouvoit avoir l'air d'une fuite qui feroit mal juger des intentions qui l'avoient amené, ou qui mettroit du moins Tenermill dans quelque droit de se plaindre d'une entreprise à laquelle il ne manqueroit pas de donner des noms fort odieux. Cependant l'embarras que la division des deux freres alloit causer dans la maison, & la difficulté qu'il y auroit à leur faire éviter de se voir, ou à leur faire promettre de se voir sans aigreur, ne me fit prendre la résolution d'éloigner aussi-tôt Patrice. Sa chaise l'attendoit dans une rue voisine. Je le pressai de partir, & le seul conseil que je le priai de recevoir, fut de se rendre dès le lendemain à la Cour, pour disposer le Roi par ses respects à se rendre favorable aux explications dont je me chargeai. Je lui promis de n'être pas deux jours à le suivre, & l'unique raison que j'eusse en effet pour différer mon départ étoit l'envie d'aprendre les dispositions de Tenermill.

Il m'épargna la peine que je craignois à trouver l'occasion de l'entretenir seul. Au lieu de me fuir, comme je m'y attendois, il vint dès le matin dans ma chambre; ses plaintes furent d'abord modérées; mais ayant eu le tems de

s'échauffer, par la liberté que je lui laissai de me décharger son cœur sans être interrompu, il me reprocha ouvertement d'avoir abusé de sa confiance pour le trahir, & d'avoir préferé pendant toute ma vie les interêts de Patrice aux siens. J'avois prévû le premier de ces deux reproches. Ce ne fut point par un désaveu que j'entrepris de me défendre. Ravi au contraire qu'il m'eût donné cette occasion de m'expliquer, j'évitai de répondre à des accusations, & je ne lui demandai qu'un peu d'attention pour le discours que j'avois médité. Il consista d'abord dans le simple récit de tous les événemens qui s'étoient passés dans notre famille pendant qu'il étoit en Irlande, & dont le Comte lui avoit caché les principales circonstances, à ma priere. Mon espérance étoit non-seulement de l'attendrir en faveur de son frere, par le récit de ses malheurs; mais de lui faire concevoir que la longue passion qui avoit fait violer tant de droits à Patrice, n'avoit été qu'un déréglement de cœur, qui laissoit subsister tous les anciens devoirs, parce qu'il devoit faire supposer que ce n'avoit jamais été par des motifs raisonnables qu'il les avoit violés. Pour rendre cette conclusion plus certaine, je lui rapellai toutes les circonstances du premier mariage de Patrice. C'étoit de moi qu'il falloit les aprendre, puisque j'en avois été le Ministre. Il n'y avoit rien manqué pour en faire un lien sacré & d'une nature inviolable. Toutes les considérations qui n'étoient donc venues qu'à la suite, & qui n'avoient eu leur source que dans le désordre d'une passion violente, devoient passer pour autant de fictions badines aux lumiéres de la raison, & peut-être pour autant de crimes à celles de la Religion.

Ainsi, quelque-tems passé dans une erreur si grossiére, ne changeoit rien aux obligations essentielles de Patrice; & son premier mariage, ajoûtai-je, me paroissoit si peu altéré par le second, que si mon sentiment en étoit cru, il n'y avoit aucune nécessité de le renouveller.

Ce détail regardoit le fond; mais ne souhaitant pas moins d'être justifié sur le procédé, je lui déclarai nettement qu'il s'étoit trompé, s'il avoit jamais cru que Sara-Fincer eût perdu un seul moment l'espérance de se reconcilier quelque jour avec son mari, ou qu'elle eût cessé de se regarder comme sa femme. J'avois été le témoin perpetuel de sa conduite, autant que le confident de ses réflexions & de ses peines. Moi-même, qui l'avois crue libre, à la vérité contre mes lumiéres, & qui, sur la décision réunie du Roi & de nos Evêques, l'avois portée pour le bien de la paix, à prendre un autre engagement, je m'étois inutilement efforcé de combattre son obstination, & j'avois été réduit enfin à lui confesser que mon sentiment n'étoit pas différent du sien. Il s'étoit donc flatté mal à propos, s'il l'avoit crue capable de recevoir volontiers ses soins; & dans tout ce que ses désirs lui avoient représenté de plus favorable pour son amour, il n'avoit dû voir que l'effet d'une complaisance extrême pour un beau-frere qu'elle estimoit, ou d'une considération forcée pour un homme qu'elle avoit mille raisons de ménager, sur-tout depuis qu'elle avoit obtenu du Comte la liberté de se retirer dans sa maison, qui étoit comme le centre de notre famille. Elle m'avoit fait elle-même cet aveu; & lorsque la mort de sa rivale avoit fait renaître toutes ses espérances, elle avoit conçu plus que jamais qu'il pouvoit

lui causer trop de mal & de bien pour ne le pas ménager dans ses foiblesses.

Je voyois rougir Tenermill, pendant cette déclaration, comme s'il eût ressenti une vive confusion d'avoir été si long-tems la dupe de quelques aparences flateuses. Mais feignant de ne pas remarquer son agitation, je continuai de lui raconter avec quelle ardeur Sara m'avoit chargé de ses intérêts dans mon voyage d'Espagne. Elle avoit eu la pensée de le faire avec moi, & mes objections avoient eu peine à l'arrêter. Depuis mon retour, je n'avois point eu d'autre occupation que de me rendre utile à ses vues; & quand il m'avoit arrêté pour me faire l'ouverture des promesses du Roi, & de la voie qu'il vouloit prendre pour en hâter l'exécution, j'étois chargé des ordres de Sara pour lui amener Patrice dans son apartement. Quel autre parti avois-je pu prendre que celui de l'écouter, comme j'avois fait, avec toute la complaisance qu'il pouvoit désirer, & de lui promettre une fidélité inviolable pour son secret? J'avois observé si parfaitement ma promesse, qu'il ne devoit craindre ni la raillerie qui suit les projets avortés, ni le triomphe même de son frere, qui n'aprendroit jamais de moi ce que l'honneur & l'amitié m'ordonnoient de cacher éternellement. Ainsi je comptois également, ajoutai-je, & de le voir renoncer à des prétentions dont il ne pouvoit plus espérer de succès, & de lui trouver le panchant qu'il devoit avoir à vivre en bonne intelligence avec son frere.

Il m'avoit écouté avec une attention dont je ne pouvois assez me louer, & que je commençois à prendre pour le signe de ma victoire. J'attendis sa réponse. Il me la fit avec

autant de précision que de clarté : Je ne m'arrête point, me dit-il en se levant, à débrouiller vos sophismes. Je n'ai point d'autres loix à respecter pour ce monde que celles du Roi, & pour l'autre, que celles de l'Eglise : elles se sont réunies en ma faveur, voilà le fondement de mes prétentions. Si Sara est assez peu sensible pour oublier les outrages qu'elle a reçus de mon frere, j'espére que le Roi n'oubliera point si facilement la parole qu'il m'a donnée. Mais dans ces deux supositions mêmes, ajouta-t'il en se tournant vers la porte, j'aurai toujours quelqu'intérêt à ne laisser prendre aucun ascendant sur moi par un cadet, & à me garder des trahison de mon aîné. Il me quitta malgré les instances que je fis pour le retenir.

Je n'aurois eu rien à désirer, si je n'avois cherché qu'à découvrir ses dispositions. Jamais un cœur ulceré ne s'étoit trahi par des emportemens plus clairs, quoi qu'il se fût efforcé de les tenir en bride, ou de les déguiser. Mais la connoissance du mal ne me faisoit que mieux sentir la nécessité d'un prompt remède. Après quantité de réflexions, je demeurai persuadé que le parti le plus sûr étoit celui que j'avois expliqué d'abord à Patrice ; c'est-à-dire, d'engager Sara à se rendre à St. Germain, de s'y marier à la vûe & sous la protection du Roi, avec un renouvellement de cérémonies, qui n'étoit peut-être pas nécessaire pour rendre leurs engagemens plus saints, mais qui me parut capable d'arrêter toutes les opositions. Je sortis de ma chambre pour aller communiquer cette pensée à Sara. Quel fut mon étonnement d'aprendre à sa porte qu'elle avoit défendu à ses gens de me l'ou-

vrir ! J'insistai, pour découvrir la cause d'un si étrange refus. Ses gens l'ignoroient. Mais sa Femme de chambre, qui vint sans affectation au bruit de ma voix, me remit secretement un billet, en m'avertissant qu'elle venoit de le recevoir, & qu'elle avoit ordre de me le remettre sans que personne s'en aperçût.

M'étant retiré aussi-tôt, j'y lûs de la main de Sara, que Tenermill, qui ne faisoit que sortir de chez elle, l'avoit supliée de ne recevoir de quelques jours ni Patrice ni moi, & qu'après lui avoir fait cette priére avec beaucoup de politesse, il avoit ajouté froidement, que si elle n'avoit pas pour lui cette complaisance, il étoit résolu de se couper la gorge avec son frere, & de chercher l'occasion de me faire publiquement quelqu'outrage. Il l'avoit quittée sans joindre une seule plainte à ce compliment. Sara ne pouvant douter qu'elle ne fût observée, s'étoit soumise aussi-tôt à des ordres si terribles. Elle me prioit par son billet de feindre que j'en ignorois la cause, ou de ne confesser à personne que je la sçavois d'elle.

Il me parut fort difficile de la pénétrer. Cependant j'ai omis une circonstance du billet, qui m'y fit trouver moins d'injustice en aparence. Tenermill avoit promis que de son côté il n'exposeroit point Sara à l'importunité de ses visites, aussi long-tems du moins qu'il feroit durer le sacrifice qu'il exigeoit.

Quelque vûe que je pusse lui supośer, cette espéce d'égalité qu'il mettoit entre lui & nous, me persuada que ce n'étoit point à la violence qu'il vouloit avoir recours. Je me retirois chez moi fort consolé de cette pensée,

dans le dessein de me servir aussi de ma plume, pour marquer à Sara ce que j'avois médité de plus convenable à ses intérêts : mais la rencontre de Dona Figuerrez, à qui Tenermill donnoit la main, m'obligea malgré moi de m'arrêter. Elle me pressa avec tant d'instances de lui accorder un moment d'entretien, que n'ayant pu lui faire goûter mes prétextes & mes excuses, je me vis dans la nécessité de la suivre jusqu'à l'apartement de la Comtesse de S... Tenermill sourioit de mon embarras. Il ne triomphoit pas moins sans doute de la loi qu'il avoit imposée à Sara Fincer, dont il jugeoit aisément que j'avois déja subi la rigueur,

Dona Figuerrez ne fut pas plutôt arrivée dans l'anti-chambre de ma sœur, qu'ordonnant aux Domestiques de la maison de différer un moment à l'annoncer, elle me prit par la main, & pria Tenermill de trouver bon qu'elle me parlât à l'écart, elle me tira vers une fenêtre où nous ne pouvions être entendus. Là, me regardant d'un œil fixe ; c'est l'impatience de vous entretenir, me dit-elle, & le doute que vous eussiez consenti à m'accorder chez moi cette faveur, qui me conduisent ici si matin. Après quelques politesses qui répondirent fort bien à ce début, elle me reprocha d'un air caressant de lui avoir déguisé les raisons qui m'avoient révolté contre le penchant qu'elle m'avoit marqué pour mon frere. Je les apris hier, continua-t'elle, de Mylord Tenermill, qui ne m'a pas caché non plus le penchant qu'il a pour la belle Sara-Fincer, & l'ardeur par conséquent avec laquelle il souhaite de suplanter son rival. Sans lui expliquer mes vûes, qu'il ignore encore, & sur

la seule persuasion où il est que vous pouvez plus que personne pour notre satisfaction commune, j'ai formé un plan qui conciliera merveilleusement tous nos intérêts. Liez Mylord Tenermill avec Sara-Fincer, & Patrice avec moi : Pour prix de ce service, j'ose vous promettre que par le crédit de l'Ambassadeur & le mien, nous vous ferons obtenir incessamment un des meilleurs Evêchés d'Espagne ou de France. Elle crut avoir fait tant d'impression sur moi par cette offre, que me regardant avec un sourire, elle n'ajouta même aucune réflexion pour me faire sentir l'importance du bienfait. Je lisois dans ses yeux qu'elle se tenoit déja sûre de ma réponse. Mais outre la témérité de sa promesse, qui ne pouvoit séduire qu'un homme assez aveuglé par l'ambition pour fermer les yeux sur tous les obstacles, j'ose croire que sur l'idée qu'on a pu prendre jusqu'à présent de mon caractére, on se persuadera facilement que ce n'étoit pas un motif de cette nature qui étoit capable de me toucher. Aussi ne me sentis-je aucun besoin d'effort pour me défendre de la séduction. Au contraire, souriant à mon tour de la confiance qu'elle avoit dans son artifice, je lui répondis avec autant de simplicité & de douceur qu'il me fut possible d'en mettre dans l'air de mon visage & dans mes expressions, qu'elle me donnoit un motif superflu pour me porter à mon devoir, & que j'étois disposé à ne rien épargner pour l'honneur & la tranquillité de ma famille. Je me retirai après cette réponse, sans examiner si elle en avoit pénétré le sens. J'eus plus de curiosité en passant près de Tenermill, qui s'avança pour la rejoindre. Je levai les yeux sur lui, & je cher-

chai dans les siens s'il avoit aussi peu de part à la proposition de Dona-Figuerrez, qu'elle avoit voulu me le persuader. Mais l'air froid & sérieux avec lequel il me salua, me fit juger qu'il l'ignoroit effectivement.

Cette conspiration, dans laquelle j'étois même incertain s'il n'avoit pas eu l'adresse de faire entrer le Comte & la Comtesse de S... ne fit que hâter l'explication que je voulois donner de mes vûes à Sara-Fincer. Cependant je fus arrêté par une difficulté à laquelle j'avois fait peu d'attention dans mon projet. Il n'étoit pas douteux pour moi que Sara ne suivît mon conseil, & que la seule lecture de mon billet ne lui inspirât une vive impatience de se rendre à Saint-Germain. Mais observée, comme je la suposois par les ordres de Tenermill, quelle voie pouvoit-elle prendre pour se dérober furtivement? Et convenoit-il même à une femme si reservée de s'éloigner de la maison du Comte sans l'avertir de son départ? Cependant comme je pouvois me charger sur le champ de ses excuses, cet obstacle m'arrêta moins que l'autre. Je résolus à la fin de lui marquer que je tiendrois une Chaise prête à tout événement, & que si elle consentoit à partir, elle devoit chercher elle-même l'occasion de s'échaper avec sa Femme de chambre & ses deux Laquais. Je remis mon billet en des mains sûres, & je sortis aussitôt pour faire préparer ma Chaise. Le porteur de mon billet avoit ordre de m'aporter une réponse positive, sur l'heure, & sur les autres circonstances que je ne devois pas ignorer.

En me rapellant les offres de Dona Figuerrez, si je ne me sentois point sollicité par l'ambition, j'étois agité d'une crainte à laquelle je

ne voyois que trop de fondement. Cette ardeur à gagner mon suffrage, marquoit tant de vivacité dans ses désirs, qu'étant secondée, comme je n'en pouvois douter, par les conseils de Tenermill, elle étoit capable de nous jetter dans quelque nouvel embarras que je ne prévoyois point. Ce fut un autre motif pour presser le départ de Sara. Je la fis avertir que la Chaise étoit prête. La nuit, qui n'étoit pas éloignée, pouvoit favoriser son évasion. Elle sortit en effet, mais avec si peu de bonheur dans sa marche, que le premier objet qui frapa ses yeux, dans deux minutes qu'elle passa sous la porte en attendant qu'on fit aprocher la Chaise, fut le Carosse de Mylord Tenermill, qu'un espéce de pressentiment ramenoit au logis. Il l'aperçut, & descendant avec transport, il n'eut pas besoin, à la vûe de la Chaise qui s'étoit avancée, & dont il reconnut le Cocher pour un homme à moi, qu'elle lui fit l'aveu de son dessein pour en pénétrer du moins une partie. Il la pressa cependant de lui aprendre où elle se faisoit conduire. La difficulté de trouver une réponse assez prompte, lui fit confesser qu'elle partoit pour Saint-Germain. Elle ajouta seulement pour pretexte de son voyage, que n'ayant point encore eu l'honneur d'être présentée au Roi, dont la protection pouvoit lui devenir nécessaire en France, elle alloit pour la premiere fois lui faire sa cour. Tenermill saisit habilement cette ouverture : il est étrange lui dit-il, que vous ne vous fassiez accompagner de personne. Mille raisons vous obligeoient d'y penser. Et quoique je m'imagine bien que vous comptez sur quelqu'un à Saint-Germain pour vous présenter au Roi, je regarde comme un bonheur d'être arrivé si à propos, que je puis me

charger

charger du moins de vous y conduire. Elle s'en défendit par toutes les raisons qu'elle put inventer ; mais l'ardent Tenermill n'en fit pas moins atteler les deux Chevaux de ma Chaise à son Carosse, & lui prenant la main sans faire attention à sa résistance, il y entra avec elle, & donna ordre au Cocher de se mettre en marche.

Il avoit deux vûës : l'une, de s'assurer d'elle en ne la perdant pas de vûe un moment ; l'autre, qui n'étoit pas le fruit d'une réfléxion subite, de profiter d'une occasion qu'il avoit toujours désirée sans avoir pu la faire naître, pour engager le Roi à prendre ouvertement ses intérêts auprès de Sara, & la solliciter même de recevoir la main d'un homme qu'il vouloit combler de faveurs. Le hazard servoit ainsi ses désirs les plus empressés. Il se promettoit bien de ne pas la quitter, comme il l'avoit fait entendre, en arrivant à la Cour ; & son dessein étant au contraire de paroître le lendemain chez le Roi avec elle, il vouloit passer la nuit à Saint-Germain, après l'avoir remise au lieu où il suposoit qu'elle étoit attendue. Pour elle, à qui j'avois promis un apartement chez M. de Sercine, il ne lui resta aucun moyen de déguiser où elle comptoit descendre, & ce fut un nouveau sujet de joie pour Tenermill, qui étoit accoutumé comme Patrice & moi à loger dans la même maison.

Mais l'idée qu'on a pu prendre de l'inquiétude & du chagrin de Sara, ne fera pas comprendre assez quelles furent bien-tôt mes propres craintes. J'étois monté à cheval pour l'accompagner, & voulant éviter de me faire voir dans la rue du Comte, j'étois allé l'attendre hors de Paris. La vûe du Carosse de mon frere, que je reconnus aussi-tôt, ne me fit d'a-

bord apréhender que le contre-tems dont sa présence nous ménaçoit à Saint-Germain. Cependant comme il lui arrivoit fort ordinairement de faire ce voyage le soir, pour se trouver au coucher du Roi, & de revenir sur le champ passer la nuit à Paris, je conservai l'espérance de pouvoir nous dérober à ses yeux jusqu'à son départ. Il fallut non-seulement la perdre aussi-tôt, mais tomber dans une mortelle agitation, en reconnoissant Sara qui étoit assise à son côté. Quelle explication pouvois-je donner à un spectacle si imprévû ? Je m'étois rangé derriére un Carosse de Voiture, qui s'étoit arrêté heureusement sur le chemin ; Tenermill ne m'aperçut point ; mais un des Laquais de Sara m'ayant reconnu, je lui fis signe de descendre, & j'apris de lui dans un instant la violence qu'on avoit faite à sa Maîtresse. Je ne lui recommandai que la discrétion ; & prenant mon parti sur les circonstances, je fis avancer mon cheval avec toute la promptitude qu'on peut donner à la course. Je voulois être à Saint-Germain avant Tenermill & Sara, prévenir M. de Sercine sur leur arrivée, engager Patrice, que je suposois logé chez lui, à se tenir à l'écart jusqu'au départ de son frere, & demeurer moi-même à l'attendre pour observer quelle conduite il tiendroit avec Sara. Il ne me reconnut point à mon passage, parce que je m'étois couvert de mon manteau. Je trouvai Patrice chez M. de Sercine. Je leur déclarai à tous deux par qui j'étois suivi ; & m'apercevant de l'impréssion que cette nouvelle faisoit sur Patrice, je lui apris aussi-tôt ce que je crus propre à le rassurer.

Ce ne fut pas sans peine que je lui fis consentir à céder la place à son frere. Il mur-

muroit d'une soumission qu'il ne croyoit point devoir à l'âge, & dont l'amour suffisoit d'ailleurs pour le dispenser. Je m'efforçai de la lui faire regarder comme un ménagement qu'il se devoit à lui-même, & sans lequel je n'osois lui répondre de mille obstacles qui ruineroient peut-être ses espérances. Quoi ? me dit-il avec amertume, le cruel Tenermill ne se lassera point de me poursuivre ? Il m'a ravi dès le premier moment une satisfaction dont je n'ai fait que l'essai. A peine m'a-t'il laissé le tems de prononcer à Sara le nom de reconnoissance & d'amour. Et je le retrouve ici, pour m'arracher le plaisir de la voir, & pour abuser peut-être de la faveur du Roi, qu'il a disposé pendant mon absence à toutes ses témérités ! Vous manquez de respect pour le Roi, lui répondis-je, & de justice pour votre frere. Il aime Sara. Il a commencé à l'aimer dans un tems où il le pouvoit sans crime. Jugez de ses sentimens par les vôtres. Je vous ai entendu dire mille fois que les mouvemens du cœur ne se gouvernent pas facilement. S'il est emporté au-déla des bornes, ce n'est point par les injures ni par la violence qu'il faut l'y ramener. Essayons les voies que je vous ai proposées, & ne doutez pas qu'il ne céde plus volontiers que vous à l'autorité du Roi, s'il la voit déclarée en notre faveur.

J'étois persuadé en effet que l'ambition de Tenermill le gueriroit bien-tôt de l'amour, lorsqu'il pourroit se faire un mérite auprès de son Maître du sacrifice qu'il feroit à ses volontés. Patrice se rendit enfin à mes raisonnemens. Il se retira chez un autre ami de notre famille, où je m'engageai à le faire aver-

tir de ce qui se passeroit dans son absence. Il ne faisoit que sortir lorsque nous vîmes paroître le carrosse de Tenermill. Mr. de Sercine reçut Sara avec toutes les caresses qui pouvoient lui inspirer de la confiance pour ses services. La soirée se passa dans un entretien simple & indifférent, par le soin que Tenermill eut d'éloigner tout ce qui pouvoit nous faire naître quelque soupçon de son projet, & Sara continuellement observée par ses yeux, eut peine à trouver l'occasion de me faire des plaintes de cette tyrannie.

L'espérance que j'avois eue de le voir partir dès la même nuit, m'avoit empêché d'être aussi sensible qu'elle à l'obstination qu'il marquoit à la persécuter. Mais lorsque j'appris le lendemain, non-seulement qu'il n'étoit pas retourné à Paris, mais qu'il avoit proposé à Sara de lui donner la main pour la conduire au Château avec Madame de Sercine, je commençai à former des soupçons qui me firent observer à mon tour sa conduite & son langage. Après avoir averti Sara de se défier de ses offres, & de prétexter quelqu'indisposition, pour se dispenser de paroître à la Cour, je m'attachai à le suivre dans toutes ses démarches. M'éloignant peu de lui, sur-tout dans la chambre du Roi ; où je remarquai en effet que ce Prince le traitoit avec une bonté extraordinaire, je compris bientôt par ses discours qu'il l'avoit informé de l'arrivée de Sara à Saint-Germain, & qu'il l'avoit même prévenu sur quelque dessein dont il affectoit de lui parler mystérieusement en public. Ma crainte ne me fit point chercher à éclaircir le mystére mais elle fut assez forte pour me faire changer le conseil que

j'avois donné à Sara. Au lieu de différer plus long-tems à paroître, je crus qu'elle ne pouvoit se hâter trop d'exécuter le plan que j'avois formé avec Patrice. Je l'en avertis lui-même. Rien ne satisfaisant mieux son impatience, l'exécution ne fut différée qu'au lendemain. J'aurois souhaité de pouvoir choisir quelque moment où Tenermill n'eût point été dans l'apartement du Roi ; mais je passai même sur ce scrupule, & je me figurai que s'il avoit quelque chose à souffrir de la scéne dont il seroit témoin, elle en serviroit mieux à le faire renoncer pour jamais aux espérances dont nous voulions couper le cours Nous le laissâmes sortir pour se rendre au lever. Sara, plus brillante de ses graces naturelles que de sa parure, quoiqu'elle n'eût rien négligé pour les relever par l'habit le plus galant, étoit accompagnée de Monsieur & de Madame de Sercine, tandis que Patrice, vêtu avec le même air de magnificence & de galanterie, prenoit le même chemin, pour les rencontrer à la porte du Château. Je m'étois rendu seul dans l'appartement du Roi, presqu'aussi-tôt que Tenermill. Entre plusieurs Etrangers qui étoient venus faire leur cour à ce Prince, on m'avoit fait remarquer l'Ambassadeur d'Espagne, avec lequel je fus surpris de voir Tenermill s'entretenir familiérement. Je le fus encore plus de les voir tous deux sourire en m'apercevant, & parler au Roi d'un air à me persuader que je faisois la matiere de leur entretien. J'en devins plus reservé à m'avancer. Mais ce Prince m'ayant aperçu lui-même, me fit signe de m'aprocher de sa personne : J'allois vous faire appeller, me dit-il, si vous ne vous présentiez fort à propos. Et me parlant, avec sa bonté or-

dinaire, des favorables intentions dont il étoit rempli pour ma famille, il ne faut pas vous y opoſer, continua-t'il par les caprices dont on vous accuſe. On me propoſe un plan qui aſſure votre fortune & celle de vos freres. Monſieur l'Ambaſſadeur vous l'expliquera ; mais je l'aprouve, tel que je viens de l'entendre, & je confirme volontiers la parole que j'ai donnée de vous faire Evêque, ſi vous ne vous obſtinez point à rejetter vos avantages & ceux de votre famille. Une propoſition ſi vague ne m'obligeant qu'à des proteſtations générales de reſpect & de ſoumiſſion, je ne me hâtai point de demander à l'Ambaſſadeur ni à mon frere, des explications que je croyois preſſentir.

Mais au moment qu'ils paroiſſoient ſe diſpoſer à me prendre à l'écart, pour ſatisfaire apparemment l'impatience qu'ils me ſupoſoient, Madame de Sercine & Sara s'avancerent après en avoir fait demander la permiſſion au Roi ; & Patrice qui les ſuivoit à quelques pas de diſtance, ſe preſſa d'avancer auſſi, pour ſe préſenter auſſi-tôt qu'elles aux yeux de Patrice. Je remarquai l'étonnement de Tenermill. Il s'étoit raproché du Roi en voyant paroître la fille de Fincer ; mais dans quelque deſſein qu'il eût fait ce mouvement, ſa ſurpriſe me parut beaucoup augmenter, lorſqu'il eut aperçu Patrice. Elle le troubla juſqu'à lui faire prévenir le Roi, qui paroiſſoit diſpoſé à parler : Sire, lui dit-il, je me flatte que Votre Majeſté n'oubliera point ce que j'ai à redouter de mes freres. Il y auroit de l'injuſtice, lui répondit ce bon Prince, à ne pas les écouter. Ma confiance redoublant par cette réponſe, je m'avançai auſſi-tôt ; & tous les Courtiſans, qui attendirent quelque choſe d'intéreſſant de cette ſcé-

ne, se rangerent avec assez d'ordre pour nous laisser comme à découvert, au milieu d'un cercle qu'ils formerent au tour de nous.

Patrice & Sara profiterent aussi-tôt d'une si favorable disposition. S'étant pris par la main, ils fléchirent un genoux devant le Roi. Le discours de Patrice eut moins de longueur que de force & de tendresse. Après avoir reconnu ses erreurs & plaint ses infortunes, il demanda au Roi, pour unique grace, de lui rendre un bien dont il avoit mal connu le prix. Et pour ôter tout air d'équivoque à son repentir, il confessa que dans la plus grande ardeur d'une malheureuse passion par laquelle il s'étoit laissé vaincre, jamais il n'avoit étouffé un autre sentiment de cœur, qui lui avoit toujours rapellé malgré lui les bienfaits & les charmes de la généreuse Sara. Il ajouta qu'en revenant à elle par la force de l'inclination autant que par celle du devoir, il avoit eu le bonheur de lui trouver les mêmes désirs, & que n'ayant dû s'attendre qu'à sa haine après tant d'ingratitude, il avoit à payer tout à la fois les dettes de l'amour & de la reconnoissance.

Cette courte harangue prononcée avec beaucoup de grace & de noblesse, excita dans l'Assemblée un murmure si favorable, que le présage ne m'en parut point heureux pour Tenermill. Son dépit & sa confusion éclatoient dans ses yeux. Il demanda au Roi la permission de parler; mais ce Prince s'étant tourné vers Sara, & le mouvement des Spectateurs, qui sembloient attendre quelqu'explication d'elle, lui faisant prévoir qu'il n'auroit pas la même facilité à se faire écouter, il prit le parti d'essuyer encore cette seconde mortification. Elle étoit propre à lui ôter tout le reste d'espérance, car

Sara ne s'arrêta point à demander le consentement du Roi comme une grace, & lui déclarant au contraire que sa Religion & sa justice y étoient également intéressées, elle reclama l'Autorité Royale pour le soutien de ses justes droits, en se félicitant de n'avoir rien à combattre du côté de Patrice, qui étoit le seul dont elle eût à redouter l'oposition. Le sens de ce discours étoit si clair, que le Roi s'adressant à Tenermill & à l'Ambassadeur d'Espagne, leur demanda s'ils avoient prévû cet obstacle au plan qu'ils lui avoient proposé, & s'ils croyoient qu'il y eût quelque chose à répondre aux instances d'un mari & d'une femme qui demandoient la permission de bien vivre ensemble. L'Ambassadeur, qui ne s'étoit déterminé que par un excès de complaisance au service qu'il rendoit à sa niéce, répondit par une inclination de tête, qui sembloit marquer autant de soumission que d'étonnement. J'attendois plus de résistance de Tenermill; mais soit que la force des circonstances l'eût découragé tout à fait, soit que je ne me fusse point trompé dans l'opinion que j'avois toujours eue de ses sentimens, il prit un parti qui lui attira notre admiration & celle du Roi même. Mes prétentions, dit-il, en levant la voix, comme s'il eût adressé son discours à toute l'Assemblée, ont toujours supposé, que la justice, la Religion, & tous les droits qu'on reclame aujourd'hui contre moi, étoient réunis au contraire en ma faveur; & j'avois encore cette raison de me livrer au penchant de mon cœur, que dans le mariage que je me proposois, je croyois trouver avec mes propres avantages, ceux de plusieurs personnes chéres, & si j'ose dire, ceux même de.... Il n'acheva poit de nommer Sa-

ra, & regardant seulement le Roi, comme s'il eût été sûr d'en être entendu ; mais je ne sçais point résister, reprit-il, lorsque j'ai à combattre les volontés de mon Maître & le bonheur de mon frere.

Tout le monde aplaudit à ce discours. Le Roi, charmé peut-être de se voir délivré d'un embarras qu'il avoit pressenti dès l'entrée de cette scéne, releva une si généreuse résolution par de grands éloges ; & se baissant jusqu'à l'oreille de Tenermill, il parut le consulter un moment sur quelque point qui étoit douteux pour lui. Ensuite, comme s'il s'étoit déterminé sur sa réponse ; un projet manqué, dit-il à l'Ambassadeur d'Espagne, se répare quelquefois par un autre : qui vous empêche de donner votre niéce à Mylord Tenermill ? Il peut vous aprendre à quoi je le destine. Je ne rétracterai point d'ailleurs ce que j'ai promis pour M. le Doyen. La réponse de l'Ambassadeur fut aussi polie qu'elle devoit l'être : mais n'osant s'engager sans la participation de sa niéce, il demanda au Roi le tems de la consulter.

Tenermill soutint ses promesses d'un air si libre & si naturel, que je les crus sincéres. A notre retour chez M. de Sercine, il donna la main à Sara, & les inquétudes qu'il lui avoit causées dans son apartement furent tournées en badinages. Il fit des excuses à son frere d'avoir ignoré qu'il conservât tant d'inclination pour elle, en reconnoissant que personne ne pouvoit lui contester les premiers droits. Ces protestations pouvoient m'être un peu suspectes, à moi qui avoit pris soin de lui donner les éclaircissemens dont il prétendoit avoir manqué ; mais distinguant fort bien ce qui pouvoit être attribué à sa politesse & au désir de se justi-

fier, je ne lui fis pas un crime d'exagerer un peu la droiture de ses intentions. Mon amitié pour lui s'étoit rallumée si vivement par le sacrifice qu'il avoit fait à son frere, que recommençant à m'échauffer pour ses intérêts, j'examinai jusqu'à quel point je devois lui laisser prêter l'oreille à la nouvelle proposition que le Roi avoit fait à l'Ambassadeur. La naissance, la fortune, & le mérite même, ne réparoient point dans Donna Figuerrez les désordres qu'on m'avoit racontés de sa conduite. Je connoissois trop d'honneur à Tenermill, pour épouser une femme deshonorée en Espagne par vingt intrigues scandaleuses; & si cette raison me faisoit concevoir sans peine comment l'Ambassadeur avoit consenti si facilement à la proposer au Roi pour un cadet tel que Patrice, je ne trouvois pas que les mêmes motifs dussent faire sur nous la même impression; ou plutôt j'étois persuadé qu'il n'en auroit pas même conçu l'espérance, s'il avoit pu s'imaginer que j'eusse raporté d'Espagne de si bonnes informations. D'un autre côté, la répugnance que j'avois à révéler des secrets odieux qui n'étoient connus en France que de moi; les égards de la charité chrétienne qui me faisoient une loi de les cacher, & la crainte même de m'exposer, en les découvrant, à la vengeance d'une femme dont je connoissois l'adresse & la vivacité, me jetterent dès ce premier moment dans un embarras dont je previs qu'il ne me seroit pas aisé de sortir.

Il n'étoit pas tems d'aprofondir des difficultés qui me parurent peu pressantes, & je ne me hâtai pas même de découvrir par quelle nouvelle intrigue de Donna Figuerrez, l'Ambassadeur d'Espagne s'étoit trouvé à Saint-Germain, un quart d'heure avant que Sara & Patrice se fus-

sent présentés au Roi. Le seul hazard avoit pu produire cette rencontre. Je fus occupé plus agréablement à notre arrivée chez M. de Sercine, par divers bienfaits du Ciel, qui tomberent en un moment sur ma famille. Un Gentilhomme chargé des ordres du Roi, ayant commencé par des félicitations sur le mariage de Patrice, lui déclara que la volonté de ce Prince étoit qu'il fût célébré sous ses yeux, & le traitant de Mylord Comte de S.... il lui aprit qu'il venoit d'être crée Pair d'Irlande sous ce titre. J'ai fait observer que Patrice n'avoit pris le titre des aînés de notre Maison qu'en épousant Sara Fincer, & que suivant l'usage de nos Isles, ce changement n'étoit autorisé que par le renoncement présumé de Tenermill. Le Roi, qui avoit déja formé des vûes spéciales sur toute notre Famille, vouloit que sans avoir besoin d'un titre emprunté, mes deux freres pussent paroître en Irlande avec la même distinction. Mais ne persistant pas moins dans le dessein d'attacher particuliérement Patrice à sa Personne, il lui faisoit déclarer encore qu'avec la dignité de son Chambellan dont il l'avoit revêtu à son départ pour l'Espagne, il lui accordoit celle de grand Trésorier, pour le dédommager par les émolumens de celle-ci, des soins & des assujettissemens de l'autre, qui étoit purement honoraire. Dans le petit nombre de Seigneurs dont la Cour de Saint-Germain étoit composée, on ne doit pas trouver surprenant que deux emplois de cette considération fussent réunis sur la même tête. Ils étoient même plus importans qu'on ne seroit porté à le penser, sur l'idée que les Historiens nous donnent de la situation du Roi. Les Pensions qu'il tiroit de la Cour de France & de celle d'Espagne, ne demandoient pas la

création d'un Emploi extraordinaire pour les recueillir, parce qu'étant payées réguliérement sur un ordre simple, elles n'étoient point sujettes à des détails embarrassans. Mais le Roi tiroit des sommes considérables des Catholiques, & de ses autres sujets d'Angleterre & d'Irlande. Il y avoit dans les Provinces, des Bureaux établis avec autant d'ordre que dans les plus paisibles années de son régne. C'étoit cette espéce de revenu dont il donnoit l'administration à Patrice sous le titre de son grand Trésorier.

J'étois compris dans ce torrent de bienfaits. L'Interprete de tant d'heureuses nouvelles avoit ordre de me déclarer de la part du Roi, que j'étois nommé à l'Evêché de Cloyne. A la vérité ce n'étoit qu'un titre, sans charge particuliére, sans revenu; mais l'intention de ce Prince n'étoit pas de m'éloigner continuellement de lui, & s'étant proposé seulement de me rendre utile à son service en Irlande, il vouloit que dans les voyages qu'il m'y feroit entreprendre, ma dignité me donnât plus de considération parmi les Catholiques.

Nous serions retournez sur le champ au Château pour nous livrer à tous les mouvemens de notre reconnoissance, si le même Gentilhomme n'avoit été chargé de nous dire que le Roi nous laissoit quelques jours pour regler nos affaires domestiques, & qu'il nous feroit avertir lorsqu'il jugeroit à propos de nous revoir. Cet ordre, qui s'accordoit si mal avec notre ardeur, venoit tout-à-la fois de deux causes bien differentes. Nous les aprîmes de Tenermill avant la fin du jour. N'ayant pas les mêmes raisons de se priver de la vûe du Roi, il retourna au Château.

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne y étoit reſté après nous, & le Roi, qui avoit quelque regret de voir l'exécution d'une partie de ſes deſſeins reculée par l'incertitude du mariage de Tenermill, avoit fait expliquer plus particuliérement ce Miniſtre ſur ce qu'on pouvoit attendre des diſpoſitions de ſa Niéce. Il n'avoit pas douté qu'en perdant l'eſpoir d'être à Patrice, elle ne conſentît volontiers à recevoir la main de ſon frere ; & s'ouvrant même ſur ce qu'il avoit réſolu de faire pour établir ſa fortune, il avoit excité par ce motif l'Ambaſſadeur à ne rien négliger pour hâter leur mariage. Le tems qu'il nous avoit donné pour regler nos affaires étoit celui qu'il vouloit laiſſer à Dona Figuerrez pour ſe déterminer. Cet excellent Roi porta la bonté juſqu'à faire cet aveu à Tenermill, & ne craignant point de ſe laiſſer voir auſſi ſenſible qu'il l'étoit au plaiſir de nous rendre tous heureux, il lui confeſſa encore qu'en nous privant quelques jours de l'honneur de le voir, il vouloit ſe ménager à lui-même la ſatisfaction de nous voir tous contens, & de recevoir tout-à-la fois les remercimens de notre famille entiere. Tenermill, déja auſſi habile Courtiſan que s'il eût dû cette qualité à une longue expérience, prit cette occaſion pour le faire ſouvenir de la Comteſſe de S . . . . & quelques mots d'éloge, tournés avec autant d'adreſſe que de vérité, firent des impreſſions dont cette chere ſœur reſſentit auſſi les effets.

La joie que je reçus de tant d'évenemens agréables auroit été ſans mêlange, ſi mes réflexions ſur le caractére de Donna Eiguerrez ne fuſſent venues la troubler. Cependant je remis encore la diſcuſſion d'une difficulté ſi

férieufe, après mon retour à Paris. Tenermill étant fans amour, j'étois fûr de n'avoir rien à combattre dans fon cœur, fi je me croyois obligé de lui faire perdre le deffein de ce mariage. Je le voyois difpofé néanmoins à ne rien épargner pour le faire réuffir. Mais je ne pouvois m'imaginer que l'ambition, dont il commençoit à m'avouer lui-même qu'il alloit être uniquement poffedé, le rendit auffi ardent à la recherche d'une femme que le moindre degré d'amour. Ce que j'admirai feulement, comme un effet de fa vive imagination, fut qu'au moment qu'il eut tourné fes defirs de ce côté-là, il mêloit les charmes de Donna Figuerrez dans tous fes difcours, avec autant de fatisfaction & de goût que s'il eût fenti pour elle toute la chaleur de la plus tendre paffion. Il l'avoit affez vûe pour connoître tout ce qu'elle avoit de mérite; & dans le befoin où elle s'étoit crue de fon fecours, on fe figure aifément qu'elle avoit mis tout en ufage pour gagner fon eftime. Mais ayant une fois pénetré le fonds de fon cœur, je croyois démêler mieux fes fentimens que lui-même.

Il ne fut pas plûtôt arrivé à Paris, qu'il fe rendit chez elle avec la même ardeur, & n'employant point de détours pour lui expliquer fes défirs & fes efpérances, il fe flatta qu'avec la protection du Roi, l'aveu de l'Ambaffadeur, & l'expreffion de fa propre tendreffe, il obtiendroit facilement d'en être écouté. Mais ce n'étoit point l'ambition qui flattoit le cœur de cette belle Efpagnole. Elle venoit d'aprendre de fon Oncle la ruine de fon amour, & cette nouvelle l'avoit jettée dans un affreux défefpoir. Si elle s'étoit fait vio-

lence pour recevoir Tenermill d'un visage tranquille, elle ne put entendre qu'il faisoit son bonheur du refus que Patrice avoit fait de l'aimer, sans lui attribuer une partie de sa disgrace ; & cette pensée la rendant furieuse, elle le traita avec une hauteur qui devoit être capable de le rebuter. Mais dans l'opinion qu'il avoit des femmes, il comptoit pour rien leurs rigueurs ; & ne sentant pas même pour Donna Figuerrez cette tendre inclination qui lui avoit fait espérer de trouver dans Sara la satisfaction de son cœur avec les avantages de la fortune, il n'en conserva pas moins l'espérance de la vaincre. Ainsi le combat s'établit entre un ambitieux sans tendresse, qui vouloit triompher d'un cœur pour faire servir l'amour à son élevation, & une femme tendre & galante, qui préferant les douceurs de l'amour à toutes les fortunes du monde, pouvoit bien être flattée de se voir rendre des soins, mais ne pouvoit être touchée que de ceux qu'elle croiroit sincéres. Avec une expérience & une pénétration qui la mettoient mieux qu'un autre en état d'en juger, elle aportoit dans cette espéce de lice un cœur rempli d'un autre amant, & la plus fâcheuse prévention contre celui qu'elle accusoit de sa perte. Rude école pour Tenermill, & qui me fournit d'utiles leçons à moi-même pour la connoissance des passions & des caractéres.

Il revint de cette visite avec un air d'inquiétude dont je m'aperçus. Il ne chercha pas même à me la déguiser, & me rendant compte de l'accueil qu'il avoit reçu de sa Maîtresse, il me demanda ce que je pensois d'un commencement si bisarre. Je ne connoissois Don-

na Figuerrez que par les informations que je m'étois procurées en Espagne. Son caractére, tel que je m'en étois formé l'idée, étoit celui d'une Coquette; & ne distinguant pas toutes les manieres dont on pouvoit l'être, je la mettois sans difficulté au rang de Madame de S.... dont j'avois si bien connu les noirs artifices & les honteux déreglemens. Il eût été trop nouveau pour moi de me figurer une femme qui réunissoit dans son caractére autant de perfections que de défauts; vive jusqu'à la légéreté, & quelquefois jusqu'à l'emportement, mais capable néanmoins, dans ses momens de réfléxions, de penser avec autant de justesse & de force que l'homme le plus distingué par ces deux qualités; toujours possedée du désir de plaire, ne faisant consister la gloire d'une femme que dans la multitude de ses conquêtes, & l'achetant même par des foiblesses volontaires, lors qu'elle ne voyoit que ce moyen pour mettre ou pour retenir un Amant dans ses chaînes; mais plus tendre & plus passionnée qu'une autre pour celui qui trouvoit l'art de la rendre sensible : avec cela, généreuse, bonne, enfin; mais sans malignité dans sa finesse & dans ses artifices; toujours prête à obliger par des services, & à prévenir par des soins : aussi séduisante d'ailleurs par l'agrément de son humeur & de ses maniéres que par les charmes de sa figure; enfin, un composé de mille vertus & d'autant de foiblesses. Telle étoit néanmoins Donna Figuerrez, & je lui avois fait jusqu'alors une extrême injustice, en la comparant avec une femme aussi lâche & aussi vicieuse que Madame de S...

Cependant, comme j'étois encore rempli de cette idée, & que sans être déterminé sur la

difficulté que j'avois commencé à examiner, l'occasion étoit trop favorable pour ne pas fonder là-dessus les principes de Tenermill; je hazardai en général quelques réfléxions sur le danger de prendre une femme dont on ne connoît ni le caractére ni la conduite. Je lui aurois cité pour exemple Mademoiselle de L.... s'il n'eût encore ignoré la malheureuse avanture de son frere; mais je trouvois dans la qualité d'Etrangére, & sur tout d'Espagnole, de quoi donner assez de force à mon raisonnement. Je ne sçais, ajoûtai-je, si la naissance de Donna Figuerrez, l'espérance de la succession de l'Ambassadeur, & les faveurs mêmes que le Roi attache à votre mariage, sont des raisons assez fortes pour vous rendre tranquille sur cette sorte de danger; & si vous pensez là-dessus comme moi, ce sera du moins une ressource pour votre consolation, dans le cas où les rigueurs dont vous vous plaignez, pourroient vous faire abandonner votre entreprise.

Il m'avoit écouté fort attentivement. Vous auriez pu ajoûter, me répondit-il,, si les maux que vous me faites entendre, sont encore à craindre, ou s'ils sont déja arrivés; car ayant été en Espagne, où vous avez eu autant de liaison que Patrice avec Donna Figuerrez, il est difficile que vous ne soyez pas mieux informé que vous ne voulez le paroître. J'apréhendai de m'être trop engagé. Cependant il m'offroit lui-même un moyen de me tirer d'embarras. Autant de liaison que Patrice, repliquai-je en me défendant? Vous sçaurez d'elle & de lui, que je ne l'ai vûe que deux fois pendant le séjour que j'ai fait à Madrid. C'est donc à Patrice même, reprit-il, que je m'adresserai pour éclaircir les doutes que vous voulez

m'inspirer. Mais en attendant son témoignage, je puis vous confesser, ajoûta-t'il, que ne voulant chercher désormais dans une femme que les facilités qu'un mariage avantageux peut me donner pour l'avancement de ma fortune, je chicanerai peu sur le caractére avec celle qui m'aportera de la naissance & du bien.

Nous fumes interrompus par les acclamations du Comte & de la Comtesse de S.... qui aprenoient en revenant au logis, l'heureuse arrivée de Sara & de Patrice, & qui n'ayant eu jusqu'alors que des nouvelles incertaines de leur réconciliation & des bontés du Roi, s'empressoient de les chercher pour les combler de caresses & de félicitations. Nous passâmes ensemble dans leur apartement. Ils y etoient comme enyvrés d'amour & de joie. Patrice, qui avoit été depuis si long-tems la proie de tant d'inquiétudes & de douleurs, sans en excepter le tems même de sa funeste passion, qui avoit été accompagnée de trop de chagrins & d'agitations pour n'avoir pas changé quelque chose à ses maniéres & à son humeur, sembloit avoir repris tout d'un coup la douceur & les agrémens dont la nature avoit orné son caractére. Il reçut les marques de notre tendresse avec cette effusion de cœur qui en dévelope les plus intimes sentimens; & comparant lui-même sa situation avec celle où il se souvenoit d'avoir été dans un tems d'erreur que sa folle prévention lui avoit fait nommer plus heureux, il convenoit que les douceurs attachées au devoir sont d'un tout autre prix que les transports déréglés des passions.

La conversation auroit duré long-tems sur une matiére si conforme au goût de l'Assemblée, si l'on n'eût averti la Comtesse que Don-

na Figuerrez demandoit à la voir. Tenermill s'empressa aussi-tôt d'aller au-devant d'elle. Il en fut reçu avec plus d'indifférence que de colere. Mais lorsqu'elle vit paroître la Comtesse, elle le pria de la laisser seule avec elle. Leur entretien dura long-tems. Nous en aprîmes toutes les circonstances aussi-tôt qu'elle fut sortie.

Sans dissimuler les sentimens qu'elle avoit pour Patrice, & sans cacher même qu'elle n'avoit quitté l'Espagne que pour se faciliter les moyens de devenir sa femme, elle avoua d'abord à la Comtesse que le voyant reconcilié avec Sara par sa propre inclination, il ne lui restoit qu'à faire usage de sa raison pour guérir son cœur. Mais ne pouvant renoncer non plus au plaisir de voir un homme qui lui avoit été si cher, & ne trouvant guéres moins de douceur à vivre dans une étroite liaison avec notre famille, elle demandoit à ma sœur deux graces, qu'elle comptoit également d'obtenir; l'une, de lui procurer dès le même jour la connoissance de Sara, avec qui elle vouloit être liée d'amitié; l'autre, d'engager Patrice à la traiter du moins avec les égards ordinaires de la politesse, sans s'obstiner, comme il avoit fait depuis son retour en France, à lui réfuser jusqu'à une simple visite. La Comtesse ayant voulu excuser mon frere sur ce qu'il n'avoit fait aucun séjour à Paris; je lui pardonne le passé, reprit-elle, en souriant sans affectation; mais je veux qu'il le répare par une prompte visite, que je recevrai même, s'il le désire absolument, comme son dernier adieu.

Ma sœur pesant ces deux demandes, trouva moins de difficulté à celle-ci qu'à la premiere. Elle promit de représenter à Patrice ce qu'il de-

voit à une femme si bien disposée pour lui ; & sans doute qu'il n'avoit pas besoin de ses instances, ajoûta-t-elle, pour se rendre à un devoir si juste. Mais sçachant le peu de goût que Sara marquoit pour étendre ses connoissances, ou plutôt couvrant de ce prétexte la crainte qu'elle avoit de la chagriner par la vûe d'une nouvelle rivale, elle crut pouvoir se dispenser civilement de se rendre à sa priere. Ses deux propositions néanmoins étoient d'une égale importance pour elle ; & pour expliquer d'avance une partie de ses vûes, elle ne désiroit de voir Sara que pour s'assurer de ce qu'elle avoit à craindre de ses charmes, ou pour aprendre en la voyant ce qui étoit capable de faire impression sur le cœur de Patrice. Aussi se trouva-t-elle si choquée du refus de ma sœur, qu'après l'avoir pressée plusieurs fois inutilement avec quantité de nouveaux motifs, elle ne fut point assez maîtresse de son dépit pour retenir ses larmes. Il falloit que son ressentiment fût au comble. Elle quitta ma sœur avec des aparences forcées de reconnoissance & d'amitié, pour l'entretenir du moins dans la résolution de lui procurer la visite de Patrice, sur laquelle elle comptoit d'autant plus, que n'ayant pu se faire accorder l'autre grace, elle regardoit la promesse de celle-ci comme infaillible.

La Comtesse nous surprit beaucoup par le récit de cet entretien. Tenermill, toujours poussé du même zéle, avoit observé le départ de Donna Figuerrez, & s'étoit offert à l'accompagner jusqu'à sa maison. Son absence nous laissant plus de liberté pour nous expliquer, je fus le premier à louer ma sœur de son refus, & à mettre en doute s'il étoit convenable à Patrice de hazarder une visite dont je ne pouvois péné-

trer l'utilité. Cependant, Sara qui n'étoit point capable d'une basse défiance, & Patrice, qui se répondoit assez de lui-même pour se croire supérieur au péril, furent d'avis que la politesse lui en faisoit un devoir. Le Comte & la Comtesse étant du même sentiment, le mien passa pour un excès de scrupule.

Comme ce n'étoit pas sur le champ que cette résolution devoit être exécutée, nous attendîmes le retour de Tenermill, qui vint bientôt nous réjoindre. Son visage portoit des marques de joie qui furent sensibles à tout le monde. Il avoit été traité, nous dit-il, par Donna Figuerrez, avec une bonté qu'elle n'avoit pas eue pour lui dans sa premiere visite. Mais son bonheur dépendoit de son frere. Il faut, lui dit-il à lui-même, que vous preniez la peine de la voir pour m'obliger. Elle m'a fait promettre que je vous y engagerois dès aujourd'hui. Sur les explications qu'elle attend de vous, & qu'elle en recevra, dit-elle, avec confiance, parce qu'elle connoît depuis long-tems votre caractére, elle m'a fait espérer que notre mariage seroit décidé demain dans son cœur & dans son esprit. Il ne se souvint pas même des questions qu'il m'avoit promis de faire à Patrice; & ne pensant qu'à le solliciter de partir, il lui tardoit de le voir revenu, pour donner la derniére certitude à ses espérances.

La nuit avoit déja répandu ses ombres, mais nous étions dans une Saison où le jour n'en étoit pas plus avancé. Il se passa même encore quelque tems avant que Patrice fût absolument déterminé à ne pas remettre jusqu'au lendemain une visite qui lui paroissoit onéreuse dans les circonstances où nous étions. Enfin, après avoir envoyé chez Donna Figuerrez, pour sça-

voir d'elle-même si elle aprouvoit l'heure qu'il avoit choisie, il partit seul dans son Carrosse, & nous promit d'être avec nous pour le souper. Nous passâmes le tems de son absence à raisonner sur les motifs de Donna Figuerrez. Tenermill les expliquoit à son avantage, & je confessai, après bien des réfléxions, que je n'y pénétrois rien.

Vers neuf heures, un des gens de Patrice nous vint faire des excuses par ses ordres, de la nécessité où il se trouvoit de souper chez Donna Figuerrez. Il nous faisoit dire que l'Ambassadeur d'Espagne & quelques autres personnes de la même distinction, étant arrivés chez elle presqu'au même moment que lui, elle n'avoit pu lui expliquer encore les raisons qu'elle avoit eues pour souhaiter de le voir. Le tems s'étant insensiblement écoulé, l'Ambassadeur l'avoit prié de trouver bon qu'il demeurât à souper chez elle. Patrice avoit voulu se retirer, mais les instances de toute l'Assemblée, & particuliérement celles de Donna Figuerrez, qui lui avoit promis de ménager dans la soirée l'occasion de l'entretenir un moment, l'avoient déterminé, pour l'intérêt de Tenermill, à se laisser vaincre.

Cette nouvelle, quoique peu attendue, après la promesse qu'il nous avoit faite en partant, ne causa d'inquiétude à personne. Notre souper se fit avec la tranquillité de la joie la plus pure & la plus parfaite. Cependant il me vint à l'esprit, en me retirant, que tout étoit à craindre de la part d'une femme aussi adroite & aussi vive que Donna Figuerrez. Je n'étois pas capable de porter à mon frere des secours bien puissans, mais je pouvois du moins observer le péril, & juger des mesures qu'il faudroit prendre pour l'en dé-

livrer. Sur cette seule idée, je pris le parti de me rendre entre onze heures & minuit, vis-à-vis du logement de Donna Figuerrez, dont j'avois été informé par Tenermill & par ma sœur. La solitude que je trouvai d'abord dans sa rue me fit presque repentir de mon entreprise, car il y avoit peu d'espérance de pouvoir pénétrer dans une maison où je ne pouvois me présenter sous aucun prétexte. J'avois avec moi mon Valet, dont l'entretien servit quelques momens à me désennuyer. Il arriva bientôt quelques Carrosses, qui s'étant arrêtés devant la maison, me persuaderent encore plus que je m'étois allarmé mal à propos. Patrice, disois-je, s'est soumis malgré lui, à la servitude des bienséances. La Compagnie qui l'arrête va le laisser libre; son Carosse ne sauroit tarder, puisque l'heure marquée pour les autres est arrivée. Je le joindrai, pour m'en retourner avec lui.

Tandis que je m'occupois de ces espérances, je vis sortir de la maison plusieurs personnes, qui se retirérent aussi-tôt dans leurs Equipages. L'Ambassadeur d'Espagne parut aussi, & comme son Hôtel étoit à peu de distance dans la même rue, il fut conduit à pied par une multitude de Laquais, qui l'éclairoient avec des flambeaux. Je me cachai avec soin pour éviter d'être aperçu. La porte ayant été fermée après lui, j'attendis encore plus d'une heure, & mon impatience augmentoit également de ne voir ni le Carrosse de Patrice arriver, ni la maison s'ouvrir. Elle s'ouvrit néanmoins, & j'en vis sortir à pied un Cavalier, qui donna ordre au Portier de l'attendre un moment. Le hazard fit qu'en me promenant au long de la rue, je paroissois venir de l'Hôtel de l'Ambassadeur, qui n'étoit pas loin derriére moi; l'obscurité n'a-

yant point permis au Cavalier de distinguer mon visage, il me prit à ma robe pour celui qu'il alloit apeller, & qui devoit venir du même lieu. Est-ce vous, Monsieur l'Aumônier, me demanda-t-il en Espagnol? Ce titre m'étoit familier depuis que le Roi me l'avoit accordé. Un mouvement, qui prévint toute réfléxion, me fit répondre oui, dans la même langue. Hâtons-nous, reprit le Cavalier, en se tournant pour marcher devant moi; Nos Amans sont ensemble, & voici l'occasion qui ne se trouvera peut-être jamais.

A la vérité, j'ouvris les yeux à ce langage. Je compris, sinon l'odieux complot qu'on avoit formé contre mon frere, du moins qu'il étoit menacé de quelqu'accident funeste, & que je devois rapeller toute ma fermeté & tout mon zéle pour le sécourir. Le besoin n'en paroissoit pas encore pressant; mais étant résolu de tout hazarder, je suivis intrépidement mon guide, & je m'introduisis après lui dans la maison. Par une faveur spéciale de la Providence, le Portier étoit demeuré à l'attendre sans lumiére. Nous montâmes l'escalier, qui n'étoit pas mieux éclairé que la porte. Attendez ici, me dit le Cavalier, votre ministére nous sera nécessaire dans un moment. Il auroit été trop terrible de me figurer qu'on en vouloit à la vie de mon frere, & qu'on n'apelloit un homme de ma robe que pour recevoir ses derniers soupirs. Le Ciel ne permit pas que cette pensée me tombât dans l'esprit; mais j'avois assez de mille autres doutes pour me tourmenter mortellement.

Enfin, une porte voisine de celle par où mon guide étoit entré, s'ouvrit tout d'un coup devant moi. Entrez, Monsieur l'Aumônier, s'é-

cria-t'on ; vous êtes impatiemment attendu. Quelque trouble que de si longs préparatifs m'eussent pû causer, je remarquai, en entrant, trois hommes fort bien mis, qui tenoient le Pistolet apuyé sur l'estomac de Patrice, tandis que Donna Figuerrez évanouie en aparence, étoit étendue languissamment sur un canapé. Aprochez, Monsieur, reprit un des Cavaliers ; venez réparer l'honneur de l'Espagne & celui de M. l'Ambassadeur, en mariant ce Gentilhomme à Donna Figuerrez, que nous avons surprise avec lui dans un état qui ne peut être justifié que par un prompt mariage. Il est heureux que dans notre premiére furie nous n'ayons pas trempé nos mains dans son sang. Mon visage, qu'ils ne reconnurent point lorsque je me fus avancé, les premiéres exclamations par lesquelles je les conjurai d'arrêter, & le discours de mon frere même, qui dans la surprise qu'il eut de me voir, me demanda aussi-tôt par quel heureux hazard je me trouvois si près de lui, & si je n'admirois pas cette scéne, leur firent juger qu'il y avoit quelque mal entendu dans leur avanture. Ils se regarderent avec étonnement, sans abandonner néanmoins la posture où ils étoient. Mais l'un d'eux s'adressant à moi ; vous êtes Prêtre, Monsieur, me dit-il d'un air fier ; il n'importe que vous soyez Espagnol ou Français. Accordez-nous vôtre ministére pour une cérémonie d'un moment, qui sera récompensée au-delà de vos désirs, par la magnificence de M. l'Ambassadeur d'Espagne. C'est sa niéce qu'on deshonore ; la Religion & l'honneur vous impose ici le même devoir qu'à nous. Je m'étois remis pendant leur agitation. J'avois compris leur projet dans toute son étendue. L'amitié fraternelle, ma

haine pour l'artifice, l'honneur & la Religion par lesquels ils prétendoient m'intéresser, agirent sur moi avec tant de force, que la vûe de leurs armes, non plus que la considération de leur nombre, ne m'empêcha point de les traiter avec tout le mépris qu'ils méritoient par une si lâche entreprise. Je leur déclarai sans détour que celui contre lequel ils imploroient le secours de mes mains étoit mon frere, & je les menaçai d'un châtiment que tout le pouvoir de leur Ambassadeur ne leur feroit point éviter.

Peut-être m'abandonnai-je trop à cette premiere chaleur : mais soit qu'il fussent offensés de mes reproches & de mes menaces ; soit qu'en réfléchissant sur les circonstances, ils s'imaginassent qu'elles étoient peu changées par leur méprise, & que malgré moi-même ils pouvoient tirer de moi le même service que de leur Aumônier, l'un d'eux se détacha de Patrice, & venant à moi, il m'apuya à mon tour son Pistolet sur la poitrine : Monsieur, me dit-il, vous êtes Prêtre, il nous suffit. Venez remplir ici vos fonctions, si vous n'aimez mieux y trouver la mort. On ne s'attendoit point à me voir repliquer à cette ménace. Mais recueillant toutes mes forces, autant par tendresse pour mon frere, que par zéle pour mon devoir, je marquai tant de mépris pour la mort dont on me menaçoit, & tant d'indignation contre les auteurs d'une si lâche entreprise, que je vis l'étonnement peint sur le front de nos ennemis. Ils n'oserent insister un moment, & faisant valoir seulement la générosité qu'ils avoient de nous accorder la vie, ils protesterent que si Patrice ne se rendoit pas volontairement à ce qu'ils nommoient son devoir, notre châtiment n'étoit que différé. Pour lui, qui s'étoit vû pres-

& jusqu'à ne pouvoir quitter sa Chaise, il frémissoit d'une humiliation si indigne de son courage, & lorsque le desespoir du succès les eut forcés d'abandonner leur dessein, il jura en se retirant qu'il les feroit repentir de leur témérité.

Ils nous laisserent la liberté de sortir ; mais pour déguiser mieux leur artifice, ils affecterent d'apeller les gens de Donna Figuerrez, & de les presser de la secourir. Patrice s'attendoit de trouver un Carosse à la porte. Il n'y trouva pas même un seul de ses gens. On avoit eu soin de les éloigner, par des ordres feints qu'on leur avoit donnés de la part de leur Maître ; & nous sçûmes ensuite du Cocher, qu'étant venu à l'heure que Patrice lui avoit marquée, on l'avoit averti de revenir deux heures plus tard. Jacin étoit demeuré à la porte, n'ayant point d'autre route pour regagner la maison du Comte.

Quoique le nom d'Ambassadeur eût été employé plusieurs fois par les trois Espagnols, & qu'il y eût beaucoup d'aparence qu'ils étoient de sa suite ; sans compter même que son Aumônier devant jouer un si grand rôle dans cette odieuse scéne, il étoit à présumer que ce n'étoit point sans sa participation ; nous ne pûmes nous persuader qu'il fût entré dans un complot qui auroit déshonoré son caractére. Réduits à n'en accuser que l'esprit intriguant de Donna Figuerrez, nous admirâmes encore qu'elle eût fondé le moindre espoir sur une avanture sans vraisemblance ; car à qui pouvoit-il être aisé de persuader que Patrice eût des liaisons de tendresse avec elle, dans un tems où il n'étoit rempli que de Sara, & où mille personnes pouvoient lui rendre ce dernier témoigna

ge? Et tant de soins qu'on avoit pris pour l'attirer dans le piége, & pour écarter ses gens, ne déposoient-ils pas clairement en sa faveur?

Ce fut le raisonnement de tous ceux qui furent informés de notre avanture; Tenermill avoit peine à revenir de sa surprise, & la honte d'avoir contribué lui-même à nous jetter dans cet embarras par les instances qu'il avoit faites à son frere, le chagrinoit autant que la perte de ses espérances. Il ne sembloit point en effet qu'après un éclat de cette nature, il pût conserver le désir de revoir Donna Figuerrez. Nous raisonnâmes tous dans cette supposition, & le projet de son mariage ayant été la seule raison qui avoit fait retarder celui de Patrice, nous crûmes que sans marquer moins de soumission pour les volontés du Roi, nous pouvions proposer à ce Prince d'abréger le tems qu'il avoit fixé lui-même. Sara le désiroit impatiemment, par les craintes que le passé lui inspiroit pour l'avenir. Patrice me pria d'aller demander au Roi cette nouvelle faveur, & d'en obtenir même que la cérémonie se fit sans éclat dans tout autre lieu que Saint Germain.

Je croyois Tenermill si guéri de ses idées de mariage, qu'en partant dès le lendemain pour la Cour, il ne me vint pas à l'esprit de lui demander si je devois raconter au Roi l'avanture de Patrice. Comme c'étoit sur ce fondement que j'allois solliciter la révocation de ses ordres, il étoit naturel que je commençasse par ce récit, & je ne voyois plus du côté de Tenermill la moindre raison qui pût me faire naître là-dessus quelque doute. Cependant, étant venu à moi au moment de mon départ, il me fit cent questions dont je ne compris point le sens d'abord, & qui aboutirent enfin à me de-

mander ouvertement si je parlerois au Roi de l'entreprise des trois Espagnols. Ce soin même d'attribuer notre avanture aux trois Espagnols, & de n'y pas mêler Donna Figuerrez, me parut une délicatesse tout-à-fait nouvelle ; mais sans me laisser le tems de lui répondre, il ajoûta avec le même air de distraction, que sous quelque face qu'il eût considéré la scéne du jour précédent, il n'y avoit rien trouvé qui mît le moindre changement dans l'état des choses ; que l'inclination de Donna Figuerrez pour Patrice n'étoit ignorée de personne; qu'en cherchant à s'assurer de son cœur & de sa main, elle n'avoit fait que ce que toute autre femme avec les mêmes désirs & les mêmes moyens, n'auroit pas manqué de tenter comme elle; enfin, qu'après le mauvais succès de l'artifice des Espagnols, ou du sien, si je voulois, elle n'étoit pas différente de ce qu'elle étoit avant que de l'avoir entrepris. N'est-ce pas la même femme, reprit-il en me regardant comme si j'en eusse pû douter, avec la même naissance, les mêmes qualités personnelles, les mêmes espérances de fortune ? Et les raisons que j'ai eues de penser à l'épouser en subsistent-elles moins ?

Il conclut de ce raisonnement, que si l'on pouvoit ensevelir au contraire notre avanture dans l'oubli, & commencer même par la cacher au Roi, rien n'empêcheroit après le mariage de Patrice qu'il ne pût reprendre ses espérances du côté de l'Espagnole. Il est certain, ajouta-t-il, comme si j'eusse encore eu besoin de cette confirmation pour m'en convaincre, qu'elle sera forcée de renoncer à mon frere, lorsqu'elle le verra lié sans retour avec Sara. Pourquoi rejetteroit-elle alors mes offres, avec

tous les avantages dont elles sont accompagnées pour elle, & dont son oncle n'a pas manqué de l'informer ?

J'avoue qu'avec quelque surprise que j'eusse entendu tout ce discours, je ne trouvai rien à y oposer lorsqu'il fallut y répondre. Je ne pouvois lui prouver en effet que l'entreprise de Donna Figuerrez fût une tache qui la rendît plus indigne qu'auparavant d'être à lui, & l'amour qui lui avoit fait employer la violence étoit le même sans doute qui lui avoit fait chercher d'abord à gagner Patrice par des voies plus douces. Cependant, un attentat de cette nature me paroissoit si révoltant, que dans le tems même que je ne trouvois point de termes, ou que je n'osois employer ceux qui s'offroient à mon esprit pour exprimer mon horreur, j'admirois que Tenermill n'en ressentît point la même impression. Ce que je crus lui pouvoir dire de plus modéré, fut qu'il n'auroit point vraissemblablement à se reprocher de s'être livré à des excès de jalousie. Je comptois de le piquer par cette ironie: mais quoiqu'il la comprît parfaitement, il n'y parut point sensible, & se retranchant sur la nécessité où Donna Figuerrez seroit bientôt d'étouffer ses sentimens pour Patrice, il ne fit point difficulté de m'avouer que ce qu'il demandoit d'elle étoit d'ailleurs fort indépendant des dispositions de son cœur. Elle assure ma fortune, me dit-il; elle est capable de me faire honneur par sa naissance, son esprit & sa figure; je la quitte de tout le reste. Ambitieux! interrompis-je avec un vif sentiment de compassion, que vous me faites connoître de ressorts différens dans le cœur humain! Que je me suis trompé, quand l'exemple de votre frere m'a fait regarder l'amour,

comme la seule passion capable d'aveugler un homme éclairé ! Quoi ? vous ne sentez pas, continuai-je dans le même mouvement, qu'une action aussi téméraire que celle de Donna Figuerrez, n'est pas un coup d'essai de hardiesse & de coquetterie ? A quoi vous exposeriez-vous en vous liant à une femme de ce caractére ? Et sans m'expliquer trop ouvertement sur les informations que j'avois eues à Madrid, je lui reprochai d'avoir bientôt perdu le dessein qu'il avoit eu de s'en procurer sur la conduite d'une femme qu'il ne connoissoit que depuis quelques jours. Mais, loin de répondre à mon objection ; songez, mon frere, me dit-il, qu'un excès de réfléxions & de soins me fera perdre des avantages que je ne retrouverai jamais. La bonté du Roi peut se refroidir. Est-il vraisemblable qu'une femme telle que Donna Figuerrez ait jamais manqué aux devoirs de sa naissance ? L'Ambassadeur son oncle vivroit-il si bien avec elle ? Suposez-la galante : Toutes les Dames de France le sont-elles moins ? Et puis l'éloignement de Madrid, ajoûta-t-il, peut faire changer de nature à bien des choses.

Je demeurai sans réplique à ce dernier raisonnement, & je ne pouvois assez admirer cette contrarieté de principes, qui le rendoit de si facile composition sur un article si délicat, lui qui paroissoit l'homme du monde le moins traitable sur tout ce qui porte le nom de point d'honneur. Bizarre effet des passions violentes, qui ne trouve rien d'important que ce qui se raporte à elles. L'amour auroit fait mépriser les grandeurs à Patrice, & l'ambition rendoit Tenermill insensible à l'amour. Cependant comme il ne me paroissoit point à craindre qu'il avançât trop vître avec Don-

na Figuerrez, je suspendis encore des éclaircissemens que je croyois plus capables de faire impression sur lui, & je resolus d'attendre le retour de Patrice avant que de prendre là-dessus mes propres résolutions.

Ce ne fut ni Patrice ni moi qu'on put soupçonner d'avoir publié notre avanture, & nous n'en accusâmes point non plus le Comte & la Comtesse de S... dont la discrétion nous étoit connue. Cependant Tenermill eut le chagrin d'entendre courir des bruits, qui lui firent trop juger que tout le monde n'avoit pas gardé le même silence; & pour le combler de douleur, Patrice nous aprit à son retour qu'ils s'étoient déja répandus jusqu'à Saint-Germain. Le Roi, en lui accordant la permission qu'il lui avoit demandé de hâter le renouvellement de son mariage, & de le célebrer sans éclat dans notre petite Terre des Saisons, n'avoit pas attendu qu'il lui aportât des excuses & des prétextes pour justifier sa priére. Il avoit badiné avec lui sur sa bonne fortune, & plaignant Tenermill d'être moins favorisé de l'amour. Il avoit ajouté que c'étoit une occasion manquée pour la sienne. Avec le simple revenu de son Régiment, & douze mille livres de pension, je me garderai bien, avoit-il dit, de lui donner un titre, qui lui aporteroit moins d'honneur qu'il ne lui causeroit d'embarras pour le soutenir. Il est jeune & bien fait. Paris peut lui offrir ce qu'il n'a pu obtenir de l'Espagne; s'il n'aime mieux attendre notre retour en Angleterre, où mon amitié servira peut-être encore mieux à son établissement.

Ainsi ce Prtnce continuoit de se promettre un succès que la Providence ne lui réservoit pas. Mais l'impatient Tenermill, qui n'avoit

pas tant de confiance à l'avenir, regarda cette explication comme un coup funeste pour ses espérances. Toutes les chiméres par lesquelles il avoit peut-être réussi à se faire illusion sur la conduite de Donna Figuerrez, devenoient inutiles par la décision du Roi. Quel moyen de les proposer à ce Prince, comme il avoit osé le faire à moi? Il n'avoit jamais pensé à plaire aux Dames de France. Son humeur ferme & impérieuse ne s'accommodoit pas de cette multitude de soins & de complaisance dans lesquels il voyoit que la plûpart des Dames Françaises faisoient consister la galanterie ; & quand le desir de s'élever l'auroit pu faire descendre à cette espéce d'abaissement, il sentoit lui-même que la nature ne l'ayant point formé pour cette maniere de se rendre aimable, il couroit risque de se donner un ridicule par des grimaces & des affectations. A l'égard de l'Angleterre, il savoit mieux que le Roi combien il falloit peu compter sur quelques légers avantages de la derniere Campagne ; & les idées d'un habile Officier qui avoit vu de près les dispositions du pays, étoient bien differentes du langage flatteur des Courtisans.

Je le vis, pendant quelques jours, si rêveur & si triste, que ses chagrins m'auroient inspiré de la pitié, si je ne les avois crus pro pres à lui faire ouvrir les yeux sur la vanité de la passion qui le dévoroit. Il m'évitoit avec soin, comme s'il eût pris mes regards pour autant de reproches. La compagnie de Patrice ne lui paroissoit pas moins insuportable. Sans lui marquer de jalousie ni de haine, il laissoit voir sensiblement que son cœur étoit la proie de quelque douleur secrette, qui augmentoit dans

la présence de son frere. Il recevoit ses discours ou ses caresses avec une indifférence, & quelquefois avec une hauteur dont l'autre auroit eu droit de s'offenser. Comme ce n'étoit point dans des occasions de cette nature que Patrice étoit capable d'écouter son ressentiment, je n'étois point allarmé de leurs différends, & je prenois plaisir au contraire à voir avec quelle douceur celui-ci sacrifioit ses inclinations à l'amitié fraternelle. Lorsque toute la famille se rendit aux Saisons pour le renouvellement de son mariage, Tenermill se dispensa de nous accompagner, sous des prétextes fort légers. Il n'y eut personne à qui cette affectation ne causât autant de chagrin que d'étonnement; mais Patrice, qui y devoit être le plus sensible, se modéra jusqu'à n'en faire aucune plainte, & ne s'étant point rebuté du premier refus, il en essuya plusieurs avec la même modération.

Je sçavois que sur l'espérance que notre avanture demeureroit cachée, & peut-être dans l'opinion que Donna Figuerrez ne s'imagineroit pas elle-même que nous l'eussions révélée à notre retour, Tenermill l'étoit allé voir dès lendemain, & qu'il y avoit passé une partie de l'après midi. Sa mélancolie n'ayant commencé qu'après l'explication du Roi, il n'avoit pas laissé de continuer de la voir, & quoiqu'il ne manquât point de faire assez reguliérement sa cour à Saint-Germain, il lui arrivoit peu de passer un jour entier sans revenir à Paris. Nous n'aurions pas deviné que ce fût exprès pour passer une partie du jour avec elle, car dans le commerce libre & indépendant que nous avions établi chez le Comte, la curiosité ne dominoit personne jusqu'à lui faire observer la conduite d'autrui. Cependant, par l'in-

discrétion de quelqu'un de ses gens, j'apris de mon Valet que tout le tems qu'il ne passoit pas à Saint-Germain ou chez le Comte, il le passoit chez Donna Figuerrez, & que dans la maison même de cette Dame on ne s'entretenoit que de la faveur où il étoit auprès d'elle. Cette nouvelle me donna des inquiétudes dont j'eus peine d'abord à démêler la cause. Quel pouvoit être le fondement d'une liaison si étroite? J'avois trop apris à connoître Tenermill pour le soupçonner de s'être rendu esclave de l'amour. D'un autre côté, Patrice étoit désormais à couvert de toutes sortes d'atteintes; & quand Donna Figuerrez auroit encore formé quelque dessein contre lui, je me serois bien gardé de faire tomber une partie de mes soupçons sur un frere. J'aimai mieux me persuader qu'ayant trouvé à cette belle Espagnole plus d'esprit qu'à la plûpart des femmes de sa connoissance, il goûtoit avec elle le plaisir d'une familiarité innocente. Il a renoncé, me dis-je à moi-même, aux aparences de l'amour, qui, dans le dessein même qui les lui faisoit prendre, avoient toujours quelque chose de gênant pour un homme de son caractére; & ne cherchant qu'à se consoler du mauvais succès de son ambition, il s'arrête aux simples douceurs de l'amitié. J'aplaudirois à son goût, ajoûtois-je, s'il avoit fait choix d'un tel remede; & si j'en juge par la satisfaction que Patrice même a trouvé longtems dans l'amitié de Donna Figuerrez, il auroit pu s'adresser plus mal.

Que n'avois-je à ce moment assez de connoissance des usages du monde, pour me défier d'un mal qui commençoit à naître? Mon zéle m'auroit fourni mille moyens pour l'arrêter dans sa naissance. Si mes propres exhor-

tations n'eussent pas été écoutées, j'aurois employé le secours de l'Ambassadeur d'Espagne, & jusqu'à l'autorité du Roi. J'aurois engagé ce religieux Prince à reveiller l'ambition de Tenermill par des espérances moins éloignées. De deux maux dangereux, pourquoi aurois-je balancé à faire servir l'un de reméde au plus redoutable? Si ce secours ne m'avoit pas suffi, j'aurois porté le Roi à lui donner pour occupation pendant l'hiver, quelque voyage pénible, ou quelque négociation dans les Cours étrangéres Enfin je me persuade encore, qu'avec l'assistance du Ciel, j'aurois réussi à lui faire rompre un engagement, qui a fait long-tems la matiére de mon zéle & le sujet de mes larmes.

Je ne commence pas trop tôt à le déplorer, quoique je ne sois parvenu que beaucoup plus tard à le connoître. Mon ignorance vint long-tems de ma sécurité. J'étois sans crainte, parceque j'étois sans soupçons. Loin de m'allarmer par de justes défiances, je ne me fus pas plutôt figuré que Tenermill avoit pris pour son Espagnole le même goût que j'avois vû en Espagne à Patrice, qu'augurant bien du retour de sa tranquilité, & de la guérison de son ambition que j'avois trouvée dangereuse par son excès, je cherchai l'occasion de le féliciter également de ces deux biens. Il reçut mon compliment d'un air si satisfait, que ma confiance augmenta. Pour l'ambition, me dit-il, il est vrai que j'en suis beaucoup moins tourmenté. Le Roi me dégoûte de ses faveurs en les attachant à des conditions impossibles; ou du moins, ce qu'il remet à des tems si éloignés commence à piquer moins mes désirs. Et s'il faut que je le confesse, ajoûta-t-il, cette épreu-

ve à laquelle vous m'avez peut-être vû trop sensible, sert de jour en jour à me faire perdre jusqu'au goût de la Cour. Je n'y parois plus qu'à regret. On m'a comblé de faveurs avant que j'eusse commencé à les mériter; on se contente de m'en faire envisager d'incertaines, lorsque mes services, ou si vous l'aimez mieux, mon bonheur, m'ont peut-être rendu digne de quelqu'attention : c'est me donner lieu presqu'également de me louer assez peu, & de la bonté qui a prévenu gratuitement mon mérite, & de la justice qui le récompense si mal. A l'égard de ma liaison avec Donna Figuerrez, vous avez raison, reprit-il, de lui donner le nom d'amitié, & j'accepte de vous les félicitations qu'elle mérite Il y a long-tems qu'au lieu de penser au mariage ou à l'amour, j'aurois dû me faire une societé de cette nature. Si ma fortune ne s'en étoit pas trouvée mieux, j'y aurois trouvé du moins de l'avantage pour la douceur de ma vie, & pour le calme de bien des passions.

Qui n'auroit pas cru, comme moi, que cette amitié, qui avoit été capable de rendre le calme à son esprit, & qui avoit servi sur-tout à le guérir de l'ambition, étoit fondée sur les plus pures maximes de la sagesse? Je me l'imaginai si bien, que j'en aurois volontiers rendu graces à Donna Figuerrez, à qui j'attribuois ce miracle. Quoique je ne l'eusse connue que par divers traits désavantageux, j'avois entendu vanter son esprit par Patrice, à qui je connoissois toutes les qualitez qui rendent capable d'en juger. Si les lumieres de l'esprit ne défendent pas toujours un cœur contre le désordre, elles peuvent être regardées du moins comme des ressources dont il y a toujours

quelque chose à espérer pour le retour à la vertu ; parce que les passions les plus tumultueuses ayant leurs intervalles de rallentissement & de silence, elles laissent quelquefois le tems à une raison droite & éclairée d'appercevoir le précipice où elles conduisent, & de s'armer par conséquent d'une nouvelle force pour l'éviter où pour en sortir. Les déreglemens mêmes de Donna Figuerrez, le trouble qui avoit accompagné ses passions, les désagrémens & l'humiliation qu'elle avoit essuyez dans sa derniere entreprise, ne pouvoient-ils pas avoir produit cet effet sur elle, & l'avoir rendue propre par l'éclat de ses qualités naturelles à le communiquer à Tenermill ?

L'origine d'un évenement si remarquable par sa nature & par ses suites, méritoit d'être rapportée avec cette étendue, pour préparer le Lecteur à d'autres détails, qui feront peut-être la plus interessante partie de cette Histoire. Je me suis trouvé ainsi dans la necessité de differer un récit qu'on a désiré sans doute avec impatience. C'est la célébration de l'agréable cérémonie qui devoit établir solidement le bonheur de Sara-Fincer & de Patrice. Ma plume n'est pas faite pour exprimer les transports de deux époux avides l'un de l'autre, qui goûtoient d'autant mieux leur joye, qu'après avoir été long-tems, l'un sans désirs, & l'autre sans espérance, tous les sentimens qui naissoient dans leurs cœurs étoient comme autant d'impressions nouvelles, qui ne ressembloient presqu'à rien de ce qu'ils avoient éprouvé. Aussi paroissoient-ils se regarder à chaque moment, comme s'ils s'étoient vûs pour la premiere fois. Eh ! s'étoient-ils jamais vûs aussi, sous la forme qu'ils prenoient

ce jour-là l'un pour l'autre ? Sara voyoit dans son mari un homme aussi passionné pour elle, qu'elle l'avoit demandé depuis si long-tems à l'amour. Et dans cette femme que Patrice avoit regardée autrefois comme le plus invincible obstacle à son repos, il n'appercevoit plus que l'objet de ses plus tendres complaisances, & la source inépuisable d'un bonheur qui n'étoit plus sujet à changer. Quels vœux n'adressai-je point au Ciel, en rétablissant leurs nœuds par une nouvelle benediction ? Avec quelle ardeur lui demandai-je pour eux la constance de tant de sentimens, que je croyois lire dans leurs cœurs, & qu'ils se promettoient si volontiers par leurs sermens ? Ils se les étoient jurez autrefois dans les mêmes termes ; mais quelle difference dans la disposition de Patrice & dans la satisfaction de Sara ? Quelle difference dans mon propre cœur, qui sembloit participer à leur joye, & s'unir à leur engagement avec autant de douceur que je me souvenois d'avoir senti d'amertume à Dublin, lorsque je m'étois vû comme forcé de traîner une malheureuse victime à l'Autel ! Que les auspices étoient changez, & qu'ils leur annonçoient de changement dans leur destinée !

Pour combler notre satisfaction, la Comtesse qui étoit enceinte, sans paroître si proche de ses couches, se délivra heureusement d'un fils le jour suivant. Il n'auroit manqué à la perfection de notre joie que de voir Tenermill y prendre part avec nous. Dans le noir chagrin dont il étoit rongé, il négligea même d'envoyer faire à Patrice, & à sa femme, les complimens de bienséance dont nulle raison ne pouvoit le dispenser ; mais cet oubli fut réparé dans la suite par de sinceres excuses.

Quelques jours après, Patriçe nous ayant proposé de nous rendre à S. Germain, pour y présenter son épouse au Roi, nous agitâmes, si malgré la mauvaise humeur de Tenermill nous ne devions pas le faire avertir que la bienséance sembloit demander qu'il y vînt avec nous. Mais après une juste déliberation, nous prîmes le parti de ne pas lui communiquer notre dessein, & de nous charger même de faire agréer ses excuses au Roi. Nous sçavions que dans le premier chagrin du discours que Patrice lui avoit raporté, il avoit laissé passer deux jours sans paroître à S. Germain. Le Roi n'avoit pû se tromper sur la cause de cette absence, & loin d'en être offensé, il s'en étoit expliqué avec M. de Sercine d'une maniere à nous persuader qu'il regretoit lui-même d'avoir vû reculer par l'avanture de Donna-Figuerrez les vuës qu'il avoit pour son élevation. Ainsi nous craignîmes peu de lui nuire dans l'esprit du Roi, en confessant à ce Prince que le regret d'avoir manqué sa fortune avoit été jusqu'à le priver du plaisir d'assister aux nôces de Patrice; & notre amour pour la paix nous auroit fait apprehender de l'irriter lui-même en lui proposant une partie qu'il n'auroit point acceptée.

Cependant à peine fûmes-nous en chemin, que nous eûmes sujet de nous repentir de cette résolution. Les trois Espagnols qui avoient prêté leur secours à Donna Figuerrez, se trouvoient à chasser dans la plaine, avec un Garde qui leur servoit de guide; & voyant un équipage qui avoit quelqu'air de distinction par le nombre de domestiques qui nous suivoient à cheval, la curiosité les fit approcher. Patrice les reconnut. Il ne se modera point assez dans

une occasion qui ne lui permettoit pas même de se faire appercevoir. Il leva la glace : Messieurs, Messieurs, leur dit-il dans leur langue, vous apprendrez à Donna Figuerrez que je suis marié depuis deux jours, & vous lui ferez des excuses d'avoir si mal réussi à l'empêcher. C'étoit une raillerie à laquelle il m'a protesté qu'il ne prétendoit point donner d'autre suite ; car malgré la ménace avec laquelle il les avoit quittez chez Donna Figuerrez, je l'avois forcé de convenir que l'honneur ne l'obligeoit point à tirer raison, par les armes, d'une insulte de cette nature, & qu'il auroit même été ridicule de mesurer successivement son épée avec trois hommes, à qui nous faisions grace de ne pas les déferer à la Justice. Cependant il lui étoit resté dans le cœur un fond de ressentiment qu'il ne put surmonter à leur rencontre, & qui le porta à les railler sans refléxion.

Nous avions le Comte de S... avec nous. C'étoient deux Cavaliers contre trois. Je n'accuserai pas d'aussi braves gens que les Espagnols d'avoir voulu profiter de l'inégalité du nombre, ou d'avoir manqué volontairement de respect pour ma belle-sœur, dont la seule figure étoit capable d'en inspirer. Cependant ils se trouverent si piquez du discours de Patrice, que l'un d'eux mettant aussi-tôt pied à terre, ordonna fiérement au Cocher d'arrêter. Les deux autres suivirent son exemple. Ils proposerent assez honnêtement à mon frere de descendre. Je m'opposai au mouvement qu'il fit pour les satisfaire. Quoi ! lui dis-je, vous oubliez vos promesses, & vous seriez capable de quelque violence aux yeux de votre épouse ? Il s'éfforçoit de m'engager au silen-

ce par divers signes, tandis qu'affectant de ne pas m'entendre, il me prioit d'expliquer ce que signifioient mes soupçons. Cette ruse lui reussit mal. Myledy & le Comte avoient compris tout d'un coup quels étoient ses agresseurs. Ils n'avoient point oublié ce que nous leur avions raconté. Le Comte, bouillant du même feu que Patrice, me reprocha les efforts que je faisois pour l'arrêter, & lui dit à lui-même qu'il n'étoit pas question de délibérer. Mais ce qui me causa beaucoup plus d'étonnement, Sara, la tendre Sara, m'accusant elle-même de l'arrêter mal à propos, ajouta que ce n'étoit pas dans une occasion d'honneur qu'il falloit s'oposer au courage de son mari. Je l'aurois soupçonnée de quelque mouvement de vengeance contre les suppots de Donna Figuerrez, si la connoissance que j'avois de ses principes ne m'eût persuadé que c'étoit élevation de cœur & noblesse de sentimens.

Cependant comme ce n'étoit point sur ses idées que les regles de ma morale étoient établies, après avoir combattu inutilement pour arrêter le Comte & Patrice, je me jettai hors du carrosse avec eux, & je tournai mes représentations & mes prieres vers les trois Cavaliers Espagnols. Ils les reçurent comme un badinage ; & lorsqu'irrité de leurs réponses, je leur reprochai sans ménagement qu'il étoit contraire à toutes sortes de droits de se prévaloir du nombre, l'un d'eux m'exhorta en riant à prendre une épée pour rendre la partie plus égale. J'avoue que c'est le seul moment de ma vie où la chaleur du sang m'ait fait trouver trop de rigueur dans mon devoir ; & si le hazard m'eût offert une épée, peut-

être aurois-je succombé au premier mouvement qui s'empara de mon cœur. Je regretai amérement que Tenermill ne fût pas du moins avec nous, pour secourir ses freres. Mais les trois Espagnols me firent bientôt revenir de ma défiance. Après s'être consultez un moment, ils se détacherent deux pour joindre le Comte & Patrice ; & le troisiéme n'eut pas honte de s'aprocher du carrosse, pour faire quelques excuses à Myledy. Elle ne l'écouta point. Tremblante malgré sa résolution, elle avançoit la tête hors de la portiere, avec des regards si inquiets & si troublez, que sa vie sembloit dépendre du destin de son mari. Pendant ce tems-là nos Domestiques consultoient mes yeux, pour se précipiter au moindre signe sur les ennemis de leurs maîtres, mais dans la nécessité de souffrir un mal que je n'avois pas le pouvoir d'empêcher, je me gardai bien de le faire tourner au déshonneur de mes freres par un secours si indigne de leur courage.

Le sort des armes leur fut favorable. Patrice, trop exercé dans ces sortes de combats, blessa dangereusement son Adversaire. Le Comte désarma le sien. J'exhortois déja Myledy à remercier le Ciel, lorsque le troisiéme Espagnol s'avançant vers Patrice, le pressa de recommencer avec lui, l'indignation saisit ma belle-sœur. Elle crut que son mari avoit satisfait à toutes les loix de l'honneur. Ah ! souffrirez-vous, s'écria-t'elle en s'adressant aux gens de notre suite, qu'on assassine deux fois votre maître ? Cet ordre fatal produisit un effet terrible. Nos gens, qui étoient au nombre de dix, par le désir que mon frere avoit de faire paroître sa femme à

Saint-Germain avec quelqu'éclat, étoient des Irlandais, que nous avions amenez, avec nous ou qui s'étoient attachez en France à notre service. Ils furent d'autant plus animez, qu'au moment qu'ils s'avançoient pour écarter les ennemis de Patrice, ils lui virent recevoir un coup léger qui fit couler son sang. Alors n'écoutant plus ni la voix du Comte de S... ni la mienne, ils se précipiterent sur les trois Espagnols, qui ne firent que les irriter par leurs défenses ; & l'avantage qu'ils avoient à cheval & à coups de pistolets, les leur fit étendre en un moment sur la poussiére.

Le Garde prit la fuite. Notre seul bonheur, dans un si affreux désastre, fut que n'étant point connus, nous pouvions espérer de nous mettre à couvert en nous éloignant aussi promptement que lui. Le lieu où nous étions qui étoit un chemin de traverse, favorisoit encore cette espérance. Après quelques sanglans reproches, que nous fîmes tous quatre à nos cruels Irlandais, je leur recommandai du moins le silence, comme une précaution aussi importante à leur sûreté qu'à la notre ; & pour déguiser encore mieux une si horrible avanture, nous gagnâmes Saint-Germain par divers détours.



LIVRE DOUZIE'ME.

AInsi les témoignages de joie & de reconnoissance que nous aportions au Roi pour ses bienfaits, furent changez en regrets de notre malheur, & en suplications pressantes pour obtenir le pardon de nos gens, après l'aveu que nous lui fimes secretement de leur zéle barbare. Il se réjouit d'aprendre que nous nous flattions de n'être pas connus du Garde ; mais dans l'intérêt qu'il avoit à ne donner aucun sujet de plainte à la Cour d'Espagne, il prit sur le champ une résolution à laquelle nous étions fort éloignez de nous attendre. Vous partirez pour l'Irlande, nous dit-il à Patrice & à moi ; c'est le seul moyen de m'assurer que vous ne soyez pas bien-tôt reconnus sur les indications du Garde, qui doit avoir eu du moins le tems de vous observer. Je ne me proposois point, ajouta-t'il, de vous faire entreprendre si-tôt ce voyage, quoique je vous y aye déja préparés par quelques ouvertures qui ont pu vous faire comprendre une partie de mes vûës ; mais l'occasion m'y détermine. Il continua de nous expliquer à quoi il nous croyoit propres pour son service. Mon frere n'ayant jamais porté les armes contre le Roi Guillaume, & l'embarras dont il s'étoit tiré à Dublin pouvant faire espérer qu'il y seroit peu suspect après les preuves qu'il y avoit données de son innocence, le dessein du Roi étoit qu'il y allât passer quelques mois, & qu'il y vécût sans marquer d'attachement

ouvert pour son parti. Il n'en vouloit faire ni un Espion ni un Conspirateur : mais dans les nouvelles mesures qu'il prenoit pour la Campagne suivante, se flattant du succès avec trop de confiance, il pensoit à s'établir à Dublin un Chef de ses fidéles sujets, qui pût les réunir tout d'un coup dans cette ville, lorsque les avantages qu'il se promettoit pour ses armes leur auroient inspiré le courage de se déclarer ouvertement. Il étoit sûr d'y avoir un grand nombre de Partisans, dont le zéle ne demandoit que d'être animé par quelque heureux évenement, & dans une ville dont l'exemple deviendroit comme une loi pour le reste du Royaume, il falloit un homme dont le mérite & la naissance fussent capables de faire impression sur les esprits. A l'égard de moi, il espéroit tirer la même utilité de mon zéle dans les Provinces. La qualité d'Evêque, jointe au poids de mon nom, lui faisoit croire que je gagnerois facilement la confiance du peuple, & qu'à la moindre aparence du succès de ses armes, je souleverois promptement en sa faveur tous ceux que j'aurois déja gagnez par mes exhortations. Il m'ordonna de hâter la cérémonie de mon sacre, & pressant encore plus Patrice de se disposer à son départ, il lui conseilla de ne pas remettre au lendemain ce qui pouvoit être executé le même jour.

A la commission dont il nous chargeoit, il ajoûta celle d'enlever le trésor de Mylord Linch, en nous accordant la liberté d'user pour son service des sommes en espéces dont je lui avois communiqué l'état dans le Mémoire qui m'avoit été confié. Ses soins s'étendirent jusqu'à Mylady. Après l'avoir fé-

licité sur la conclusion de son mariage, il l'exhorta à faire usage du crédit qu'elle avoit dans le Comté d'Antrim pour ramener cette importante partie du Royaume à l'obéissance, & de la réputation que ses charmes lui feroient à Dublin, pour seconder le zéle de son mari dans cette ville. Il engagea sa parole royale que pour recompenser un si grand service, il la feroit premiere Dame d'honneur de la Reine après son rétablissement, & qu'il confirmeroit mon frere dans ses deux charges, dont il confessoit que la premiere n'étoit qu'un vain titre à Saint-Germain. A l'égard de la seconde, comme c'étoit proprement dans nos Isles qu'il en faisoit consister l'importance, il le revêtit de tous les pouvoirs qui étoient propres à lui en faciliter l'exercice.

Patrice & sa femme ne trouverent rien de chagrinant dans ces dispositions, tout éloignées qu'elles étoient de leur attente. Quand le motif de l'obéissance & celui du zéle n'auroit pas suffi pour les leur faire embrasser avec joie, leurs propres affaires demandant pour quelque tems leur présence en Irlande, ils ne pouvoient désirer une plus glorieuse occasion de veiller à leurs intérêts, qu'en satisfaisant à leur devoir. Ils ne proposerent au Roi ni excuses ni délai. Ma belle-sœur allarmée par la réflexion qu'il avoit faite sur notre avanture, fut la premiere à souhaiter de prendre la route de Dieppe dès la nuit suivante; ils se reposerent sur moi du soin d'arranger leurs affaires en France, & de faire transporter leurs Equipages, lorsque je partirois pour les rejoindre.

Les excuses de Tenermill, que je n'avois

pas oublié de faire au Roi, avoient été reçues de ce Prince avec assez de bonté ; mais elles ne lui avoient fait rien ajoûter qui m'eût fait découvrir quel degré de faveur il lui conservoit dans son esprit. Il avoit marqué plus d'attention pour le Comte de S..., & lui parlant de son épouse, comme d'une femme dont il connoissoit depuis long-tems le mérite, il lui fit entendre qu'il lui préparoit des distinctions & des graces lorsquelle paroîtroit à sa Cour. Un témoin de tant de faveurs auroit jugé qu'il ne manquoit rien à la fortune de notre famille ; mais je crus entrevoir que, dans cette profusion de bienfaits, Tenermill étoit négligé.

Il en porta ce jugement lui-même, lorsque passant à Paris avec le Comte, nous lui apprimes le départ précipité de son frere & la commission dont le Roi l'avoit chargé. Cette préférence pour un emploi si important, & la froideur avec laquelle je ne pus lui dissimuler qu'on m'avoit répondu sur son compte, lui firent porter ses soupçons beaucoup plus loin que moi. Voilà le prix de mes services, me dit-il avec un ressentiment dont la moitié étoit encore déguisée ; on me punit des espérances qu'on m'avoit fait concevoir & des promesses qu'on n'a pas jugé à propos de remplir. J'ignorois qu'il avoit tenu les mêmes discours dans mille endroits de Paris, & qu'il en étoit revenu quelque chose au Roi. Les réponses par lesquelles je m'éfforçois de le consoler furent prises des intentions favorables de ce Prince, qui lui reservoit, sans doute, pour un autre tems ce que les circonstances ne lui avoient pas encore permis de lui accorder. Se plaindra-t-il, reprit brusquement Tenermill,

nermill, que les occasions lui ayent manqué, lorsqu'il m'en a volontairement arraché deux? Des expressions si claires m'apprirent trop bien qu'il n'avoit pas vû le mariage de Patrice d'un œil aussi tranquille que je me l'étois figuré, & qu'il n'étoit pas plus consolé d'avoir manqué celui de Donna Figuerrez, qu'il avoit regardé du moins comme une ressource. Mais ce qu'il ajoûta me fit juger que l'espece d'oubli dans lequel il se croyoit laissé, tandis qu'on employoit son frere avec tant de confiance, achevoit de lui percer le cœur. Je n'attends, me dit-il, point d'autre explication, pour me déclarer ma disgrace, & je me garderai bien de paroître à Saint-Germain pour me la faire repeter.

Toutes les raisons par lesquelles j'entrepris de lui faire prendre d'autres idées de la bonté du Roi, n'ayant point eu la force de le ramener, je le conjurai de me laisser du moins le tems d'approfondir sa propre situation, & je lui offris d'y employer toutes les voies qu'il jugeroit lui-même à propos de me prescrire. Mais son dépit paroissant redoubler à cette proposition; moi, me dit-il, que j'aille justifier par de lâches inquiétudes & par des excuses serviles, un traitement que je n'ai pas merité? C'est un reproche auquel je ne m'exposerai jamais. Sa fierté combattant ainsi son ambition, il me parut encore plus à plaindre qu'il ne l'avoit jamais été par cette derniere passion; mais j'en esperai beaucoup mieux de l'avenir, parce que l'effet naturel de ce combat devoit être de les moderer l'un & l'autre.

Cependant ne pouvant douter qu'avec ces sentimens il ne tombât bien-tôt dans la disgrace du Roi, s'il n'y étoit pas déja comme

il se le figuroit, j'eus la curiosité de lui demander par quelles autres vûes il esperoit de supléer à la perte de sa fortune ? Par le mépris de tout ce qui porte ce nom, me dit-il d'un air sombre, & par un plan de vie que je sçaurai rendre indépendant de la Cour. N'ayant pû tirer de lui d'autre explication, j'appris dans la maison du Comte, que pendant le peu de jours que nous avions passez aux Saisons, il avoit joué avec tant de bonheur, que dans trois séances il avoit gagné quatre cens mille livres à la Bassette. On ajoûta qu'avec beaucoup de prudence il avoit placé aussi-tôt cette somme, pour s'en faire un revenu à l'épreuve de tous les hazards. Si je le plaignis d'avoir tenté des voyes de fortune si indignes de lui, je loüai l'usage qu'il avoit fait de la faveur du sort. Mais j'évitai de lui en parler; & loin de le croire aussi aigri contre la Cour qu'il avoit affecté de le paroître, je ne doutai point qu'il ne se servît bien-tôt des avantages du jeu pour s'établir par un mariage avantageux, qui feroit renaître toute son ambition. Ce fut aussi la pensée du Comte de S..., à qui il ne s'ouvrit pas plus qu'à moi de sa bonne fortune. Cependant, comme si le départ de son frere & l'approche du mien eût été le tems qu'il attendoit pour exécuter ses résolutions, il alla remercier le Roi dès le lendemain, & lui remettre sa pension & son Régiment.

Je n'appris cette étrange démarche que du Roi même, lorsqu'après m'être fait sacrer sans éclat dans une Chapelle domestique, je retournai à Saint-Germain pour recevoir ses derniers ordres avant mon départ. Eloigné comme j'étois de m'attendre à une si triste nouvelle, je ne pensois qu'à découvrir si les sen-

timens de ce Prince étoient auſſi refroidis pour Tenermill que je commençois à le craindre, & j'avois préparé dans mon diſcours tout ce que croyois propre à les ranimer. Mais s'il étoit vrai qu'il avoit été aſſez choqué de ſes plaintes pour diminuer quelque choſe de l'affection dont il l'avoit honoré, il avoit été beaucoup plus vivement touché de la retraite d'un Officier de ce mérite, dans un tems où ces ſortes de pertes ne lui étoient pas faciles à réparer. Sans s'abaiſſer juſqu'à lui laiſſer voir qu'il y étoit ſenſible, il avoit voulu ſe ménager quelqu'eſpérance de le regagner, en n'acceptant que la moitié de ce qu'il étoit venu lui reſtituer; & colorant même avec beaucoup d'adreſſe & de bonté la démiſſion de ſon Regiment, qui étonnoit tout le monde à ſon âge; quoique vos infirmitez, lui avoit-il dit, ne vous permettent plus de ſervir, il ſeroit injuſte que vos ſervices paſſez demeuraſſent ſans récompenſe; je vous laiſſe votre penſion. Tenermil, malgré tout ſon reſſentiment, qui le portoit peut-être à refuſer cette faveur, n'avoit oſé violer juſqu'à ce point le reſpect qu'il devoit à ſon Maître; & confus d'un bienfait auquel il s'attendoit ſi peu, il avoit été forcé d'en marquer de la reconnoiſſance par ſes remercimens.

Le Roi, après m'avoir fait ce récit, porta la confiance dont il m'honoroit, juſqu'à me demander familiérement ſi je trouvois de la juſtice dans les plaintes de mon frere. J'étois trop penetré des graces dont il avoit comblé ma famille, pour ne pas reconnoître tout le tort que Tenermill s'étoit fait par un excès de fierté; cependant, autant qu'il étoit poſſible de le juſtifier par le mortel chagrin qu'il avoit

reſſenti de la perte de tant d'eſperances, & par l'éloge de ſa grandeur d'ame & de ſa droiture, je m'efforçai de le faire paroître moins coupable. Pour mettre le comble à tant de bonté, le Roi me chargea de lui ramener cet eſprit fier, par toutes les voyes que je pourrois trouver dans la connoiſſance que j'avois de ſon caractere. Ce n'eſt pas dans l'eſpace d'un jour, ajoûta-t-il, que je vous demande ce changement. Partez pour l'Irlande. Vos ſervices & ceux de votre ſecond frere me ſerviront de prétexte à moi-même, pour reveiller celui-ci par de nouveaux bienfaits.

Des motifs ſi puiſſans firent une vive impreſſion ſur mon cœur. Je retournai à Paris, & j'y paſſai quelques jours de plus que je ne me l'étois propoſé, dans le deſſein de commencer, avant mon départ, à jetter dans l'eſprit de Tenermill les premieres ſémences du repentir auquel je ne deſeſpérois pas de l'engager. Je le trouvai fort occupé à faire des proviſions de meubles, & de tout ce qui pouvoit ſervir à rendre une maiſon commode & délicieuſe. Ayant quitté le ſervice, & ſa fortune étant ſi conſidérablement augmentée, il étoit naturel qu'il penſât à reprendre ſa maiſon, & qu'il tâchât de la rendre agréable. Je ne portai pas mes vûes plus loin. On m'apprit qu'il ſe propoſoit auſſi d'embélir notre petite Terre des Saiſons par quantité d'ornemens. Le goût des Jardins & des Edifices fait l'amuſement ordinaire d'un homme riche & déſoccupé. Je ne trouvai rien non plus de ſurprenant dans ſon deſſein, & je le louai au contraire de tourner ſes inclinations vers des objets ſi innocens & ſi ſimples. Mais je n'appris point ſans étonnement que Donna Figuerrez ſembloit préſi-

der à la plûpart de ces dispositions. On ajoûta que profitant de l'absence du Comte & de la Comtesse de S . . . elle étoit venue plusieurs fois visiter Tenermill jusques dans son appartement ; qu'elle y avoit soupé seule avec lui ; que leurs entretiens s'étendoient toujours fort avant vers la nuit ; qu'elle avoit avec lui un air de familiarité qui supposoit la plus intime liaison ; enfin, que leurs interêts paroissoient si unis, qu'ils ne sembloient mettre aucune différence entre ce qui étoit à l'un & à l'autre. Donna Figuerrez, quoique fort éloignée d'être aussi riche qu'elle devoit l'être un jour par l'heritage de son oncle, jouissoit d'un bien assez considerable. Elle avoit les inclinations nobles & l'humeur liberale. Tenermill n'étant de ce côté-là inférieur à personne, tous les projets qu'ils formoient de concert se ressentoient de ces deux qualitez dominantes.

Mais le principal caractére de l'établissement qui se méditoit, avoit échappé aux yeux de ceux qui me donnoient cet avis. Je ne le pénétrai pas moi-même, ou plutôt mes soupçons ne se tournant point de ce côté-là, je ne cherchai point à le pénétrer. Mais en sondant les dispositions de Tenermill, je le trouvai si affermi dans le dessein de renoncer à la Cour, que je n'espérai pas de le faire entrer facilement dans les intentions du Roi. Il me témoigna même qu'il se trouvoit gêné de la pension qu'il avoit été forcé de conserver, & qu'il la regardoit comme un reste de servitude dont il regrettoit de n'être pas entiérement délivré. S'il me resta quelque espérance, elle ne vint que du fond du caractére, que je ne croyois pas plus facile à reformer dans un ambitieux que dans l'esclave de toute autre

passion. Et je me flattai que si la sienne pouvoit renaître, le fruit de ses chagrins seroit de la réduire a des justes bornes, en lui faisant retrancher ce qu'elle avoit eu de vicieux dans son excès.

Mon départ fut avancé de quelques jours par le bruit des recherches de la Justice, qui avoit pris connoissance de notre malheureuse rencontre. Quoiqu'on n'eût rien éclairci par les informations, & que l'absence de Patrice, qu'on pouvoit croire parti pour l'Irlande, dès le jour qu'il avoit quitté Paris pour la célébration de son mariage, servît encore à éloigner les soupçons, ma figure étoit si remarquable, que je courois risque à tous momens d'être reconnu par le Garde. Je me dispensai même de retourner aux Saisons, & prenant congé du Comte par mes lettres, je lui recommandai d'être quelques semaines sans se faire voir à Paris, pour laisser à cet orage le tems de se calmer tout à fait. Mon voyage se fit heureusement. Toutes les hostilitez ayant cessé pendant l'hyver, je trouvai la route libre jusqu'à Dublin. Un ancien ami de notre maison, à qui je m'adressai en arrivant, me fit voir une lettre de Patrice, qui par des ménagemens de prudence avoit jugé à propos de passer dans le Comté d'Antrim, avant que de se rendre dans la Capitale. Il lui écrivoit de sa Terre, comme si rebuté de la fatigue de ses voyages, il eût pris enfin le parti de se fixer dans sa Patrie, & de choisir Dublin pour son séjour habituel. Il le prioit de lui faire préparer une maison, qui répondît au dessein qu'il avoit d'y paroître avec quelque éclat ; & lui marquant le jour de son arrivée, il le prioit d'en infor-

mer toutes les personnes qui avoient quelque liaison avec notre famille.

Ce généreux ami se nommoit Staberton. Aussi fidelle au Roi qu'à l'amitié ; ce n'étoit pas à lui que Patrice vouloit déguiser le mystére de sa commission. Il s'en servoit au contraire pour répandre les bruits qui pouvoient favoriser ses desseins, & disposer le Gouvernement à le voir arriver sans défiance & sans soupçons. J'avois beaucoup moins de précautions à garder, parce que ne me proposant point de voir indifferemment toutes mes connoissances, l'obscurité dans laquelle je voulois exécuter les ordres du Roi, pouvoit me mettre plus à couvert que mon frere. Mon dessein d'ailleurs étoit de m'arrêter peu dans le même lieu. Je pensois moins à faire des Partisans au Roi, qu'à m'assurer de ceux qui lui étoient fidelles, & à les confirmer dans leur devoir. Il falloit parcourir toutes les Provinces d'Irlande, prendre d'une ville à l'autre le nom de quelque zélé Jacobite à qui je pusse m'ouvrir avec confiance, & tenir un compte exact de tous ceux dont le service étoit assuré dans l'occasion. En observant ainsi de plus près mes engagemens, je trouvai que la Réligion auroit moins de part à mon travail, que je ne me l'étois figuré ; mais c'étoit la servir indirectement que de me rendre utile au rétablissement du Roi.

Je résolus néanmoins d'attendre l'arrivée de Patrice, pour régler de concert avec lui mes premieres entreprises. Ce fut dans cet intervalle que pensant d'avance aux moyens de nous mettre en possession du trésor de Mylord Linck, le hazard me fit rencontrer dans la maison où je métois logé, un de ses an-

ciens Domestiques qui se souvint de m'avoir vu dans son Château Quoiqu'il n'eût point été dans sa confiance, jusqu'à sçavoir l'endroit du bois où son trésor étoit caché, il n'avoit pas ignoré qu'il étoit dépositaire de quantité de richesses ; & l'opinion des gens de son espéçe grossissant toujours les faits de cette nature, il s'étoit figuré, avec le reste de la maison, que tout l'or & tout l'argent du Royaume étoient entre les mains de son maître. Je me gardai bien de m'ouvrir à lui dans l'absence de mon frere ; mais croyant cet homme utile à nos vûës par la connoissance qu'il avoit du Château de Linck & des environs, je le gagnai par quelques liberalitez qui l'attacherent à mes intérêts. Ensuite, l'ayant assez éprouvé pour faire quelque fond sur ses services, il me vint à l'esprit d'employer avec lui le tems que me laissoit le retardement de Patrice à visiter le bois de Linck, pour rafraîchir les idées confuses qui m'étoient restées de son caveau. J'observai néanmoins de ne lui rien aprendre de nos droits ni de nos desseins ; & dans la visite que je me proposois, je voulois faire usage seulement de mes yeux, sans lui donner même occasion de remarquer sur quels lieux j'attacherois mes regards.

Nous partîmes ensemble, sous le simple prétexte de revoir une Terre où j'avois laissé des amis dont le souvenir m'étoit cher. N'ayant aucune raison pour cacher ma marche, je me fis un amusement de ce voyage, & je ne m'arrêtois point à observer par qui j'étois suivi. Je l'étois néanmoins par des espions du Gouvernement. Toutes les précautions que j'avois gardées, non plus que

les raisonnemens par lesquels nous nous étions rassurez contre les soupçons du Vice-Roi, n'avoient point empêché que mon arrivée à Dublin ne lui eût été suspecte. Il avoit attaché à ma suite deux hommes qui n'avoient pas abandonné un moment mes traces, & qui avoient pris le parti de marcher derriére moi, lorsqu'ils m'avoient vû monter à cheval pour sortir de Dublin. Je ne me défiai point de cette escorte, & j'arrivai au Château de Linck sans m'en être aperçu.

Le soin que j'eus de me loger dans une Hôtellerie écartée & d'éviter la rencontre des Habitans du Bourg ayant augmenté les soupçons de mes Gardes, ils ne me perdirent pas de vûë un moment; de sorte que m'étant levé fort matin, dans l'espérance de faire seul la visite du Bois & de me dérober même à l'homme que j'avois amené, je me trouvai soumis, sans le sçavoir, à leurs observations. La confiance que j'avois d'être sans témoins, me fit garder moins de précautions que je ne me l'étois proposé. Non-seulement je reconnus les lieux que j'avois visitez avec Mylord Linck, mais écartant la terre qui couvroit la descente du caveau, je pénétrai jusqu'à la pierre qui lui servoit de porte, & je tentai de la lever avec beaucoup d'efforts. Mes seules forces ne me paroissant pas suffire, je commençois à tout rétablir dans l'état où je l'avois trouvé, lorsque mes deux Espions, qui prirent une haute idée de mon entreprise, & qui craignirent sans doute de ne pas retrouver aisément ce que je prenois tant de soin à cacher, s'avancerent vers moi avec des cris qui me causerent de l'épouvante. Sans me laisser le tems d'en revenir,

ils me firent voir l'ordre du Vice-Roi qui les attachoit à m'obſerver ; & réuniſſant toutes leurs forces pour lever la pierre, ils deſcendirent dans le caveau, malgré l'obſcurité qui auroit été capable d'arrêter des gens moins avides.

Dans ma premiére conſternation, je ne penſai qu'à lever les yeux & les mains vers le Ciel, en mettant ſous ſa défenſe contre la prophanation des Impies, un amas de richeſſes ſacrées qui ne devoient être employées qu'à ſon ſervice. Mais lorſqu'un moment de réfléxion m'eut fait chercher quelque moyen de prévenir le pillage auquel je devois bientôt m'attendre, la vûe de la pierre qui étoit étendue ſur un de ſes côtés, à deux pas du caveau, & qu'il ſuffiſoit de renverſer pour boucher entiérement l'ouverture, m'inſpira le deſſein d'employer contre la force un artifice ſi innocent. La chaleur qui m'animoit augmenta ma vigueur naturelle. Je vengeai le Ciel avec plus de cruauté que je ne le penſois Mes deux ennemis demeurerent enſevelis dans le caveau, & pour leur ôter abſolument le moyen d'en ſortir avant que j'euſſe fait plus de réfléxion ſur les voies par leſquelles je pourrois ſauver le tréſor de leurs mains, je couvris la pierre, non-ſeulement de la terre que j'en avois ôtée, mais de tout ce que je trouvai aux environs de plus propre à en augmenter le poids. La deſcente du caveau étant trop étroite pour laiſſer paſſage tout à la fois à deux perſonnes, j'étois ſûr que les efforts d'un ſeul ne ſuffiroient pas pour les dégager.

Ma premiére penſée néanmoins fut de ne pas les y laiſſer aſſez long-tems pour mourir faute de nourriture. Je repris ſur le champ la route de Dublin, dans la réſolution de m'ouvrir à quel-

ques-uns de nos plus fidelles amis. Avec leurs secours, il ne me paroissoit pas impossible de nous assurer des deux Espions jusqu'à l'arrivée de Patrice, & de transporter même toutes les richesses du caveau dans quelque lieu où l'avarice ne pût pas pénétrer. Staberton que j'informai le premier de mon avanture, fit avertir aussi-tôt quatre de ses meilleurs amis, dont il me garantit le zéle & la fidélité. J'étois venu avec tant de diligence, que je n'avois employé qu'un jour dans ma marche. Je ne fus pas longtems à retourner sur mes pas. Un gros de huit ou dix Cavaliers, quoique séparés en plusieurs bandes, pouvant causer quelqu'allarme dans la Terre de Linck, nous observâmes de n'y arriver que la nuit; & sans nous arrêter même à l'Hôtellerie où j'étois descendu la veille, nous nous rendîmes directement au Bois du trésor.

Entre plusieurs précautions, j'avois eu celle d'aporter tout ce qui pouvoit nous aider dans les ténébres. L'inquiétude que j'avois conservée pour la vie de mes deux Espions me fit presser Staberton de lever la pierre du caveau. J'augurai mal de leur santé, lorsqu'ils ne se présenterent point à l'ouverture. Nous les trouvâmes en effet sans mouvement dans le fond du caveau, & tous nos efforts furent inutiles pour leur rapeller la connoissance. Je me sentis le cœur pénétré d'amertume, & malgré la droiture de mes intentions, je me crus assez coupable de leur mort pour être obligé de m'interdire pendant quelque tems toutes les fonctions de mon ministére. Cependant mes associés ne trouverent qu'un sujet de joie dans un si malheureux événement; & m'avouant que, sur mon recit, leur dessein avoit été de se défaire de ces deux misérables, ils remercierent le Ciel de

leur avoir épargné une violence qu'ils avoient crue néceſſaire pour notre ſûreté.

La mort des deux ſeuls temoins dont nous avions à redouter la trahiſon, nous laiſſoit ainſi plus de tems & de liberté que je n'avois oſé l'eſpérer, pour le tranſport de pluſieurs grandes caiſſes qu'il nous auroit été difficile d'enlever ſans voitures. Staberton étoit d'avis que nous remiſſions ce ſoin à quelque tems moins dangereux. Mais l'Aſſemblée de tant d'honnêtes gens me parut une occaſion qu'il ſeroit difficile de retrouver. Je leur propoſai de nous diſperſer dans les Villages voiſins, d'où nous pourrions nous rendre aiſément au Bois, en prenant toujours le tems de la nuit. Chacun de nous pouvoit ſe charger ſucceſſivement de louer une Voiture dans le Village où il ſe ſeroit retiré, & de la faire venir le matin à quelque diſtance du Bois. Nous pouvions tirer les caiſſes du caveau ſans autre ſecours que celui de nos mains, les tranſporter juſqu'à chaque Voiture, & perſuader au guide de la Voiture qu'elles venoient du Château voiſin. Deux Cavaliers ſuffiſoient pour les conduire ainſi l'une après l'autre dans des lieux de ſûreté. Je fis aprouver à mes amis qu'elles fuſſent dépoſées dans des maiſons différentes, & dans des conjonctures où le zéle lioit ſi étroitement les fidelles ſujets du Roi, il ne nous fut pas difficile de trouver des retraites inviolables pour ce qui devoit être utile à ſon ſervice.

Ce plan nous réuſſit avec tant de bonheur, que ſans avoir trouvé le moindre obſtacle dans l'eſpace de huit jours, je me vis enfin le maître de toutes les richeſſes du caveau. Les ſommes en eſpéces que le Roi nous avoit permis d'employer à l'exécution de ſes ordres, furent

transportées jusqu'à Dublin. Staberton, qui avoit déja préparé une maison pour Patrice, les y déposa lui-même, dans un cabinet dont il conserva la clef. Je lui fis faire réfléxion qu'après le malheur que j'avois eu de faire naître de la défiance au Vice-Roi, il ne falloit pas douter que Patrice ne fût observé à son tour. Il se le persuada comme moi; mais le parti néanmoins que mon frere paroissoit prendre de venir s'établir en Irlande, l'avantage qu'il avoit d'y avoir tout son bien, le peu d'éclat qu'il avoit fait à la Cour de Saint-Germain, malgré toutes les faveurs dont le Roi l'avoit comblé, parce qu'ayant passé assez secrettement en Espagne tout le tems qu'il n'avoit point employé à ses affaires domestiques, à peine avoit-il paru quatre fois devant ce Prince; enfin, la douceur & l'agrément de son caractére, qui pouvoit le faire croire plus propre aux plaisirs qu'aux entreprises pénibles; toutes ces raisons qui avoient déja été pésées en France par le Roi & par Patrice même, nous firent espérer qu'il paroîtroit moins suspect que moi. En effet, étant arrivé peu de jours après, il se présenta d'un air libre au Vice-Roi & à tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction à Dublin, qu'on y regarda son retour comme l'effet d'une résolution prudente, qui lui faisoit préférer la jouissance de son bien dans sa Patrie, à l'honneur stérile de servir un Roi détrôné. La splendeur avec laquelle il dressa l'état de sa maison, fit encore juger qu'il étoit sans dessein politique, parce que l'emploi qu'on lui vit faire ainsi de son bien, ne permettoit pas de supposer qu'il lui en restât pour d'autres usages.

Il n'est pas de mon dessein d'entrer dans le récit des services qu'il rendit au Roi pendant

le reste de l'hyver & jusqu'à la fin de la Campagne suivante. Ayant passé quelques jours à régler avec lui ce qu'il y avoit entre nous de commun dans notre entreprise, je ne pensai qu'à me dérober aussi secretement de Dublin que j'y avois vécu depuis l'enlévement du trésor, & j'eus la précaution, pour ne rien donner au hazard, de prendre avec moi le Domestique de Mylord Linck, dont je craignois l'indiscrétion dans mon absence. Nous fimes le tour d'une partie de l'Irlande, avec la satisfaction d'y trouver un nombre infini de sujets fidelles, qui soupiroient après le retour de leur Roi. Mon occupation dans chaque Ville, & même dans les plus simples Villages, lorsque j'y étois adressé à quelqu'un, dont l'esprit & les maniéres m'inspiroient de la confiance, étoit non-seulement de m'informer quelle ressource on pouvoit espérer du lieu pour la cause que nous avions à défendre, mais de prendre par écrit, sous des noms suposés, pour lesquels je m'étois fait une méthode à l'épreuve de la curiosité & de la foiblesse de ma propre mémoire, l'âge, les qualités, le dégré de zéle, & le nom des principaux Habitans dont on me garantissoit la fidélité. Je ne balançois pas à les assembler, lorsque je croyois le pouvoir sans péril. Je leur expliquois les espérances du Roi, & l'utilité dont ils pouvoient être pour son service. Je ne distinguois point dans mes exhortations l'interêt de la Réligion Catholique de celui du Prince qui en étoit le défenseur. Mon zéle ne m'attira point d'incidens fâcheux, & ceux qui m'adressoient à leurs correspondans d'une Ville à l'autre, ne se tromperent point dans l'opinion qu'ils avoient de leur fidélité. Cependant une erreur, dont le reproche ne

tomboit sur personne, m'exposa au plus dangereux accident que j'eusse à craindre dans ma commission.

J'étois parti de T.... pour me rendre à V. chargé de plusieurs lettres qui devoient me procurer dans cette Capitale de la Province de.... la même sûreté & le même accueil que j'avois reçus dans les lieux précédens. Celle de mes Lettres dont je jugeai à propos de faire usage, étant pour un Marchand Catholique de la Ville, dont les richesses & le crédit étoient célébres dans le Canton, je m'adressai à la premiére personne qui s'offrit à moi pour me faire conduire chez M. *Filtely*; c'étoit le nom du Marchand. Mais il se trouvoit dans la même Ville un Conseiller du même nom, aussi oposé aux interêts du Roi & de la Réligion que l'autre y étoit attaché; homme d'ailleurs extrêmement emporté dans ses opinions, & capable des derniers excès pour faire valoir ses principes. Le Ciel qui vouloit me faire naître des occasions de travailler pour sa gloire, que j'avois apréhendé de ne pas trouver assez conformes à mon zéle, permit qu'au lieu de me conduire chez M. Filtely le Marchand, mon guide me menât chez le Conseiller. Sans soupçon comme j'étois, je présentai ma lettre à celui-ci, qui loin de me faire connoître mon erreur après l'avoir lûe, affecta de me traiter avec tous les témoignages de vénération & d'amitié, que j'étois accoutumé à recevoir des Catholiques. Mais à peine m'eût-il introduit dans un apartement où il m'avoit pressé d'entrer pour me remettre des fatigues de ma marche, que ne pouvant modérer sa haine contre un Emissaire de Rome & de Saint-Germain, il me déclara que j'étois tombé dans les mains de mes

ennemis, & que je devois m'attendre moins à des caresses qu'à des châtimens. Mais ce ne sera point, ajoûta-t'il, sans nous avoir fait l'aveu de vos desseins, qui menacent sans doute la Réligion & la Patrie. Il ne me laissa point le tems de revenir de mon étonnement pour lui répondre. Ayant fermé la porte sur moi avec beaucoup de soin, & me laissant sous la garde de ses Domestiques, il alla me déférer lui-même au Magistrat. Quelque obscurité qu'il y eût pour moi dans cet évenement, il ne pouvoit m'être incertain que j'étois trahi. Les Mémoires importans dont j'étois chargé furent le sujet de mes premieres craintes. Malgré le soin que j'avois eu d'y déguiser les noms, cent moyens pouvoient les faire découvrir, par la facilité qu'il y avoit à remonter sur mes traces, & à comparer de Ville en Ville les circonstances du tems & des lieux avec mes observations. Le danger de ma vie m'allarmant beaucoup moins que cette pensée, je résolus de profiter, à toutes sortes de risques, du moment de solitude & de liberté qu'on me laissoit, pour mettre à couvert tant d'intérêts précieux. J'avois heureusement sur moi mes papiers les plus importans. Je pensai déja à les avaller par morceaux, lorsqu'ayant promené mes regards sur toutes les parties de l'apartement, je découvris une porte dérobée qui ne me parut point épaisse pour résister à mes efforts. Je l'ouvris aussi facilement que je l'avois espéré ; mais ne trouvant qu'un escalier fermé par le bas, je craignis de rendre ma fuite encore plus difficile en montant jusqu'au sommet de la maison, qui étoit le seul endroit où il paroissoit me conduire : comme il ne se présentoit pas néanmoins d'autre ressource, je suivis ce foible rayon d'espérance.

L'escalier conduisoit effectivement au sommet du toît, où la difficulté de me sauver me parut beaucoup augmentée. Mais rien ne me paroissant si terrible que de retourner sur mes pas, j'abaudonai le soin de ma vie à la Providence, & je m'exposai au danger de me précipiter mille fois d'un lieu si élevé, en prenant le parti de gagner la maison voisine par la communication des toîts. Une résolution si hardie éloignant toute la frayeur qui m'auroit pu faire chanceller à la vûe continuelle du peril, non-seulement je gagnai le toît voisin, mais devenu téméraire, par le succès, je hazardai d'aller plus loin, dans la seule pensée que je ne pouvois trop m'éloigner de la maison du Conseiller. C'étoit le Ciel même qui l'inspiroit, comme c'étoit lui sans doute qui avoit veillé à la conservation de ma vie dans une si étrange entreprise. J'arrivai ainsi par une route qu'on ne pouvoit me soupçonner d'avoir choisie, sur un troisiéme toît, d'où la descente me parut si facile jusqu'à la fenêtre du grenier, que je ne balançai point à m'arrêter à ce terme. J'entrai sans peine dans le grenier, & ne le trouvant occupé par personne, je ne pensai d'abord qu'à remercier le Ciel de m'avoir accordé une protection si sensible.

En me réjouissant néanmoins d'être échapé à tant de périls, j'ignorois si je ne devois pas trembler encore de ceux qui m'attendoient. La porte du grenier étoit ouverte, & je ne pouvois balancer à suivre l'escalier pour en descendre. Mais où devoit-il me conduire, & dans les mains de qui allois-je tomber? Je descends au hazard. A pèine ai-je fait quatre pas que je rencontre une femme éplorée, & si remplie des sujets de sa douleur, que sans paroître frapée

de ma vûe, elle entre dans une chambre qui touchoit l'escalier. Distraite & affligée comme elle étoit, je ne l'en crus que plus propre à me recevoir sans défiance & sans effroi. Je me présentai à sa porte, & la voyant toute en larmes, je tournai mon discours d'une maniére capable de la toucher en ma faveur, par la ressemblance que l'infortune me donnoit avec elle.

Elle commençoit à me regarder d'un air plus attentif, & ses pleurs sembloient s'arrêter par l'impression que ma présence faisoit sur elle, lorsqu'un bruit soudain la faisant retomber dans de nouvelles allarmes, elle me quitta sans m'avoir répondu un seul mot, & sans paroître même embarrassée si je demeurois dans sa chambre après elle. Je ne me hâtai point de la suivre, mais en réfléchissant sur une bizarre avanture, je jettai les yeux sur quelques lettres qui étoient confusément sur une table, & je fus surpris au-delà de toutes mes expressions, d'y reconnoître l'écriture de Mylord Tenermill.

Quel enchantement! me dis-je à moi-même, & qui m'aidera à comprendre une avanture si extraordinaire? Je ne me crus point lié par le devoir ordinaire de l'honnêteté & de la discrétion dans des circonstances de cette nature, sur tout à l'égard des lettres. J'en saisis quelques-unes que je lus rapidement, & mon étonnement augmenta beaucoup, en n'y reconnoissant que des lettres d'amour. Elles étoient sans adresse & sans datte. Quelque difficulté que je pusse trouver dans ce mystére, je perdis la moitié de mes craintes pour ma propre sûreté, & je crus le danger fini dans une maison où mon frere étoit connu. Ma hardiesse augmenta même jusqu'à ne plus faire difficulté de chercher

la perſonne qui venoit de m'échaper. Soit que l'amour eût part à ſes larmes, ſoit qu'elles vinſſent de quelque paſſion plus violente, je m'imaginai qu'elle trouveroit de la douceur à me connoître & à m'expliquer la cauſe de ſes peines.

M'attachant à cette idée, je deſcendis juſqu'à la premiere porte que je trouvai ouverte, & je ne balançai point à m'y préſenter. Ma vûe ne put frapper ſi vivement celui qui m'apperçut que je le fus moi-même de le reconnoître pour Angleſey; & l'air furieux que je lui voyois ajoûtant une vive frayeur à ma ſurpriſe, je demeurai quelques momens ſans avoir la force d'avancer. N'ayant pas été plus longtems à me remettre, il n'eut pas le même embarras à prendre ſur le champ ſa réſolution. Ah! c'eſt vous, me dit-il en reſpirant, comme ſi ſon étonnement même l'eût ſoulagé. Approchez, approchez, vous m'aiderez ſans doute, ajoûta-t-il, à l'éclairciſſement d'un myſtére qui vous touche d'auſſi près que moi. Je n'avois pas reconnu la plus jeune de ſes deux ſœurs auſſi promptement que lui. Elle étoit néanmoins vis-à-vis de lui, dans une poſture ſi humiliée, que je remarquai facilement qu'elle étoit la cauſe de ſon agitation, & qu'elle ſe croyoit peut-être menacée de quelqu'effet de ſa fureur. La femme que j'avois rencontrée ſur l'eſcalier étoit ſa femme de chambre, qui continuoit de témoigner par ſes pleurs qu'elle appréhendoit quelque choſe de terrible pour ſa Maîtreſſe & pour elle-même

Excité enfin par l'invitation d'Angleſey, je m'approchai de lui. Sans rien diminuer de la chaleur où il étoit, il m'apprit que Tenermill s'étant reconcilié avec lui dans ſon der-

nier voyage d'Irlande, avoit paru s'attacher particulierement à sa sœur. Quoique cette inclination, ajoûta-t-il, s'accordât mal avec ses prétentions sur Sara-Fincer, dont il m'avoit confessé qu'il esperoit toûjours d'obtenir la main, je ne fus point surpris qu'un Officier fatigué des exercices militaires, cherchât quelquefois de l'amusement dans la compagnie d'une fille aimable. Son quartier n'étant pas éloigné de chez moi, je souffrois volontiers qu'il vint secrétement passer avec nous les intervalles de repos que lui laissoient ses fonctions. Il partit à la fin de la Campagne, & je crus ses amours finies avec le séjour qu'il avoit fait en Irlande.

Cependant, reprit Anglesey, après avoir observé depuis son départ que cette vertueuse personne marquoit des inquiétudes extraordinaires, j'ai été surpris d'apprendre un matin qu'elle étoit disparue pendant la nuit, sans autre suite que sa femme de chambre; & n'ayant donné aucun avis de son dessein, j'ai compris tout d'un coup que son entreprise n'étoit point une partie de sagesse. Je l'ai fait chercher inutilement pendant plusieurs jours Enfin j'ai découvert sa retraite, quoique cette Ville soit à vingt lieues de chez moi, & marchant aussitôt sur ses traces, je l'ai surprise aujourd'hui dans le lieu où vous la voyez. Elle a loué cette maison pour six mois. Ce n'est qu'à force de ménaces que j'ai arraché d'elle l'aveu de sa honte. Elle s'est abandonnée lâchement à votre frere, qui l'a laissée avec le fruit de ses perfides amours. C'est à vous, ajoûta-t-il, que je trouve ici, sans pénétrer ce qui vous y amene, à décider de son sort; car elle périra aujourd'hui par mes mains, si vous m'appre-

nez que Mylord Tenermill ne pense point à l'épouser

Je l'ai pressée de me déclarer, reprit-il encore, si elle s'est laissée séduire à l'ombre du moins de quelques promesses. Elle me parle de ses Lettres, que je veux lire en votre présence. Où sont-elles, interrompit-il, en regardant furieusement cette femme de chambre? Cette fille qui n'étoit montée que pour les prendre, & qu'un redoublement de bruit avoit fait descendre aussi-tôt, dans la crainte qu'il ne s'emportât à quelques excès contre sa Maîtresse, sortit sur le champ pour les apporter.

J'étois pendant ce tems là si interdit de tout ce que j'avois entendu, que n'osant presqu'hazarder la moindre réponse, j'attendois moi-même avec une vive impatience que les Lettres fussent arrivées. Celles que j'avois lûes n'étoient que des protestations ordinaires de tendresse, dans lesquelles je n'avois remarqué aucune proposition de mariage. D'ailleurs je connoissois Tenermill. S'il étoit capable d'avoir regardé la séduction d'une fille comme un badinage, il ne l'étoit point de la tromper par de faux engagemens; & dans l'espérance où il étoit alors d'épouser Sara-Fincer, je ne pouvois me persuader qu'il eût fait à la sœur d'Anglesey d'autres promesses que celles d'un amour dont elle avoit dû découvrir elle-même l'illusion. La lecture des lettres, qui ne fut pas differée un moment, me confirma dans cette idée, Cependant n'en croyant pas mon frere moins obligé de réparer l'honneur d'une fille de qualité, dont il avoit la ruine à se reprocher, je ne fis pas difficulté de convenir que je regardois cette obligation comme un devoir indispensable, & de prometrre que je le pres-

ſerois de s'y rendre. Ce diſcours, & les exhortations que j'y joignis pour inſpirer plus de douceur à Angleſey, rétablirent peu à peu le calme dans ſon eſprit, & ſa ſœur quitta ſes pieds pour ſe jetter aux miens dans un tranſport de joye & de reconnoiſſance.

Le fond qu'il fit ſur ma promeſſe le rendit aſſez tranquille pour s'informer par quel étrange hazard je me trouvois à V.... & dans la maiſon de ſa ſœur. Je n'eus pas tant de peine à lui apprendre la verité de mon avanture, qu'il en eut à la croire ſérieuſe. Cependant après avoir examiné avec moi quelles en pouvoient être les ſuites, il convint qu'elles étoient aſſez dangereuſes pour avoir dû m'inſpirer toute la frayeur qui m'avoit porté à des réſolution ſi extraordinaires. Sans faire profeſſion d'un attachement ouvert au parti du Roi, il déſiroit aſſez ſon rétabliſſement pour ne rien faire contre ſes inclinations en favoriſant ſes interêts; & le ſervice qu'il attendoit de moi l'engageoit d'ailleurs à ne me pas refuſer ſon ſecours. Il me propoſa lui-même de prendre ſa voiture, pour m'éloigner ſans être apperçû. J'aurois peu regretté mon cheval & mon équipage, que j'étois forcé d'abandonner derriere moi; mais Angleſey me fit eſperer encore qu'en les redemandant lui-même au Conſeiller, il pourroit les obtenir d'autant plus facilement, que je l'aſſurois de n'avoir rien laiſſé dans ma valize qui pût trahir le ſecret de ma commiſſion. Etant né Irlandais, mon zéle pour les catholiques du même pays, & ma qualité même d'Evêque, qui étoient les ſeules découvertes que le Conſeiller eut pû faire dans ma Lettre, ne m'expoſoient point à la rigueur de pluſieurs Loix nouvelles qui ne regardoient que les

Missionnaires étrangers. Ma reconnoissance pour le secours qu'Anglesey m'offroit de si bonne grace, m'inspira un moyen de rendre à sa sœur le service qui cònvenoit le mieux à sa situation. Comme il y avoit peu d'apparence qu'après avoir si malheureusement découvert, je pusse exercer plus long-tems ma commission, sans retomber du moins dans quelque piege qui pouvoit être aussi nuisible à la cause du Roi qu'à la sûreté de ma propre vie, je me proposai de retourner à Dublin par la route la plus abregée, & d'y vivre secrettement en attendant les ordres du Roi, à qui je voulois marquer la verité de mon avanture. Dans l'esperance où je suis, dis-je à Anglesey, d'engager Tenermill à rendre ce qu'il doit à votre sœur, je crois pouvoir vous offrir pour elle un azile chez Patrice, qui est venu depuis peu s'établir en Irlande. Si vous me laissez votre Carosse, je me charge moi-même de la conduire à Dublin, & je ne desespére pas même de la faire passer en France aussi-tôt que j'aurai prévenu Tenermill sur l'obligation où il est de réparer cette faute. Il m'embrassa dans le mouvement de sa reconnoissance, & sa sœur encore plus touchée que lui de mes offres ne se lassoit point de me marquer la sienne par les remercimens les plus tendres.

Ayant avec moi Jacin & l'ancien Domestique de Mylord Link, j'avois été assez heureux pour les envoyer dans une Hôtellerie, avant que de me rendre chez le Conseiller; & c'étoit un usage que j'avois suivi dans toute ma route, par la seule crainte de me rendre incommode à mes Hôtes. Il me fut aisé de les faire avertir tous deux de se rendre hors de la ville, pour m'attendre sur le chemin que

je voulois prendre. Je montai sur le champ dans le Carosse d'Anglesey avec sa sœur & la Femme de chambre, assez sûr que si le Conseiller prenoit le parti de me faire chercher, ce seroit dans les Maisons Catholiques de la Ville, ou du moins dans tout autre lieu que sur la route de Dublin. Je fis toute la diligence qu'on pouvoit attendre de la voiture où j'étois, & je causai une surprise extrême à Patrice en reparoissant si-tôt chez lui contre son esperance & la mienne.

Je le trouvai si bien établi dans l'esprit du Peuple, & déja si considéré du Viceroi & de toute la Noblesse, que, pour les desseins que le Roi m'avoit communiqués il me parut qu'effectivement ce Prince n'avoit pu faire un meilleur choix. Mais je ne m'étois point aperçû dans mon voyage que le nombre de ses partisans fût aussi considérable qu'il s'en flattoit à Saint-Germain, ni qu'ils fussent remplis de cette ardeur sur laquelle il faisoit tant de fond pour la Campagne suivante. Je fis faire cette réflexion à Patrice, qui avoit déja remarqué la même chose à Dublin. S'il restoit au Roi Jacques quantité de sujets assez bien intentionés pour souhaiter ardemment son retour, il y en avoit peu dont le zéle fût capable de leur faire exposer leur fortune & leur vie pour sa querelle. Au contraire, n'ayant rien de plus cher & de plus précieux à désirer que la conservation & la sûreté de ces deux avantages, ils leur paroissoient bien mieux assurés sous le nouveau gouvernement ; & l'intérêt de la Religion étant ainsi le seul qui fût capable de les échauffer, ce motif même ne pouvoit leur inspirer toute la chaleur que le Roi désiroit, aussi long-tems du moins que le Prince

Prince d'Orange paroîtroit disposé à ne les pas troubler dans leur culte. La crainte de déplaire à la Cour de Saint-Germain par des avis si libres, ne m'empêcha point de communiquer au Roi toutes mes observations. Il ne me témoigna point que ma sincérité l'eût offensé; mais sans répondre au détail de mes réfléxions, il me donna ordre de repasser promptement en France, sous le seul prétexte que mon entreprise ayant été troublée si malheureusement, il ne falloit pas douter que le gouvenement n'en fût bientôt informé, & que mon séjour en Irlande ne nuisît à la commission de mon frere.

Avec quelque dévoûement que je fusse résolu de me sacrifier aux intérêts de ma Religion & de mon Roi, je ne trouvai rien de chagrinant pour moni dans ce changement. Mon zéle ne manquoit point d'objet en France. Plus j'avois fait de réfléxion sur le malheur de Mademoiselle Anglesey, plus j'avois senti croître le désir de la servir auprès de Tenermill. Malgré tout ce qu'il avoit espéré de ses efforts & de ses lumiéres, je le voyois le seul de ma famille qui fût encore sans établissement, car je ne donnois pas volontiers ce nom au revenu qu'il s'étoit fait par le jeu. Le même hazard auquel il devoit une fortune si indigne de nous, ne pouvoit-il pas l'en priver par les mêmes voies? A la vérité, ce n'étoit pas un parti fort avantageux pour lui, que la cadette d'une maison moins riche que noble, qui ne pouvoit lui aporter que des espérances fort éloignées. Mais outre le devoir de l'honneur, dont je ne croyois pas qu'il pût aisément se dispenser, je me flattois bien qu'en faisant agréer ce mariage au Roi, j'enga-

gerois ce Prince à reprendre toutes les vûes qu'il avoit eues pour l'élevation de mon frere. Sans être en état d'enrichir ses serviteurs, il avoit mille moyens de les employer d'une maniére avantageuse pour leur fortune. Témoin l'exemple de Patrice. Et je ne doutois pas que l'envie de s'attacher toute la Maison d'Anglesey, ne le portât autant que son inclination pour la notre, à signaler sa bonté par de nouveaux bienfaits.

Cependant, d'autres réflexions m'avoient fait changer la pensée que j'avois eue de prévenir Tenermill sur mon dessein. Quoique je ne le crusse pas capable de désavouer ses liaisons avec Mademoiselle Anglesey, je m'imaginai que ne s'y étant jamais proposé que de l'amusement, il se revolteroit d'abord contre un mariage qu'il regarderoit comme un obstacle à toutes ses prétentions ; & son refus une fois prononcé dans l'éloignement, forceroit peut-être Mademoiselle Anglesey de demeurer en Irlande. Au lieu que passant en France avec moi sans l'en avertir, & le surprenant en quelque sorte avant qu'il eût le tems de penser à se défendre, elle pouvoit espérer que sa présence & ses larmes attendriroient un cœur qui ne seroit point préparé à lui résister. Nous partîmes ensemble, après avoir communiqué nos vûes à son frere. Il me proposa de nous accompagner; mais je craignois des éclaircissemens trop vifs, & des instances trop violentes de la part d'un homme fier, qui auroit l'honneur de sa maison à soutenir, & je le conjurai de se reposer de ses intérêts sur la droiture de mes intentions.

Pour retourner à Saint-Germain avec quelque fruit agréable de mon voyage, il auroit

fallu trouver le moyen d'y faire transporter une partie du trésor de Linck; mais ç'eût été trop risquer, dans un tems où l'aproche d'une Campagne sanglante faisoit redoubler la vigilance du Gouvernement dans tous les Ports. Nous eûmes assez de peine à nous échaper nous-mêmes, sans faire naître aucun soupçon qui pût être nuisible à mon frere. Le Ciel prit soin de nous conduire au travers de mille dangers, & n'ayant pû gagner la France que par de longs détours, notre retardement fit craindre à ceux qui avoient été avertis de mon départ, qu'il ne me fût arrivé des accidens beaucoup plus fâcheux sur la route. Pour comble d'embarras, Mademoiselle Anglesey qui étoit fort avancée dans sa grossesse, fut surprise de ses premiéres douleurs en Flandres; car c'étoit par cette voie que nous avions été forcés de revenir, & les soins que je ne pus me dispenser d'avoir pour elle, reculerent encore notre arrivée de six semaines.

Je donne le nom d'embarras à ce dernier contre-tems, parce que je ne pus le regarder comme un sujet de chagrin. Malgré l'ardeur avec laquelle j'étois entré dans les intérêts de Mademoiselle Anglesey, & malgré la persuasion même qui me portoit à m'en faire un devoir indispensable, j'étois quelque-fois effrayé par l'indécence que je trouvois à paroître avec elle dans la situation où elle étoit, & j'aprehendois pour elle-même le ridicule qui m'y paroissoit attaché. Quelle aparence de la présenter dans cet état, soit à la Cour où je voulois fortifier ses prétentions par l'autorité du Roi, soit même à Tenermill, qui n'ayant encore rien apris des suites de son amour, pouvoit être plus dégoûté qu'attendri de ce spec-

tacle ? Ce n'est pas qu'il manquât à Mademoiselle Anglesey aucun des agrémens qui sont propres à son sexe. J'ai déja fait l'éloge de ses charmes ; & l'occasion que j'avois d'aprofondir son caractére, m'y faisoit découvrir assez de mérite pour compenser une foiblesse passagére, qui n'avoit pas même diminué ses principes naturels de modestie & de vertu. Mais je fus ravi de lui voir reprendre après ses couches l'air de bienséance qui convient à une fille, & qui me paroissoit extrêmement altéré par sa grossesse.

La fin de mon voyage m'inspirant ainsi plus d'espérance & de joie que je n'en avois eu depuis mon dédart, je lui communiquai des sentimens si doux, en lui traçant d'avance le plan que je m'étois formé pour hâter son mariage. Tenermill, lui dis-je, ne sera averti de notre arrivée que par notre visite. Je préviendrai le Roi sur votre avanture, & j'intéresserai sa Religion & sa bonté à vous accorder sa protection. De plusieurs amis que je connoissois à mon frere, je prierai ceux dont le poids est capable de faire impression sur son esprit, de se trouver chez lui au moment de notre visite, pour apuyer vos priéres de leurs sollicitations & de leurs conseils. Et nous faisant accompagner d'un Officier du Roi, que je suplierai ce Prince de charger de sa recommandation, ou même de ses ordres, s'il nous est possible de les obtenir, je ne doute point que par ce mélange de suplications, de conseils, & d'autorité, nous ne l'emportions en un instant sur tous les obstacles que Tenermill penseroit peut-être à nous oposer.

Je ne lui disois rien dont je ne fusse persuadé moi-même. Dans une affaire de cette nature, où l'humanité & la Religion faisoient le fond

de nos droits, je ne pouvois m'imaginer que les principes de plusieurs amis de mon frere qui étoient connus pour d'honnêtes gens, fussent différens des miens, & je jettois déja les yeux sur ceux que je croyois les plus propres à nous rendre le service que je me promettois d'eux. Etant arrivé à Paris, je jugeai même à propos d'en prévenir quelques-uns avant que de me rendre à Saint-Germain. Mais ayant commencé par celui sur lequel j'avois fait le plus de fond, quel fut mon étonnement de le voir résister à toutes mes propositions? C'étoit un ancien Officier Général, qui avoit passé par tous les dégrés Militaires, & qui avoit dans le monde la réputation d'être irréprochable sur l'honneur. Après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention; La séduction, me demanda-t-il, a-t-elle été apuyée par quelques promesses? Je lui répondis que Mademoiselle Anglesey n'en faisoit valoir aucune. Ah! reprit-il en riant, qui n'a pas eu dans le cours de sa vie vingt avantures de cette espéce? L'honneur n'oblige à tenir que ce qu'on a promis. Les femmes seroient trop heureuses si en oubliant leur devoir elles pouvoient s'acquérir des droits sur notre liberté & sur notre bien? Eh! quel est le galant homme qui ne seroit pas exposé à se ruiner par un mauvais mariage? Non, non, ajoûta-il, je n'exhorterai jamais votre frere à soutenir une simple galanterie par le sacrifice de sa fortune, & peut-être par celui de son bonheur.

Un refus si formel m'ôtant l'espérance que j'avois eue de ce côté-là, je me fis un reproche de m'être adressé à un homme de guerre, que je devois supposer moins au fait de certains devoirs ou plus indulgent qu'un autre pour cette espéce de désordres, que le monde honore du nom

de galanterie. Je connoissois à Tenermill un autre ami, dont j'espérai que les sentimens repondroient mieux à mon attente. C'étoit un Financier extrêmement riche, mais à qui la réputation de ses richesses n'avoit pas fait perdre celle d'honnête homme, ni même celle d'homme tendre & généreux; je lui exposai le fait, en le supliant comme l'autre de se joindre à moi, pour gagner l'esprit de Tenermill. Il me regarda d'un air fin & voluptueux: Je ne suis pas surpris, me dit-il, qu'un Ecclésiastique de votre âge & de votre pieté raporte tout aux plus sévéres maximes de l'Evangile; mais il seroit dur de demander tant d'exactitude à des gens tels que nous. Vous ne faites pas attention à quoi vous nous réduiriez si vous nous obligiez d'épouser une femme, parce que nous avons pris pour elle une inclination passagére. Eh! que nous serviroit-il que la nature en ait fait un si grand nombre? Elle a voulu nous donner le moyen de faire des essais pour mieux choisir. D'ailleurs, ajoûta-t-il d'un ton sérieux, je crois qu'il faut toujours mettre une juste distinction entre les objets du plaisir & ceux du devoir. Si Mylord Tenermill avoit trouvé dans le parti que vous lui proposez tout ce qui convient à sa fortune & à son bonheur, & que par quelque oubli de ses intérêts, il s'obstinât à le rejetter, j'entreprendrois peut-être de lui faire ouvrir les yeux sur ce qu'il se doit à lui-même. Mais comme cela ne peut-être supposé sans contradiction, je ne le porterai point à un mariage, duquel au contraire, son refus ou sa froideur doivent me faire juger qu'il a peu d'avantages à recueillir.

Un langage si clair me persuada que je m'étois encore adressé fort mal. Je me souvins du

jugement que l'Evangile nous fait porter des Riches du monde, & je fus bien moins surpris de trouver cette opofition à ses maximes dans celui que j'avois consulté, que d'avoir pu oublier moi-même combien il est rare que l'esprit de Religion se concilie avec les richesses. Mais comme les deux erreurs où j'étois tombé successivement n'étoient pas une raison qui dût me faire abandonner mon projet, je me rapellai le nom d'un troisiéme ami de Tenermill, dont je lui avois entendu vanter à lui-même la rigoureuse probité. Aussi devoit-elle être le partage de sa profession, car c'étoit un homme de distinction dans la Robe. Je me rendis chez lui avec plus d'espérance. La gravité avec laquelle il m'écouta me parut propre encore à l'augmenter. Lorsque j'eus fini, il délibéra quelques momens, comme s'il eût consideré le cas sous toutes ses faces. Enfin, il me demanda s'il y avoit un engagement formel de la main de mon frere. Lui ayant répondu que non, mais qu'il n'étoit pas moins vrai... Avez-vous un commencement de preuve par écrit, se hâta-t-il d'interrompre? Non, lui dis-je encore, & la Demoiselle confesse elle-même qu'elle n'a que des lettres tendres à faire valoir en sa faveur. Eh bien, reprit-il, sans paroître attentif à l'impression que sa réponse produisoit sur moi, défaites-vous de la crainte qu'elle puisse jamais forcer Mylord à l'épouser. Et gardez-vous de conseiller à votre frere un mariage dont l'avantage ne peut jamais être de son côté. A la rigueur du droit, il en sera quitte pour quelques dédommagemens, qui seront moins proportionnés à la naissance de votre Irlandaise, qu'à la foiblesse qu'elle a eue d'oublier son devoir.

Mon étonnement fut tel, après cette troisiéme décision, que manquant de force autant que de volonté pour répliquer, je pris le parti de me retirer sans ajoûter un seul mot. Quel étrange accord de tous les états, me disois-je à moi-même, pour blesser ouvertement une Loi des plus sacrées de la nature & de la Réligion ? Quoi ? il faut des promesses à une femme, il les faut même par écrit, pour être obligé de l'épouser après l'avoir engagée dans un précipice dont elle ne peut sortir que par le mariage ? Les efforts mêmes de la séduction ne sont-ils donc pas autant de promesses, & le sens n'en est-il pas clair pour les deux sexes ? La foiblesse d'une femme à se rendre, & le plaisir qu'un homme trouve à la vaincre, ne sont-ils pas comme le sceau qui doit les confirmer ? Est-ce aux yeux des hommes qu'il faut produire ici des preuves, & les principes de la bonne foi naturelle, dépendent-ils de leurs opinions ? Mais je revins à m'imaginer qu'un grave Magistrat pouvoit manquer d'attention pour les devoirs simples de la Morale, par un excès d'attachement aux objets de sa profession. C'est le défaut de la plûpart des hommes, de raporter tout à leurs lumiéres les plus présentes. Sans me rebuter encore de trois expériences si oposées à mon attente, je résolus d'en faire une nouvelle sur l'esprit d'un honnête Bourgeois, que je connoissois fort attaché à mon frere, & qui s'étoit même acquis quelqu'ascendant sur lui par l'importance de plusieurs services qu'il lui avoit rendus. Je n'aurai rien à craindre ici, disois-je, ni des faux usages du monde, ni de la corruption des richesses, ni des préjugés de l'étude & du sçavoir. Le Bourgeois chez qui je me rendis aussi-

tôt, parut d'abord flatté de ma confidence. Mais après avoir écouté mes propositions; je ne ferai pas un si mauvais emploi, me dit-il assez brusquement, du peu de crédit que j'ai sur l'esprit de Mylord. C'est le moyen de m'attirer infailliblement sa haine, lorsqu'il sentira quelque jour le tort que je lui aurai fait par mes conseils. Et pour vous expliquer toute ma pensée, ajoûta-t'il, je ne plains pas autant que vous une fille qui s'oublie jusqu'à perdre le soin de son honneur. A quoi serions-nous exposés dans nos familles, si elles avoient l'espérance de réparer aussi-tôt leurs fautes par un bon mariage? Il faut abandonner les coupables à l'ignominie, pour effrayer, par l'exemple, celles qui seroient tentées de les imiter.

Sans examiner ce raisonnement, dont la fausseté d'ailleurs étoit sensible, puisqu'il n'étoit question que du devoir de Tenermill, & que la faute de Mademoiselle Anglesey ne diminuoit pas l'obligation où il étoit de réparer la sienne, je reconnus qu'il y avoit peu de secours à tirer des autres amis de Tenermil, puisque je n'en pouvois obtenir de ceux que j'avois choisis par préférence. Ne pouvant me persuader néanmoins que mon opinion fût fausse, ni que je fusse le seul au monde qui pensât juste sur une matiére si importante, j'admirai le soin que mon frére avoit eu de choisir pour ses meilleurs amis, des gens dont les principes me paroissoient si conformes aux siens; & je les plaignis tous ensemble de négliger ceux de la Religion, jusqu'à ne les faire entrer pour rien dans leurs raisonnemens & leurs conseils. Il me restoit une autre conclusion à tirer du mauvais succès de mes espérances. C'est que par la même raison je de-

vois, craindre de trouver beaucoup plus de résistance de la part de Tenermill ; & ne voyant rien de plus puissant pour le toucher que le moyen qui me manquoit, j'étois ménacé, pour prix de mon zéle, de demeurer chargé d'une jeune fille & d'un enfant, à qui il ne resteroit d'autre ressource que ma compassion. Cependant je me flattai encore d'employer l'autorité du Roi ; & quoique Tenermill eût pris la résolution de fuir la Cour pour mener une vie libre & indépendante, je ne pus m'imaginer qu'il eût secoué le joug du respect & de l'obéïssance jusqu'à fermer l'oreille aux ordres de son Maître.

Ainsi, dans la même vûe qui m'avoit fait éviter de voir ma famille en arrivant à Paris, je me rendis à Saint-Germain sans donner à personne le moindre avis de mon arrivée. Après avoir rendu compte au Roi de toutes les circonstances de mon voyage, je n'eus rien de si pressant que de remettre la cause de Mademoiselle Anglesey entre ses mains ; & ne lui déguisant ni mes craintes ni ce qui les faisoit naître, je l'intéressai en faveur d'une fille infortunée, par les motifs qui pouvoient faire impression sur un Prince Religieux. Il y fut plus sensible que les amis de Tenermil. Mais ne l'ayant pas vû à sa Cour depuis son départ, il me marqua quelque défiance de son attachement & de sa soumission. Je ne sçais, me dit ce Prince, quel genre de vie il s'est formé, dans une espéce de retraite, où j'aprends qu'il se borne à la societé de quelques femmes & d'un petit nombre d'amis. Il avoit gagné quelque chose au jeu. Il a perdu beaucoup au-delà pendant votre absence, & n'ayant pour tout bien que la pension que je lui

ai laiſſée, j'ai peine à comprendre par quelles reſſources il entretient chez lui l'abondance & les plaiſirs dont on m'a fait la deſcription. Je regrette, ajoûta le Roi, qu'un homme que j'eſtime & qui pourroit ſe rendre propre aux plus grandes choſes, ſe corrompe dans la molleſſe & l'oiſiveté.

Toutes ces objections n'étant point capables de me rebuter, je redoublai mes inſtances pour obtenir du Roi une recommandation, du moins, qui fit foi du déſir qu'il avoit de voir Mademoiſelle Angleſey promptement établie dans ſes droits. Il y conſentit, mais après que j'aurois préſſenti les diſpoſitions de Tenermill, pour régler le ton de ſes ordres ſur les difficultés que je trouverois à réuſſir.

Je me crus ſi fort avec cette eſpérance, que m'étant hâté de retourner à Paris, je ne balançai point à prier le Comte & la Comteſſe de S... de recevoir chez eux Mademoiſelle Angleſey, comme une jeune perſonne qui devoit apartenir quelque jour à notre famille par ſon mariage avec mon frere. Je leur recommandai néanmoins le ſilence ſur un projet qui demandoit encore quelques arrangemens de la part du Roi & de celle de Tenermill. Mais après avoir reçu mon compliment & celui de Mademoiſelle Angleſey avec ſa politeſſe ordinaire, le Comte me marqua quelqu'empreſſement pour m'entretenir en particulier. Je jugeai par ſon inquiétude, qu'il avoit quelqu'ouverture importante à me faire, & ſans attendre effectivement que je l'interrogeaſſe: Eſt-ce avec la participation, me dit-il, & du conſentement de Mylord Tenermill, que vous avez penſé à le marier? Une queſtion ſi préciſe, à laquelle je ne pouvois répondre ſans

une longue explication, me fit prendre le parti de demander au Comte quelle difficulté il trouvoit à ce mariage? Vous ignorez, reprit-il, les changemens qui sont arrivés pendant votre absence; & me promettant un détail qui étoit capable de me surprendre, il me raconta que mon frere faisoit profession de renoncer à toute espérance d'établissement & de fortune par des mécontentemens qu'il n'avoit pas déguisés, & que s'étant lié avec Donna Figuerrez, ils avoient formé ensemble une societé qui étoit peut-être sans exemple. Ils se glorifioient d'être tous deux sans amour comme sans ambition, & de n'avoir de goût que pour un certain nombre d'amusemens qu'ils n'épargnoient rien pour se procurer. Ils avoient meublé sans faste, mais avec la derniere élégance, une maison en Ville, & celle des Saisons, qui leur servoit de maison de Campagne. Leur dépense se faisoit en commun, & quoiqu'ils affectassent de retrancher de leur commerce tout air de passion, ils étoient rarement l'un sans l'autre, & leurs plaisirs étoient les mêmes. Ils les faisoient consister dans la bonne chere, dans la Musique, la lecture, le jeu, & s'étant associé cinq ou six personnes des deux sexes, dont le caractére & l'esprit leur convenoient, ils affectoient de mépriser le monde dont ils se croyoient ignorés. l'Ambassadeur d'Espagne étonné du parti qu'il avoit vû prendre à sa niéce, s'étoit donné beaucoup de mouvemens pour lui faire perdre de si étranges idées, mais il n'avoit pu vaincre sa résolution.

Cette vie avoit duré pendant quelque mois, avec tout l'agrément qu'ils s'y étoient propoposé; mais Ternemill, naturellement liberal & généreux, n'ayant point calculé assez juste

à quoi pouvoit monter sa dépense, s'étoit trouvé si court, qu'il avoit été forcé de penser à d'autres ressources. Le jeu qui lui avoit d'abord été si favorable, n'avoit pas continué de le servir avec le même bonheur. S'étant jetté dans les grands hazards, il y avoit fait des pertes si considérables, que pour satisfaire à plusieurs dettes d'honneur, il avoit épuisé le fond de son revenu annuel. Cette disgrace l'auroit mis dans la necessité absolue d'interrompre son projet, si Donna Figuerrez, à qui il avoit été contraint de faire l'aveu de son embarras, ne s'étoit employée avec la même générosité à réparer ses pertes. Jusqu'alors il n'avoit pas souffert qu'elle contribuât beaucoup aux frais de leur établissement; mais ne trouvant plus de tempéramment entre la nécessité de le rompre & celle de consentir à la voir entrer dans leur dépense commune, il s'étoit laissé vaincre par ses instances. Une convention de cette nature étoit devenu comme un nouveau lien, qui les avoit unis plus étroitement que jamais; & si Tenermill s'étoit absenté de la Cour par un ressentiment d'ambition, il avoit poussé l'oubli de tout ce qui étoit différent de sa societé, jusqu'à cesser de voir sa propre famille.

Vous voyez, reprit le Comte, après ce récit, si j'ai lieu de douter qu'il soit informé de vos vûes, & si je n'en ai pas encore plus de croire que vous l'y ferez entrer dificilement. Le goût d'une vie molle a succedé à son ancienne activité. J'admire à quel point son caractére est changé. Cette Espagnole l'obséde; & quelque sorte d'engagemens qu'il puisse avoir avec elle, je suis persuadé que vous ne réussirez point à les rompre.

Le mal me parut aussi dangereux qu'au Comte; & quoique la réserve avec laquelle il s'étoit expliqué m'eût encore empêché d'en pénétrer toute l'étendue, les seuls périls d'une vie si sensüelle me jetterent dans une vive allarme. Cependant, je n'y vis pas, comme lui, de si fortes raisons de craindre qu'elle fût un obstacle au mariage de Tenermill. J'avois saisi avec confiance l'idée que son engagement avec Donna Figuerrez n'étoit point de l'amour; & ne concevant point d'autre cause qui pût l'attacher trop fortement à elle, je m'excitai d'autant plus à l'espérance, que la perte de son bien & la necessité où il étoit de profiter de celui d'une femme sans laquelle il n'auroit pu vivre dans l'abondance dont il avoit pris le goût, me parurent un motif infaillible pour le détacher d'elle, lorsque je lui ferois envisager avec la main de Mademoiselle Anglesey de nouvelles faveurs du Roi, que je ne désespérois pas de lui voir obtenir. Je quittai le Comte dans cette idée, sans avoir jugé à propos de lui communiquer encore la vérité de notre avanture: ce n'étoit point ma défiance qui me portoit à cette dissimulation; mais je m'y crus obligé par ménagement pour Mademoiselle Anglesey.

J'appris chez Mylord Tenermill qu'il étoit aux Saisons depuis quelques semaines. Il y goûtoit les premiéres douceurs du Printems avec sa Societé ordinaire. La vûe du mouvement qu'on se donnoit dans sa maison de Paris, pour les préparatifs de mille choses qui devoient servir à sa table & à ses plaisirs, me fit prendre tout d'un coup quelqu'idée de son établissement. Je ne différai pas à me rendre auprès de lui. Outre que la bienséance de-

mandoit de moi cette visite après une longue absence, j'avois mes droits comme lui sur la Terre des Saisons, & je me croyois autorisé dans toutes sortes de tems à prendre quelque connoissance de l'état où elle étoit. Je pouvois feindre d'ignorer les changemens qui s'y étoient faits depuis mon départ, & qu'elle fût occupée par une compagnie si nombreuse. M'étant arrêté à ce parti, je marquai autant de surprise en y arrivant, que si je n'eusse pas été prévenu par le récit du Comte. Et cette feinte étoit peu différente de la verité, puisqu'avec les lumiéres que j'avois reçues, je trouvai encore à chaque pas quelque sujet d'étonnement & d'admiration. La Maison, les Jardins, tout avoit pris une forme nouvelle. Tenermill avoit peu de Domestiques dont je fusse connu; de sorte qu'en ayant rencontré plusieurs à qui je demandai de quel côté je trouverois leur Maître, je fus pour eux un spectacle aussi nouveau que les ornemens du lieu l'étoient pour moi.

Entre quelques marques de joye & quelques caresses, Tenermill me laissa voir assez d'embarras, pour me persuader qu'il étoit géné de ma présence. Je m'étois fait introduire dans son cabinet, où le hazard avoit voulu qu'il fût passé pour quelques affaires. Je ne perdis point l'occasion que j'étois venu chercher. Au lieu de répondre aux premiéres questions, par lesquelles il pensoit peut-être à se délivrer des miennes, je le priai de m'entendre sur un sujet assez important pour mériter toute son attention; & lui parlant sans détour de l'état où il avoit laissé la sœur d'Aglesey, je lui demandai ce qu'il pensoit du malheur d'une fille si aimable & si bien née. Un discours

peu attendu, & l'air ferme & férieux dont je l'acompagnai, car je n'ose dire le remord d'une faute qu'il se rapelloit, lui causerent une confusion qui se déclara pendant quelques momens par sa rougeur. Elle dura peu néanmoins, puisque s'excitant aussi-tôt au badinage, il me parla de cette avanture comme d'un amusement, dont il n'avoit pas cru, me dit-il, que l'effet dût être l'existence d'un nouvel Etre. Je l'arrêtai : Sçavez-vous, lui dis-je, qu'avec cet effet, auquel vous pouviez néanmoins vous attendre, elle en devoit produire un autre que je suis faché de ne pas voir aussi-tôt que je l'aurois souhaité ? Et remarquant que cette interrogation le rendoit plus attentif, je lui parlai, avec force, des droits de Mademoiselle Anglesey, & de l'espérance même quelle avoit de les faire valoir. Il m'arrêta à son tour, & paroissant sentir tout ce que je n'avois encore exprimé qu'à demi, il prit un ton plus sérieux pour se défendre. Ses raisons furent celles qui m'avoient déja fait pitié dans la bouche de ses quatre amis. Il ne s'étoit engagé par nulle promesse ; il n'avoit pensé qu'à se faire un amusement en Irlande ; pouvoit-on prétendre que la foiblesse d'une fille lui acquît des droits sur la fortune & sur la liberté d'un homme ? Etranges argumens, qui suposent toûjours que la faute soit uniquement du côté du sexe le plus foible, & qu'il n'y ait de réparation nécessaire dans ces sortes d'avantures que pour ce qu'il a plû au monde de nommer l'honneur des femmes ! Ce n'étoit pas néanmoins sur Tenermill que j'espérois faire impression par d'autres preuves. Il ne me vint pas même à l'esprit de le tenter. J'avois exécuté l'ordre du Roi en

m'assûrant de ses dispositions, & si j'ajoûtai quelque chose, ce ne fut que pour les lui faire expliquer plus nettement à force d'objections & d'instances.

Il se fortifia tellement contre sa premiere émotion, que me pressant à la fin de ne pas le troubler plus long-tems par des propositions qui le fatiguoient, il passa brusquement à me demander des nouvelles de Patrice & d'Irlande. Je le satisfis sans affectation, & prenant congé de lui froidement, je revins à Paris, malgré les instances qu'il me fit pour me retenir quelques jours aux Saisons. Il me convenoit peu de m'engager dans une Societé telle qu'on m'avoit représenté la sienne. Quoique je ne fusse pas tout à fait entré dans le sens des expressions du Comte, je ne me figurois pas beaucoup de sagesse & d'innocence dans un séjour où l'on n'avoit que le plaisir pour objet. Mon dessein, en repassant à Paris, étoit d'y prendre Mademoiselle Anglesey, pour la présenter au Roi, que j'espérois d'engager plus fortement encore à la secourir, après l'avoir vûe. Sa figure & ses larmes le toucherent en effet jusqu'à lui faire prendre la résolution d'envoyer sur le champ un de ses Gentilshommes aux Saisons. Il expliquoit plus favorablement que moi le refus de Tenermill. Voyant qu'il ne manquoit rien à Mademoiselle Anglesey pour lui plaire, & s'imaginant avec raison qu'elle devoit lui avoir plû, puisqu'elle s'étoit attiré ses soins, il se persuada que la seule raison qui pouvoit lui inspirer de la répugnance à l'épouser étoit sa pauvreté ; & sans lui faire annoncer quelles étoient ses vûes en lui proposant de la recevoir de sa main, il chargea

son Gentilhomme de l'assurer comme de lui-même, qu'il ne se trouveroit pas mal de prendre le parti de la soumission. Mais s'ouvrant davantage avec moi, il me dit que sans penser à le faire Duc avant qu'il fût assez riche pour soutenir cette dignité, il vouloit lui accorder en faveur de son mariage un emploi qui l'enrichiroit par des voies fort courtes. Vous pouvez lui aprendre, me dit-il, que je me suis expliqué là-dessus avec vous, & lui engage ma parole que je compterai son obéissance au rang de ses services.

Avec la piété qui animoit toutes ses actions, le Roi avoit un motif que j'ignorois. Anglesey n'osant se promettre tout ce que je lui avois fait espérer de mes bons offices, lui avoit écrit d'Irlande pour le suplier d'accorder sa protection Royale à sa sœur, & dans une affaire qui intéressoit l'honneur de sa famille, il n'avoit pas fait difficulté de promettre à ce Prince, que pour lui marquer sa reconnoissance, il viendroit à bout par lui-même & par ses amis de soumettre toute la Province de Mounster avant la fin de la Campagne. La soumission de cette partie de l'Irlande étoit d'une extrême importance, tant pour la facilité des débarquemens, que pour les Quartiers des Troupes, qui pouvoient y passer l'hyver en sûreté. D'ailleurs, ce n'étoit pas un petit avantage que d'engager ouvertement dans ses intérêts une famille aussi nombreuse & aussi considérée que celle d'Anglesey. Sans pénétrer si loin, j'avois fait faire moi-même au Roi cette derniére réfléxion ; & s'il ne m'avoit pas confessé qu'elle étoit capable de l'échauffer, je n'avois pas moins remarqué qu'elle avoit au-

gmenté sa chaleur & son zéle. J'en eus bientôt d'autres preuves, dans l'empressement qu'il fit paroître au retour du Gentilhomme qu'il avoit dépêché à mon frere. Aprenant que Tenermill avoit reçu ses ordres avec tout le respect qu'il devoit au nom de son Maître, & que malgré l'adresse avec laquelle il avoit évité de s'engager par une réponse positive, il s'étoit exprimé dans les termes d'une parfaite soumission, il me pressa de le revoir & de lui déclarer plus ouvertement ce qu'il étoit résolu de faire pour lui J'avois craint, me dit-il avec une franchise digne de sa grande ame, qu'il ne se prévalût de ma situation pour insister sur ces anciens mécontentemens ; mais connoissant son caractére, je le crois disposé à l'obéissance, puisqu'il a reçu mes ordres de si bonne grace. En effet, divers exemples aprenoient tous les jours à ce bon Prince que le Titre de Roi impose peu de respect aux passions violentes, lorsqu'il n'est point soutenu de la force ; & la trahison récente de Mylord . . . . lui faisoit craindre à tous momens de ne pas trouver plus de fidélité dans la plûpart de ceux qui lui paroissoient attachez.

Cette confiance de mon Roi, & le désir même qu'il me laissoit voir de ramener à lui l'esprit de mon frere, m'animerent d'une si vive ardeur, que ne croyant pouvoir exécuter trop tôt ses ordres, je le pressai à mon tour de me laisser la liberté de partir. Ce fut pour aller droit aux Saisons. Je communiquai toutes mes espérances à Mademoiselle Anglesey, par l'air de satisfaction avec lequel je la priai de m'attendre à Paris. Il étoit nuit lorsque j'arrivai à notre Terre,

mais je ne diſtinguois point les tems & je les croyois tous propres à ma négociation. Ayant appris en arrivant, que Tenermill ſortoit de table, je le fis avertir que j'avois des affaires importantes à lui communiquer, & que je deſirois de l'entretenir ſeul. J'ignore s'il avoit déja fait l'ouverture de mes propoſitions & des ordres du Roi à Donna Figuerrez, mais l'impatience que me cauſa ſa lenteur m'ayant fait mettre la tête à la porte du cabinet où j'étois à l'attendre, je la vis avec lui dans la chambre voiſine, & l'air de myſtére autant que de la chaleur avec laquelle ils paroiſſoient attachez à quelque diſcuſſion d'importance, me donna lieu de croire que ma viſite faiſoit le ſujet de leur entretien.

Tenermill ne ſe préſenta point à moi d'un viſage moins libre. J'écartai auſſi du mien tout ce qui pouvoit ſentir la contrainte, & prévenant les queſtions inutiles, je lui déclarai que j'étois chez lui par ordre du Roi. Vous avez apris tantôt, lui dis-je, de la bouche d'un de ſes Gentilshommes, l'intérêt qu'il prend au mariage de Mademoiſelle Angleſey: mais cette explication ne regardoit que le Public. Je ſuis ici de ſa part, ajoutai-je, pour vous déclarer plus particulierement ſes intentions. Avec une femme qu'il vous preſſe d'accepter comme de ſa main, il vous promet un Emploi qui peut bientôt vous conduire à l'opulence, & qui vous mettra quelque jour dans l'état où il veut vous voir pour vous faire Duc.

Ce début, dans lequel je renfermois ainſi tout ce que j'avois de plus puiſſant à lui propoſer, fit encore plus d'impreſſion ſur lui que je ne m'y étois attendu. Il fixa les yeux ſur moi;

& ne pouvant modérer long-tems les mouvemens qui l'agitoient ; Quoi ? me dit-il en s'attendrissant, le Roi daigne revenir à moi, & loin d'être offensé de mes hauteurs, il ne craint pas de s'abaisser trop en me rapellant à lui par de nouveaux bienfaits ? Ah ! cette bonté ne sera jamais payée par tout mon sang, que je veux employer pour son service. Son transport me fit juger que je l'avois pris fort heureusement par ses deux foibles, dont le dernier même subsistoit avec plus de force qu'il n'avoit pensé. C'étoient la générosité & l'ambition. Mais lorsque j'étois prêt de m'en aplaudir, il ajoûta que pour son mariage avec Mademoiselle Anglesey, il étoit au désespoir que cette voie de répondre aux bontés du Roi lui fût absolument fermée ; que sans trouver dans son cœur la moindre répugnance pour une fille si aimable, sur tout lorsqu'elle lui étoit offerte par le Roi, avec tous les avantages qu'elle devoit lui aporter, il avoit d'autres liens qu'il n'étoit pas libre de rompre, & que la plus glorieuse fortune ne le feroit jamais manquer à ses engagemens d'honneur. Frappé de ce langage, je lui demandai avec beaucoup d'étonnement s'il étoit marié ? Non, me répondit-il naïvement, mais j'y mets peu de difference. Il s'éloigna de moi pour faire quelques tours de cabinet dans une rêverie profonde, tandis que je méditois moi-même sur ce que je devois penser de sa réponse. Ensuite s'étant raproché, il me pria de l'écouter sans l'inrerompre. Je suis pénétré des bontés du Roi, me dit-il, & je ne doute point qu'elles ne vous causent la même admiration. Il me reste mille voies pour m'en rendre digne, & ce n'est pas la plus aisée que je veux choisir. Cependant, forcé comme

je suis de rejetter celle qu'il daigne m'offrir lui-même, je sens que mon refus m'exposeroit non-seulement à sa juste indignation, mais à la censure de tous les honnêtes gens, s'il n'étoit justifié par quelqu'excuse. En même tems, ce n'est pas à vous que je me flatte de la faire goûter ; & dans la nécessité où je suis néanmoins de vous employer pour ma justification, cette difficulté m'a paru assez embarrassante pour me jetter dans la rêverie dont je sors.

Malgré la promesse que j'avois faite de l'écouter sans interruption, je me crus obligé de lever un doute qui me parut offensant pour mon amitié. Je me plaignis qu'il le crût justement fondé, & je le conjurai de prendre une meilleure opinion de mes sentimens. Non, non, reprit-il en souriant, ce n'est pas de votre amitié que je me défie ; mais ne vous lassez pas du silence que je vous demande. Et continuant son discours, il me raconta que depuis qu'il avoit perdu l'envie d'épouser Donna Figuerrez, par le refus que le Roi avoit fait de consentir à ce mariage, ou du moins d'y attacher les faveurs qui le lui avoient fait souhaiter, il n'avoit pas cessé de voir cette Dame. Il avoit trouvé de jour en jour de nouveaux agrémens dans son commerce, & sa bonne fortune avoit voulu qu'étant forcée elle-même de renoncer à son inclination pour Patrice, elle avoit pris pour lui une partie des sentimens qu'elle avoit eus pour son frere. Il n'avoit pas été fâché d'en être aimé, aussi long-tems que les propositions de mariage étoient demeurées comme ensevelies ; mais sur le renouvellement qu'elle lui en avoit fait faire par l'Ambassadeur d'Espagne, il n'avoit pas balancé à lui déclarer qu'il ne se croyoit pas fait pour porter la qualité de

Mari, & que les raisons qui l'avoient fait penser à la prendre ayant cessé par le changement des dispositions du Roi, il étoit revenu à la résolution de ne jamais s'engager dans des chaînes dont la nature l'effrayoit. Il avoit adouci néanmoins ce refus par ses politesses, & reconnoissant qu'il avoit vû peu de femmes dont l'esprit & le caractére eussent pour lui tant d'agrémens, il me confessa qu'il s'étoit efforcé de lui inspirer le goût d'un commerce libre, dans lequel il s'étoit proposé de chercher pour lui-même le remède des peines qu'il venoit d'essuyer à la Cour. Le jeu lui avoit aporté dans cet intervalle des sommes assez considérables pour arranger solidement ses affaires, & le Roi l'ayant forcé de conserver sa pension, il s'étoit vû en état de former un plan qu'il avoit rendu agréable à Donna Figuerrez. Enfin, surpris lui-même, me dit-il, de la facilité qu'il avoit eue à l'y faire entrer, & jugeant même à cette marque que ce ne pouvoit être son premier essai de galanterie, il s'étoit accoutumé à vivre avec elle & à jouir d'une situation fort douce, qu'ils s'étoient faite ensemble à la Ville & à la Campagne. Vous me demanderez, continua-t-il, ce qui peut rendre un tel engagement aussi inviolable que je vous le représente? Ecoutez-moi, car une partie de ce que j'ai à dire vous paroîtra difficile à comprendre. Premiérement, vous ne concevrez jamais quelle est la force de l'habitude entre deux personnes qui n'ont eu pendant long-tems que la même maison, la même table, les mêmes occupations, les mêmes plaisirs, & qui passant en un mot le jour & la nuit sans se quitter presqu'un moment, ont apris mutuellement à connoître leurs défauts, à se les passer,

à se regarder l'un par raport à l'autre comme dispensés de toutes sortes de bienséances & de contraintes, à se parler quand ils le veulent & à se taire de même, à ne se rien cacher néanmoins de ce qu'ils pensent, & à mettre en commun leurs satisfactions & leurs peines. Ce n'est point l'intérêt qui les lie, puisqu'ils peuvent mener une vie aisée sans le secours l'un de l'autre; ce n'est pas précisément le goût des mêmes plaisirs, puisqu'ils n'en cherchent point de forts vifs, & que la moitié de leurs tems se passe à découvrir le foible de tout ce qui porte ce nom; ce n'est pas l'inclination pour la bonne chere, car s'il ne manque rien sur leur table, ils n'en ont pas plus d'apétit, & fort souvent ils la quittent sans avoir touché à leurs meilleurs mets: c'est encore moins l'amour, puisqu'ils se voyent sans empressement, qu'ils s'absentent sans chagrin, qu'à peine leur arrive-t-il de se dire un mot d'honnêteté & de tendresse, qu'ils se refusent souvent de simples égards de complaisance qu'ils auroient pour le moindre Etranger; & s'ils n'occupent que le même lit, ils se couchent & se levent ordinairement sans penser aux droits qu'ils se sont accordés l'un sur l'autre. Cependant, entreprenez, si vous le croyez possible, de les faire renoncer à vivre ensemble; vous verrez qu'ils se mocqueront de tous vos efforts. Dans la totalité de la vie, ils sont aussi nécessaires l'un à l'autre que s'ils étoient liés par l'intérêt, par le plaisir, par la bonne chere & par l'amour. Je ne vous parlerois pas si affirmativement, ajoûta-t-il, si je ne pouvois joindre à mon exemple celui de mille honnêtes gens qui sont dans le même cas à Paris.

Il alloit reprendre, mais j'avois commencé à pres-

sentir ce qui ne s'étoit point offert jusqu'alors à mon esprit, & ce qu'il me sembloit même qu'il vouloit me déguiser. Je lui faisois tort par ce dernier soupçon ; il n'avoit pensé qu'à ménager ma délicatesse, en couvrant sous une espéce de voile ce qu'il s'imaginoit que je ne pouvois pas ignorer ; & dans les principes où il étoit endurci, c'étoit un égard qu'il avoit pour moi bien plus que pour lui-même. Cependant la simplicité de mon cœur me faisant attribuer cette découverte à ma pénétration, je me sentis le sang assez ému pour oublier encore la promesse que je lui avois renouvellée de ne pas l'interrompre ; mes premiéres expressions furent même aussi peu ménagées qu'elles pouvoient l'être dans un mouvement de surprise qui étoit mêlé de colere & de douleur. Mais lorsqu'il eut compris, par les termes de débauche & de fornication qui m'échaperent, sur quoi tomboit ma chaleur & mes reproches ; Je m'étois fort attendu, me dit-il en souriant, que cet entretien ne se passeroit pas sans orage : mais vous devriez être guéri, du moins avec moi, de ces emportemens de Morale. Quoiqu'il en soit, ajoûta-t-il aussi-tôt d'un ton plus sérieux, je vous quitte à ce moment, & je renonce à vous parler & à vous entendre, si vous ne m'accordez la liberté de finir sans être interrompu. Frere impérieux ! cœur fier & indocile! ne pus-je m'empêcher de lui répondre avec un sentiment des plus amers, continuez donc un discours qui m'outrage, & qui ne me découvre que trop le désordre où vous êtes.

Il reprit, en branlant la tête avec un sourire. Je conviens que le lien dont je vous parle, ne paroîtra pas d'une force égale à tout le monde, & ce n'est pas non plus pour vous engager à le fai-

re valoir que j'ai tâché de vous le faire comprendre. J'ai voulu seulement que vous étant offert à me servir vous n'ignorassiez aucunes de mes dispositions. Deux engagemens beaucoup plus forts m'attachent à Donna Figuerrez. L'un qui vient de mes promesses mêmes; car si la liaison que j'ai avec elle, étoit libre dans son origine, je la crois changée de nature depuis que la satisfaction que nous y avons trouvée mutuellement nous a fait faire mille sermens de ne la rompre jamais. Quelle différence mettrez-vous entre un lien de cette espéce & celui du mariage? Pourquoi ne le trouveriez-vous pas aussi indissoluble, si l'essence de l'autre ne consiste de même que dans le consentement des volontés? Pourquoi ne vous paroîtroit-il pas aussi respectable? n'est-ce pas l'état de la nature, qui est la premiére & la plus sainte de toutes les Loix?...

Passez, passez, interrompis-je, en voyant qu'il s'échauffoit sur une matiére qu'il avoit intérêt à soutenir, & plaignant encore plus sa corruption que ses sophismes. Il fut piqué de l'air de compassion avec lequel j'affectai de me borner à ces deux mots. Je ne vous demande point de grace, me dit-il, & je défendrai, quand vous voudrez, cette doctrine contre toutes vos préventions. Mais vous ne disconviendrez pas du moins que mes promesses n'entraînent quelque devoir & ne m'imposent quelqu'obligation.

Ensuite, comme s'il eût cru cette raison, non-seulement sans réplique, mais suffisante pour le justifier contre les instances du Roi & les miennes, il me fit entendre que ce qui lui restoit à m'aprendre, étoit une de ces difficultés délicates, dont on n'aime point à se vanter,

& que tout autre que lui auroit eu peine à faire valoir, parce qu'elle l'obligeoit à des aveux mortifians pour l'amour propre. Cependant, ajouta-t-il, comme son caractére le mettoit au dessus des foiblesses communes, & qu'il ne sçavoit point rougir de ce qu'il avoit cru pouvoir accepter sans honte, il me confessa que Donna Figuerrez s'étoit acquis sur lui des droits ausquels il ne pouvoit rien oposer sans se rendre coupable d'une lâche ingratitude. En croyant augmenter sa fortune par le jeu, il l'avoit ruinée sans ressource. Tout son établissement, dont la dépense avoit été partagée jusqu'alors entr'elle & lui, seroit tombé par cette disgrace, si elle n'avoit eu la générosité de lui abandonner la disposition de tout son bien. Il avoit été forcé d'y consentir par ses instances, & depuis ce tems-là leur societé ne s'étoit soutenue qu'aux dépens de cette généreuse Dame. De quel front pouvoit-il lui proposer de rompre un commerce dont il sçavoit qu'elle faisoit son bonheur ? Il n'étoit point capable de cette bassesse, dût-elle lui valoir l'empire du monde ; & si je voulois rendre compte de ses motifs au Roi, il étoit persuadé qu'ils seroient aprouvés de ce Prince & de tous les honnêtes gens.

Je ne me hâtai point de lui répondre, pour lui laisser la liberté de donner toute la force qu'il désiroit à son Apologie. Il m'étoit si aisé de la détruire, & j'étois si satisfait qu'après m'avoir annoncé ses raisons comme des obstacles invincibles, elles se fussent réduites à des argumens si frivoles, que je commençois à me croire certain de ma victoire. Je ne m'arrêtai pas à son premier article, dont j'étois même étonné qu'il eut pût s'occuper un moment

lui-même. Je me contentai de lui faire remarquer avec douceur, combien il devoit se reprocher un genre de vie, qui avoit été capable de l'amollir jusqu'à lui faire compter de si puériles raisons pour quelque chose. J'évitai avec le même soin d'employer des termes trop durs pour attaquer un commerce dont je voyois ouvertement la condamnation dans tous mes principes. Mais par quelques exceptions & quelques adoucissemens qu'il crut pouvoir l'excuser, je le forçai de convenir qu'il étoit oposé aux Loix communes de la Religion, à laquelle il faisoit profession d'être attaché; & le menant beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit prévû après cet aveu, je le forçai encore de conclure avec moi malgré lui-même, que toutes les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à le soutenir, étoient autant d'illusions, qui ne pouvoient être alléguées sérieusement. A l'égard de la reconnoissance dont il se croyoit redevable à Donna Figuerrez, je ne prétendis point la combattre, & je poussai l'indulgence jusqu'à reconnoître qu'il ne devoit pas chercher à s'en dispenser. Mais n'y avoit-il point de voye plus honnête & plus digne de lui, que celle d'augmenter cette dette de jour en jour, en se mettant dans la nécessité de jouïr perpetuellement du même bienfait? Conservez, lui dis-je, toute l'estime que vous devez aux sentimens de votre Dame Espagnole. Annoblissez les vôtres, en tâchant de les rendre indépendans des siens. L'avenir heureux qu'on vous destine ne vous ouvrira-t-il pas mille moyens de vous sauver de l'ingratitude, & ne le pouvez-vous pas dès aujourd'hui, en lui promettant une éternelle amitié? Cette maniére de lui répondre produisit une partie de l'effet

que j'en avois espéré. Quoiqu'il entreprît de se retrancher sur le droit naturel, qu'il regardoit, me dit-il, comme la régle d'un honnête homme; & qu'il se crut bien défendu par ce prétexte contre la plus forte de mes objections, il me pria de suspendre pendant quelques jours la réponse que je devois faire au Roi, & de témoigner à ce Prince avec quels sentimens il avoit reçû la première nouvelle de ses bontés. Je ne pus douter que le tems qu'il paroissoit prendre pour délibérer, n'augmentât l'impression dont il n'avoit pû se défendre en aprenant les faveurs que le Roi lui destinoit. En lui suposant de l'amour pour Donna Figuerrez, j'aurois peut être apréhendé qu'il ne combatît trop fortement son ambition; mais des considérations aussi foibles que celles qu'il m'avoit aportées ne pouvoient m'inspirer les mêmes craintes.

C'étoit moins que jamais le tems de m'arrêter aux Saisons. Je n'aurois pas voulu m'exposer à la vûe de Donna Figuerrez, ni retarder à Mademoiselle Anglesey le plaisir d'aprendre que je commençois à me flatter d'une solide espérance. En lui aprenant cette heureuse nouvelle, je ne pus lui cacher d'où venoient les obstacles. Elle ignoroit les engagemens de mon frere, & n'attribuant la froideur qu'il marquoit pour elle qu'au malheur qu'elle avoit d'être sans bien, elle l'avoit jusqu'alors accusé moins que la fortune. J'avois même admiré la modération de ses plaintes, & j'avois eu peine à concevoir qu'après l'avoir assez aimé pour être capable de tant de foiblesse, elle attendît son sort avec une tranquillité qui ne marquoit pas une passion violente. Mais à peine eut-elle apris de

moi qu'elle avoit une Rivale, que prenant un autre visage, & faisant briller dans ses yeux un feu que je n'y avois jamais aperçu, elle laissa échaper mille noms odieux, dont je compris aisément que l'aplication se faisoit à mon frere. Et s'adressant à moi ; je vous rends graces de vos soins, me dit-elle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois;mais la mort la plus présente & la certitude même de ma honte,que je trouverois plus insuportable que la mort, ne me feroient pas épouser un homme qui a été capable de m'abandonner pour une autre femme. Quoique je ne pusse condamner cette noble fierté, je lui représentai pour apaiser son ressentiment, que l'amour avoit eu peu de part à l'infidélité de Tenermill, & que son repentir même n'étoit pas éloigné, puisque je le croyois à la veille de rompre tous les engagemens qui paroissoient oposés à son devoir. Ces deux considérations qu'elle me fit expliquer avec toutes leurs circonstances, eurent la force de calmer son agitation ; mais je demeurai persuadé que, sans un sacrifice absolu, Tenermill auroit peine à la satisfaire.

Je ne m'étois par arrêté deux heures à Paris. Cependant je trouvai en arrivant à Saint Germain un Laquais de Donna Figuerrez, qui m'attendoit chez Monsieur de Sercine, & qui étant parti des Saisons un quart d'heure après moi, me confessa qu'il avoit fait une diligence extraordinaire pour me joindre avant que je pusse me présenter au Roi. Il avoit reçu cet ordre de sa Maîtresse, dont il me remit une lettre qu'il me pressa de lire aussitôt. Elle ne contenoit que quatre lignes. Avant que de me livrer à mon zéle avec tant

de confiance, on m'exhortoit à me souvenir du meurtre des trois Espagnols, & du pouvoir où l'on étoit de me perdre, moi & tous ceux qui avoient participé à ce tragique évenement.

Une ménace si imprévûe me glaça le sang. J'avois cru cette malheureuse avanture ensévelie pour jamais. Elle l'étoit aussi pour le Public & pour la Justice même, qui s'étoit lassée de faire des recherches inutiles. Mais Donna Figuerrez n'avoit pas oublié les menaces de Patrice. A la premiere nouvelle d'un si fatal accident, elle avoit eu la curiosité d'interroger le Garde qui avoit accompagné les trois Espagnols; & quoique le ménagement qu'elle avoit crû devoir aux freres de Mylord Tenermill l'eût empêché de faire éclater ses soupçons, elle n'avoit pû nous méconnoître au portrait qu'on lui avoit fait de nous. Quel affreux obstacle pour mon entreprise! Pouvois-je ignorer jusqu'où la jalousie est capable de porter ses fureurs?

Pressé par le Courier, qui n'attendoit que ma réponse pour retourner sur ses pas, je pris le parti de la faire aussi courte & aussi vague que la lettre qu'il m'avoit aportée. J'écrivis à Donna Figuerrez que sans me flatter d'en avoir pénétré tout le sens, je pouvois l'assurer de deux choses également certaines; l'une, que je n'avois à me reprocher aucune part à la mort de ses Espagnols; & l'autre, que je n'étois point capable de manquer pour elle de respect & de ménagement. Je ne laissai pas de faire ma Cour au Roi; mais dans le juste effroi qui me restoit encore, je me gardai bien de l'exciter à des démarches trop vives, & malgré tous les murmures de mon zéle, je

me crus redevable de ce sacrifice à la prudence. Après lui avoir rendu compte des sentimens de mon frere, je le supliai de suspendre pendant quelques jours ses bontés pour lui, & de pardonner à diverses raisons indispensables le retardement qu'il aportoit à paroître lui-même à ses pieds. Cet excellent Prince ne vit rien dans cet excuse dont il dût s'offenser. Il me communiqua quelques Lettres de Patrice, qui attiroient dans ce moment sa principale attention vers l'Irlande. Les prémieres opérations de la Campagne n'avoient pas répondu à ses espérances, & dans l'attente de plusieurs entreprises qui avoient été préparées pendant l'hiver, il craignoit qu'un si malheureux présage ne refroidît ceux qu'il avoit chargez de leur exécution. Cependant il reprit occasion de son embarras même pour me parler de Tenermill. J'ai besoin, me dit-il, d'un homme ferme & intelligent. Votre frere est le caractére qu'il me faut. Si vous le croyez dispofé à me servir, ajouta-t'il, donnez-lui ce nouveau motif pour compter sur mes bienfaits. Il n'acheva point de s'ouvrir; mais je n'avois pas besoin de plus d'explication ni d'un ordre plus pressant pour entrer dans des vûes si glorieuses à mon frere. Je me déterminai à le revoir aussi-tôt, avec cette difference, qu'au lieu de l'aller trouver aux Saisons, le désir d'éviter la rencontre de Donna Figuerrez me fit prendre le parti de lui proposer de me venir joindre à Paris.

J'allai l'attendre dans sa maison; & la promptitude qu'il eut à s'y rendre me fit juger que son impatience étoit égale à la mienne. Il m'embrassa de l'air le plus libre; & prévenant l'intéressante nouvelle que je lui apportois, par

une déclaration qui ne l'étoit pas moins, il m'assûra que je le trouverois résolu d'épouser Mademoiselle Anglesey, pour commencer par cette marque de soumission à mériter les bontez du Roi. La joie que j'en ressentis alla jusqu'à me faire oublier ce que j'avois brûlé de lui apprendre ; & ne m'occupant que des espérances & des craintes que cette protestation m'avoit fait naître tout d'un coup, je lui demandai avec quelqu'embarras s'il n'avoit plus d'obstacle à redouter de Donna Figueirez. Soyez sans crainte, me repondit-il, & ne doutez pas que je ne me sois assûré de son consentement. Je l'embrassai à mon tour, dans un transport que je ne pus modérer, & ne m'imaginant point qu'il y eût d'autre sens à donner à ses termes que celui qui répondoit à mes desirs, ni d'autre idée à prendre de sa résolution que celle d'un sacrifice héroïque qu'il faisoit à la Religion & à sa fortune ; j'employai les plus vives expressions pour lui marquer autant d'estime que de zéle & d'amitié.

L'explication que je lui donnai ensuite des intentions du Roi n'ayant servi qu'à redoubler son ardeur, il me proposa lui-même de porter la nouvelle de son consentement à Mademoiselle Anglesey, & de l'engager à se rendre le lendemain à la Cour pour s'y rencontrer avec lui & pour obtenir ensemble l'agrément du Roi. Des offres si formelles ne me permirent plus de douter de sa sincérité. Je ne voulus point laisser à cette chaleur le tems de se refroidir, & lui promettant d'être le lendemain au levér du Roi avec Mademoiselle Anglesey, je l'exhortai à soutenir glorieusement de si nobles résolutions. Un peu plus

de réfléxion sur les circonstances m'auroit fait trouver étrange qu'il ne m'eût point parlé de la voir dès le même jour, & j'aurois pû lui demander aussi quand Donna Figuerrez se proposoit de quitter les Saisons ; mais le mouvement de ma joie ne me laissa d'attention que pour ce qui m'avoit causé une surprise si agréable.

Elle n'égaloit point encore celle que je communiquai à Mademoiselle Anglesey. Un dénouement si net & si peu attendu dissipant toutes ses défiances, elle remercia le Ciel de son bonheur avec les expressions les plus touchantes, & le délai d'un seul jour lui parut un supplice. Il ne lui tomba point dans l'esprit plus qu'à moi qu'il y eût des mesures à prendre du côté de sa Rivale. Nous nous occupâmes d'un autre projet, qui nous parut le chef-d'œuvre de la prudence, & dont le succès répondit parfaitement à nos soins. Dans l'impatience de voir Tenermill fixé par les Cérémonies Ecclésiastiques, nous prîmes la résolution de nous rendre le soir à Saint-Germain, & de disposer tout pour la célébration de son mariage, aussi-tôt qu'il s'y seroit engagé par la démarche qu'il devoit faire le lendemain. Nous prévinmes le Roi, qui eut la bonté d'entrer dans nos vûes, & de nous prometre tous les secours qui dépendoient de son autorité. Tenermill, fidéle à sa parole, arriva chez Monsieur de Sercine à l'heure dont nous étions convenus. Il marqua de la joie de nous y trouver. Sans affecter des caresses fort tendres, il traita Mademoiselle Anglesey avec une considération dont elle parut fort satisfaite, & lui confirmant tout ce qu'il m'avoit dit la veille, il lui offrit aussi-tôt la main pour nous rendre ensemble au Château.

Ne suspendons pas plus long-tems l'explication d'un mystére où l'on commence peut-être à trouver trop d'obscurité. Tenermill étoit sérieusement résolu d'épouser Mademoiselle Anglesey ; mais quel mariage ! & que de conditions cruelles il attachoit à ce sacrifice ! Il avoit pris toutes ses résolutions de concert avec Donna Figuerrez. Cette Dame, à qui il avoit communiqué l'arrivée & les prétentions de Mademoiselle Anglesey, n'avoit pas cru d'abord qu'il eût beaucoup à combattre pour se délivrer d'un contre-tems si importun ; & loin de commencer par des reproches & par des plaintes, elle avoit affecté de marquer peu d'allarme. Cependant, lorsque le Messager du Roi & les espérances que ce Prince faisoit donner à mon frere avoient paru réveiller son ambition, elle avoit jugé le péril plus pressant, & dans l'intervale de cette députation & de ma visite, elle avoit employé toute son adresse pour s'assurer de l'état où elle étoit dans son cœur, & si dans la suposition qu'il reprît le dessein de se marier, elle ne pouvoit pas se flatter d'être préférée à sa rivale. Elle avoit trouvé dans la droiture naturelle de Tenermill de quoi satisfaire promtement ses doutes. Il lui avoit déclaré qu'il n'étoit pas capable de changer de dispositions, & que s'il lui arrivoit jamais de penser au mariage, ce seroit à des conditions trop difficiles pour se flatter, dans la disgrace où il étoit, qu'il pût jamais les obtenir. Cependant le jour d'après, elles lui avoient été proposées par ma bouche. Il y avoit été aussi sensible que je l'ai raconté. Donna Figuerrez s'en étoit aperçu. Aux vives inquiétudes qu'elle en avoit marquées, il avoit répondu, du même ton, qu'il ne la sacrifieroit jamais à

l'amour, mais que devant quelque chose à sa fortune & à son élévation, il ne lui garantissoit point qu'il résistât long-tems aux offres du Roi, si ce Prince lui tenoit parole; & sçachant d'elle-même dans quels termes elle m'avoit écrit, il l'avoit pressée au nom d'une amitié aussi ferme & aussi philosophique que celle qui les unissoit, de ne pas s'oposer par des considérations indignes d'eux, aux grandes espérances dont il se croyoit redevable à mes soins. Une déclaration si ouverte, & la connoissance que Donna Figuerrez avoit de son caractére, avoient eu pour elle la force d'un réfus décisif. Mais ne pouvant renoncer à une liaison qui lui étoit devenue comme nécessaire, elle avoit fait valoir également les droits de sa tendresse, & le pouvoir qu'elle avoit de me nuire, pour tirer de lui deux promesses ausquelles il avoit consenti d'autant plus aisément, qu'elles s'accordoient assez avec sa propre inclination : l'une, qu'il ne termineroit point son mariage, sans sçavoir quelles étoient les vûes du Roi pour sa fortune, & sans en avoir reçu des gages certains de la bouche même de ce Prince; l'autre, qu'en donnant cette démarche à l'ambition, non-seulement il n'accorderoit rien à l'amour, mais qu'il accoutumeroit Mademoiselle Anglesey à se contenter de porter son nom, & à souffrir sans murmurer qu'il continuât de vivre dans les exercices ordinaires de leur société. C'étoit après cet étrange engagement que Tenermill avoit paru si déterminé à son mariage, & qu'il n'avoit pas fait difficulté de me garantir que Donna Figuerrez n'y mettroit point d'oposition.

Ainsi, en conduisant d'un air si libre Mademoiselle Anglesey au Château, son premier

dessein étoit d'aprendre du Roi sur quelle fortune il pouvoit compter, & de régler ses offres & ses engagemens sur la certitude qu'il y croiroit apercevoir. La bonté du Roi ne le laissa pas incertain long-tems. A peine lui eût-il baisé la main, avec quelques excuses de sa longue absence & de l'inutilité où il avoit vécu pour son service, que ce Prince le relevant de l'air le plus tendre, lui proposa les vûës qu'il avoit formées sur lui. Vous réparerez l'oisiveté que vous vous reprochez, lui dit-il, & je ne suis pas fâché qu'avec vos qualités naturelles vous ayez un motif de cette nature pour vous animer à mon service. Je vous ai destiné deux emplois, qui ne demandent pas moins que toute l'étendue de votre esprit & de votre courage. L'un d'Intendant Général de toutes les entreprises qui tendront à rétablir mes affaires, particulierement de tous les secours Militaires que j'attends des Princes Catholiques. L'autre, qui est plus présent, & qui n'est même que le premier exercice de celui-ci, regarde naturellement l'Irlande. Le titre importe peu, & la nécessité d'éviter l'éclat m'empêchera peut-être d'en créer un. Mais il n'y en auroit point de trop grand pour répondre à mes vûes. Je vous destine un plein pouvoir sur mille choses que je me réserve à vous expliquer. C'est vous marquer une confiance, ajoûta le Roi, que je n'aurois pas pour vous, si je connoissois quelqu'un qui la méritât mieux.

Des faveurs si distinguées, offertes avec tant de noblesse & de bonté, auroient fait précipiter Tenermill au milieu des flammes. Sa reconnoissance & son zéle éclaterent par mille expressions pleines de feu. Le Roi l'ayant in-

terrompu pour lui parler de son mariage, il se soumit sans exception à toutes ses volontés. Il parut néanmoins un peu surpris, lorsque sur ce seul consentement il entendit l'ordre qu'on me donnoit de me rendre à la Chapelle, pour y conclure la cérémonie. Mais je le vis ranimé aussi-tôt par la promesse que le Roi lui fit de lui tenir compte de sa soumission, & de la regarder comme un nouvel engagement à le combler de bienfaits.

Jamais ma main n'avoit exercé les fonctions Ecclésiastiques avec plus de satisfaction pour mon cœur. Mademoiselle Anglesey partageoit ma joie. Tenermill soutint lui-même toute la cérémonie, d'un air de gayeté qui m'en imposa. Ainsi, dis-je intérieurement, en m'adressant au Ciel, tous les biens qu'il est permis de désirer sur la Terre viennent se réunir sur mon heureuse famille! Acheve grand Dieu, ce qui manque encore à son bonheur, en la comblant de tes bénédictions. Nous retournâmes à l'apartement du Roi, qui fit l'honneur aux deux époux de les embrasser, & de signer l'acte de leur mariage. Comme il n'avoit point encore fixé les apointemens des deux Emplois de mon frere, ou plutôt qu'il s'étoit reservé à lui aprendre sur quoi il les vouloit assigner, il lui fit présent de vingt mille écus, pour arrhes, lui dit-il en badinant, d'un revenu qui devoit être beaucoup plus considérable. Il lui laissa quinze jours pour se préparer au voyage d'Irlande, avec ordre seulement d'être souvent à Saint Germain, où il vouloit conférer avec lui sur les desseins qu'il étoit résolu de lui confier.

Qui n'auroit pas cru que j'étois à la fin de tant d'agitations & de peines, que m'avoit

contées mon affection pour ma famille ; & que la voyant heureusement établie dans ses trois branches, il ne me restoit qu'à consulter la volonté du Roi pour remplir paisiblement mon Emploi à la Cour, ou les fonctions de mon ministére en Irlande? J'avois cette idée de mon sort en arrivant chez le Comte de S... où nous allâmes descendre à Paris. Quoiqu'il ne me fût pas venu à l'esprit de douter que Mademoiselle Anglesey, à qui je donnerai déformais le nom de son mari, ne dût être logée dès le même jour dans la maison de Mylord Tenermill, il étoit naturel qu'ayant demeuré chez le Comte depuis notre arrivée d'Irlande, elle lui portât la premiére nouvelle de son mariage, avec les remerciemens qu'elle devoit à son amitié. La satisfaction qu'il eut de tant d'heureux événemens nous marqua mieux que jamais combien le bonheur de notre famille lui étoit cher. Mais tandis qu'il s'abandonnoit à la joie, & que la Comtesse ne s'y livroit pas avec plus de ménagement, Tenermill pria sa nouvelle Epouse de passer seule avec lui dans l'apartement qu'elle avoit occupé jusqu'alors. Il n'y eut personne qui ne fût porté à badiner agréablement sur cet empressement de la voir seule, qu'il étoit naturel d'attribuer aux ardeurs de l'amour. Leur retraite dura peu. Mon frere la quitta après quelques momens d'entretien ; & revenant à nous, il nous dit d'un air sombre, en s'adressant au Comte, que diverses raisons qu'il venoit d'expliquer à sa femme ne lui permettoient pas de demeurer avec elle, sur tout à la veille d'un voyage qui seroit vraisemblablement de quelque durée, & qu'ayant déja pourvu à son entretien avec une liberalité dont elle ne

pouvoit se plaindre, il nous prioit de conserver pour elle les sentimens que nous lui avions toûjours marqués. La surprise que nous causa ce discours allant jusqu'à couper la voix, ou faisant du moins que nous nous reposions l'un sur l'autre du soin d'y répondre, Tenermill prit congé de nous, après nous avoir saluez honnêtement, & regagna son Carosse, dans lequel il s'éloigna aussi-tôt.

Notre premier mouvement nous porta dans l'appartement de sa femme; que nous trouvâmes fondante en pleurs & prête à s'évanouir de douleur & d'effroi. Elle ne se fit pas presser pour nous apprendre ce qui la jettoit dans cette consternation. Il m'a traitée, nous dit-elle en redoublant ses larmes, avec un mépris qui me perce le cœur. Sil ne m'a pas accablé d'injures, il m'a fait clairement entendre que c'est par modération qu'il me les a épargnées. Enfin, il m'a déclaré que croyant avoir assez fait pour moi, en m'accordant le nom de sa femme, il ne pense ni à me voir, ni à vivre avec moi. Ah! je sçais, continua-t-elle, à qui je dois attribuer sa haine. Je suis trahie. Je suis perdue. La mort étoit bien moins cruelle pour moi, que le triste état où je me suis précipitée volontairement. Vous ne l'ignorez pas, ajoûta-t-elle en tournant vers moi les yeux; pourquoi ne pas m'avertir? Pourquoi me rendre la plus malheureuse de de toutes les femmes?

Je l'interrompis, pour la consoler par de meilleures espérances. Quoique la retraite brusque de mon frere m'eût laissé beaucoup d'embarras, il me sembloit encore qu'il pouvoit être excusé par la proximité de son départ, qui ne lui promettoit guéres d'établir

dans sa maison une jeune femme, qu'il seroit obligé d'y laisser pendant son absence. Le soin qu'il avoit eu de pourvoir à son entretien, & l'explication même que je demandai là-dessus à elle-même, me soutinrent encore dans une opinion si favorable. Mylady nous apprit qu'il lui abandonnoit pour la premiere année le tiers de la somme que le Roi venoit de lui accorder; en attendant, lui avoit-il dit, que ses affaires fussent assez réglées pour lui assigner un revenu fixe sur ses appointemens. Je pris occasion de cette générosité même pour la consoler, en lui faisant prendre une meilleure idée de son sort; & je lui promis de ne rien épargner pour approfondir les intentions de son mari.

Le Comte de S... en jugea moins avantageusement que moi. Il sçavoit par mille expériences combien certains engagemens sont difficiles à rompre, & il me répéta là-dessus une partie de ce que j'avois entendu dire à Tenermill. C'étoit assez d'apprendre qu'il ne pensoit point à se séparer de Donna Figuerrez, pour faire juger que son mariage seroit moins un obstacle à son attachement, qu'une raison d'en resserrer les nœuds. Vous verrez, me dit le Comte, qu'après avoir commencé sans amour, il en prendra plus qu'il n'en souhaite pour son propre repos, & que tout ce qu'il a fait pour sa femme n'aboutira, comme elle le craint, qu'à la rendre miserable, par le chagrin qu'elle aura perpetuellement de se voir préferer une rivale. Ces prédictions qui eurent la force de m'effrayer dans la bouche d'un homme aussi sensé que le Comte, ne m'empêcherent point d'exécuter la promesse que j'avois faite à Mylady. Je vis Tenermill

avant qu'il fût retourné aux Saisons. Mais j'eus le chagrin de lui entendre répéter avec beaucoup de fierté tout ce qu'il avoit dit à sa femme, sans que mes priéres ni mes reproches fussent capables de le fléchir.

Quoiqu'il ne se fût point ouvert sur la conduite qu'il vouloit tenir avec Donna Figuerrez, & qu'il eût même affecté de ne pas répondre à quelques mots que je hazardai contre cette liaison, le mal me parut si pressant, que le seul reméde auquel je crus devoir m'arrêter, fut de la voir elle-même, & de l'effrayer par mes menaces, si je ne pouvois la gagner par mes exhortations. Tenermill ne m'ayant pas désavoué qu'il retournoit sur le champ aux Saisons, ce n'étoit pas le moment que je voulois choisir pour mon entreprise. Mais ne doutant pas qu'il ne recommençât plus réguliérement que jamais à faire sa cour au Roi, il m'étoit aisé de saisir le tems de son absence. Je pris là-dessus des mesures qui ne pouvoient me tromper, & loin de communiquer mon dessein à sa femme, je tirai de mille vûes toutes différentes les espérances dont je continuois de l'entretenir. Je ne me défiois point qu'elle formât de son côté le même projet, & qu'ayant raisonné comme moi, elle dût prendre le même jour pour l'exécuter. Des motifs tels que les siens ne lui permettant de rien négliger, elle se fit accompagner par un Gentilhomme Irlandois, nommé *Viterbb*, avec qui elle avoit fait quelque liaison à Paris, parce qu'il se trouvoit allié de fort près à sa famille. Sans autre secours que celui de Vitterbb & d'une Femme de chambre, elle s'étoit proposé d'affronter tous les périls, & de traiter du moins Donna Figuerrez avec toute la hauteur qu'une

femme peut tirer des droits les plus légitimes de l'honneur & de la Religion. Je ne sçais quelles auroient été les suites d'une entreprise si mal concertée, sur tout dans un jour où Tenermill laissoit avec Donna Figuerrez trois de ses meilleurs amis. Mais le hazard voulut qu'étant arrivé dans ma chaise au même moment que le Carrosse de Viterbb, je reconnusse aussi-tôt ma belle-sœur. J'apris d'elle un dessein qu'elle ne pouvoit plus cacher. Je le trouvai moins condamnable que dangereux pour ses propres désirs; & lui représentant mille raisons de craindre qu'une démarche si hardie n'éloignât d'elle plus que jamais l'esprit & le cœur de son mari, je lui proposai une autre maniére de le ramener à elle, qui me fut inspirée par les circonstances mêmes, & que la force de sa tendresse lui fit goûter malgré sa fierté. Au lieu des reproches & peut-être des injures dont elle étoit résolue d'accabler sa rivale, je lui conseillai de prendre assez d'empire sur elle-même pour l'attaquer par les plus douces voies de la flatterie & de l'amitié. Le cœur de mon frere, lui dis-je, & celui de Donna Figuerrez même ne sont pas des cœurs de Tigres. La modestie & la douceur font impression sur les plus insensibles. Essayez du moins cette voie, qui doit couter moins que celle de la violence à une femme raisonnable & vertueuse. Je veux vous ouvrir la carriére, ajoûtai-je, par un entretien de quelques momens que je vais me ménager avec Donna Figuerrez, tandis que vous méditerez le discours que vous devez lui adresser. Sans la prévenir sur votre visite, je préparerai son esprit en votre faveur par des éloges de votre caractére. Enfin, c'est d'elle que j'attends votre bonheur ; & malgré les

vûes qui m'avoient amené, je ne connois plus de meilleure voie que celle que je vous propose.

Rien ne m'a tant convaincu que le cœur des femmes est capable de toutes sortes d'impressions, & que leurs foiblesses & leurs vertus dépendent presque toujours de la maniére dont on a l'art de leurs présenter les objets, que la facilité avec laquelle ma belle-sœur se rendit à mon conseil. On en tirera, si l'on veut, une autre conséquence en faveur de son caractére naturel. L'oubli d'elle-même qui l'avoit fait tomber dans une faute humiliante avant son mariage n'empêchoit point qu'elle ne joignît à beaucoup d'esprit & d'éducation, des principes de vertu & de modestie, ausquels je ne défens point de penser qu'elle ne pût être revenue. Une passion violente céde quelquefois la place à la raison, qui redevient plus forte qu'elle, après lui avoir été sacrifiée. Mais dans la chaleur du ressentiment qui l'amenoit aux Saisons, je ne me flatte point d'une fausse gloire, en attribuant la modération dont elle devint capable en un moment, à la force & à la vraisemblance de mon conseil. Ayant une fois saisi cette idée, elle l'étendit par ses réfléxions, & ce qu'elle y ajouta devint un secours encore plus puissant pour le succès de ses désirs.

Je la priai de demeurer dans sa voiture à quelque distance de notre maison, & convenant avec elle que sur quelque signe que je ferois à mon valet, il iroit l'avertir du moment où il leur conviendroit de paroître, je ne tardai point à rendre ma visite à Donna Figuerrez. Je demandai à la voir seule. Elle se fit attendre assez long-tems. J'attribuai cette lenteur à son embarras. Cependant plein de l'idée que je ve-

nois d'inspirer à ma belle-sœur, mon dessein étoit de la soulager par mes politesses ; & je l'exécutai si heureusement, que l'air tranquille avec lequel je l'abordai ayant servi à dissiper tous ses soupçons, elle se remit tout d'un coup, d'une légere émotion dont elle n'avoit pû se défendre à ma vûe, & elle reçut mes premiers complimens de l'air le plus ouvert. Je ne cherchai point de détours pour lui expliquer le sujet de ma visite. En continuant d'observer les mêmes égards de modération & de civilité dans mes discours, je lui parlai de sa familiarité avec mon frere comme d'une liaison qui allarmoit toute ma famille, & qui causoit surtout de mortelles inquiétudes à ma belle-sœur. Elle m'interrompit, & parroissant prévoir où ce discours m'alloit conduire, elle employa toute l'adresse dont elle étoit capable, pour éviter des explications choquantes. Je ne pensois à rien moins qu'à l'offenser ; mais je crus qu'elle me donnoit quelqu'avantage sur elle en me laissant voir cette délicatesse, ou plutôt je dois confesser, qu'en ayant fait entrer beaucoup moins dans l'idée que je m'étois formée d'elle sur tant de recits qui ne m'avoient pas fait juger favorablement de sa vertu, j'étois fort éloigné de m'attendre qu'elle pût être si sensible à la confusion de son désordre ; & charmé de lui voir du moins ces aparences de retenue, je ne désespérai pas de les faire tourner à l'avantage de mon projet. Aussi n'insistai-je pas un moment sur les reproches. Donnant au contraire un tour fort different à mon discours, j'attribuai à la médisance, des bruits aussi offençans pour elle que fâcheux pour Mylady Tenermill. Ensuite prenant occasion du nom de ma belle-sœur pour parler de sa

personne avec éloge, je la représentai comme une des femmes du monde qui méritoit le moins l'indifference d'un Mari.

L'opinion que Donna Figuerrez avoit de mon caractére, servit sans doute à lui faire trouver plus de vraisemblance dans l'idée que je marquois d'elle. Comment se seroit-elle figuré qu'un homme dont elle avoit éprouve plusieurs fois la fermeté, & que Tenermill ne lui avoit jamais peint sans doute avec des couleurs plus douces, eût pu se contraindre jusqu'à renfermer dans lui-même tous les mouvemens de son zéle, s'il eut été bien informé de la nature de ses habitudes ? Elle tira tant de confiance de cette réfléxion, que regardant peut-être mon erreur comme un incident favorable à tous ses désirs, elle se livra au plaisir de m'y confirmer, par la description des amusemens dont elle s'occupoit dans la solitude. Le tableau n'offroit que de l'innocence. Et lorsqu'elle y méla Tenermill & ses amis, elle s'efforça de me représenter tous leurs plaisirs du côté qui étoit capable de flatter le gout & la raison, comme s'ils eussent été les seuls ausquels toute sa Société fut sensible. Elle ne put éviter de parler de Milady. Mais loin de s'opposer à l'éloge que j'avois fait de son mérite, elle y ajoûta divers traits qu'elle s'étoit fait raconter, me dit-elle, avec plaisir ; & elle ne fit pas difficulté de m'assurer qu'elle brûloit d'envie de la connoître.

J'avois donné ordre à mon valet de se tenir en quelque lieu d'où il put m'apercevoir. Au signal dont j'étois convenu avec lui, il se hâta d'aller avertir ma belle-sœur. Je l'aurois souhaitée déja présente, dans un instant où sa Rivale s'étoit engagée si heureusement pour

mes vûes. J'aportai tous mes soins à soutenir la conversation sur le même sujet, & je continuois de tirer d'elle de nouvelles expressions d'estime & d'inclination pour la femme de son amant; lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de Mylady Tenermill, qui demandoit à la voir. Sa rougeur & son embarras me firent prendre aussi-tôt la parole, pour marquer la joye que je ressentois d'une rencontre si agréable. Mylady, lui dis-je, seroit extrêmement flattée de vos sentimens, si elle avoit pû les entendre. Peut-être ne s'attend-elle point à trouver une amie déclarée, dans le tems qu'elle vient sans doute pour vous demander à vous-même votre estime & votre amitié. Mais je veux, ajoûtai-je, qu'en entrant dans cette salle elle sçache de moi tout d'un coup à quoi elle doit s'attendre. Donna Figuerrez, plus interdite que je n'aurois pû le penser d'une femme de sa naissance, qui joignoit à beaucoup d'esprit le rafinement de l'usage du monde & de la coquetterie, demeura quelques momens sans trouver d'expressions pour me répondre.

Cependant Mylady s'avançoit, conduite par Viterbb, & d'aussi-loin qu'ils m'aperçurent je les vis tous deux chercher dans mes yeux ce qu'ils devoient juger de mes premier soins. Je pris un visage riant, & m'avançant vers ma belle-sœur, je lui dis assez haut pour être entendu de Donna Figuerrez; quelque motif qui vous amene, Madame, vous êtes ici plus connue & plus aimée que vous ne vous le figurez. Je suis charmé de tout ce que je viens d'entendre, & si vous êtes sensible à l'estime & à l'amitié, vous devez de la reconnoissance aux sentimens dont on fait ici profession pour vous. Ma belle-sœur, qui avoit eu le tems

de méditer son rolle, embrassa aussi-tôt sa Rivale, & lui demanda si naturellement son amitié, que rien ne pouvoit dispenser Donna Figuerrez de la lui promettre du même ton. Leur conversation s'engagea ainsi dans les termes les plus tendres. Ce fut au milieu de cette ardeur, que Mylady Tenermill paroissant tourner ses réfléxions sur son bonheur, demanda à Viterbb avec admiration s'il n'avouoit pas que les bruits publics sont sujets à beaucoup d'imposture, & s'il s'attendoit, après ce qu'on leur avoit raconté, qu'elle dût se faire si heureusement une amitié de Donna Figuerrez? Viterbb avoit naturellement le ton aussi brusque, que sa figure, étoit haute & fiére. En feignant d'adoucir sa voix, & de l'accompagner d'un soûrire gracieux, il confessa qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement. Ce que je vois, nous dit-il, me sera une leçon pendant toute ma vie pour me défier des raports de la médisance. Et quand je vous ai proposé, continua-t'il en s'adressant à ma belle-sœur, de venir vous informer ici par vos yeux du caractére de Madame, je ne vous ai apris ni tout le tort que ses Ennemis lui font, ni toute l'impression que leur malignité faisoit sur moi. J'aurois craint de vous causer trop de chagrin par leur recit, & trop de frayeur par mon projet. Car si vous me permettez cette franchise, ajoûta-t'il en rendant à son air & à sa voix toute leur dureré naturelle, j'avois été si choqué d'entendre que Madame entretenoit avec votre Mari un commerce scandaleux dont vous étiez la victime, que j'étois venu dans le dessein de l'insulter cruellement, & de me couper la gorge avec Mylord Tenermill, si je l'eusse vû disposé à prendre

être parti pour elle. Pardonnez, Madame, reprit-il en se tournant avec une politesse forcée vers Donna Figuerrez, pardonnez des expressions si grossieres à un Irlandois dont l'humeur a toujours été un peu farouche. Je sens qu'il suffit de vous voir & de vous entendre pour prendre de vous une opinion bien différente.

Un compliment de cette nature, qui m'auroit effrayé moi-même, si je n'eusse cru pénétrer l'intention de Viterbb, acheva de déconcerter Donna Figuerrez. Soit qu'elle se fût imaginée qu'on ignoroit ses liaisons avec mon frere, & que la confusion produisît sur elle l'effet du repentir, soit qu'ayant moins de noirceur que de légereté & de penchant au plaisir, elle n'envisageât rien d'heureux pour elle dans les suites d'une intrigue si ouvertement combattue, elle prit le parti, en se remettant de son trouble, de faire des plaintes améres de l'injustice qu'on faisoit à ses sentimens. Vous verrez, reprit froidement Viterbb, que cela est fondé sur la familiarité où vous vivez peut-être avec Mylord; & si vous me croyez capable d'un bon conseil, vous retrancherez ce prétexte à la calomnie. L'embarras de Donna Figuerrez auroit recommencé, si ma belle-sœur, assez satisfaite de la voir tremblante & humiliée, n'eût affecté de redoubler ses caresses, pour lui ôter tous les soupçons qu'elle auroit pû former de notre intelligence. J'étois incertain à quoi cette scéne auroit abouti, & je cherchois dans moi-même quelque moyen d'en assurer le succès, lorsqu'on nous avertit que Mylord Tenermill arrivoit de Saint-Germain; Donna Figuerrez parut respirer, tandis que la crainte se peignit sensiblement sur le visage de ma

belle-sœur. Moi-même, dans la surprise d'un incident si peu prévu, je balançois sur le parti que j'avois à prendre. Mais Tenermill entroit déja dans l'apartement, & les informations qu'il avoit reçuës de son Portier lui faisant précipiter ses pas, sa marche sembloit annoncer autant de fureur que d'impatience.

Quel fut son étonnement de voir sa femme assise auprès de Donna Figuerrez, & moi vis-à-vis d'elles, qui m'éfforçois de soutenir les aparences de gayeté, dont j'avois affecté de me parer pendant tout notre entretien. Nous nous levâmes en le voyant paroître. Mais sa surprise le retint quelques momens à l'entrée de la chambre où nous étions. Je compris que cet instant étoit décisif. J'animai ma belle-sœur d'un regard, & m'excitant moi-même à la hardiesse, je fis quelques pas au-devant de lui. Il est arrivé, lui dis-je, de grands changemens dans votre absence. Le Ciel veut arranger vos affaires domestiques, avec autant de soin qu'il a rétabli votre fortune à la Cour. Donna Figuerrez aprend qu'elle est obligée de retourner en Espagne; elle ne vous le dira pas sans douleur, continuai-je, en le regardant à la dérobée & d'un œil riant, pour lui marquer que je croyois être d'intelligence avec elle; mais son départ est nécessaire. Il vous laissera, avant le votre, la liberté de loger Mylady chez vous. Vous aurez, ajoûtai-je, la satisfaction de voir deux personnes qui vous sont chéres, liées d'une amitié fort étroite au moment qu'elles commencent à se connoître. J'allois continuer, & je confesse que dans le trouble où j'étois, je parlois presqu'au hazard, en suivant la seule impression qui me restoit de la méthode que

nous avions employée avec donna Figuerrez. Je me flattois qu'ébranlée, comme elle m'avoit donné lieu de le penser, & par la crainte & par la honte, elle prendroit la voye que je lui ouvrois pour se dégager honnêtement d'un lieu où elle ne pouvoit espérer désormais plus de sûreté que d'honneur. Je ne craignis pas même, dans cette pensée, de fortifier le motif que je lui supposois de partir, par quelques mots ambigus qui pouvoient faire entendre à Tenermill qu'elle en avoit souhaité l'occasion, & que c'étoit moins son penchant qu'une complaisance forcée qui la retenoit aux Saisons depuis le mariage de Mylady. Mon discours, quoique peu refléchi, produisit plus d'effet que je n'osois en attendre. Tenermill prenant toutes mes expressions dans le sens qu'elles présentoient, & ne pouvant penser que je prêtasse à sa Figuerrez des sentimens qu'elle n'avoit pas ou qu'elle auroit pu désavouer, fut assez piqué de ceux que je lui attribuois, pour feindre de les apprendre avec beaucoup d'indifférence. Sa fierté nous servit d'autant mieux, qu'allant jusqu'à l'empêcher de jetter sur elle un seul regard, dans la crainte de lui laisser découvrir son agitation, il ne pensa au contraire qu'à déguiser le chagrin dont il étoit dévoré. S'étant assis, il témoigna par quelques expressions froides, & par l'air le plus désintéressé qu'il put affecter, que n'ayant jamais prétendu la retenir malgré elle, il ne lui feroit point de violence pour l'arrêter. Elle fut offensée à son tour d'une modération qui ressembloit si fort au mépris ; mais n'étant pas moins fiére ni moins capable de déguiser sa foiblesse, elle se fit un effort pour lui répondre du même ton, qu'elle ne sentoit

rien non plus qui pût l'empêcher de partir sans regret, & qu'elle étoit charmée d'avoir pour témoins de ses dispositions des gens capables de les justifier par leur témoignage. Elle se leva en redoublant ses politesses à ma belle-sœur. Je ne sçais s'il l'auroit soupçonnée de penser sur le champ à son départ, & s'il s'en seroit allarmé jusqu'à faire quelque mouvement pour l'arrêter : mais on lui annonça au même moment le Comte & la Comtesse de S... qui arrivoient de Paris, sans avoir prévû à la verité qu'ils dussent le trouver aux Saisons, mais comptant néanmoins qu'il y reviendroit à la fin du jour, & se proposant de joindre leurs instances aux miennes & à celles de Mylady, pour le rappeller aux obligations de son mariage. C'étoit à elle que cette pensée étoit venue, après avoir goûté le plan que le Ciel m'avoit inspiré. Elle avoit dépêché un de ses gens à Paris, pour les presser de se rendre aussi-tôt aux Saisons. Elle les avoit même priez de prendre avec eux son fils, qu'elle avoit donné à nourrir dans un Fauxbourg de Paris, à une Dame Irlandoise, dont je lui avois répondu moi-même. Tenermill ne l'avoit pas encore vû, quoique nous ne lui eussions point caché qu'elle s'en étoit délivrée dans une Ville de Flandres. En prenant le parti d'employer les plus douces voyes de la tendresse pour toucher son mari, elle avoit pensé avec raison que la vûe d'un enfant de cet âge feroit quelqu'impression sur le cœur d'un pere. Le reste étoit de l'invention de Viterbb.

Tenermill étant revenu plus promptement que nous ne l'attendions de Saint-Germain, parce qu'il n'y avoit point trouvé le Roi,

qui étoit parti le matin pour Fontainebleau, avoit été si frappé de tout ce qu'il avoit vû chez lui, qu'un esprit moins ferme auroit marqué plus d'embarras dans la même situation. Lorsqu'au trouble dont il n'avoit pû se défendre, on vint ajouter celui qu'il ressentit de l'arrivée du Comte & de la Comtesse, il perdit l'attention qu'il avoit eue pour la réponse de Donna Figuerrez. Tandis qu'il s'empressoit pour aller au devant du Comte, il ne s'aperçut point qu'elle se déroboit de l'apartement, & il se défia encore moins de la résolution où elle étoit de partir aussi-tôt pour Paris, Je crus pénétrer les vûes qui la faisoient fuir. Je profitai même du mouvement qu'avoit causé l'arrivée du Comte & de la Comtesse, pour ordonner secrettement à mon Valet d'observer ses démarches ; & lorsqu'un moment après il m'eut fait comprendre par ses signes qu'elle avoit abandonné la maison, je me trouvai l'esprit plus libre, & je ne doutai point que le parti de Mylady ne fût beaucoup plus fort.

En effet, comme si le Ciel eût pris soin de conduire la langue du Comte, ses premiers complimens avoient été des félicitations sur l'heureuse intelligence qu'il voyoit regner entre mon frere & sa femme ; & ne doutant point que je n'eusse achevé heureusement ce qu'on avoit espéré de faire réussir par son secours, il avoit pris le ton le plus sérieux de la raison & de l'amitié pour témoigner à Tenermill que le parti auquel il le suposoit déterminé étoit le seul qui convînt à sa fortune & à son honneur. Un discours, qui secondoit si à propos nos efforts, produisit sans doute un nouveau mouvement dans le cœur de mon

frere. Je lisois dans ses yeux l'excès de son agitation. Mylady fit cette observation comme moi. Elle crut que tout le bonheur de sa vie dépendoit de cet heureux moment ; & quittant sa chaise pour se jetter aux genoux de son mari, elle les embrassa avec une ardeur à laquelle on voyoit aisément que l'amour avoit plus de part que l'intérêt même dont elle paroissoit occupée toute entiére. Elle lui demanda le repos, l'honneur, la vie, qui dépendoient des sentimens qu'elle le conjuroit de prendre pour elle. Etoit-ce de la soumission qu'il exigeoit dans une femme ? Elle ne vouloit vivre que pour lui obéir & pour lui plaire. Etoit-ce de la reconnoissance & de l'amour ? Elle avoit consacré son cœur à ces deux tendres passions, & le devoir ne lui en faisoit pas une Loi plus forte que ses propres désirs. Que falloit-il donc pour obtenir ce qu'elle demandoit à tant de titres ? Falloit-il oublier tous ses droits, pour confesser qu'elle ne tenoit rien que de sa bonté ? Elle étoit prête à regarder tout comme une faveur.

Nous interrompîmes cette ardente effusion de sentimens, & ce fut autant pour soulager la tendresse de notre cœur, que l'embarras de Tenermill. Le mien étoit pénétré de ce que j'entendois. Ah ! Mylord, m'écriai-je en versant quelques larmes, vous seriez trop ennemi de la vertu, si le devoir vous paroissoit rigoureux sous cette forme. Quoi, lui dit la Comtesse avec le même attendrissement, vous seriez assez insensible peur résister à tant de douceur & de charmes ? Le Comte se joignit à nous d'un ton plus composé ; Mylord, dit-il à mon frere, j'aurois peine à comprendre ce que vous cherchez dans une femme, si vous

n'étiez point touché de tant de mérite & d'amour, lorsque la bonté du Roy y joint tous les avantages de la fortune. Enfin, Viterbb, qui avoit eu jusqu'alors la force de se contenir, ajoûta, d'un air impatient : Mylord, Mylord, on se dispense quelquefois de garder des mesures avec une fille qu'on a trompée ; mais l'honneur a d'autres loix dans le mariage : & puis, ce qu'on ne rendroit point à une femme, songez-vous qu'on le doit à sa famille?

Tenermill alloit répondre, & j'ai toûjours été persuadé que cédant déja à la force des circonstances, il ne cherchoit plus que des expressions pour nous expliquer le changement de ses idées. Mais la Comtesse le prévint, en lui présentant son fils, qu'elle reçut de ceux qui l'avoient apporté. Je fus surpris moi-même d'un spectacle auquel je ne m'étois point attendu, & j'aurois ri de l'imagination de ma sœur, si l'effet de cette nouvelle scéne ne m'eût persuadé qu'elle connoissoit mieux que moi les secrets de la nature. Tenermill regarda quelques momens cet enfant, qu'on lui faisoit reconnoître pour son fils. Il jetta ensuite les yeux sur sa femme. Ses regards s'animoient par dégrés. Son visage même s'enflamma. S'il ne lui échappoit point un seul mot, il sembloit que ce fût la confusion, ou quelqu'autre sujet de crainte, qui lui liât la langue. Enfin, penchant la tête sur le visage de son fils, il le serra un moment de ses lévres ; & dans le même mouvement, il se leva d'un air passionné pour embrasser mille fois sa femme. Elle ne répondit à des caresses si chéres, que par des larmes de tendresse, ausquelles nous mélâmes les nôtres.

Fin de la sixiéme & derniére Partie.

*EN qualité d'Editeur, je dois rendre compte au Lecteur des raisons qui ont fait borner cet Ouvrage à six Parties, quoiqu'on en eût annoncé douze dans la Préface. On avoit dans les Mémoires de Monsieur le Doyen de Killerine de quoi remplir la promesse qu'on avoit faite au Public; mais ce qui devoit composer les six dernieres Parties se trouve si différent du sujet des premieres, qu'on auroit eu peine à le prendre pour la suite du même Ouvrage. Ce ne sont que des évenemens Militaires ou des négociations politiques qui n'ont aucun raport au Titre d'*Histoire Morale, *ni au dessein que Mr. le Doyen paroît s'être proposé dans son Avant-propos. Quand on prendroit quelque jour le parti de les publier, ce seroit sous un autre titre & dans d'autres vûes.*

Ce qu'on regrette ici, & ce qu'on auroit tenté d'insérer dans la sixiéme Partie si on l'avoit pu sans altérer le fond de l'Histoire, est seulement la translation du trésor Ecclesiastique de Mylord Linck, avec quelques circonstances qui regardent encore la fortune & l'établissement de nos illustres freres.

Mais il suffira, pour ceux qui s'intéressent au trésor, de sçavoir qu'il passa heureusement la Mer, & qu'il fut distribué par l'ordre du Roi Jacques, dans un grand nombre de Communautés Anglaises qui se sont formées en France & dans les Pays-Bas.

A l'égard des trois freres, celui qu'on n'a pas cessé de nommer Patrice, se retira dans le Comté d'Antrim, après avoir rendu au Roi des services signalez, & passa le reste de sa vie avec la tendre Sara, dans le bonheur qui accom-

pagne l'amour, quand il a la vertu pour fondement.

Mylord Tenermill, moins porté au repos par son caractére, continua de servir le Roi jusqu'à sa mort, & trouva ce Prince aussi fidelle à ses promesses, qu'il le fut lui-même à ses derniers engagemens. Ses enfans, qui sont établis en France, ont repris le nom de leur Maison, en héritant de la fortune de leur pere.

Enfin, le vertueux Doyen passa le reste de ses jours, tantôt à Saint-Germain, tantôt en Irlande, avec la confiance du Roi, la tendresse de sa famille, & le respect de ses Compatriotes; occupé à servir continuellement ces trois objets de son zéle, & se faisant un amusement d'écrire l'Histoire de ses freres.





